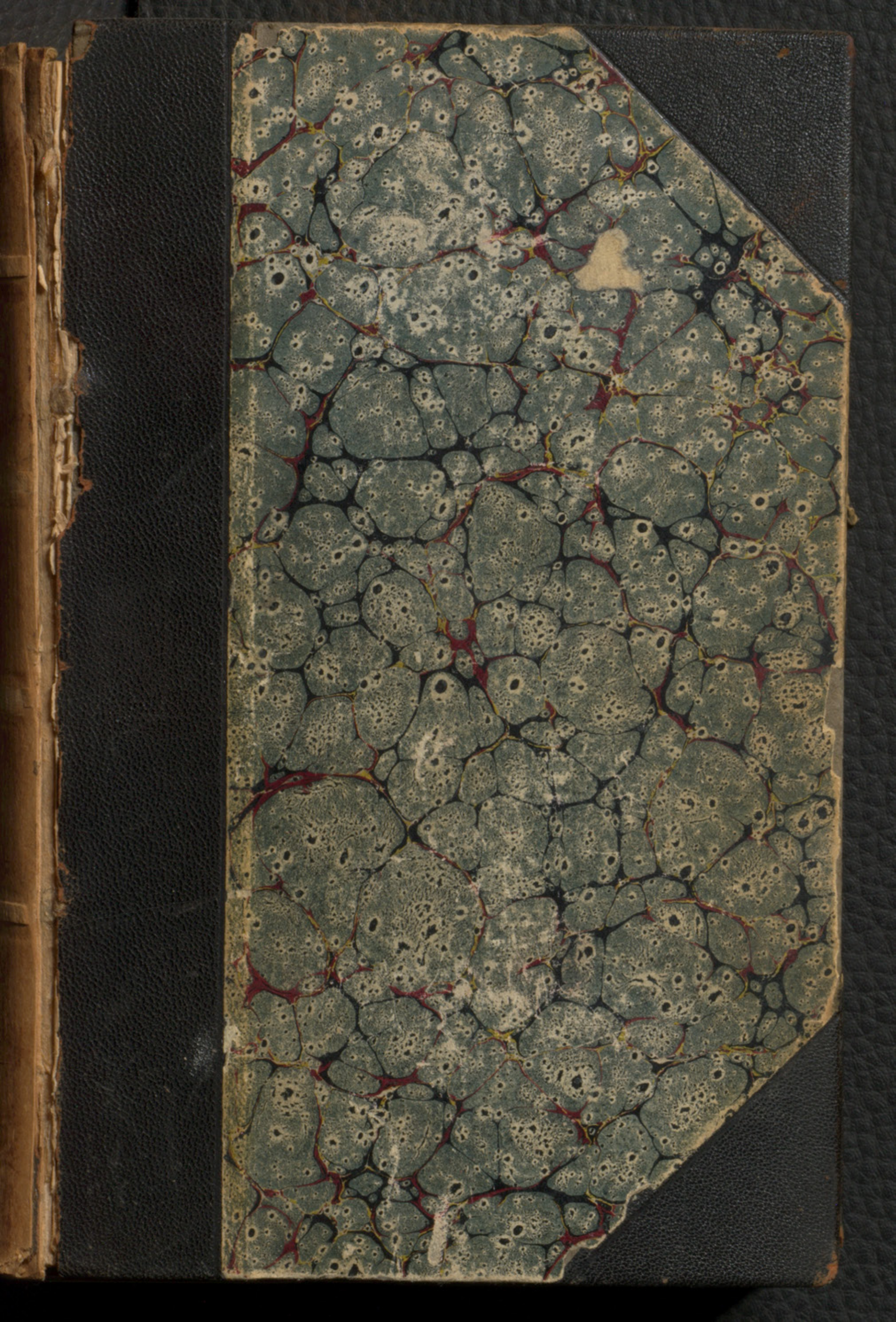
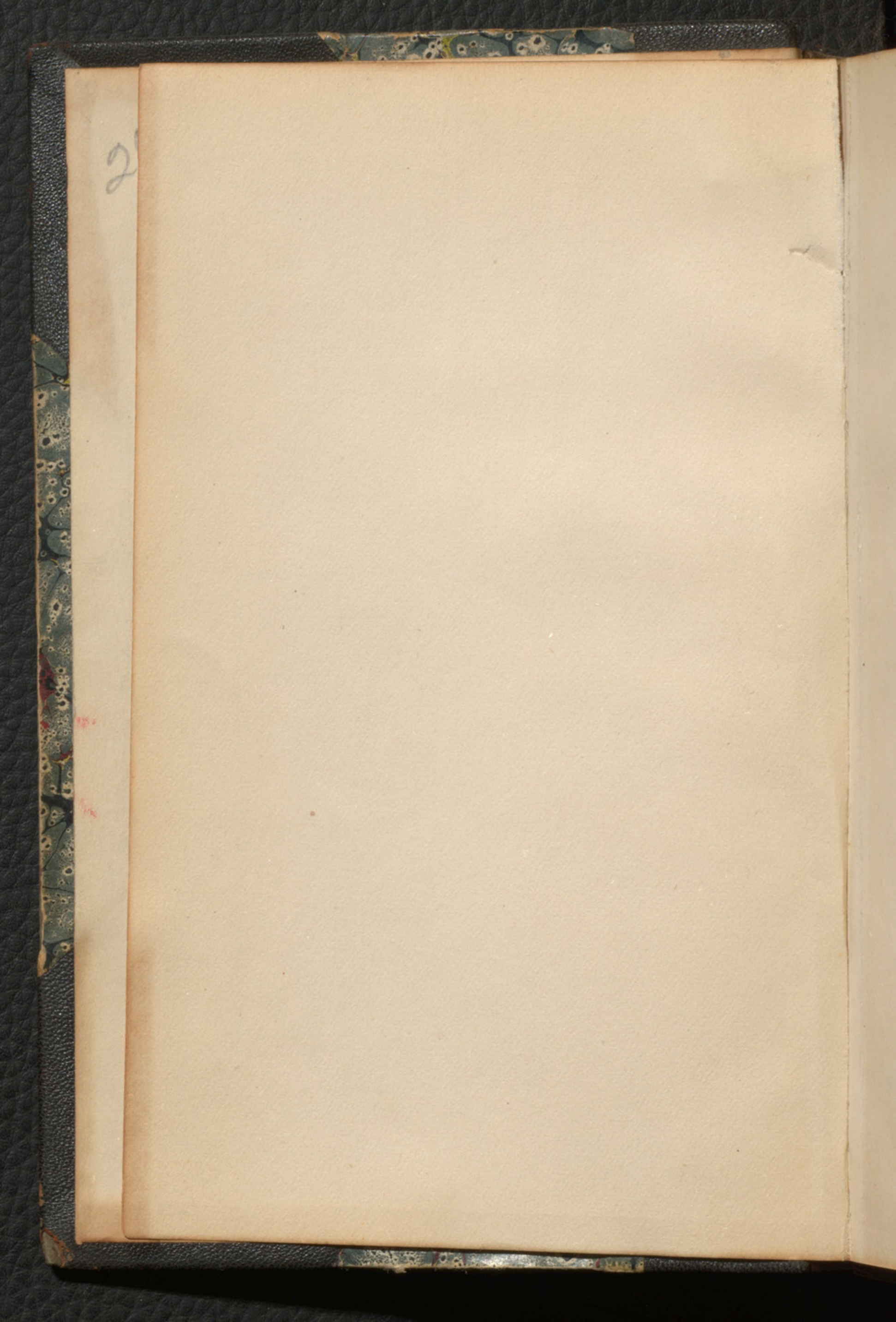
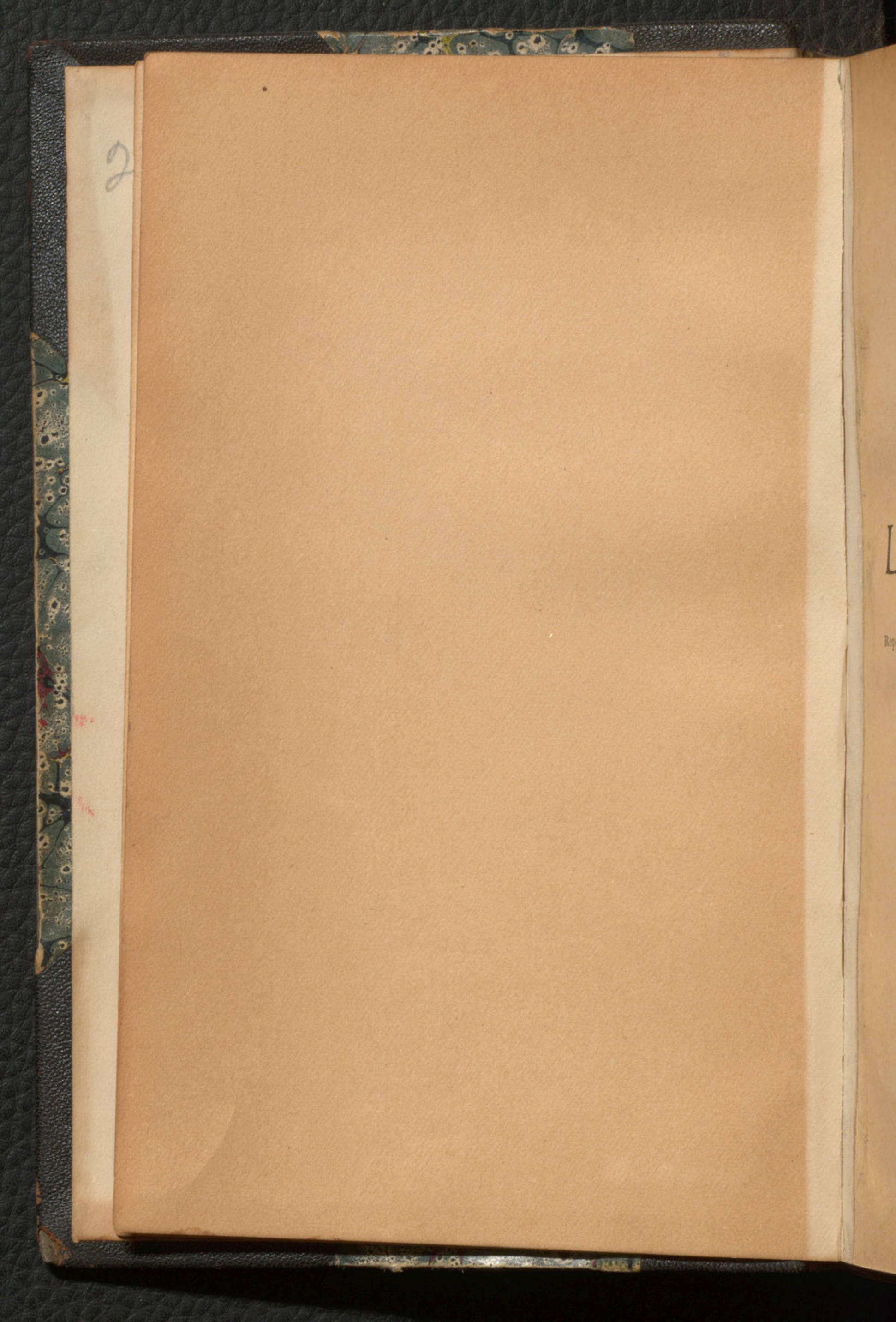



McGILL
UNIVERSITY
LIBRARY

W. W. Redpath





La Charbonnière

Drame en cinq actes & sept tableaux

Représenté, pour la première fois, à Paris, au théâtre de la Gaité,
le 30 janvier 1884,
Repris au théâtre de la République le 27 avril 1894.

HECTOR CRÉMIEUX & PIERRE DECOURCELLE

LA Charbonnière

Drame en cinq actes & sept tableaux



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR,
28 *bis* RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1895

PERSONNAGES

	Théâtre de la Gaîté 30 janvier 1884	Théâtre de la République 27 avril 1894
MARENGO	MM. Dumaine.	Grégoire.
NARCISSE	Numès.	Kartal.
MICHEL EVRARD	Romain.	Richard.
SIMONARD	Guimier.	G. Raimbault
CABASSUS	Bouly.	Chalande.
CANIVET	Lucien.	André.
L'INSPECTEUR DU MAGASIN DES QUATRE SAISONS	Rosny.	Arvel.
LE CHEF DE LA SURETÉ	Id.	André.
LE RÉGISSEUR	Portail.	Maljournal.
VICOMTE DE SAINT-TROPEZ	Deroy.	Marini.
LAURENT	Cazaubon.	Bernay.
LE DIRECTEUR DE LA PRISON	Delisle.	Ferrat.
LE MÉDECIN	Paulin.	Chalande.
PREMIER COMMIS	Grignon.	Perrin.
UN MONSIEUR	Viry.	Georges.
CATHERINE FARGEAU	Mmes Pasca.	Lemonnier.
PÉLAGIE EVRARD	Honorine.	Levi-Leclerc.
POMPON	Jane May.	Villars.
MADELEINE	Malvau.	Marsans.
SOEUR LOUISE	Cassan.	Divrix.
NANETTE	Petit.	Salvadora.
PREMIÈRE DAME	Englebert.	Myrthille.
DEUXIÈME DAME	Marguerite.	J. Thierry.
TROISIÈME DAME	Maria.	Renée.
LA MÈRE CHAMPOREAU	Beaudu.	Jourdain.

Acheteurs et Acheteuses. — Bonnes. — La Foule. — La Cour. Tambours.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Gilles-Raimbault, régisseur général du Théâtre de la République.

LA

CHARBONNIÈRE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le Mariage de Madeleine.

Le théâtre représente l'arrière-boutique de la Charbonnière, à la Villette. Une baie et une porte vitrées au fond donnant sur la cour qui est praticable. A droite, porte de la boutique. Au milieu de la scène, une table dressée. Au mur des guirlandes de feuillage. Ameublement de commerçante aisée.

SCÈNE PREMIÈRE

x NARCISSE
~~NANETTE~~, mettant le couvert. On entend au fond la musique des chevaux de bois de la Villette.

En font-ils une musique à la fête de la Villette ? C'est noce pour tout le monde aujourd'hui ! La Villette qui

fête son patron... Et la patronne, madame Catherine, qui marie sa fille!... Pourvu que ma dinde ne soit pas brûlée!... (Elle va à la porte de la cuisine.) Non! Elle est dorée comme la chape de monsieur le curé! (Elle continue à préparer la table.) Perlotte! pour la fille d'une charbonnière... elle était rudement attifée... En mariée, mademoiselle... Non, madame... Non, mademoiselle!... C'est curieux que le jour d'un mariage!... On ne sait jamais s'il faut appeler la mariée madame ou mademoiselle!... On ne commence à être fixé que le lendemain matin!... Où sont mes couteaux?... Oh! dans la cuisine!...

Elle sort un instant.

SCÈNE II

NANETTE, MARENGO, puis NARCISSE.

MARENGO, seul sur le seuil de la porte.

Arrive donc, clampin!

NARCISSE, du dehors.

Ce n'est pas de ma faute, mon oncle, j'ai reçu un cheval dans l'œil.

MARENGO.

Comment, un cheval dans l'œil?

NARCISSE, entrant et se tenant l'œil.

Oui, un alezan, en sortant de l'église, là, dans la fête, je me suis cogné contre un cheval de bois, et il m'en est entré un crin dans l'œil! Soufflez, mon oncle!

MARENGO.

Tu sauras, propre à rien, que lorsqu'on a l'honneur d'être le neveu du tambour-major du 251e, on ne se

laisse pas endommager par la cavalerie... même quand elle est en bois.

NARCISSE.

Mais, mon oncle...

MARENGO.

Fixe!... Assez!... Et puis, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Il faut donner le dernier coup d'œil aux préparatifs du festin.

NARCISSE.

Voilà Nanette! Eh bien ?

NANETTE, rentrant.

Ah! le frère et le neveu de madame Catherine!...

MARENGO.

Tout marche-t-il congrûment, Nanette ?

NANETTE. Narcisse –

Comme sur des roulettes, monsieur Marengo.

MARENGO.

La dinde?

Narcisse –
NANETTE.

Est à la broche.

NARCISSE.

Le vol-au-vent?

NANETTE.

Madame Pélagie, l'amie de la patronne, la sœur du marié, l'a commandé au Palmier d'or. On l'apportera à deux heures précises...

MARENGO.

Ah! c'est une fine gueule, madame Pélagie!

NARCISSE.

Comme toutes les sages-femmes! Et la salade ?

NANETTE.

Je la retourne depuis ce matin. Je l'ai laissée se reposer un instant.

NARCISSE.

Donne-la vite que je te remplace, Nanette ; la salade c'est le contraire de la femme... Il ne faut jamais la quitter.

MARENGO.

Mais faut savoir la fatiguer !... (A Nanette.) Retourne à tes fourneaux... Nous, nous finirons le couvert.

NANETTE, sortant.

Ce n'est pas de refus !...

MARENGO, prenant le couvert des mains de ~~Nanette~~. Narcisse

Mon neveu, vous tenez ça aussi bêtement que vos baguettes de tambour !

Il remue la salade.

NARCISSE, mettant le couvert.

Oh ! vous dites cela parce que depuis que vous m'avez pris dans vos tapins pour faire mon service, je ne manifeste pas des dispositions à rengager.

MARENGO, mettant le couvert.

Heureusement, garnement ! Tu déshonores mon plumet. Hier, tu m'as encore crevé une caisse. Et tu quitteras l'armée sans avoir rien compris à l'art délicat du tambour... Sais-tu distinguer seulement un ra d'un fla ?...

NARCISSE.

Ça non !... mon oncle ; mais, qu'est-ce que vous voulez, tout le monde ne peut pas avoir l'oreille musicale... Moi, voyez-vous, je cherche ma voie... Eh bien ! je le sens, ma vraie vocation, ce n'est pas d'être soldat... Oh ! non... ni d'être ouvrier... Oh ! non plus...

MARENGO.

Alors, qu'est-ce que c'est ?

NARCISSE.

Eh bien ! c'est d'être un grand banquier !...

MARENGO, se tordant de rire.

Ah ! ah ! ah ! toi banqüier ?... Saltimbanquier tout au plus !

NARCISSE.

Eh bien ! vous verrez !

MARENGO.

Et sur qui comptes-tu pour arriver là ?

NARCISSE.

D'abord sur le hasard, et puis sur ma tante... La bonne tante Catherine... qui m'a recueilli... orphelin... qui m'a élevé.

MARENGO.

Toute seule ?... Ingrat !

NARCISSE.

Non, mon oncle... vous avez fait votre part aussi pour le fils de votre frère ! C'est vous qui m'avez donné mes premières gifles !

MARENGO.

Elle est si bonne, Catherine, qu'elle n'aurait pas pu se charger de ça...

NARCISSE.

Ça c'est vrai !

MARENGO.

Bonne... et courageuse !... Il y a dix ans, du temps de son mari défunt... elle a commencé avec rien, et la voilà aujourd'hui une des grosses charbonnières de la Villette.

NARCISSE.

Elle me poussera, vous savez !

MARENGO.

Comme si elle n'avait que toi !... Eh bien ! Et Madeleine, sa fille ?

NARCISSE.

Ma cousine ?... Elle n'a plus besoin de sa mère, puisque la voilà mariée !...

MARENGO.

C'est vrai... Et bien mariée encore...

NARCISSE, à part.

Oh ! bien mariée...

MARENGO.

Sans doute ! qu'est-ce que tu ronchonnes entre tes dents ? Michel est un brave garçon, rangé et premier vendeur à la ganterie au grand magasin de nouveautés des « Quatre Saisons » où sa femme va être surveillante au rayon de la lingerie.

NARCISSE.

Ah ! tout de même ; elle a de la chance, ma tante Catherine, que mon oncle Jacques, son mari, ait été le pays de monsieur Morisset, le propriétaire des « Quatre Saisons ».

MARENGO.

Oui, c'étaient deux petits paysans du Puy-de-Dôme. Ah ! c'est un brave homme que ce monsieur Morisset. Quand il est arrivé à la fortune, il n'a pas oublié d'où il était parti, et il a reporté sur Catherine toute l'affection qu'il avait pour son camarade d'enfance, son compagnon des premiers jours... Mais c'est pas tout ça... Qu'est-ce que tu racontais donc de Michel ?

NARCISSE.

Mon Dieu ! je ne veux pas en dire de mal. C'est un

bon garçon, je le connais, c'est encore une poire tapée, celui-là!

MARENGO.

Quoi? Poire tapée?... Comprends pas...

NARCISSE.

Je veux dire qu'il est faible de caractère... trop facile à mener. Tenez, est-ce que madame Pélagie, sa sœur, n'en fait pas tout ce qu'elle veut?

MARENGO.

Heureusement pour lui!... Madame Pélagie est une femme très respectable et savante... comme tu ne le seras jamais...

NARCISSE.

Dame! Moi, je suis un homme... J'ai pas pu passer d'examen pour être sage-femme!

MARENGO.

Enfin, tu ne vas pas dire du mal de madame Pélagie, peut-être... mauvais garnement!

NARCISSE.

Ça pour sûr que non... C'est l'oracle du quartier et la meilleure amie de ma tante Catherine qui ne voit que par ses yeux!... Oui, c'est une savante!... Mais elle n'empêchera pas Michel, tout brave camarade qu'il est, d'être bâti en mie de pain... et ces natures-là, voyez-vous, mon oncle, ça ne fait pas toujours les bons maris.

MARENGO.

As-tu fini de faire le philosophe!... propre à rien! (Pendant cette conversation, l'oncle et le neveu ont fini de mettre le couvert.) Là! je crois que c'est un couvert un peu chic!

NARCISSE.

Ah! voilà le commencement de la noce qui arrive!

MARENGO.

Oui, c'est madame Pélagie avec le témoin de Michel, monsieur Simonard.

SCÈNE III

LES MÊMES, SIMONARD, MADAME PÉLAGIE.

PÉLAGIE.

Oui, mon bon Narcisse, c'est madame Pélagie, votre cousine, à partir d'aujourd'hui... un peu votre parente aussi, monsieur Marengo, et bien heureuse de l'événement qui nous rapproche.

MARENGO.

Vous êtes trop bonne, madame Pélagie; c'est pour nous qu'est le plaisir et l'honneur, croyez-le bien.

NARCISSE.

Mais comment se fait-il que vous arriviez tous les deux tout seuls!... Qu'est-ce que vous avez fait du restant de la noce?

SIMONARD.

En sortant de l'église, les femmes ont vu la fête, et ma foi, elles n'ont pas pu résister au plaisir d'y faire un tour... Nous avions à causer un peu d'affaires avec madame Pélagie et nous sommes venus devant.

NARCISSE.

Affaires?... Un jour de noces. Vous avez du courage... (S'approchant et baissant la voix.) Et dites-moi, madame Pélagie, ça va-t-il là-bas?

PÉLAGIE.

Où ça, là-bas?

NARCISSE, de même.

Eh! bien! Place de la Bourse!

PÉLAGIE, avec inquiétude.

Place de la Bourse!...

NARCISSE.

Oui... où je vous ai vue l'autre jour, attendant à la grille, avec une douzaine d'autres dames, du meilleur monde du reste, même que monsieur Simonard est venu vous marmotter quelque chose à l'oreille et qu'il est reparti en courant...

SIMONARD.

Ah! vous avez vu?...

PÉLAGIE, embarrassée.

Oui, des valeurs que monsieur Simonard s'est chargé de vendre pour moi.

NARCISSE, avec admiration.

Ah! vous êtes heureuse, madame Pélagie!... Je suis sûr que vous connaissez des banquiers!...

SIMONARD, qui cause avec Marengo.

Si vous voulez rejoindre votre sœur, vous la retrouverez en face, devant le tourniquet. Elle est en train d'enrichir le ménage des mariés!

MARENGO.

Allons à leur rencontre.

NARCISSE.

C'est ça, mon oncle, allons leur gagner un pot.

MARENGO.

Quel pot?...

NARCISSE.

Un pot de fleurs, mon oncle, un pot de fleurs!...

MARENGO.

Madame, monsieur, à tout à l'heure...

PÉLAGIE.

A tout à l'heure!

Narcisse et Marengo sortent.

SCÈNE IV

PÉLAGIE, SIMONARD.

Un silence pour laisser aux deux hommes le temps de s'éloigner.

PÉLAGIE.

Il est toujours à épier, ce petit furet-là!... Il faut le dérouter... car il ne serait pas long à nous percer à jour.

SIMONARD.

Oh! vous vous y entendez bien, madame Pélagie, pour laisser croire que vos affaires vont... quand malheureusement c'est tout le contraire.

PÉLAGIE.

J'aime mieux faire envie que pitié, monsieur Simonard.

SIMONARD.

C'est un système qui a du bon, mais avec lequel la pitié finit souvent par emporter le dernier mot.

PÉLAGIE.

Je n'en suis pas là, j'espère.

SIMONARD.

Hélas! les chiffres sont les chiffres. Sur les spéculations que nous avons faites de moitié et qui n'ont pas

réussi, hélas! vous restez me devoir onze mille francs.

PÉLAGIE.

Onze mille francs!

SIMONARD.

J'ai accepté de vous cinq mille francs de billets que j'ai déjà consenti à vous renouveler deux fois à l'échéance. Aujourd'hui à mon grand regret, je ne puis plus attendre... Si vous ne pouvez pas me les donner avec les six mille autres, je serai forcé d'en venir à des mesures de rigueur!

PÉLAGIE, à part.

Canaille, va!... C'est qu'il le ferait comme il le dit.

SIMONARD.

On ne spécule pas quand on n'a pas le moyen de payer les pertes.

PÉLAGIE.

Eh! il faut pourtant bien vivre quand le métier ne va pas?... Ah! l'état de sage-femme est bien tombé... même pour les plus faciles.

SIMONARD, ironique.

Il faut croire que les maris sont bien paresseux... et que la jeunesse se moralise...

PÉLAGIE.

Voyons, monsieur Simonard, encore un peu de patience.

SIMONARD.

Ma provision est épuisée.

PÉLAGIE, à part.

Ah! gredin! (Haut.) Ecoutez, cette fois, je suis sûre d'arriver à vous satisfaire. Vous voyez que mon frère fait un beau mariage. Savez-vous que Catherine, la charbonnière, donne trente mille francs de dot à sa fille... Il y a des gens à qui tout réussit dans la vie!

SIMONARD.

Mais enfin, madame Pélagie, votre frère a beau faire un bon mariage... je ne vois pas là-dedans ce qui...

PÉLAGIE.

Vous ne me comprenez pas! Michel est un brave garçon qui me doit tout... C'est moi qui ai fait son mariage... et je l'ai bien fait pour ça... Une fois mes dettes payées, monsieur Simonard, il me prêtera de quoi recommencer, avec vous, des spéculations plus heureuses que les dernières...

SIMONARD.

Ah! vous croyez?

PÉLAGIE.

J'en suis sûre... (A part.) Ça l'allèche, le loup cervier!...

SIMONARD.

Et vous êtes bien sûre que la charbonnière donne trente mille francs de dot à mademoiselle Madeleine?

PÉLAGIE.

Elle en est assez fière, la poseuse... Si je vous ai demandé d'être témoin de Michel, monsieur Simonard, c'est parce que je voulais vous faire voir de vos propres yeux que la situation était telle que je vous le disais...

SIMONARD.

Et quand vous adresserez-vous à votre frère?

PÉLAGIE.

Fiez-vous à moi pour ne pas lanterner...

SIMONARD.

Alors, hâtez-vous le plus possible, madame Pélagie. On m'a donné hier un renseignement certain sur les « Houillères de Montparnasse ». L'affaire change de mains le mois prochain... et il y aura une hausse

énorme... Si vous aviez seulement un billet de trois à quatre mille...

PÉLAGIE.

Soyez tranquille, nous en profiterons, monsieur Simonard... Eh bien, est-ce entendu?

SIMONARD.

Quoi donc?

PÉLAGIE.

Vous m'accordez un délai?

SIMONARD.

Eh bien! soit... Je vous donne un mois. Mais si, le 20 juin, je ne suis pas rentré dans mon argent, capital et intérêt... je serai impitoyable.

PÉLAGIE.

D'ici à quinze jours, mon frère aura délié les cordons de sa bourse, ou bien c'est qu'il n'y aurait dans ce monde que des ingrats.

SIMONARD.

Et Dieu sait que ce n'est pas le cas.

PÉLAGIE.

Chut!... Voilà la noce!

SCÈNE V

Les Mêmes, MICHEL, MADELEINE, NARCISSE, LAURENT, CABASSUS, MARENGO.

MARENGO.

Attention! La haie devant les mariés.

Les quatre hommes font la haie deux par deux de chaque côté de la porte. Ils tiennent tous un mirliton de la main gauche

et un cadeau de la main droite. Cabassus une bassinoire et Laurent une soupière, Marengo un bébé articulé, Narcisse a son cadeau enveloppé sous son bras. La noce entre en sautant et jouant sur le mirliton : « Quand les gens de la noce » de la Jolie Parfumeuse.

CABASSUS, aux mariés.

Permettez, jeunes époux, que je vous offre cette bassinoire, emblème du bonheur conjugal.

LAURENT, de même.

Moi, cette soupière avec mes vœux, que vous nous réunissiez souvent autour d'elle.

MARENGO, offrant son bébé.

Quant à moi, je suis peut-être en avance... Mais c'est le plus cher souhait de mon cœur avunculaire...

MADELEINE.

Oh ! que vous êtes gentils tous !

MICHEL.

C'est d'un délicat !... Les paroles me manquent pour exprimer...

MADELEINE.

Hein ? En voilà une réception ? N'est-ce pas, monsieur Michel ?

MARENGO.

Comment M. Michel ? Qu'est-ce que c'est que cette manière de parler ? C'était bon avant la noce, ces cérémonies-là. Voulez-vous me faire le plaisir de vous tutoyer !... Allons, Michel, embrassez votre femme, mon ami... et toi, Madeleine, embrasse ton mari.

PÉLAGIE.

Vous voyez, monsieur Marengo, que c'est la timidité qui les empêche.

MARENGO.

C'est vrai que quand on se marie pour la première fois, n'est-ce pas ?...

MICHEL.

Madeleine sait qu'elle peut être certaine de mon affection.

MADELEINE.

Comme tu peux être certain de la mienne, Michèl !

NARCISSE.

A la bonne heure ! (Imitant son oncle.) Allons, rembrassez-vous encore une fois derechef et en réitérant. Sapristi ! mais tu ne sais pas embrasser ta femme, Michel. Tiens, regarde, voilà comment on s'y prend.

Il embrasse sa cousine à plusieurs reprises.

MARENGO.

Eh ! dis donc toi ! C'est bon pour moi ces privilèges-là...

NARCISSE.

Avec quoi voulez-vous que je remplace mon cadeau ? Je ne leur ai rien donné.

PÉLAGIE.

Qu'est-ce que vous avez donc là ?

MICHEL.

Sous ton bras...

NARCISSE.

Ça ? C'est une surprise pour ma tante... Ça ne se découvrira qu'à dîner.

TOUS, suppliant.

Oh ! Narcisse !

NARCISSE.

A dîner, je vous dis.

Il place l'objet tout enveloppé au milieu de la table.

MARENGO.

Cachottier !

NARCISSE.

Mais enfin, qu'est-ce qu'elle fait donc ta tante ?

MADELEINE.

Nous l'avons laissée tout absorbée au jeu du tourniquet, s'amusant comme si jamais elle n'avait vu ça.

MICHEL.

Dame ! c'est qu'elle ne se donne pas souvent congé, la charbonnière, et quand elle y est...

TOUS.

La voilà, enfin ! La voilà !

SCÈNE VI

Les Mêmes, CATHERINE.

CATHERINE, entrant gaîment.

Pardon, mes enfants, je me suis fait attendre, hein? Je me suis attardée un peu à la fête ; mais je rapporte un supplément pour notre dîner.

MARENGO.

Quoi donc ?

CATHERINE, montrant un lapin vivant qu'elle tient par les oreilles.

Ce citoyen que je viens de gagner au jeu de quilles. Du premier coup je les ai toutes abattues. (Riant.) De sorte que ce jeune homme me revient à cinq sous...

NARCISSE.

Cinq sous ! Eh bien! c'est le marchand qui a dû faire un nez !

CATHERINE.

Oui : il n'avait pas l'air content le marchand, et sa

petite fille non plus, un bébé de dix ans. (Riant.) Elle a embrassé le lapin avant de me le donner! Ma foi, elle était si gentille que je lui ai fourré dans la main, une belle pièce de quarante sous pour s'acheter une poupée... ça la consolera.

NARCISSE.

Eh bien, mais, ça met déjà le lapin à deux francs vingt-cinq !

CATHERINE.

Tiens! c'est vrai. Tu sais calculer, toi ?

Narcisse fait un geste de satisfaction.

MARENGO, riant.

C'est à ça qu'on reconnaît les banquiers !

CATHERINE.

Allons, Narcisse, porte-le vite à Nanette, qu'elle le mette en gibelotte; et s'il n'est prêt que pour le dessert... Eh bien ! nous le mangerons comme plat sucré... un lapin de foire doit être bon à tout...

MARENGO.

Même à jouer du tambour... Je lui apprendrai...

CATHERINE, passant et allant à Madeleine.

Eh bien, Madeleine, es-tu heureuse ?

MADELEINE.

Oh ! ma mère, bien heureuse, je vous promets.

CATHERINE.

Et vous, Michel ?

MICHEL.

Pouvez-vous en douter, madame Catherine.

CATHERINE.

Ah ! voyez-vous, Michel, je vous donne aujourd'hui tout ce que j'aime; tout ce que, depuis la mort de

mon pauvre Jacques, j'ai aimé sur terre. J'ai été longue à me faire à ce mariage, votre sœur en sait quelque chose. (A Pélagie.) Pas vrai?

PÉLAGIE.

On ne peut pas vous en vouloir, ma chère. Une mère ne se décide pas facilement à se séparer de sa fille. C'est un peu de l'égoïsme, si vous voulez.

CATHERINE.

Oh! je ne m'en cache pas. Mais quand je pense qu'en venant au monde, cette enfant-là a failli m'en faire sortir, qu'il n'est pas de privations que je n'aurais acceptées, d'épreuves que je n'aurais subies pour la voir le soir s'endormir fraîche et souriante dans son berceau... Ma foi, si l'aimer, c'est de l'égoïsme... Eh bien... ça me raccommode avec ce défaut-là.

MARENGO.

Pauvre sœur, va!

PÉLAGIE, à part.

Quelle poseuse! (Haut.) Soyez tranquille, ma chère amie; vous savez que votre trésor est en bonnes mains!

CATHERINE.

Ça je le sais... et j'y compte!... Mais je suis là à m'attendrir! et j'ennuie nos voisins! ~~(A Marengo.) Le dîner est-il prêt?~~

~~NANETTE, entre avec la soupière.~~ Narcisse

Voici la soupe!

CATHERINE, gaîment.

Alors, à table!... (Tout le monde s'empresse autour de la table sans s'asseoir.) Voyons, monsieur Cabassus, en face de moi. Monsieur Simonard à ma droite, non, Madeleine en face monsieur Laurent, à droite, Marengo... à... Non... Enfin, placez-vous comme vous voudrez!

Chacun s'assied à table et Catherine sert la soupe.

NARCISSE, se brûlant.

Oh ! que c'est chaud !

CATHERINE, riant.

On voit bien que le charbon ne coûte pas cher dans la maison.

NARCISSE.

C'est égal... C'est tout de même préférable à la gamelle du Gouvernement cela, mon oncle, hein ?

MARENGO.

Tâche donc, clampin, de ne pas médire de l'ordinaire de ton pays !.. Je la trouve excellente, moi, la gamelle !..

MICHEL.

Tiens, vous y mangez donc?

MARENGO.

Jamais !... Je mange à la cantine...

TOUS, riant.

Ah ! très bien !

CATHERINE, apercevant le cadeau de Narcisse.

Tiens, qu'est-ce que c'est que ça?

NARCISSE.

Ça, ma tante... c'est une surprise... une pièce...

MARENGO.

Une pièce d'artillerie?

NARCISSE.

Non... une pièce montée pour le dessert.

TOUS.

Voyons ! Voyons !

NARCISSE.

Attention !... Et comprenez l'allusion délicate ! (Il dé-

chire le papier qui enveloppe l'objet.) Hein !.. Est-ce assez fin ?

TOUS.

Quoi ?

NARCISSE.

L'allusion !.. (Tout le monde reste muet.) Vous ne voyez pas ce que ça représente ?

MARENGO.

Un bonnet à poil !

NARCISSE.

Oh ! mon oncle !

MICHEL.

Un bocal de cerises à l'eau-de-vie ?

MADELEINE.

Un baril de ratafia ?

PÉLAGIE.

Attendez !... C'est... Eh bien ! non, ce n'est pas ça !

CATHERINE.

Ah ! j'y suis ! C'est une lanterne chinoise !

NARCISSE.

Oh ! ma tante !... Vous aussi ! vous ne voyez pas que c'est une bûche ?

TOUS.

Une bûche ?

NARCISSE.

Mais oui !.. C'est une bûche. Une bûche allumée encore !... Ce qui est noir là, c'est du chocolat... Et ce qui est rouge. . la partie enflammée... C'est glacé à la fraise... Là... Là... voyez-vous la bûche ?

MARENGO, le regardant.

Oui, je la vois en plein...

CATHERINE.

C'est vrai que ça ressemble aussi un peu à une bûche!...Je comprends l'allusion... Je suis charbonnière.. tu me donnes une bûche... Eh bien! mon garçon, c'est bête comme tout!... (L'embrassant.) Mais l'intention est bonne... tu me donneras l'adresse de ton pâtissier... je lui enverrai des modèles... Il n'est pas fort!... Servez le bordeaux. (A Pélagie.) C'est du cacheté.

MARENGO.

Deux sortes de vins, comme dans le grand monde, alors?

CATHERINE.

Parfaitement, et au dessert nous boirons du champagne. Des folies, quoi!. Mais bast! on ne marie pas son enfant chérie tous les jours!

MADELEINE.

Chère mère!

PÉLAGIE, bas, à Simonard.

Croyez-vous qu'elle fasse assez sonner ses écus, la charbonnière?

SIMONARD, de même.

Oui, n'est-ce pas?... C'est ennuyeux ce bruit-là dans la poche des autres!...

MARENGO.

Un peu de pâté, monsieur Cabassus?

CABASSUS.

Une goutte, monsieur Marengo?

CATHERINE, trinquant avec Michel.

A votre santé, mon gendre!

MICHEL, comme réveillé en sursaut.

A votre santé, madame Catherine!

MADELEINE.

Eh bien!.. Et moi?

MICHEL.

A la vôtre!.. (Se reprenant.) A la tienne aussi, ma chérie...

MADELEINE, l'embrassant.

Tiens. C'est pour faire plaisir à mon oncle...

SIMONARD, bas, à Pélagie.

Dites donc, je ne trouve pas qu'il ait l'air plus amoureux qu'il ne faut de sa femme, votre frère...

PÉLAGIE, de même.

Et sa femme, trouvez-vous qu'elle est amoureuse de lui?

SIMONARD.

Oh! pour ça oui!

PÉLAGIE.

Eh bien! c'est l'essentiel.

MARENGO.

Mesdames et messieurs, je demande la parole.

CATHERINE.

Tu l'as...

MARENGO.

Je voudrais profiter de l'arrivée du dindon pour adresser quelques paroles aux mariés.

TOUS.

Très bien!...

MARENGO.

Devant la solennité des circonstances, ces paroles seront des « verses. »

CATHERINE.

Comment! tu fais des vers?

MARENGO.

Quelquefois, dans les loisirs que me laisse ma canne... Ces « verses » sont des fables à l'instar de notre grand Lafontaine!...

CATHERINE.

Des fables?... mais c'est pour les enfants, ça?

MARENGO.

Justement! Les fables que j'ai composées sont dédiées à mes petits neveux à venir!

MADELEINE, rougissant.

Oh! mon oncle!

CATHERINE.

Bah! ne rougis pas, ma chérie... (A Michel.) Vous non plus, vous savez! moi aussi, je les attends, les chérubins, et avec impatience pour les gâter!.. Voyons les Fables.

TOUS.

Les Fables! Les Fables!

MICHEL.

Oui... voyons si je pourrai leur en permettre la lecture.

MARENGO.

Hum!... je commence. Fables à mes petits neveux... premier âge. Le bourrelet.

LE PETIT ENFANT ET LE FEU.

Un petit enfant s'approcha
Si près du feu qu'il se brûla.

Moralité.

Ceci vous démontre que
Il faut se défier du feu!

Il se rassied.

TOUS.

Bravo ! Bravo !

CATHERINE.

Le fait est que c'est court; mais, pour être instructif, c'est instructif...

MARENGO.

Ce n'est pas fini !

TOUS.

Ah ! Ah !

MARENGO.

Hum !... Deuxième âge... L'adolescence...

LES DEUX GOURMANDS ET LES ŒUFS DURS.

Deux gourmands mangèrent tant d'œufs
Qu'ils en crevèrent tous les deux !

Moralité.

Ceci vous démontre que
Il faut se défier des œufs !

TOUS.

Bravo !

CATHERINE.

Quelle leçon pour toi, Narcisse !

MARENGO.

Enfin, troisième âge : jeunesse, maturité, etc.

Un idiot se tua pour Nana,
Un autre au jeu se ruina !

Moralité.

Ceci vous démontre que
Faut s'défier des femm's et du jeu !

TOUS.

Bravo ! bravo !

MICHEL.

Dites donc, monsieur Marengo, si vous enrouliez tout ça autour de votre canne, ça ferait un fameux mirliton ?

CATHERINE.

Et puis, franchement, on ne peut pas te reprocher de parler beaucoup pour ne rien dire, n'est-ce pas, Pélagie ?

PÉLAGIE.

Ah ! certainement, chère amie.

MADELEINE.

Il y en a pour les gourmands !

MICHEL.

Pour les touche-à-tout.

SIMONARD, bas, à Pélagie.

Et pour les joueurs !... C'est complet cette petite fête de famille.

CATHERINE.

Une chanson maintenant !.. Qui est-ce qui commence ? Est-ce toi, Narcisse ?

NARCISSE.

Oh ! ma tante, je ne peux pas chanter, moi, je cherche ma *voie* !

MARENGO.

Parfait ! c'est un mot.

CATHERINE, qui a fait sauter un bouchon de champagne.

Tout de même, nous ne pouvons pas trinquer sans chanson...

A ce moment, on entend dans la cour une petite voix qui

chante une romance. C'est Pompon qu'on aperçoit par la baie vitrée, s'accompagnant sur la guitare.

PÉLAGIE.

Ecoutez donc !...

CATHERINE.

Chut !... En voilà une qui tombe à pic, par exemple.

POMPON, chantant à la cantonade pendant que tout le monde, dans des attitudes différentes tend l'oreille pour l'écouter.

ROMANCE DES RUES.

O jeune fille aimable et confiante,
Tu n'as jamais connu que le bonheur,
Un beau jeune homme à tes yeux se présente,
Et sur-le-champ, il fait battre ton cœur :
Etre sa femme, en rêve te rend fière...
Le bel Ernest bientôt obtient ta main...
Heureuse hier, près de ta tendre mère,
Loin d'elle, hélas ! le seras-tu demain ?

MICHEL.

Quelle jolie petite voix !

MADELEINE, riant.

Oui... mais quelle drôle de bonne aventure elle me tire là !

CATHERINE.

Voyons, une quête pour la petite chanteuse...

Elle prend une assiette et fait le tour de l'assistance.

NARCISSE, qui regarde au fond.

Oh ! mais regardez donc, ma tante ! Elle vient de s'évanouir.

Mouvement général, on se lève.

TOUS.

Oh !...

CATHERINE, s'arrêtant dans sa quête.

Oh ! la pauvre enfant !... Mais il faut la transporter ici tout de suite... Vite, mon frère, vite, Marengo.

MARENGO.

Voilà ! voilà ! Allons, par ici, clampin !

Il sort rapidement avec Narcisse.

PÉLAGIE, à Simonard.

Ici, cette mendiante ! Comme si on ne ferait pas mieux de la transporter à l'hospice... On est bien mieux soigné.

SIMONARD, même jeu.

Et puis ça gâte un dîner, ces émotions-là, je n'aime pas bien cela.

CATHERINE, à Narcisse et à Marengo qui transportent Pompon évanouie dans leurs bras.

Là ! tout doucement !... Vite un cordial, Michel, chez M. Hamel, le pharmacien à côté.

MICHEL.

J'y cours, madame Catherine !

Il sort.

SCÈNE VII

Les Mêmes, POMPON.

CATHERINE.

Asseyez-la ici ! Pélagie, regardez-la donc, vous qui êtes un peu médecin.

PÉLAGIE.

Donnez-moi du vinaigre, Catherine.

MADELEINE.

Tenez !... Et puis il faudrait de l'air !

On ouvre la porte et on s'empresse autour de Pompon.

CATHERINE.

Regardez !... Il me semble qu'elle se ranime... Oui, voilà qu'elle ouvre les yeux.

POMPON, reprenant connaissance.

Oh ! que j'ai faim !

CATHERINE.

Grand Dieu !... La pauvre fille meurt de faim.... va chercher une assiette de soupe, Narcisse...

MARENGO.

Mais va donc, clampin !

NARCISSE, s'élançant.

Voilà !...

POMPON.

Oh ! merci, madame.

CATHERINE.

Il faut la faire mettre à table bien vite.

MADELEINE.

Si on lui donnait à boire, en attendant... Tenez, mon enfant, un peu de vin. Cela vous redonnera des forces !

POMPON.

Oh ! merci, mademoiselle !... (Voyant sa toilette de mariée.) Madame, pardon.

NARCISSE, entrant avec une assiette pleine de soupe fumante.

Mam'zelle est servie !... Et surtout ne vous brûlez pas, soufflez !... Soufflez !...

CATHERINE.

Est-ce bon ?

POMPON.

Ah! oui, bien bon, bien bon !...

CATHERINE, continuant à la servir.

Mais comment se fait-il, ma pauvre enfant, que vous soyez tombée là, dans cette cour, mourant de faim ?

POMPON.

Hélas ! madame, parce que c'est mon état.

NARCISSE.

De mourir de faim ?... Drôle de profession !

POMPON, souriant.

Non, de chanter dans les rues, dans les cours, sur les chemins ..

CATHERINE.

Pauvre petite ! Mais, vos parents, votre mère ?

POMPON.

Je n'ai plus de parents, madame. Ma mère est morte... et j'ai toujours été obligée de gagner ma vie !...

MARENGO, montrant la guitare.

Avec cet instrument-là ?

POMPON.

Non !... quand j'étais toute petite... j'étais au théâtre !...

CATHERINE.

Au théâtre ?

POMPON.

Oui... Je jouais dans les drames où il fallait des enfants. J'avais beau être une fillette, ça ne faisait rien, on m'habillait en petit garçon quand c'était des rôles de petits garçons. J'avais du succès, allez. J'ai joué les *Pirates de la Savane*, et le *Supplice d'une Femme*, aux

Batignolles et à Montmartre... Je gagnais jusqu'à cinq francs par soirée... C'était beau... n'est-ce pas ? Mais quand maman a été morte et que j'ai voulu recommencer, il paraît que j'avais grandi, et que je ne pouvais plus jouer mes anciens rôles... J'en ai demandé d'autres. Mais c'est les études qui me manquent. « Allez en province, à l'étranger », m'a répondu le directeur, vous reviendrez plus tard, quand vous aurez des planches ! Et il m'a recommandée à un de ses amis qui menait une troupe en tournée et qui m'a engagée.

CATHERINE.

Et vous êtes partie comme cela toute seule ?...

POMPON.

Oui, madame. Il le fallait bien, puisque je n'avais rien, ni personne. Nous sommes allés comme ça en Suisse, en Autriche, en Danemark... Mais un beau matin à Stockholm, le directeur est parti en laissant toute sa troupe, sans ressources... ou pour mieux dire... sans pain...

CATHERINE, à Pompon, très intéressée par le récit.

Et alors, ma pauvre enfant !

POMPON.

Alors, je me suis remise en route du côté de la France, tantôt à pied, tantôt sur les chariots des marchands qui se dirigeaient par là, chantant, pour gagner de quoi manger, tout le petit répertoire qu'on m'avait appris. Mais à mesure que j'approchais de Paris, je faisais moins d'argent ; sans doute que plus l'on se rapproche de Paris, plus les gens deviennent connaisseurs, si bien que tout à l'heure, quand je suis tombée là, devant la cour, je n'avais pas mangé depuis hier matin !...

CATHERINE, très émue, expansive.

Pauvre petite !... Mange, mon enfant, va !...

POMPON.

Merci, madame ! Ça semble bon, allez, au bout de deux jours !...

NARCISSE.

Ça semble même bon, au bout de moins de temps que ça.

MARENGO.

Ca ne t'iraît pas, à toi, ce régime-là, hein ?

MADELEINE, à Catherine, qui est restée songeuse en regardant Pompon.

A quoi penses-tu donc, mère ?

CATHERINE.

Je pense à ce que va devenir cette pauvre enfant, maintenant que nous avons apaisé, pour un jour, sa faim et sa soif !

Les deux femmes se regardent en silence.

MADELEINE.

Mère, maintenant que je vais te quitter... tu vas être bien seule.

CATHERINE, prenant sa fille dans ses bras.

Ah! brave cœur! Tu m'as devinée !... Ah! que tu es bien la digne fille de mon brave Jacques !... (A Pompon.) Voyons, mon enfant, tenez-vous beaucoup à la blancheur de ces petites mains-là ?

POMPON.

Qu'est-ce que vous voulez dire, madame ?...

MARENGO.

Je comprends, moi !

CATHERINE.

Que le pavé de la rue est un vilain oreiller... que j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider dans ma boutique... et que, si la place que ma fille y laisse vide ne vous effraie pas... je vous l'offre !

POMPON.

Oh! madame! Est-ce possible? Vous m'offrez à moi que vous connaissez à peine...

Elle sanglote.

CATHERINE.

Voilà des larmes qui répondent pour toi, ma mignonne!... Ah! dame, je te le répète, tu auras les mains bien noires tous les jours. Mais tu les laveras double le dimanche... Et puisque tu aimes le théâtre... Eh! bien, quand tu auras bien travaillé... on t'y mènera encore ces jours-là... les jours de mains blanches...

MARENGO, ému.

Mille tambours!... C'est bien, ça, Catherine!...

POMPON.

Ah! tenez, je suis trop heureuse!... Madame, vous êtes la seconde personne que je rencontre sur ma route comme un ange envoyé par le bon Dieu, pour me prouver qu'il ne faut jamais désespérer de sa bonté!

CATHERINE.

La seconde personne?

POMPON, songeuse.

Oui, une autre... C'était le jour de l'enterrement de ma pauvre mère... Je vous conterai cela, madame... (A Madeleine.) Et vous, mademoiselle, non, madame... qui avez eu pour moi le même élan de pitié que ma bienfaitrice... soyez sûre que tous les jours je prierai le ciel pour votre bonheur et pour celui de tous ceux que vous aimez!

MADELEINE.

Chère petite... Alors! tu n'as pas loin à aller... prie pour le bonheur de mon mari. . ce sera prier pour le mien!

POMPON, à Madeleine.

Votre mari? Oh! je suis bien sûre qu'il vous aime

autant que vous méritez d'être aimée... (A Narcisse.) N'est-ce pas, monsieur ?

MADELEINE.

Mais, monsieur, n'est pas mon mari... C'est mon cousin...

NARCISSE.

Simple cousin !...

MARENGO.

Et simple tapin.

POMPON.

Comment ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, une fiole à la main.

Voilà le cordial, belle-maman !... Tiens, elle est debout, la petite malade.

MADELEINE, montrant Michel.

Mon mari, le voici ?

POMPON, stupéfaite.

Ah !

CATHERINE.

Eh bien, est-ce qu'il n'est pas gentil ?

POMPON.

Si, si. (Eclatant.) Mais, c'est donc dans la maison du Bon Dieu que mon étoile m'a conduite !...

MADELEINE.

Que signifie ?

POMPON, à Michel.

Vous ne me reconnaissez pas, monsieur?

MICHEL.

Moi, ma foi non, mon enfant!

POMPON.

Mais moi, je vous reconnais bien, allez!

CATHERINE.

Comment, petite, tu connais mon gendre!

POMPOM.

Souvenez-vous : un jour, le long de la rue de Belleville, une petite fille, tout en larmes, suivait le convoi de sa mère. Il pleuvait à verse, et c'est à peine si les rares passants s'arrêtaient pour saluer ce triste cercueil. Sur le drap noir, pas une fleur, pas une couronne...•Et ce dénûment ajoutait encore à la douleur de l'enfant qui n'allait pas avoir même une croix de bois pour marquer la place où il lui faudrait prier.... Un jeune homme, arrêté sous une porte cochère, vit passer ce cortège. Comprit-il le chagrin de l'enfant? Oui, n'est-ce pas?... Il courut à elle et lui mit dans la main une grosse pièce de cinq francs, en lui disant : « Tiens, voilà pour lui acheter une couronne. » Le jeune homme, c'était vous!

MADELEINE.

Ah! Michel! cher Michel!

MARENGO.

Vous avez du cœur, vous!... (A Narcisse.) Qu'est ce que tu disais donc, toi?

MICHEL.

Comment... la pauvre petite fille d'il y a cinq ans... c'était...

POMPON.

Oui!... la fillette... c'était moi!... et vous compre-

nez que je ne vous ai pas oublié, et que je ne vous oublierai jamais, n'est-ce pas ?...

MICHEL.

Eh bien!... mais la fillette a grandi... Et elle est devenue une belle fille!...

CATHERINE.

Qui ne nous quittera plus désormais... Elle reste avec moi.. et il paraît que c'est votre œuvre que je continue, mon brave Michel, en l'accueillant parmi nous...

MICHEL.

Comment, elle reste ici?

MADELEINE.

Oui, c'est une idée qui m'est venue, et ma mère l'a eue en même temps que moi.

SIMONARD, qui, pendant ce temps, est resté à table avec les voisins de Pélagie, bas, à Pélagie.

Ils ont trop bon cœur, ces gens-là. Il n'est pas possible que cela leur réussisse... Quant à moi, ça gêne ma digestion.

PÉLAGIE, à part.

Michel ne m'avait jamais parlé de ça... Voilà une petite qu'il faudra surveiller...

CATHERINE, à ses convives.

Pardon, mes amis, nous avons fièrement interrompu notre repas de noces... Reprenons nos places.

MARENGO.

Et maintenant que mademoiselle Pompon est des nôtres, elle va nous dire une chanson à la santé des mariés. Et nous reprendrons en chœur!

CATHERINE.

Non, cette petite n'est pas en train de chanter, et

Narcisse qui va la remplacer.
c'est ~~moi qui vais remplacer sa chanson par une ronde.~~

TOUS.

Oui, bravo! — Nous reprendrons le chœur.

MARENGO.

Vas-y, ~~Catherine~~. Narcisse —

CATHERINE.

Ronde *.

I

Suzon partit d'son pays
Un matin à l'aventure,
Elle avait quatr' gros louis,
Elle loua z'un' petite voiture.
Elle y mit du charbon
Qu'elle cria dans la rue;
Comme elle vendait du bon
Elle fut bientôt connue.

Refrain.

Elle comptait un peu
Sur la grâce de Dieu.
Ecoutez tout à votre aise
L'histoir' de la gross' Suzon
Qui z'en vendant du charbon
Amassa beaucoup de braise.
Tiou! tiou! tiou!

II

Comme elle gagnait de l'argent,
Ell' loua z'un' petite boutique
Qu'elle ouvrit petitement
En comptant sur la pratique.

* Musique de M. Vantéjould, chef d'orchestre du théâtre de la République.

Avec son visage noir
Elle voulut qu'on la peigne,
Et tout Paris vint la voir;
Elle fit mettr' sur son enseigne

Refrain.

En lettr's couleur de feu:
A la grâce de Dieu.
Ecoutez tous à votre aise
L'histoir' de la gross' Suzon,
Qui z'en vendant du charbon
Amassa beaucoup de braise.
Tiou! tiou! tiou!

III

Quand elle eut le sac, Suzon
De repos était avide,
Elle épousa son garçon,
Un beau gars qu'était solide.
Empochant tous ses gros sous,
Ell' partit f'sant Charlemagne
Gaiement avec son époux
Revoir sa belle montagne

Refrain.

Chantant : Paris, adieu,
A la grâce de Dieu.
Et voilà, n'vous en déplaise,
L'histoir' de la gross' Suzon,
Qui vendant du bon charbon
Sut amasser de la braise.
Tiou! tiou! tiou![1]

Rideau.

---

1. Pour les théâtres où le premier rôle ne chanterait pas, cette ronde peut être donnée à l'acteur jouant le rôle de Narcisse seul, ou à plusieurs acteurs ou actrices en scène chantant chacun un couplet.

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Le Bois de Vincennes.

Le théâtre représente une clairière dans le bois de Vincennes; c'est l'endroit où s'exerce l'école des tambours. Au lever du rideau, on entend les roulememts et les commandements des tambours.

SCÈNE PREMIÈRE

MARENGO, NARCISSE, BILLOU, CANIVET, TAMBOURS, LA MÈRE CHAMPOREAU, puis DEUX BONNES.

Au lever du rideau, tous les tambours sont en train d'exécuter un roulement.

MARENGO, faisant le geste avec sa canne.

Halte! (On s'arrête.) La générale! (Tambours) Halte!...

Tambour Narcisse, voulez-vous me faire le plaisir de regarder comment vous tenez vos baguettes?... Vous battez la caisse avec le gros bout.

NARCISSE.

Faites excuse, mon oncle; — c'est une distraction.

MARENGO.

Je vous les ferai passer à la salle de police, moi, vos distractions... Quand vous avez votre caisse sur le ventre, il n'y a plus d'oncle. Appelez-moi major!

NARCISSE.

Bien, major.

MARENGO.

Attention! Ah! ça, tambour Billou, voulez-vous prendre la position? Est-ce que vous battez la caisse dans la lune? (On entend dans le lointain l'école des clairons qui s'exerce.) Allons bon! voilà encore ces sacrés clairons qui viennent nous gêner! On ne peut pas être tranquille ici... Sale instrument, va! ça fait du bruit... Attention! (Il commande.) Au drapeau!... (Tambours accompagnés de clairons qui de loin font leur partie dans la sonnerie.) Halte! on ne s'entend plus avec ces chinois-là! Reposez tambours... Rompez les rangs...

Les cantinières et les marchandes à éventaire entrent en offrant la goutte.

LA MÈRE CHAMPOREAU.

Qui veut la goutte? du café bien chaud... voilà la mère Champoreau, la providence du soldat français!... Demandez, faites-vous servir.

Les soldats s'empressent autour du bidon de café de la mère Champoreau.

BILLOU.

Eh! Narcisse, viens-tu prendre un champoreau? C'est moi qui régale.

NARCISE.

Non, merci, mon vieux Billou, pas soif de champoreau ni de café.

BILLOU.

De quoi donc que t'as soif alors ?

NARCISSE.

J'ai soif d'idéal.

BILLOU, sans comprendre.

D'idéal ?... Eh bien, mais peut-être que la mère Champoreau en tient... Tu sais, elle est bien assortie...

NARCISSE.

Non, elle n'en tient pas, Billou, elle n'en tient pas... Merci tout de même et va boire sans moi...

BILLOU.

Comme tu voudras. Viens-tu, Canivet ?

Les deux tambours vont boire avec les autres.

NARCISSE, assis au pied d'un arbre, gémissant.

Hou !...

MARENGO, de l'autre côté.

Y a donc du bétail par ici ?

NARCISSE.

Ce n'est pas du bétail, mon oncle, c'est moi.

MARENGO.

Ah ! bah ! Et qu'est-ce que tu as à soupirer comme ça, clampin ?

On voit deux bonnes traverser le théâtre en poussant chacune une voiture d'enfant.

NARCISSE.

J'ai du chagrin, mon oncle, beaucoup de chagrin.

MARENGO.

Tu as du chagrin de ne pas mordre mieux que cela au tambour?... Je te comprends...

NARCISSE.

Oh! ce n'est pas ça, mon oncle...

MARENGO.

Comment, ce n'est pas ça? Eh bien, mais alors qu'est-ce que ça peut être?...

NARCISSE, soupirant.

C'est des peines de cœur, mon oncle. J'aime...

MARENGO.

Tu aimes!... Et qui aimes-tu?...

NARCISSE.

Ecoutez, mon oncle, je vais tout vous dire, car ça m'étouffe.

MARENGO.

Dégrafe-toi, mon garçon, dégrafe-toi.

NARCISSE.

Mais, par exemple, mon oncle, jurez-moi que vous ne dévoilerez à personne le secret que je vais vous confier.

MARENGO.

Je te le jure!

NARCISSE.

Ah! elle est si jolie avec ses grands yeux blonds... et ses cheveux bleus...

MARENGO.

C'est une perruche?

NARCISSE.

Et ce petit air doux et modeste, comme il lui va bien, mon oncle, hein, comme il va bien...

MARENGO.

Je ne te dirai pas... Je ne la connais pas.

NARCISSE.

Parlez-lui pour moi, mon oncle... dites-lui que je l'aime, car, moi, je n'oserai jamais.

MARENGO.

Tu n'oses pas! un soldat français!... Tu déshonores ton uniforme.

NARCISSE.

Mais vous, mon oncle, vous qui la voyez souvent, parlez-lui... dites-lui du bien de moi.

MARENGO, *cherchant*.

Je la vois souvent?

NARCISEE.

Faites-lui comprendre que je l'adore, — dites-lui qu'un soldat peut devenir Empereur... qu'un tapin a sa baguette de maréchal dans sa giberne... et que d'ailleurs, je suis de la classe, décidé à quitter le service sitôt mon temps terminé!...

MARENGO.

Eh bien, c'est entendu, je lui parlerai, je consens... mais dis-moi qui c'est...

NARCISSE.

Son nom?... Ah! mon oncle, où avez-vous jamais vu qu'un chevalier français pouvait trahir le nom de celle qu'il aime?... Fi donc!... Oh! jamais! jamais!

MARENGO.

Mais, triple imbécile, comment veux-tu que je lui dise du bien de toi si je ne sais pas comment elle s'appelle?

NARCISSE.

Vous voyez bien que ma situation est navrante...

MARENGO.

Dire que j'ai été aussi bête que lui, moi, il y a vingt-cinq ans... avec une nommée Uphrasie... Voyons...

Il continue la conversation à voix basse avec son neveu.

CANIVET, à Billou, un petit verre à la main.

Oui, mon vieux, ce gueux de Béchamel me devait trente sous... Il a permuté sans me payer.

BILLOU.

Mais puisque je te dis qu'il est au 207e, écris-lui au 207e.

Les deux bonnes avec des voitures d'enfant traversent la scène.

CANIVET.

Et ous qu'il est en garnison, le 207e ?

PREMIÈRE BONNE, sans se retourner.

Le 207e ?.. A Perpignan, caserne des Minimes.

Elle sort.

CANIVET.

Mais c'est l'annuaire, cette bonne-là !... Eh bien, me voilà fixé... à la tienne, mon vieux !

Ils trinquent.

MARENGO.

Allons, assez causé... il est temps de reprendre l'école. Tambours, à vos rangs...

Les tambours se rangent en bataille.

NARCISSE, à mi-voix, avant de se remettre en place.

Mon oncle ! mon oncle ! les voilà... voici la carriole de ma tante avec toute la famille.

MARENGO.

Oui, c'est aujourd'hui qu'à l'occasion de la fête

de Madeleine, je leur rends au cabaret, la politesse du dîner de noces .. seulement, comme je suis célibataire, je leur rends ça en pique-nique... chacun son écot.

NARCISSE.

Ils arrivent de bonne heure... Et la fin de l'école ?

MARENGO.

C'est bon, ça me regarde... Caporal Canivet, prenez le commandement du détachement et faites faire une marche à vos hommes... Et dans une heure, retour ici pour la jonction avec les clairons... Tambour Narcisse, donnez votre caisse à votre camarade Billou et restez ici... j'ai besoin de vous... En avant, pas accéléré, arche !

Les tambours sortent en jouant.

SCÈNE II

MARENGO, NARCISSE, puis CATHERINE, MADELEINE, POMPON, PÉLAGIE, MICHEL.

NARCISSE, à part.

La voici qui vient... elle a un petit chapeau rose... comme il lui va bien !

CATHERINE, dans la carriole avec des arrivants sur des chaises.

Ah ! Ah ! Margotin, là... arrêtons-nous là, mon fils... voilà une jolie place et de l'herbe bien fraîche pour ton dîner... Bonjour, mon frère... Bonjour, Nar-

cisse... Tiens Margotin pendant que nous descendons... veux-tu, mon garçon ?

On descend de la carriole.

NARCISSE.

Certainement, ma tante.

MARENGO, regardant Pompon.

Comment, c'est Pompon que ?...

NARCISSE.

Dieu des armées, pardonnez-moi ! Je me suis trahi.

MARENGO.

Eh bien, mais ça pourra peut-être s'arranger, cette affaire-là... Pourquoi pas ? Bonjour, Michel, la santé va bien... Madame Pélagie ? Fraîche comme l'œil, ma petite Madeleine... allons, allons, le mariage te réussit. Et toi, Pompon... il me semble que tu es un peu pâlotte ?

CATHERINE, bas.

Je ne sais ce qu'elle a, cette enfant, mais elle ne va pas...

POMPON.

Mais non, madame Catherine, je me porte très bien.

MARENGO.

Es-tu heureuse ?

POMPON.

Mais certainement.

CATHERINE.

Voilà un certainement qui me fait l'effet d'avoir du mal à sortir...

PÉLAGIE.

C'est peut-être le charbon qui lui noircit les idées à cette enfant.

POMPON.

Mais non, je vous assure.

CATHERINE.

D'ailleurs, aujourd'hui, je veux que tout le monde ait des idées roses.

MADELEINE.

C'est ma fête et il faut que tout le monde s'amuse.

MICHEL.

Quel est le programme de la journée ?

CATHERINE, à Marengo.

A toi de parler, Marengo, puisque tu es notre grand majordome.

MARENGO.

Tu veux dire : votre grand tambour majord'homme. Primo, d'abord, visite au donjon de Vincennes, où il vous sera permis d'admirer à la fois les vestiges d'un autre temps et les merveilles de l'artillerie moderne. Secondo, jeux innocents et autres dans le bois cher aux amoureux. Tertio : défilé de la musique du 251e, le premier régiment de France : le mien,... Quarto : concert militaire par la dite musique, et cinco : Dîner général à deux pas d'ici, dans le jardin du restaurant de l'Aubépine.

TOUS.

Très bien.

CATHERINE.

Oui, mais auparavant je veux dételer Margotin et le mettre à table moi-même... L'herbe est épaisse et je veux que, lui aussi, fasse un bon dîner, allons et suivons ponctuellement le programme de l'oncle Marengo. Primo : la visite au donjon.

MADELEINE.

Viens-tu, Michel ?

MICHEL.

J'ai un peu mal à la tête, ma chérie, je vais me reposer un instant pendant que vous irez jusqu'au fort.

MADELEINE.

Tu ne veux pas que je reste avec toi ?

MICHEL.

Non... va avec ta mère.

MADELEINE.

Alors, embrasse-moi.

Il l'embrasse froidement. Elle prend le bras de Catherine.

MICHEL, bas, à Pompon.

Pompon, je vous en prie, revenez ici tout à l'heure.

POMPON, bas.

Pourquoi ?

MICHEL, bas.

Il faut que je vous parle.

POMPON, bas.

Non.

PÉLAGIE, à part.

Ils se sont parlé bas.

CATHERINE, à Michel.

A tout à l'heure, traînard, et en route, mauvaise troupe.

Sortie générale. — On emmène la carriole.

SCÈNE III

MICHEL, PÉLAGIE, qui s'est dissimulée derrière les arbres.

MICHEL.

Tiens ! Tu n'es pas partie avec les autres ?

PÉLAGIE.

Non, moi aussi, je suis fatiguée... et j'ai à te parler de choses graves.

MICHEL.

Tu choisis bien mal ton moment.

PÉLAGIE.

Je ne le choisis pas... je le prends... quand je le trouve. Depuis deux mois que tu es marié, Michel... grâce à qui ? tu t'en souviens j'espère, je ne te vois plus qu'en passant, par hasard ; pour un peu, il semblerait que tu m'évites.

MICHEL.

Moi, ma sœur ? Comment peux-tu me croire capable...

PÉLAGIE.

Ah ! c'est que, souvent, dans la vie, une fois arrivé à son but, on oublie vite ceux qui nous ont aidé à l'atteindre ; l'échelle qui vous a servi à monter, devenue inutile, on la repousse du pied dans le vide et, tant pis si elle se brise dans sa chute !

MICHEL.

Pour Dieu, Pélagie, laisse là toutes tes belles images et dis-moi clairement ce que tu veux.

PÉLAGIE.

Ce que je veux, Michel, c'est que tu me tires de l'a-

bîme où je me débats en vain et où je m'enfonce tous les jours davantage. Est-ce que tu ne connais pas ma situation aussi bien que moi ? Est-ce que tu ne sais pas que sous les dehors que j'ai toujours essayé de conserver, car les dehors c'est la moitié de la vie, je suis en train de me noyer ? Pour toi, qui n'avais rien, ce mariage, c'était la fortune, c'était l'avenir... pour moi, c'était la dernière planche de salut : eh ! bien, je m'y cramponne et je n'entends pas qu'elle me craque dans la main.

MICHEL.

Hélas ! ma sœur, tu te trompes. nous nous sommes trompés tous les deux, je n'ai rien à moi.

PÉLAGIE.

Comment ?... Tu ne vas pas me faire croire que tu as fait un mariage d'inclination ?

MICHEL, amèrement.

Hélas non ! Et plût à Dieu que j'en eusse fait un, mais je n'aimais pas Madeleine avant notre mariage... tu riais de mes scrupules, tu me disais : « Laisse donc, l'amour vient après ! » Eh ! bien, il n'est pas venu ! Et il ne viendra pas... et je suis malheureux pour la vie.

PÉLAGIE.

Pour la vie ?... Des bêtises ! (A mi-voix.) Il y a des consolations...

MICHEL

Et toi, tu n'auras même pas atteint le but que tu te proposais et pour lequel tu m'as sacrifié ?

PÉLAGIE.

Eh ! bien, et la dot ?

MICHEL.

Ma belle-mère a reconnu trente mille francs à Madeleine, c'est vrai, mais cet argent, je ne l'ai pas

touché. Il est resté dans son fonds où elle le fait valoir et elle ne m'en sert que la rente. Puis-je, moi qui n'ai rien, qui n'existe que par elle, aller le lui réclamer ?... Que dire ? qu'inventer pour me le procurer ?... Me fâcher, ce serait le meilleur moyen de ne rien obtenir.

PÉLAGIE.

Attendre, patienter ?... Et mes créanciers qui me menacent de me faire saisir, te chargeras-tu de les faire attendre et patienter ? Enfin, tu n'as pas parlé à ta belle-mère ?

MICHEL.

Si !

PÉLAGIE.

Eh ! bien ?

MICHEL.

Eh ! bien, elle m'a refusé. Son argent, m'a-t-elle dit, ne lui appartient pas, il n'est pas à moi, il n'est même pas à Madeleine... il est...

PÉLAGIE.

A qui donc ?... Ah ! je l'entends d'ici ! Aux petits enfants qu'elle n'a pas le droit de dépouiller, n'est-ce pas ? Des phrases... des petits enfants... où sont-ils les petits enfants ?

MICHEL.

Du calme, Pélagie... Je te jure que j'ai dit... tout ce que je pouvais dire... Je suis plus malheureux que toi dans tout cela !

PÉLAGIE.

Laisse-moi donc !... Tu n'es qu'un poltron !... Ah ! je sais bien pourquoi...

MICHEL.

Pourquoi ?

PÉLAGIE.

Parce qu'il ne s'agit que de m'aider, de sauver ta

sœur, à qui tu dois tout. Ah ! s'il s'agissait de satisfaire aux caprices de... je sais bien qui... tu trouverais le moyen de t'en faire donner de l'argent !

MICHEL.

De qui veux-tu parler ?

PÉLAGIE.

De mademoiselle Pompon, parbleu !... Dis donc que tu ne l'aimes pas, la petite vagabonde ?

MICHEL.

Tu mens, Pélagie !... Au nom du Ciel...

PÉLAGIE.

Tais-toi, c'est Catherine !

SCÈNE IV

LES MÊMES, CATHERINE, POMPON, MADELEINE, NARCISSE. Marengo —

CATHERINE.

Eh ! bien, en voilà une bonne histoire .. Le fort qui est fermé pour cause de réparations !

NARCISSE.

Il paraît qu'on remet du papier neuf à la chambre de Saint-Louis.

MADELEINE.

Ah ! voilà ma belle-sœur ; nous vous cherchions partout !

PÉLAGIE.

J'étais restée avec Michel.

MADELEINE, à Michel.

Eh bien, es-tu reposé, monsieur le paresseux ?

Elle l'embrasse.

MICHEL.

Oui, ma chérie, me voilà tout à fait dispos.

CATHERINE, montrant Pompon.

Ce n'est pas comme cette petite bécasse-là ! On ne peut pas lui arracher un mot... C'est bien la peine de la mener à la campagne.

POMPON.

Mais je vous assure, ma bonne madame Catherine...

CATHERINE.

Tu m'assures... tu m'assures .. je te dis, moi, que tu es triste... et je veux savoir pourquoi.

POMPON.

Mais, madame Catherine, je vous promets que vous vous trompez !

CATHERINE.

Tu ne veux pas me répondre, eh! bien, je vais te renseigner, moi !

POMPON.

Vous ?

CATHERINE.

Je crois que tu aurais préféré rester à la maison pour continuer à lire le livre qui t'intéressait si fort la nuit dernière... Ah ! tu croyais que je dormais? Mais j'ai bien vu ta lampe brûler jusqu'au jour et les grands bras que tu faisais derrière les rideaux.

PÉLAGIE.

Quelque roman sans doute, qu'elle lisait?

POMPON.

Non pas ! un beau livre, allez, un bien beau livre !

CATHERINE.

Et bien précieux sans doute pour que tu l'aies si soigneusement caché sous ton chevet ?

POMPON.

Comment, vous savez ?

CATHERINE, *retirant le livre de sa poche.*

Est-ce que ce ne serait pas celui-là ?

POMPON.

Quoi ?... vous l'avez ?... Oui, c'est celui-là !

PÉLAGIE.

Et qu'est-ce que c'est que ce fameux livre?

POMPON, *d'un air confus.*

Hernani... drame en cinq actes... en vers.

PÉLAGIE.

Une pièce de théâtre !

NARCISSE.

Et une fameuse encore ! j'ai vu jouer cela aux Batignolles, moi !

POMPON.

Ah ! vous l'avez vu ! Et c'était beau, hein ?

PÉLAGIE, *à part.*

Tiens, tiens .. il paraît que décidément ça la travaille la Bohémienne !

CATHERINE.

Regardez comme ses yeux brillent à la petite sournoise... Elle aime mieux cela que le charbon, allez !... Eh ! bien, je ne serais pas fâchée de connaître ça aussi, moi, qui sait ?... Je le comprendrais peut-être... ~~Veux-tu nous en lire un peu sous les arbres~~ ? Page 59

POMPON.

Si je veux ? Ah ! je crois bien !... Mais je n'ai pas besoin du livre, je le sais par cœur.

CATHERINE.

Eh! bien, récite-le.

POMPON.

Mais je ne peux pas faire tous les rôles à moi toute seule! Il faudrait quelqu'un pour me donner la réplique.

CATHERINE.

La réplique?... Qu'est-ce que c'est que ça? Je vais te la donner, moi, la réplique... Je l'ai peut-être.

POMPON.

Vous?

CATHERINE.

Oui, moi... Et puis, si ça ne suffit pas, Narcisse te la donnera aussi, la réplique, n'est-ce pas, Narcisse?

NARCISSE.

Oh! la réplique, pour sûr, ma tante, et de bon cœur, allez!

CATHERINE.

Allons-y! Quel est le rôle que je vais faire, moi?

POMPON.

Hernani, le rôle principal.

CATHERINE.

C'est une femme, ça, Hernani?

POMPON.

Non, c'est un homme. Mais si vous...

CATHERINE.

Oh! non, non, ça ne me gêne pas... Ah! bien, ce ne sera pas les premières culottes que j'aurai portées dans ma vie.

NARCISSE.

Et moi? Qu'est-ce que je vais faire?

POMPON.

Ah ! vous, ce ne sera que pour tout à l'heure. Vous faites le roi d'Espagne, Don Carlos.

NARCISSE, tendrement, regardant Pompon.

Ah ! si j'étais le roi d'Espagne, Pompon... (A part.) Quel sort je lui ferais!...

CATHERINE.

Eh ! bien, c'est entendu, allons-y ! Les deux amoureux et Pélagie feront le public.

MADELEINE.

C'est entendu.

PÉLAGIE, à part, regardant Michel et Madeleine.

Les deux amoureux!... (Regardant Catherine.) Imbécile!

Pélagie, Michel et Madeleine s'assoient sur l'herbe.

POMPON, jouant le rôle de dona Sol et s'adressant presque malgré elle à Michel.

Hernani, n'allez pas, sur mon audace étrange
Me blâmer. Êtes-vous mon démon ou mon ange ?
Je ne sais. Mais je suis votre esclave. Ecoutez :
Allez où vous voudrez, j'irai, restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi ? je l'ignore.
J'ai besoin de vous voir et de vous voir encore,
Et de vous voir toujours ! Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas,
Vous me manquez, je suis absente de moi-même,
Mais dès qu'enfin le pas que j'entends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis et je sens mon âme qui revient.

TOUS, applaudissant.

Bravo ! bravo !

PÉLAGIE, bas à Michel.

Quelle chaleur elle y met, la petite. On aurait cru que c'était à toi qu'elle parlait !

MICHEL, à part.

Pélagie !

MADELEINE, de l'autre côté.

Qu'est-ce qu'elle te dit ?

MICHEL, embarrassé.

Rien! Elle trouve que ce sont de beaux vers.

MADELEINE, tendrement.

Oh ! oui, c'est beau de pouvoir exprimer comme ça ce qu'on pense.

POMPON, à Catherine.

A vous !

CATHERINE.

Ah ! c'est à moi !

Lisant gauchement, puis allant l'embrasser avec une effusion comique.

Ange !...

POMPON, (Dona Sol.)

A minuit, demain, amenez votre escorte
Sous ma fenêtre, allez, je serai brave et forte :
Vous frapperez trois coups !

CATHERINE, (Hernani) marchant gauchement.

Savez-vous qui je suis
Maintenant ?

POMPON, à part.

Monseigneur, qu'importe ? Je vous suis.

CATHERINE.

Attends un peu !.!. Oh ! c'est qu'il y en a long cette fois-ci !

Lisant et jouant toujours de la même manière.

« Non, puisque vous voulez me suivre, faible femme,
» Il faut que vous sachiez quel nom, quel rang, quelle âme,
» Quel destin est placé sous le pâtre Hernani.
» Vous vouliez d'un brigand, voulez-vous d'un bandit ? »

S'interrompant. Comment, c'est un voleur que tu me fais jouer ? (A Pompon qui se tait.) Eh bien ?

POMPON.

Ce n'est plus à moi, c'est au roi.

NARCISSE, prenant le livre, mais ne lisant pas.

Il déclame.

Quand donc aurez-vous fini de vous raconter votre petite [histoire!
Croyez-vous donc qu'on soit à son aise dans une armoire?

Avec fatuité.

Je sais par cœur aussi, moi. (A Catherine.) A vous!

CATHERINE, lisant.

La main sur la garde de son épée...

MICHEL.

Non, ça c'est une indication.

CATHERINE.

Quoi? une indication? A la porte, l'interrupteur!...

Déclamant:

Quel est cet homme?

POMPON.

O ciel! au secours!

CATHERINE.

Taisez-vous!
Dona Sol, vous donnez l'éveil aux yeux jaloux
Quand je suis près de vous, veuillez, quoi qu'il advienne,
Ne réclamer jamais d'autre aide que la mienne.

Eh bien, merci! l'aide d'un bandit! Et la cour d'assises!

TOUS, applaudissant.

Bravo! bravo!

CATHERINE, lisant à Narcisse qui se mouche.

Que faisiez-vous là?

NARCISSE.

Moi? je me mouchais... Oh! non, je me trompe... Attendez, ma tante, attendez...

Il prend le livre.

Moi ? Mais à ce qu'il paraît
Je ne chevauchais pas à travers la forêt.

Il fait mine de caracoler sur un cheval imaginaire, Marengo entre et lui donne un coup de pied.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARENGO.

MARENGO.

Comment ? Te voilà dans la cavalerie, maintenant ?

NARCISSE.

Allons bon ! voilà mon oncle qui veut m'interrompre au milieu de mon succès.

CATHERINE.

Mais oui, figure-toi que Pompon nous faisait jouer la comédie.

MARENGO.

Ah ! bah ! continuez donc... je vous en prie.

POMPON.

Non... nous avons fini... C'était pour me faire plaisir que madame Catherine...

MICHEL.

Et vous êtes arrivé au moment où Narcisse était vraiment très noble.

NARCISSE, bas, montrant Pompon à Marengo.

Au moment où je commençais à briller à ses yeux.

MARENGO, bas.

Empaillé, va... Allons, je vais couler deux mots de ton affaire dans l'oreille de ma sœur.

NARCISSE.

Vrai ! Ah! mon oncle, vous êtes ma Providence!

MARENGO, à Catherine.

Un bout de promenade si tu veux, à présent, petite sœur... pour se faire l'appétit?

CATHERINE.

Volontiers... ~~Après cette représentation tout à fait extraordinaire...~~

MARENGO, bas.

Laissons la petite ici...

CATHERINE, bas.

Pompon?

MARENGO, bas.

Oui, c'est à son sujet que je voudrais t'entretenir un brin. Les autres ne me gênent pas.

CATHERINE.

Ah! eh bien, nous allons nous occuper du menu. En avant les gourmands! (A Pompon.) Toi, la grande tragédienne, reste tranquillement à lire ici... puisque cela t'amuse... Aujourd'hui, c'est jour de vacances, au moins profites-en! (Vers les autres.) Donne-moi le bras, mon frère... mon gendre, il me semble qu'il y a longtemps que vous n'avez embrassé votre femme. Venez-vous avec nous, Pélagie?

PÉLAGIE.

Je vous suis.

NARCISSE, à part.

Moi, pendant ce temps-là je vais lui faire une couronne de fleurs des champs, pour la lui jeter au dessert... comme au théâtre.

CATHERINE, à Marengo.

Qu'est-ce que tu dirais d'un fricandeau, Marengo?

MARENGO.

A l'oseille, alors?

CATHERINE.

Naturellement. (*Tout le monde sort excepté Pompon.*) A bientôt, la grande artiste!

SCÈNE VI

POMPON, *seule, elle s'asseoit sur un banc de gazon.*

Se moque-t-elle assez de moi ? la bonne madame Catherine ! Et dire que pourtant quand j'étais petite... je rêvais... Allons, allons, ce temps-là est loin... Et puis, c'était la misère ! Aujourd'hui, mon théâtre, c'est la boutique de la Charbonnière, mon public, c'est sa clientèle et mon rôle, c'est de débiter... des cottrets aux ménagères du quartier. Et dire que cette vie calme, faite de résignation et d'oubli, je n'en puis même pas jouir ! Oh ! cette pensée persistante qui m'assiège !... Et lui !.., lui qui me poursuit de ses... (*Elle aperçoit Michel qui paraît de droite. — Se levant.*) Michel !

SCÈNE VII

POMPON, MICHEL.

MICHEL.

Pompon !... Enfin, je vous trouve seule !...

POMPON.

Que me voulez-vous, monsieur Michel ?

MICHEL.

Ce que je veux, c'est te dire tout ce que mon cœur

gonflé ne peut plus étouffer... C'est te dire que je t'aime... et que je ne peux plus vivre sans toi !

Il la prend dans ses bras.

POMPON, s'arrachant de l'étreinte.

Michel, ce que vous faites là est indigne de vous ! Et Madeleine ?

MICHEL.

Eh, Madeleine !... Que m'importe Madeleine !... Je ne l'ai jamais...

POMPON, lui mettant la main sur la bouche, très simplement.

Alors, pourquoi l'avez-vous épousée ?

MICHEL, baissant la tête.

Pourquoi ?... Parce que j'ai été faible devant les prières de ma sœur... et lâche devant ses ordres.

POMPON.

Les ordres de votre sœur ?

MICHEL.

Oui... de ma sœur... dont j'ai toujours subi la domination parce qu'elle m'a élevé et que, dès l'enfance, je me suis habitué à trembler devant elle.

POMPON.

Je ne comprends pas.

MICHEL.

Ecoutez... je veux tout vous avouer... pour que vous compreniez ce que je souffre... et que vous preniez pitié de moi... Savez-vous comment s'est faite cette triste union qui aujourd'hui me pèse et qui finira par me rendre odieux à celle dont vous prononciez le nom tout à l'heure pour me rappeler à mes devoirs. Pélagie est sans ressources. Une ambition fatale l'a entraînée à chercher fortune en dehors de son métier. Elle s'est ruinée, endettée... Et c'est pour trouver des ressources nouvelles qu'elle a combiné mon mariage. Il

y avait là une dot qui pouvait l'aider à tout réparer, et par un sentiment de reconnaissance imbécile, j'ai eu la faiblesse de me prêter à cet affreux calcul.

POMPON.

Et elle, Madeleine ?... En est-elle responsable ? Doit-elle être sacrifiée ainsi ? Qu'a-t-elle fait pour cela ? Non, Michel, notre amour serait un crime et ce n'est pas par un crime qu'on rachète une faute.

MICHEL.

Est-ce ma faute, à moi, si ce sentiment que je semble devoir à Madeleine, elle n'a pas su me l'inspirer ? Est-ce ma faute, si je t'ai rencontrée, toi, et si je t'aime ? Aime-moi, je t'en conjure, Pompon... Ou si tu ne peux pas m'aimer, laisse-moi au moins t'adorer à genoux !

POMPON.

Taisez-vous, Michel, je ne veux pas, je ne dois pas vous écouter... Comme sa mère, Madeleine est ma bienfaitrice... et jamais je ne paierai leurs bienfaits d'une pareille ingratitude.

MICHEL.

Ah ! mieux vaut être ingrate envers mon amour, n'est-ce pas ? et m'abandonner à mon chagrin, à mon désespoir ?

POMPON.

Ecoutez-moi à votre tour, Michel, car, moi aussi, je vais vous parler à cœur ouvert. Non, je ne suis pas une ingrate. J'ai conservé le souvenir de la première consolation que j'ai reçue de ma vie. Vous savez à quoi je fais allusion.

MICHEL.

Oh ! il s'agit bien de...

POMPON.

Il s'agit de cela, au contraire... car depuis que le hasard nous a réunis, je le sens bien, ce sentiment de

reconnaissance éternelle que je vous avais voué, s'est transformé peu à peu en affection profonde. Pourquoi vous le dissimulerais-je puisque je me sens assez forte pour sacrifier mon amour à mon devoir? Moi aussi, je vous aime!

MICHEL, transporté.

Ah! tu m'aimes!...

POMPON.

Mais jamais je ne serai à vous.

MICHEL.

Allons donc! Tu m'aimes, cela suffit... Est-ce que l'on peut lutter contre l'amour?

Il prend de nouveau Pompon dans ses bras.

POMPON.

Non, laissez-moi... il n'y a pour moi ni bonheur ni amour sur la terre.

MICHEL.

Allons, ne blasphème pas. Tu es trop jeune et trop belle pour ne pas aimer.

POMPON.

Laissez-moi, Michel, laissez-moi!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

Tiens, vous étiez là, ensemble...

MICHEL.

Oui, madame Catherine....

POMPON.

Nous...

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous avez donc ?... Vous avez l'air bien troublé tous les deux... Michel, tu baisses les yeux... Pompon, les tiens sont rouges et mouillés de larmes... Qu'est-ce qu'il y a ? Voyons, répondrez-vous ? Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que ?... Mon Dieu !... Mais vous voyez bien que vous m'effrayez. Parlez donc !

POMPON.

Ne vous inquiétez pas, ma bonne Catherine !

MICHEL, *à part.*

Que va-t-elle dire ?

POMPON.

Il n'y a rien de triste ici pour moi, et le trouble où vous voyez M. Michel c'est l'aveu que je lui ai fait de mon chagrin qui l'a seul provoqué.

CATHERINE.

Quand je te disais que tu avais du chagrin ! Parbleu ! je le voyais bien... Mais ce que je ne comprends pas c'est que tu aies préféré faire à Michel la confidence que tu m'as refusée. Voyons, explique-toi, tu sais bien que j'ai bien des ressources dans le cœur pour les gens que j'aime.

MICHEL, *à part.*

Mon Dieu !

POMPON.

Hélas ! madame, votre excellent cœur sera sans ressources, contre un mal qui est sans remède. Madame Catherine, je ne suis pas une méchante fille, je suis incapable d'ingratitude, je vous le jure... Vous m'avez comblée de bienfaits... et il faut que je vous quitte...

MICHEL, *anxieux, à part.*

Partir !

POMPON, bas, résolue.

Il le faut !

CATHERINE.

Il faut que tu nous quittes?... Michel, elle veut nous quitter...

Michel fait un geste affirmatif sans comprendre encore le sens des paroles de Pompon.

POMPON.

L'appui que vous m'avez si généreusement donné, l'asile que vous m'avez ouvert, ç'a été le salut pour moi... Eh bien malgré toutes les joies que vous lui avez faites, la pauvre enfant de la balle regrette sa misère. Votre existence calme et douce n'était pas faite pour moi... ma pauvre madame Catherine, vous vous en êtes bien aperçue, vous...

CATHERINE.

Je comprends... Voilà le secret de ta tristesse... Et comme tu n'osais pas me faire cet aveu, comme tu craignais que je ne te prenne pour un mauvais cœur, tu chargeais le brave Michel qui en pleure... de me conter tout cela... et de me demander pour toi la liberté et le pardon.

POMPON.

Oui, madame Catherine. (Bas.) La pauvre femme, il ne lui est pas venu à l'esprit une mauvaise pensée.

MICHEL, à part.

Vivre séparé d'elle !...

CATHERINE, après un moment de tristesse silencieuse.

Ton pardon ?... Mais tu n'as rien à te faire pardonner... c'est ton bonheur que nous voulons avant tout, ma pauvre enfant .. Ah ! je m'étais attachée à toi, je t'aimais bien, va... Dame, tu comprends... je n'ai plus beaucoup ma fille à présent, moi... c'est ce garçon-là qui me l'a prise et alors je m'étais habituée à... mais...

(A Michel.) Nous n'avons pas le droit de la garder malgré elle, n'est-ce pas?

MICHEL, les yeux baissés.

C'est vrai... mais que va-t-elle devenir?

CATHERINE.

Oui, que veux-tu faire!

POMPON.

J'irai retrouver mon ancien directeur.

CATHERINE.

Et s'il n'a pas de place pour toi à son théâtre?...

POMPON.

J'en trouverai une autre part... j'ai courage et confiance, allez!... l'hirondelle s'est reposée, laissez-lui reprendre son vol.

CATHERINE.

Envole-toi donc, mon pauvre petit oiseau... mais avant d'ouvrir tes ailes, promets-moi que tu garderas le souvenir du nid où tu les a réchauffées.

Elle prend Pompon dans ses bras et l'embrasse en pleurant.

[MICHEL.

Oh! non, c'est au-dessus de mes forces.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PÉLAGIE, puis TOUT LE MONDE.

PÉLAGIE, au fond ; elle a écouté.

Tiens! tiens! mais ça marche à souhait... Dans quinze jours Michel ne sera plus chez lui... il sera chez elle... Et alors nous verrons bien si la charbonnière ne rend pas ses comptes.

CATHERINE, à Pompon.

Ne disons rien aujourd'hui, veux-tu? pour ne pas attrister la journée de fête de Madeleine... Il sera toujours temps d'apprendre tout ça demain à cette famille qui était devenue la tienne...

On entend une marche de tambours et de clairons.

MADELEINE, entrant.

Maman! Michel! voici mon oncle à la tête de ses tambours et des clairons. Oh! qu'il est imposant. Narcisse aussi est dans le rang... (Bas à sa mère.) Avez-vous parlé pour lui à Pompon?

CATHERINE.

Oui, mais je crois qu'il n'y a pas grand'chose à faire en ce moment de ce côté-là!

MADELEINE.

Ah! tant pis!... Je suis si heureuse que je voudrais voir tout le monde heureux autour de moi!

Entrée du défilé des tambours et des clairons, conduits par Marengo. Le monde s'est groupé pour les voir passer. — Les nourrices leur envoient des baisers, ils défilent devant la charbonnière et tous les artistes. Narcisse reste à sa place de tambour; en passant devant Catherine, il lui montre une grande couronne de fleurs des champs qu'il a tressée pour Pompon. Il tient la couronne en sautoir. — Catherine lui fait un geste de découragement. — Le défilé continue.

TROISIÈME TABLEAU

Le magasin des Quatre Saisons.

Un coin dans un des grands magasins de nouveautés de Paris. Au fond, grand escalier circulaire, conduisant à droite et à gauche aux galeries supérieures. A droite, arrivant sur le spectateur, le comptoir de la ganterie, à gauche, le comptoir des dentelles. Une caisse à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

UN MONSIEUR, PREMIÈRE DAME, UN INSPECTEUR, LE VICOMTE DE SAINT-TROPEZ, PREMIER COMMIS, DEUXIÈME, TROISIÈME DAMES.

PREMIÈRE DAME, à l'inspecteur. Elle a un chapeau bleu.

Monsieur, je me perds dans toute cette foule. Seriez-vous assez bon pour m'indiquer le salon de lecture? J'y ai un rendez-vous, à onze heures.

L'INSPECTEUR.

L'escalier à gauche et au premier à droite, madame.

La dame s'éloigne.

LE VICOMTE, à l'inspecteur.

Pardon, monsieur, le salon de lecture, s'il vous plaît? A onze heures j'y ai un rendez-vous.

L'INSPECTEUR.

L'escalier à gauche et au premier à droite, monsieur. (Bas.) Madame y est.

LE VICOMTE.

Ah!

L'INSPECTEUR.

Tous mes compliments. Elle est charmante.

UN MONSIEUR, de droite.

Pardon, monsieur, vous n'avez pas vu une petite dame blonde?

L'INSPECTEUR.

Si, monsieur, j'en ai vu trois cents...

LE MONSIEUR.

Oh! celle-là n'est pas comme les autres. C'est ma femme. Elle est partie ce matin en me disant qu'elle allait chez sa tante.

L'INSPECTEUR.

Pardon, monsieur, mais je suis très occupé.

LE MONSIEUR, le retenant par le pan de sa redingote.

Je n'en crois pas un mot.

L'INSPECTEUR.

Comment, vous ne croyez pas que je suis occupé. Ah! bien!

LE MONSIEUR, même jeu.

Non, je dis que je ne crois pas au racontar de ma femme... Et j'ai des raisons de penser que...

Il suit l'inspecteur qui cherche vainement à lui échapper.

DEUXIÈME DAME, à une autre.

Ah! ma chère, il a une manière de vous serrer la main en essayant la mesure de ses bas de soie. Cela

m'amusait tant avant-hier que j'en ai acheté vingt-quatre paires de suite.

TROISIÈME DAME.

Oh! menez-m'y, ma chère, menez-m'y. Est-il brun?

DEUXIÈME DAME.

Non, châtain.

TROISIÈME DAME.

Oh! c'est dommage!

PREMIÈRE DAME, *au comptoir à gauche.*

Combien ces châles de dentelle?

PREMIER COMMIS.

Cent soixante-dix francs, madame. C'est pour rien.

PREMIÈRE DAME.

Donnez-m'en deux, Arthur.

LE VICOMTE, *encombré de paquets.*

Mais, chère madame, j'ai déjà dépensé plus de mille francs.

PREMIÈRE DAME.

Dame, si mon mari vous surprenait, il faut bien avoir l'air d'acheter un peu pour détourner les soupçons. Ah! vous ne voudriez pas me compromettre, Arthur.

Le premier commis ajoute le paquet à ceux que porte le vicomte.

SCÈNE II

LES MÊMES, NARCISSE, au rayon des dentelles, puis MARENGO.

NARCISSE, portant un petit carton à l'inspecteur.

Monsieur, voici l'échantillon de mantilles espagnoles qui vient d'arriver de Lyon.

L'INSPECTEUR.

Marquez-les neuf francs cinquante.

NARCISSE.

Comment, j'ai vu la facture. Elles en coûtent douze.

L'INSPECTEUR.

Oui, mais quelle amorce ça va être pour nos clientes. Qu'est-ce que ça fait de perdre deux francs cinquante sur chaque mantille, si nous en gagnons cent cinquante sur ce que vous leur glisserez pendant qu'elles les achètent.

NARCISSE.

Comme vous êtes fort, monsieur Lefebvre!

L'INSPECTEUR.

C'est l'A. B. C. du métier. Vous n'êtes pas encore très au courant, vous vous y mettrez.

Il remonte.

NARCISSE.

Dame, moi, vous savez, je cherche ma voie. Mais j'espère que ça ira. (A lui-même.) Oui, ma tante m'a trouvé là un emploi pour me consoler du départ de Pompon... Ah! c'est celle-là qui aurait été ma vraie voie! Enfin n'y pensons plus... Tiens, mon oncle Marengo... Qu'est-ce qu'il cherche, lui?

MARENGO.

C'est toi que je cherche, clampin! Tu me dis de venir te voir et tu ne me donnes pas le guide de l'Étranger au grand magasin des Quatre Saisons. Sais-tu que c'est plus grand que la caserne du Château-d'Eau? Et quel effectif, mille tambours! Combien avez-vous d'hommes à l'appel du matin ici?

NARCISSE.

Deux mille trois cent soixante-sept, à la feuille de présence d'aujourd'hui, mon oncle.

MARENGO.

Quel régiment!... Et tout cela mange à la gamelle?

NARCISSE.

Oui, mon oncle, en trois fois... Ah! c'est un beau coup d'œil!

MARENGO.

Et en es-tu content de ton métier de paresseux?

NARCISSE.

De paresseux!... Ah! on voit bien que vous n'y avez pas passé, mon oncle. Pendant douze heures, il faut rester debout, sans se reposer une seconde, l'œil à tout, répondant à tous et à toutes... C'est là le chiendent.

MARENGO.

Comment, drôle, tu te plains de servir le beau sexe?

NARCISSE.

Ah! c'est qu'il faut le voir ici le beau sexe. Quand il faut être poli devant toutes ces impolitesses, patient devant toutes ces impatiences, calme devant tous ces emportements. Celle-ci vous fait déranger quarante cartons, et déplier cinquante pièces, en sachant d'avance qu'elle n'achètera rien. Celle-là rapporte, au bout de trois jours, en réclamant son argent, un vête-

ment qu'elle n'a pas porté... et dans les poches duquel vous trouvez un gant défraîchi, trois cure-dents, une pièce de quarante sous fausse. Si vous pouviez regarder seulement deux heures derrière ce comptoir, vous qui avez du goût pour le sexe, mon oncle, vous verriez ce qu'il peut entrer de méchanceté, de cupidité, de rouerie, tranchons le mot, de petites gueuseries dans ces têtes mignonnes, et sous ces beaux chapeaux à plumes.

MARENGO, riant.

Oh! Oh! misanthropie et madapolam.

NARCISSE.

Sans compter que du moment où elle met le pied chez nous, la plus honnête en apparence, peut devenir un monstre.

MARENGO, riant.

Oh! Oh! un monstre!

NARCISSE.

Oui, mon oncle... Eblouie par un chiffon, affolée par une dentelle, elle regardera autour d'elle, allongera la main, et passera parfois brusquement du Sacré-Cœur, où elle était hier à Saint-Lazare, où elle sera demain.

MARENGO.

Des voleuses!.. C'est donc vrai qu'il y a des femmes qui volent?

NARCISSE, avec une conviction comique.

Vous ne savez pas le degré de méfiance où l'on en arrive ici... Tenez, moi qui vous parle, j'en suis venu à ne plus pouvoir regarder une femme... dans une situation intéressante.

MARENGO, riant.

Allons donc?... Et pourquoi ça?

NARCISSE.

Dans la crainte, tandis que je suis en train en moi-même d'adresser des compliments à son mari, de lui voir perdre tout à coup son embonpoint en route, et de constater avec horreur que l'honnête mère de famille n'était grosse que de six paires de bas de soie, d'un assortiment de dentelles et d'une dizaine de paires de gants, chipés au rayon d'à côté.

MARENGO, riant.

Pas possible!... Et dis-moi, quand on a surpris une de ces voleuses, comment procède-t-on?

NARCISSE.

Oh! c'est bien simple... S'il y a récidive, on la livre au commissaire de police qui s'en charge. Si c'est... une débutante, on lui fait écrire de sa main et signer l'aveu de son crime. On met le papier dans un tiroir qui, entre parenthèses, ne peut plus fermer tant il est rempli de déclarations du même genre, et on prévient la voleuse qu'on lui rendra cette preuve de son déshonneur contre deux mille francs qui seront remis aux pauvres.

MARENGO.

Ah! bah!... C'est très ingénieux, votre mécanisme. Alors, chaque fois qu'on vous vole pour vingt francs, vous faites donner deux mille francs. Et vous avez tout de même du monde à ce prix-là?

NARCISSE.

Oh! pour ce que ça les gêne! ~~La dame sort régulièrement~~ en disant bien haut : C'est une horreur! Et il n'y a pas un exemple sur mille qu'elle soit jamais venue racheter le petit papier.

MARENGO.

Narcisse, je vais regretter d'être venu te voir. Tu effeuilles mes illusions sur le sexe auquel mon régi-

ment doit sa cantinière! Mais je te fais perdre ton temps à bavarder.

NARCISSE.

Oh! c'est l'heure du déjeuner, et la clientèle est rare. Voyons, mon oncle, y a-t-il quelque chose pour votre service dans mon rayon?

MARENGO.

Dame! si vous aviez de bons gants blancs d'uniforme, en peau, pour les dimanches...

NARCISSE.

Nous avons de tout, mais la ganterie, c'est le rayon de Michel, ici en face. . Il est en train de déjeuner... et tenez. (Entendant la cloche qui sonne.) Voilà qui m'indique qu'il a fini et que c'est à mon tour... (A Michel qui rentre.) Michel, voilà l'oncle Marengo qui a besoin de gants blancs, je vous le repasse.

MICHEL.

Comment donc, mon cher monsieur Marengo, à vos ordres.

NARCISSE.

Au revoir, mon oncle. (A Michel, de son rayon.) Dites donc, Michel, qu'est-ce que nous avons pour déjeuner aujourd'hui?

MICHEL.

Raie au beurre noir et bœuf à la sauce piquante.

NARCISSE.

Alors, jamais de perdreaux!

Il s'éloigne au fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins NARCISSE.

MARENGO, à Michel qui lui montre des gants.

Ça n'a pas l'air solide ça ?

MICHEL.

Préférez-vous l'article anglais?

MARENGO.

L'article anglais, moi, un militaire!... Vous plaisantez! Jamais de la vie! L'article français, mille tambours!

MICHEL.

Soyez tranquille. Voilà votre affaire!

MARENGO.

Dites donc, à propos, Michel, avez-vous lu les journaux au sujet des débuts de Pompon, au théâtre de l'avenir, où elle va créer le principal rôle dans la pièce nouvelle? On dit que ce sera un triomphe. Du reste, cela ne m'étonne pas, car elle est ravissante. Vous ne trouvez pas !

MICHEL, troublé.

Oh ! ravissante... vous exagérez!

MARENGO.

Non pas ! La voilà passée étoile, la petite mendiante! Ah ! j'oubliais. Et Madeleine, elle va bien?

MICHEL, vivement.

Très bien, je vous remercie... Elle est là-haut à son rayon de lingerie. Dites-lui un petit bonjour en passant.

MARENGO.

Je n'y manquerai pas.

MICHEL.

Voilà qui vous gante à ravir. Et avec ça, mon oncle ?

MARENGO.

Avec ça? Eh bien! avec ça, mon garçon, j'aurai chaud, parbleu. Et où paie-t-on? (Michel lui désigne la caisse.) Bien. Je continue ma promenade... Je vous reverrai.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins MARENGO, ~~LE GOMMEUX~~, ~~PREMIÈRE DAME~~, puis MADELEINE.

LA DAME, ajoutant un paquet sur la tête du gommeux.

Tenez, Arthur?

LE GOMMEUX, plus chargé que tout à l'heure.

Mais enfin, Hermance, mes bras sont pleins et mon portefeuille est vide...

PREMIÈRE DAME.

Vous connaissez la jalousie de mon mari. Je vous répète qu'il faut avoir bien de quoi détourner les soupçons.

LE GOMMEUX.

Mais, sapristi ! Je les ai déjà détournés pour trois mille francs, les soupçons et le ne les ai pas encore justifiés pour un louis...

PREMIÈRE DAME, scandalisée.

Oh ! Arthur ! ce langage ! Pour qui me prenez-vous ?

LE GOMMEUX.

Mais justement, je ne vous prends pas. Voilà ce qui m'embête.

Ils s'éloignent.

MADELEINE, accompagnant une dame et remettant à Michel les emplettes de la cliente.

Madame, voilà le rayon de ganterie. (A Michel.) Comme elle est gentille, cette dame, d'avoir besoin de gants, ça me donne l'occasion de te faire une petite visite. Oh! s'il n'y avait pas tant de monde comme je t'embrasserais! maintenant que je t'ai vu, je me sauve. (Revenant, très câline.) Tu sais, tu n'as pas besoin de lui serrer les doigts en lui essayant ses gants. Oh! c'est que je connais ça... (Se rencontrant avec Catherine.) Ah! maman!

CATHERINE.

Oui, ma chérie, c'est moi. Je viens de chez M. Morisset, ton patron. Ah! le brave homme!... Il n'a pas oublié l'amitié qui l'unissait à mon pauvre mari. C'est grâce à lui que vous voilà tous placés ici, et je finirai bientôt par me croire chez moi, au magasin des Quatre-Saisons. Sais-tu ce que c'est que cela? (Montrant un paquet qu'elle a dans sa main.) C'est un bon sur la caisse pour une fourniture de charbon que M. Morisset m'a fait faire, pour commencer. Il me pousse aussi lui! Eh! fournisseur des Quatre-Saisons... c'est beau pour une petite charbonnière. Si j'écrivais ça sur ma boutique?

MICHEL.

Mais alors, madame Catherine, le commerce va?

CATHERINE.

Dame, vous voyez. Je commence à faire le gros. J'ai ma péniche à moi, maintenant. Il faut bien travailler pour laisser quelques sous derrière soi...

MADELEINE.

Bonne mère!... Toujours pour nous!

CATHERINE.

Pour vous, pas du tout.

MICHEL.

Alors pour qui donc?

CATHERINE.

Pour lui.

MADELEINE.

Pour lui?

CATHERINE.

Ou pour elle, je ne sais pas au juste, mais ça dépend de toi.

MADELEINE.

De moi?

CATHERINE.

Mais oui! Ah! et de ton mari, n'est-ce pas, Michel? Et je trouve que vous me faites bien attendre. Ah! c'est que j'y mets de la coquetterie. Je ne veux pas être une vieille grand'mère et c'est mon idée fixe, ça... j'ai si envie de le gâter ce chérubin-là...

MADELEINE.

Comme moi, hein?

CATHERINE.

Oh! toi, ce n'était rien... Je m'essayais pour lui... Mais je vous laisse travailler, Michel, Madeleine va me conduire à la caisse centrale. Avant de m'en aller, je vous dirai adieu.

MICHEL.

Alors à tout à l'heure.

MADELEINE, lui envoyant un baiser à la dérobée.

Et surtout ne regarde pas trop les jolies dames, toi!

Elle sort avec Catherine.

PÉLAGIE.

Tu ne le peux pas!

SCÈNE V

MICHEL, PÉLAGIE.

L'affluence commence à grossir peu à peu dans le magasin.

PÉLAGIE, à elle-même.

Perdue ! Je suis perdue ! Ce misérable Simonard ne veut rien entendre... Demain, ce qui me reste de meubles sera vendu sous ma porte au milieu des commérages du quartier, et je serai sur le pavé, sans le sou, crevant de faim. Allons, il n'y a pas à hésiter... C'est le seul moyen... (Elle va au comptoir de Michel.) Michel ?

MICHEL.

Toi!... C'est toi!... Qu'est-ce que tu me veux ?

PÉLAGIE.

Ecoute, je n'ai pas le temps de chercher mes phrases. Regarde cette affiche. (Elle la tire de sa poche.) Il me faut deux mille francs.

MICHEL, lisant.

Qu'est-ce que c'est que cela ? « Vente par autorité de Justice. »

PÉLAGIE.

Oui, j'ai été saisie hier et on me vend demain !

MICHEL, déchirant l'affiche avec rage.

Ah !

PÉLAGIE.

Eh bien ! alors, trouve-les moi !

MICHEL.

Eh ! tu sais bien que je ne le peux pas !

PÉLAGIE.

Tu ne le peux pas !

MICHEL, *avec effort.*

Non !

PÉLAGIE, *nettement à mi-voix.*

C'est bien. Seulement, je te préviens que comme il me faut absolument cet argent et que je n'ai plus le choix des moyens... dans un quart d'heure, ici, à ce comptoir, en face de toi, je vais voler un coupon de dentelle.

MICHEL.

Voler ici, au comptoir de Narcisse !

PÉLAGIE.

Ah ! c'est le comptoir de Narcisse !... Eh bien, tant mieux ! Il ne se méfiera pas de moi, lui !

MICHEL.

Pélagie, ma sœur, tu ne feras pas cela ! Tu ne voleras pas !

PÉLAGIE.

Michel, mon frère, tu me connais. Si dans un quart d'heure, tu n'as pas obtenu de la charbonnière, l'argent qu'il me faut... dans vingt minutes, je me le serai procuré moi-même, ou bien je serai arrêtée comme voleuse. Voilà ta belle-mère ; il est trois heures un quart, à trois heures et demie, je serai ici !

SCÈNE VI

CATHERINE, MICHEL, NARCISSE, ACHETEURS, ACHETEUSES.

MICHEL, *à part.*

Oh ! la malheureuse ! Elle le ferait comme elle dit... Allons, il le faut ! (*Haut.*) Madame Catherine !

5.

CATHERINE, allant à lui.

Mon ami!

MICHEL.

J'ai à vous parler... J'ai quelque chose à vous demander.

CATHERINE.

Parlez, Michel, je vous écoute.

MICHEL.

C'est que je n'ose pas!...

CATHERINE.

Vous n'osez pas!... C'est donc bien grave, ce que vous avez à me dire?

MICHEL.

Oui... c'est très grave, j'ai besoin d'argent.

CATHERINE.

Vous êtes gêné. Ah! vous voulez aller trop vite et vous gâtez Madeleine. Voyons, je vous ai dit que les affaires allaient. Je ne peux pas trop serrer les cordons de la bourse. Combien vous faut-il? Deux cents francs?

MICHEL.

Plus que cela!

CATHERINE.

Trois cents!... Pristi! vous allez bien, vous! Enfin...

MICHEL, baissant la tête.

Il me faut deux mille francs.

CATHERINE, froidement.

Deux mille francs!... Et pourquoi faire?

MICHEL.

Madame Catherine, pardonnez-moi, j'ai été étourdi, j'ai joué.

CATHERINE.

Joué ! Où cela ?

MICHEL, embarrassé.

A la Bourse... Et j'ai perdu !

CATHERINE.

Vous !... Vous avez joué à la Bourse... Eh bien, vous devez avoir des bulletins de comptes... donnez-les moi, je les examinerai et j'irai payer moi-même chez votre agent de change.

MICHEL, saisi.

Mais c'est que...

CATHERINE, le regardant.

Est-ce que vous n'avez pas ces comptes ?

MICHEL.

Moi... si... en effet... mais...

Il baisse la tête.

CATHERINE, après un temps.

Allons, Michel, assez de comédie... Vous n'avez rien perdu à la Bourse, pour la bonne raison que vous n'y avez jamais joué. L'argent que vous me demandez, ce n'est pas pour vous que vous en avez besoin... C'est pour votre sœur, pour Pélagie.

MICHEL.

Pélagie ! Eh ! bien, oui, c'est vrai, c'est pour elle, des embarras momentanés... elle est menacée et je vous supplie à mains jointes de me les donner...

CATHERINE.

Je ne vous les donnerai pas, j'y suis bien décidée.

MICHEL, sourdement.

Ah ! Pélagie aussi est décidée.

CATHERINE.

A quoi ?

MICHEL, *à part.*

Mon Dieu ! lui avouer que ma sœur... Ah ! c'est impossible !...

CATHERINE.

Ecoutez, Michel, il y a une chose que je ne vous ai jamais dite et qu'il faut vous apprendre coûte que coûte... afin que vous ne me croyiez pas le cœur plus dur que je ne l'ai.

MICHEL.

Que voulez-vous dire?

CATHERINE.

Il y a six semaines, à la fin du mois d'octobre, j'étais en train de faire mes petits comptes quand un garçon de banque entre dans la boutique ! « Un billet de quinze cents francs, madame Fargeau. » Un billet, moi cela m'étonne,je n'en fais jamais...Vous savez que je paie tout comptant.Je prends le papier des mains du garçon de recettes aussi surpris d'entrer chez moi que moi de l'y voir... Ma signature était bien au bas de ce billet qui était souscrit au nom de Pélagie Evrard, votre sœur ! Je compris tout à coup ce qu'était cette femme à qui je donnais depuis si longtemps ma confiance et mon amitié.

MICHEL.

Un faux ! Elle !... Oh ! mon Dieu... Et alors...

CATHERINE.

Alors je pris quinze cents francs dans mon tiroir et je les tendis sans rien dire au garçon de la Banque qui me salua et sortit. Comprenez-vous ?

MICHEL, *anéanti.*

Ah ! pardon ! pardon !

CATHERINE.

J'ai bien voulu la sauver cette fois. C'est assez !

D'ailleurs est-ce que ce ne serait pas toujours à recommencer? Quand sur un arbre il y a une branche pourrie qui perdrait les autres, on la coupe. Il n'y a que ce remède-là, Michel. Il faut que vous ayez la force de l'employer.

MICHEL.

Ah! madame, c'est ma sœur et...

CATHERINE.

C'est une étrangère, je vous dis... Et d'ailleurs c'est mon dernier mot. Au revoir!

Elle sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PÉLAGIE, L'INSPECTEUR.

Michel reste accablé, Pélagie lui frappe sur l'épaule.

PÉLAGIE, au comptoir de Michel.

Eh! bien?

MICHEL.

Eh bien, elle a refusé.

PÉLAGIE.

Refusé! toujours!... Eh bien, puisque c'est elle qui me pousse à l'abîme, j'y vais... seulement depuis tout à l'heure j'ai réfléchi.

MICHEL, avec joie.

Hein? tu renonces à ton horrible idée!... Ah! si tu savais le bien que tu me fais!...

PÉLAGIE, dédaigneusement.

Imbécile! J'ai réfléchi qu'il y avait pour moi un

moyen certain de ne pas être surprise, tu vas m'aider.

MICHEL.

Moi ?

PÉLAGIE.

Oui, c'est en face, au comptoir de Narcisse que je m'assiérai. Je vais me faire montrer des dentelles. Au moment où quatre heures sonneront tu l'appelleras et pendant qu'il te répondra, je ferai ce que j'ai à faire.

MICHEL.

Ah ! misérable !

PÉLAGIE, railleuse.

Dénonce-moi donc ! Voici l'Inspecteur. (Elle prend des gants et fait semblant de répondre à Michel.) Non, monsieur, je n'aime pas toutes ces teintes-là ! C'est trop salissant... Celle-ci, par exemple, c'est bien foncé. (L'Inspecteur passe, à mi-voix.) Voyons, le jour baisse et si tu le veux, personne ne sera inquiété ni même soupçonné. Est-ce entendu ?

MICHEL.

Infâme ! Après un faux tu veux commettre un vol !

PÉLAGIE.

Ah ! la charbonnière a parlé ! Eh bien, ça me décide, et cela doit te prouver que je suis bien résolue.

MICHEL.

Moi, moi, ton complice !... Tu me fais horreur !

PÉLAGIE.

Tu y consentiras !

MICHEL.

Moi ! Mais tu es folle !...

PÉLAGIE, à mi-voix.

Tu y consentiras, parce que si tu ne me promets pas

de faire ce que je veux, je vais trouver ces deux femmes qui sont là-haut et que tu vois d'ici.

Elle désigne l'escalier au haut duquel sont Madeleine et Catherine.

MICHEL.

Madeleine, Catherine... Et pourquoi faire ?

PÉLAGIE, le fixant.

Pour leur dire ce qu'il en est de Pompon et de toi.

MICHEL.

Grand Dieu !

PÉLAGIE.

Ah! ça t'étonne que j'aie ton secret... Eh bien, écoute la lettre que je viens d'écrire au salon de lecture, c'est très commode ces salons-là... et qui dans un quart d'heure sera remise à Madeleine si tu n'obéis pas. (Lisant une lettre.) « Une amie charitable vous » prévient que votre mari a une maîtresse. Cette jeune » femme que vous appelez votre sœur, il l'a séduite » sous les yeux de votre mère, la nuit même où elle » allait quitter la maison pour fuir un amour contre » lequel elle essayait de lutter. »

MICHEL, à part.

Elle sait tout !

PÉLAGIE.

« Depuis ce jour ils ne cessent de se voir. Votre » tendresse aveugle est seule à ne pas soupçonner » leur infamie. »

MICHEL, accablé.

Pélagie, ma sœur, ce n'est pas possible, tu ne feras pas cela ! Tu vas déchirer cette lettre.

PÉLAGIE, la mettant dans sa poche.

La déchirer ? Obéis-moi, et je la déchirerai !...

MICHEL.

Ah! c'est affreux ! c'est affreux !

PÉLAGIE.

Es-tu décidé ?

MICHEL.

Non !

PÉLAGIE, faisant un mouvement.

J'y vais !

MICHEL.

Arrête !

PÉLAGIE.

Eh bien ?

MICHEL, anéanti.

Ah ! Tu es un monstre !

PÉLAGIE.

C'est convenu ! La foule augmente. Le moment est propice... Attention !... (Elle va au comptoir de Narcisse.) Bonjour, monsieur Narcisse.

NARCISSE.

Tiens, madame Pélagie ! Quel bon vent vous amène ?

PÉLAGIE.

Je suis chargée par une riche cliente à moi, de choisir des dentelles pour un trousseau de baptême.

NARCISSE.

Quel genre voulez-vous ? de l'Angleterre ?

PÉLAGIE.

Oui, ou du Bruges. . ou de Venise, si vous en avez de beau... On ne regardera pas au prix.

NARCISSE.

Alors il sera facile de s'entendre. Tenez, voici du vieux Venise, quatre cents francs le mètre. Dame, c'est beau !

PÉLAGIE.

Oui, mais je crois que j'aimerais mieux du Bruges. En avez-vous?

NARCISSE.

En voilà.

Il lui fait l'article à voix basse. — Le jour a baissé peu à peu.

MICHEL, à son comptoir, les suivant des yeux.

Quatre heures vont sonner!..

L'INSPECTEUR, à Michel à son rayon.

Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Michel? Vous êtes tout pâle.

MICHEL.

Oui, je ne me sens pas bien...

L'INSPECTTUR.

C'est l'orage. Le temps se couvre. On n'y voit plus. Reposez-vous un moment!

Il sort.

MICHEL, à part.

Merci! Ah! grands Dieux!... je ne veux pas... ma vue se trouble... qu'est-ce que j'éprouve!... Ah! (Quatre heures sonnent, il chancelle.) A moi! à moi!

Il retombe sur une chaise et arrache sa cravate.

NARCISSE.

Michel, qui se trouve mal?

Il va lui porter secours.

PÈLAGIE.

Enfin! (Se méprenant sur l'état de Michel qu'elle croit simulé.) Tiens! ce n'est pas mal imaginé, ça! (Elle saisit un coupon de dentelles et le fourre sous son manteau. Au même instant la lumière électrique s'allume à tous les becs à la fois, et répand sur tout le théâtre une clarté éblouissante qui permet à

l'Inspecteur de suivre le mouvement de Pélagie.) Hein ? pourvu qu'on ne m'ait pas vue !

L'INSPECTEUR.

Une voleuse !

MICHEL, à Narcisse.

Ce n'est rien ! c'est un étourdissement ! Mais cela va mieux ! Merci !

NARCISSE.

A la bonne heure !

MICHEL, à part.

Mon Dieu, faites qu'elle n'ait pas eu le temps...

NARCISSE.

Vous m'avez fait une frayeur ! (A Pélagie.) Ce n'est rien, rassurez-vous !

PÉLAGIE, à Narcisse.

Décidément c'est ce Malines qui me plaît. Mais trois cents francs, c'est cher. Je vais consulter la personne et je reviendrai demain.

NARCISSE.

Alors à demain, madame Pélagie.

PÉLAGIE.

A demain ! (Elle va pour s'éloigner, à part.) On n'a rien vu !

L'inspecteur lui frappe sur l'épaule.

L'INSPECTEUR, bas.

Madame...

PÉLAGIE, remontant.

Hein ?

L'INSPECTEUR, bas.

Vous êtes une voleuse...

PÉLAGIE.

Monsieur !

L'INSPECTEUR, bas.

Taisez-vous, ne faites pas de scandale... Surtout ne jetez pas dans un coin le coupon que vous venez de voler et que vous avez caché là. (Il montre du doigt la poche de manteau de Pélagie.) Contentez-vous de me le remettre tout simplement.

PÉLAGIE.

Ah ça ! monsieur, vous plaisantez, je crois.

L'INSPECTEUR.

Ah! bon, vous êtes de celles qui la font à l'indignation. Nous allons vous faire fouiller. Faites descendre une demoiselle inoccupée à la Lingerie! ~~tenez madame.~~

Il désigne Madeleine qui penchée au balcon du premier étage regarde la scène avec d'autres curieux. On s'est attroupé autour de la voleuse.

NARCISSE.

Grand Dieu ! Madame Pélagie une voleuse. Est-il possible!

Madeleine est descendue pour fouiller Pélagie. Elle recule en la désignant à Catherine qui l'a suivie.

CATHERINE.

Pélagie! Elle encore! Toujours elle!

L'INSPECTEUR, à Madeleine.

Vous connaissez cette femme, madame Evrard ?

CATHERINE, répondant à la place de Madeleine qui hésite.

Oui, monsieur, ma fille la connaît. Cette femme habite le quartier, la malheureuse !

PÉLAGIE.

Me fouiller? Je ne veux pas ! Je ne veux pas!

Elle se débat entre l'Inspecteur et Narcisse qui la tiennent.

L'INSPECTEUR, à Madeleine.

Faites!

MADELEINE, obéissant et regardant son mari.

Michel! mon pauvre Michel!... (Elle passe à l'Inspecteur ce qu'elle trouve dans la poche de Pélagie.) Tenez, monsieur!

L'INSPECTEUR.

Merci. C'est la première fois que vous volez?

PÉLAGIE.

Oui.

L'INSPECTEUR.

Eh bien! vous allez écrire l'aveu de votre vol sur ce papier. (Pélagie obéit, dictant.) « Je reconnais avoir » volé au magasin des Quatre-Saisons un coupon de » dentelles d'une valeur de quatre mille francs. »

PÉLAGIE.

Je ne veux pas!

L'INSPECTEUR.

Alors, vous préférez la prison.

MICHEL, accablé.

Ah! quelle honte!

CATHERINE, bas avec douleur.

Je vous l'avais bien dit!

L'INSPECTEUR.

Datez et signez de votre nom.

CATHERINE, tout à coup, à part.

Ce nom, mais c'est celui de ma fille! En se déshonorant, elle nous déshonore tous!

L'INSPECTEUR.

Ce papier vous sera rendu le jour où vous apporterez deux mille francs pour les pauvres, donnez.

PÉLAGIE, tendant le papier.

Tenez!

CATHERINE, l'interceptant.

Arrêtez! Vous avez dit, je crois, monsieur, que si cette malheureuse donnait deux mille francs pour les pauvres, ce papier lui serait rendu et qu'elle serait libre.

L'INSPECTEUR.

Oui, madame.

CATHERINE.

Eh bien, tenez, monsieur, voici les deux mille francs.

Elle déchire le papier.

L'INSPECTEUR.

Ah! on peut dire que vous êtes un brave cœur, madame Fargeau.

CATHERINE, souriant avec contrainte.

Il en faut bien quelques-uns pour faire passer les autres.

L'INSPECTEUR, à Pélagie.

Eh bien? vous ne remerciez pas, madame?

PÉLAGIE.

Si! Si fait. (A Catherine, à mi-voix.) Je sais bien que ce n'est pas pour moi que vous l'avez fait? Enfin, merci tout de même.

Elle sort.

L'INSPECTEUR, à Narcisse.

Faites sortir cette femme!

NARCISSE.

Avec plaisir.

Il sort sur les pas de Pélagie.

+

L'INSPECTEUR, à Madeleine.

Veuillez remettre ces dentelles au rayon, madame Evrard. (Il lui remet le coupon qui a été saisi sur Pélagie. —

A ce moment il s'aperçoit qu'à ce coupon tient une lettre qui est sortie en même temps de la poche de Pélagie.) Tiens, il y a une lettre avec... Une lettre à votre adresse...

MADELEINE, surprise.

A mon adresse, à moi! (Elle l'ouvre à l'écart.) Qu'est-ce que cela veut dire ?

MICHEL, à Catherine sans avoir rien vu.

Ah ! madame, comment vous remercier ?

CATHERINE.

Aimez bien votre femme, Michel, aimez-la comme je l'aime moi-même.

MADELEINE, après avoir lu la lettre, pousse un cri déchirant.

Ah !

CATHERINE.

Qu'as tu ?

MADELEINE, lui tendant la lettre.

Lis, ma mère, lis !

MICHEL.

La lettre ! la lettre !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins MADELEINE et PÉLAGIE.

CATHERINE, après avoir lu.

Michel ! Ah ! ce n'est pas vrai !... C'est un odieux mensonge ! (Elle regarde Michel qui est resté accablé sur son comptoir. — Allant à lui.) Vous vous taisez ! c'est donc vrai ! Ah ! l'infamie ! l'infamie ! Ainsi votre femme pour qui seule je viens de sauver une seconde fois votre misérable sœur, vous la trompez lâchement !

L'amour que vous lui devez, c'est à une autre que vous le portez... Et à qui ?... à une fille aussi ingrate et aussi misérable que vous ! à une fille dont j'ai voulu faire une femme et à qui le courage a manqué pour sortir de la boue. Mon Dieu ! mon Dieu, mais le bien est donc impossible à faire sur la terre !

MADELEINE, essayant de la calmer.

Ma mère, par pitié...

CATHERINE.

Vas-tu le défendre à présent ? Tais-toi ! Ah ! il est bien d'une famille de voleurs, et le frère vaut la sœur !

MICHEL.

Madame !

CATHERINE.

Mais vous avez donc oublié que votre amour je l'ai acheté, que cette place que vous avez, c'est moi qui vous l'ai donnée et que le pain que vous mangez tous les jours, c'est à moi que vous le devez. Les gens de votre espèce, cela a un nom, vous savez !

MICHEL.

Madame !

CATHERINE.

Tu trouves peut-être que je t'insulte. Allons donc ! je te donne le nom que tu mérites, voilà tout.

MICHEL.

Eh bien, si je vous suis odieux... Si je le suis à votre fille...

CATHERINE.

Te séparer, n'est-ce pas pour que Madeleine en meure puisqu'elle a le malheur de t'adorer ! C'est sa mort que tu veux... pour pouvoir ensuite épouser ta gredine.

MICHEL.

Eh bien ! Oui je l'aime... et je ne veux pas qu'on l'insulte...

CATHERINE.

Ah ! c'est trop fort !... Il n'y a qu'une seule femme que tu doives aimer. C'est ma fille ! Je ne suis pas une duchesse, moi, qui te laissera tuer son enfant sans rien dire, emportant dans ta poche pour la manger avec une autre, la dot que tu m'auras volée... Je suis une femme du peuple et j'aime ma fille comme une lionne aime ses petits... Gare à qui la touche !

MADELEINE, suppliant à voix basse.

Ma mère !... Mais vous ne voyez donc pas que vous nous séparez à tout jamais... Michel, reviens à moi, reviens à nous.

MICHEL, affolé.

Jamais !!

CATHERINE, saisit sur le comptoir une paire de grands ciseaux.

Canaille ! Tu veux qu'elle meure !... Eh ! bien !

Elle se jette sur lui. — Marengo qui paraît à gauche s'interpose et lui arrache des mains les ciseaux et la ramène à gauche.

MARENGO.

Catherine !... Ma sœur !...

CATHERINE, maîtrisée à l'avant-scène de gauche, tandis que Michel est entouré à celle de droite. — Jetant à son gendre un regard farouche.

Ah ! tu as bien fait de me l'arracher... Je l'aurais tué !...

Rideau.

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La loge d'une étoile.

La loge de Pompon au théâtre de l'Avenir, tendue en cretonne à fleurs, une grande glace à droite. A côté, une toilette à maquillage. Une porte à droite, deuxième plan. — Au fond, porte de la scène garnie d'une grande portière, à droite pan coupé, une fenêtre donnant sur la rue. Au milieu, une table. Sur les chaises, sur les meubles, des fleurs, des bouquets. Piquée au mur une affiche portant ces mots : « Théâtre de l'Avenir » Première représentation de la Princesse Rose. Au fond, une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

LE RÉGISSEUR, PÉLAGIE.

Au lever du rideau, le régisseur est debout devant la porte du fond qui conduit à la scène, et par laquelle arrive le bruit d'une longue salve d'applaudissements.

LE RÉGISSEUR.

Eh ! bien, madame Pélagie, croyez-vous que c'est un succès, cette « Princesse rose ? »

PÉLAGIE.

Et grâce à qui, monsieur le régisseur, grâce à la débutante mademoiselle Pompon, ma patronne. Ah ! votre directeur a eu la main heureuse en l'engageant. Jolie comme un cœur, de la tendresse, de l'émotion, et un aplomb sur les planches comme si elle jouait la comédie depuis dix ans !...

Applaudissements.

LE RÉGISSEUR.

Tenez ! on applaudit encore !... Vous savez que nos habitués en raffolent déjà !... M. le vicomte de Saint-Tropez tout à l'heure au foyer ne jurait que par elle, et le gros banquier Silbermann en lui baisant la main était rouge comme une tomate... ~~Et il donnait vingt-cinq mille francs par mois à la grande Clarisse, le gros Silbermann !~~

PÉLAGIE.

~~Il pourrait en offrir le double à ma maîtresse,~~ Ah ! monsieur le régisseur, ~~qu~~'il n'obtiendrait pas ça !

LE RÉGISSEUR.

Allons donc !... Honnête !... pour de bon !... ~~Pas pour allumer les amateurs et faire monter les prix, comme les autres ingénues~~...

PÉLAGIE.

Honnête pour de bon !... Elle a un amour au cœur !...

LE RÉGISSEUR.

Un amour heureux ?

PÉLAGIE.

Euh !... euh !... couci couça !... Elle pleure souvent.

LE RÉGISSEUR.

Tant mieux !

PÉLAGIE.

Comment, tant mieux ?

LE RÉGISSEUR.

Mais oui... C'est excellent pour jouer la comédie, ça .. on trouve des accents sincères, vécus. Si elle a le bonheur d'être malheureuse encore un an ou deux, ce sera la première actrice de Paris !... Tenez ! On applaudit encore !

PÉLAGIE.

C'est bientôt la fin, la scène de la mort. Hein !... Meurt-elle bien tout de même !

LE RÉGISSEUR.

On dirait qu'elle n'a fait que ça toute sa vie... Mais portez-lui vite son manteau pour l'envelopper à sa sortie de la scène...

PÉLAGIE.

Ah ! vous êtes bon, monsieur le régisseur !

Elle sort.

LE RÉGISSEUR.

Et puis, quelle recette on perdrait demain, si elle tombait malade !...

SCÈNE II

MARENGO, NARCISSE, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR.

Pardon, messieurs, mais vous demandez ?

NARCISSE.

C'est moi, mon ami, qui fais la soirée théâtrale au Cupidon, journal des boudoirs.

LE RÉGISSEUR.

Passez donc, monsieur, passez donc ! (Montrant Marengo.) Monsieur est avec vous ?

NARCISSE.

Oui, monsieur est mon secrétaire de reportage.

LE RÉGISSEUR

Voulez vous me permettre de vous présenter à notre étoile ?

NARCISSE.

Oh ! nous connaissons mademoiselle Pompon !

MARENGO.

Un peu, mon neveu ! (A part.) Et nous sommes venus pour la voir !

NARCISSE, à Marengo.

Prenez des notes sur l'intérieur de la loge ! Ça nous fera une soirée piquante !

MARENGO, bas.

Inspectons la chambrée. Si je sais par quel bout ça prend...

NARCISSE.

Mon Dieu, mon oncle, comme j'aurai de la peine à vous faire trouver votre voie, maintenant que j'ai trouvé la mienne. (Au régisseur.) Figurez-vous que mon secrétaire n'est pas encore bien au fait de son métier, je le forme !

MARENGO.

Dame, je suis nouveau dans la partie !

LE RÉGISSEUR.

En effet... vous avez l'air un peu... enfin très... Qu'est-ce que vous faisiez donc, avant de...

MARENGO.

J'étais tambour-major.

LE RÉGISSEUR.

Tambour-major?

MARENGO.

Oui !... et le petit, lui... était tapin... sous mes ordres...

LE RÉGISSEUR.

Bah !

MARENGO.

Mais il n'avait pas voulu rengager... Alors quand mon congé à moi a été fini, je lui ai dit : ah ! mâtin ! tu n'as pas voulu rester avec moi, c'est moi qui m'en viendrai avec toi... et j'ai rendu ma canne...

NARCISSE, l'interrompant.

Oui, et naturellement... il cherchait une carrière.... j'ai eu l'idée de le pousser dans le journalisme... il écrit bien.

MARENGO.

Oui, j'ai une belle écriture.

LE RÉGISSEUR.

Ça suffit parfaitement... mais permettez que je vous laisse, je vais surveiller la fin de l'acte.

MARENGO.

Faites donc comme chez vous... Nous attendrons mademoiselle Pompon ici... pour ne pas gêner la manœuvre.

SCÈNE III

MARENGO, NARCISSE.

MARENGO.

Voyons, mon neveu, parlons peu et parlons bien... la petite va venir.

NARCISSE.

Oui, il s'agit de savoir si c'est ici que nous aurons des nouvelles de Michel.

MARENGO.

Qui n'a pas reparu chez sa femme depuis trois jours !

NARCISSE.

Ah ! par exemple, mon oncle !... c'est sur vous que je compte... parce que vous savez... devant Pompon, moi... il y a toujours là... (*Montrant son cœur.*) Enfin je me connais... Je serais sans forces.

MARENGO.

Nous ferons ce que nous pourrons... mais nous ne pouvons pas laisser ces deux pauvres femmes dans le désespoir !... Elles font pitié !... Madeleine surtout... qui me fait l'effet de perdre la tête !

NARCISSE.

Oui, ce matin, elle m'a fait peur !

On entend des applaudissements.

MARENGO.

Ah ! je crois que c'est la fin de la pièce !

NARCISSE.

Elle va rentrer dans sa loge.

MARENGO.

En retraite, mon neveu !... et attendons notre belle !...

Ils se mettent à l'écart du fond gauche.

SCÈNE IV

Les Mêmes, POMPON, PÉLAGIE, LE VICOMTE DE SAINT-TROPEZ, LE RÉGISSEUR.

Pompon est en costume de Princesse Rose. Elle a les bras pleins de bouquets. Pélagie la suit tenant la queue de la robe d'une main et de l'autre d'autres bouquets.

~~LE RÉGISSEUR~~.

~~Place à l'étoile !... Messieurs !... place !~~..

POMPON, au Régisseur.

Cela a bien marché alors, papa Toupignac ?

LE RÉGISSEUR.

Vous avez été adorable !

~~LE VICOMTE~~.

~~Délicieuse !~~

POMPON.

Allons ! puisque mon régisseur et le public sont contents, c'est le principal. (souriant.) Et ma mort, hein ? avez-vous vu ?.. Il y a eu deux salves d'applaudissements... Et pas la claque, vous savez... le public, rien que le public ! Ah ! c'est vrai que je l'avais joliment piochée... jamais je n'aurais cru que c'était si difficile que ça de mourir !

Elle continue à causer avec le régisseur et le vicomte.

MARENGO, bas à Narcisse qui se tient exprès à l'écart devant lui.

Dis donc, clampin, est-ce que j'ai la berlue ? Regarde

donc la femme qui sert de brosseur à Pompon, est-ce que ce n'est pas ?...

NARCISSE, la regardant.

Pélagie !... Elle est au service de... Ah ! le départ de Michel ne m'étonne pas, cette femme-là est son mauvais génie.

MARENGO.

Mais la petite ne sait donc pas que c'est une gueuse, cette paroissienne-là !

PÉLAGIE, qui les a aperçus, à part.

Hum ! Qu'est-ce qu'ils font ici, l'oncle et le neveu?

Elle aide Pompon à se débarrasser tout en regardant les deux hommes à la dérobée.

POMPON.

Mais je ne vous ai pas encore remercié pour votre pluie de fleurs, vicomte.

LE VICOMTE.

Hélas ! C'est une pluie d'adieu...

POMPON.

Comment, vous nous quittez ?

LE VICOMTE.

Vous et la France, ma déesse !... mon Dieu oui !... Que voulez-vous? Les bûches du baccara ont fini par me mettre sur la paille, et me voici à sec pour avoir donné trop de rivières !...

POMPON.

Pauvre vicomte ! Et quand partez-vous ?

LE VICOMTE.

Demain matin pour le Havre, par l'express de six heures trente. A onze heures je m'embarque à destination du Cap de Bonne-Espérance, sur le steamer « le Million » c'est le seul qui me reste !

POMPON.

Tâchez qu'il fasse des petits et revenez-nous vite !... Nos coulisses vont être en deuil.

LE VICOMTE.

Trop aimable !... Bah ! la casaque du mineur n'est pas plus lourde à porter que l'habit noir ; et avec un peu de veine on peut trouver à un placer comme au baccara. Et maintenant, ma charmante, laissez-moi encore baiser la vôtre afin que j'emporte un peu de sa fraîcheur à mes lèvres et pensez quelquefois à moi si vous avez le temps !

POMPON.

Adieu, vicomte, et bon succès !...

MARENGO.

Regarde-moi, ce boudiné qui va exporter la gomme en Australie.

SCÈNE V

POMPON, PÉLAGIE, NARCISSE, MARENGO.

POMPON, s'étendant sur le divan.

Oh ! je suis brisée !... J'ai soif ! Pélagie, allez donc me chercher quelque chose à boire !

PÉLAGIE.

Voulez-vous du champagne ?

POMPON.

Ce que vous voudrez ! (Elle ferme les yeux.) Et lui, lui, que fait-il en ce moment ?... Oh ! que je l'aime !

PÉLAGIE, au moment de sortir allant se croiser avec Marengo et Narcisse qui se sont tenus à l'écart.

Encore là !... Ils m'ont reconnue ! le plus simple est

de les reconnaître. (Haut.) Bonsoir, monsieur Marengo! Bonsoir, monsieur Narcisse!

Ils ne répondent pas.

MARENGO.

Hein ?... Quoi ? Est-ce que tu connais madame ?

NARCISSE.

Madame ressemble vaguement à une personne que nous avons connue autrefois... mais que nous avons perdue de vue.

MARENGO.

Je sais ce que tu veux dire... Ce n'est pas elle...

Ils passent de l'autre côté.

PÉLAGIE, haussant les épaules.

Goujats !... c'est fier... (Avec mépris.) parce que c'est honnête!

Elle sort.

SCÈNE VI

POMPON, MARENGO, NARCISSE.

POMPON, qui a entendu parler.

Qui donc est ici ?

NARCISSE.

C'est moi, mademoiselle Pompon!

MARENGO.

C'est nous, belle artiste !...

POMPON, se levant vivement.

Vous ici ?... Ah ! monsieur Marengo !... Ah ! Narcisse... est-ce que...

MARENGO.

Quoi ?

POMPON.

Est-ce que vous voulez bien tout de même ?

Elle lui tend la main.

MARENGO.

Si je veux !... mille tambours !

POMPON.

Ah ! mon pauvre Narcisse ! Et comment êtes-vous ici ?

MARENGO, embarrassé.

Quand il était calicot il avait servi tant d'actrices qu'on lui a offert une place de... comment dis-tu?

NARCISSE.

De soiriste théâtral « au Cupidon. »

MARENGO.

Après la soirie... la soirée !... (Il essaie de rire.) Eh ! Eh !

NARCISSE, avec intention.

Et puis il faut dire qu'on m'avait fichu à la porte des « Quatre-Saisons » parce que... je m'étais laissé voler à mon comptoir.

MARENGO, avec intention.

Oui... une certaine affaire que vous ne connaissez probablement pas !

POMPON.

Qui vous dit que je ne la connaisse pas !

MARENGO.

Comment, vous savez ? Alors pourquoi avez-vous pris cette femme à votre service, si vous savez ce qu'elle a fait ?

POMPON.

Fallait-il donc la laisser mourir de faim ?

NARCISSE.

Une créature tombée si bas !

POMPON.

Comment voulez-vous qu'elle se relève si personne ne lui tend la main ?

MARENGO.

Mais c'est une criminelle.

POMPON.

C'est une malheureuse ! Les gens qui ont souffert, voyez-vous sont plus miséricordieux que les autres !

NARCISSE.

Ah ! (Très timidement.) Ce que j'en dis, mademoiselle Pompon, c'est dans votre intérêt, car vous savez que quand même et malgré tout, je suis et je serai toujours tout à vous.

POMPON.

Je le sais, Narcisse, et je vous en remercie.

MARENGO, résolument.

Eh bien ! Ecoutez, mam'zelle Pompon... vous pouvez me dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... mais je le dis tout de même... prenez garde à Madeleine, elle a la tête en feu et est capable de toutes les folies.

POMPON, très ferme.

C'est bien... cela me regarde.

NARCISSE.

Je n'ai pas à vous juger, mademoiselle Pompon, et je n'ai pas le droit de m'occuper de vos actions, mais je vous dis simplement comme mon oncle : Prenez garde !

SCÈNE VII

Les Mêmes, PÉLAGIE.

PÉLAGIE, entrant avec un plateau où il y a un verre et une bouteille de champagne.

Voilà ce que vous avez demandé, mademoiselle. (A part.) Ils ne s'en iront donc pas pas ceux-là ?

POMPON.

Merci !

Pélagie débouche la bouteille et remplit le verre.

MARENGO, bas à Narcisse.

Elle ne nous perd pas de vue, la gredine !

NARCISSE, bas.

Attendez... je vais essayer de... Mam'zelle Pompon...

Il s'avance pour lui parler.

PÉLAGIE, intervenant et présentant le verre à Pompon.

Tenez, mademoiselle...

POMPON.

C'est bien... mets ça là !

PÉLAGIE, pose le verre sur la table et revient au milieu d'eux. — Bas à Pompon.

Renvoyez-les donc !... Je l'ai vu lui !

POMPON, bas.

Ah ! (A Marengo et à Narcisse.) Adieu, mes amis... je n'ose pas vous dire de venir me voir quelquefois... Si pourtant vous ne craignez pas de...

NARCISSE, vivement.

Au revoir, mademoiselle !

MARENGO.

Au revoir ! (Bas à Narcisse.) Il n'y a rien à faire aujourd'hui, Narcisse. Ils la tiennent, le frère et la sœur !

NARCISSE.

Oh ! oui, elle est aveuglée, affolée, la malheureuse !

MARENGO.

Nous reviendrons !... (A part.) Pauvre Madeleine !

Ils sortent.

SCÈNE VIII

POMPON, PÉLAGIE.

POMPON.

Vous avez vu Michel ?

PÉLAGIE.

Oui.

POMPON.

Où ?

PÉLAGIE.

En bas, autour du théâtre, où le pauvre garçon épie les nouvelles, anxieux de votre succès puisque vous ne lui avez même pas permis de venir y assister...

POMPON.

Non... c'eût été un nouveau défi... une nouvelle imprudence et nous n'en avons déjà que trop commis... Ah ! Pélagie, il a eu tort, voyez-vous, de ne pas m'écouter !

PÉLAGIE.

Pourquoi ?... Parce qu'il a fait aujourd'hui ce qu'il aurait certainement fait plus tard... Parce qu'il a quitté sa femme ?

POMPON.

Oui, et que c'est une terrible lutte qui peut s'engager là!

PÉLAGIE.

Une lutte! mais c'est la délivrance pour Michel. Si vous saviez ce qu'il a souffert pour vous... de ces deux créatures... il vous aime tant!

POMPON.

Et moi, ma pauvre Pélagie!

PÉLAGIE.

Eh bien alors, vous êtes prête à défendre votre bonheur, n'est-ce pas?

POMPON.

Oh! oui, maintenant!

PÉLAGIE.

S'il vous était enlevé?

POMPON.

J'en mourrais!

PÉLAGIE.

Eh bien, attendons!... Qui sait? Tout peut s'apaiser avec le temps. Ce n'est pas la première fois qu'un mari et une femme s'aperçoivent qu'ils sont mal assortis et se séparent. Aujourd'hui... c'est courant.

POMPON.

C'est égal... Je ne vis pas tranquille!

PÉLAGIE.

Un peu de patience... et dans quelques mois, vous pourrez trouver un bel engagement à l'étranger... partir ensemble et être heureux!... Chacun pour soi, dans ce monde. Je vous soignerai joliment tous les deux, allez!

POMPON.

Je sais que vous êtes bonne, Pélagie!

PÉLAGIE.

Si je n'étais pas si bonne, je n'aurais pas été si malheureuse... c'est mon bon cœur qui m'a perdue, moi.

POMPON.

Ah! oui! partir loin, bien loin! (Un silence.) Pélagie, allez donc savoir s'il y a un raccord demain.

PÉLAGIE.

J'y vais!... (A part.) Des remords à présent... Oh! non, il n'en faut pas...

Elle sort.

SCÈNE IX

POMPON, MADELEINE.

POMPON, devant sa glace.

Partir, l'emmener loin de ces deux femmes qui doivent le haïr à présent!... Oui, c'est le vrai moyen... mais comment y parvenir! (Elle voit dans la glace Madeleine qui vient d'entrer par la porte de gauche.) Madeleine! Ici!

MADELEINE, affolée.

Oui, moi! oh! ça n'a pas été sans peine... Au milieu de ce monde, mais enfin je vous trouve.

POMPON.

Comment vous a-t-on laissé monter?

MADELEINE.

Est-ce que toutes les portes ne s'ouvrent pas devant votre nom?

POMPON.

Et que voulez-vous?

MADELEINE.

Je veux Michel, je veux mon mari!

POMPON

Mais vous voyez bien qu'il n'est pas ici!

MADELEINE.

Non, je sais qu'il n'est pas ici... mais je sais où il va depuis trois jours qu'il n'a pas reparu chez moi... je viens de le voir!

POMPON.

Le voir?

MADELEINE.

Oui, en bas, à la porte de ce théâtre, autour duquel il rôde, sans oser y entrer! Ah! je ne croyais pas qu'il fût possible de prier un homme comme je l'ai prié, de s'humilier comme je me suis humiliée. Tenez! les yeux me brûlent à force d'avoir pleuré! Je me suis traînée à ses pieds, dans la boue, entendez-vous, dans la boue!

POMPON, sombre.

Eh bien... que vous a-t-il répondu?

MADELEINE.

Rien!... J'ai vu des larmes un instant dans ses yeux... j'ai cru l'avoir fléchi... je lui ai dit : « Je te pardonne! Oublions tout! Reviens! » Il s'est détaché de mes bras sans rien dire!... il m'a repoussée et il s'est enfui.

POMPON, sombre.

Sans vous parler?

MADELEINE.

Sans me faire l'aumône d'une parole!

POMPON, à part, avec une tendresse, mêlée d'effroi.

Le malheureux!... Oh! comme il m'aime!

MADELEINE.

C'est vous qui lui avez arraché le cœur... car il était

bon! bon jusqu'à la faiblesse, hélas!... Et c'est vous qui en avez fait l'être méchant et sans pitié qu'il est aujourd'hui... C'est vous qui l'avez rendu fou!

POMPON, amèrement.

Moi!

MADELEINE.

Eh bien, malgré cela, c'est vous que j'implore... à genoux, les mains jointes comme je l'implorais tout à l'heure, c'est à vous que je crie : pitié!... Ayez pitié de moi... Ah! vous êtes émue... vous vous laissez fléchir.

POMPON, amèrement.

Michel! Est-ce que mon amour serait plus lâche que le tien?

MADELEINE.

Ah! n'est-ce pas, que c'est horrible, n'est-ce pas que c'est infâme ce qu'il a fait là?

POMPON, avec un violent effort.

Relevez-vous, Madeleine, je ne peux rien pour vous.

MADELEINE.

Hein?... Quoi?... Que voulez-vous dire? j'ai mal entendu?

POMPON.

Mais vous ne comprenez donc rien?... Vous ne voyez donc pas à quel point il faut qu'il m'aime pour n'avoir cédé ni à vos larmes, ni à vos supplications?

MADELEINE.

Ah! mon Dieu! je suis perdue!

POMPON.

Après ce qu'il vous a fait, vous voulez que je le quitte! vous voulez que je désespère l'homme qui m'aime au point de vous avoir traitée comme vous

venez de me le dire! Allons donc! C'est impossible!... c'est impossible!

MADELEINE.

Ah! vous n'avez pas plus de cœur que lui!

POMPON.

Vous avez parlé au nom de votre passion, pourquoi ne parlerais-je pas au nom de la mienne!

MADELEINE.

Parce que la vôtre est un crime!

POMPON.

Un crime!... Qui a dit cela?... La loi?... Eh bien, au-dessus des lois du monde, il y a celles de la nature, qui les valent bien!

MADELEINE.

Votre amour n'a pas de droit!

POMPON.

Mon amour est l'égal du vôtre!... Le code a beau condamner le mien, il ne l'étouffera pas!

MADELEINE.

C'est donc mon malheur, que vous voulez!

POMPON.

Et vous, ne voulez-vous pas le mien?... Vous souffrez, mais aujourd'hui vous êtes seule à souffrir... Si je vous cède, nous sommes trois... moi qui m'immole, Michel qui ne vous aime pas, et vous que ce martyre tuera! Et d'ailleurs, en admettant que je vous écoute, que je disparaisse, est-ce que vous croyez que l'amour de Michel, cet amour assez fort pour vous résister, comme il l'a fait tout à l'heure, ne le sera pas assez pour me découvrir partout où je serai... et pour m'emporter loin de vous?

MADELEINE.

Pompon!... au nom du ciel!

POMPON.

Je ne peux rien, je vous le répète, votre mal est sans remède. Il n'y a rien à faire contre l'amour!

MADELEINE.

Je vous en supplie, rendez-le moi...

POMPON, après un effort.

Je ne peux pas...

Elle entre à droite.

SCÈNE X

MADELEINE, seule, puis POMPON.

MADELEINE.

Pompon! je vous en supplie!... Je t'en supplie!... Elle ne veut pas m'entendre!.. Allons, tout est bien fini et je suis bien perdue!... Puisque le bonheur m'est devenu impossible sur terre... j'irai chercher l'oubli là-haut! Elle l'a dit, je l'avais bien prévu... on ne peut rien contre l'amour!... Eh bien!... (Elle tire une petite fiole de sa poche.) Je vais mourir! .. Mourir ici, chez elle, pour qu'en sortant tout à l'heure de ce théâtre pour aller le retrouver son pied se heurte à mon cadavre, et que ma mort au moins vienne troubler leur joie!... Oui, c'est cela, c'est cela!... (Elle va pour porter le flacon à sa bouche.) Pardonnez-moi, ma mère, je suis si malheureuse!... (Au moment de boire, elle s'arrête brusquement comme cédant à une révolte subite de la nature et s'écrie d'un ton farouche.) Et pourquoi est-ce donc moi qui mourrais? Pourquoi est-ce l'innocente qui paierait pour le coupable? C'est injuste! Et puis ma mort, c'est ce qu'ils veulent! C'est ce qu'ils rêvent!... Ma mort les fait heureux!... Elle les délivre!... Elle les jette librement dans les bras l'un de l'autre!... Ah! ça! jamais! jamais! jamais!...

Oui tout, plutôt que de leur léguer ce bonheur qui serait mon œuvre!... Le crime plutôt que cette horrible vision!... D'ailleurs, ce n'est pas le crime!... c'est la défense légitime et permise!... moi aussi je me mets hors la loi!... je suis femme!... et je me venge!...

Elle verse le poison dans le verre de champagne.

POMPON, qui va pour rentrer la voit verser le poison et reste cachée derrière le rideau.

Madeleine!... Que fait-elle?... Ah!...

MADELEINE.

C'est fait!

Elle se sauve.

POMPON, à la table, prenant le verre.

Du poison!... Elle veut m'empoisonner! Ah! je vais...

Elle va à la porte du fond et se heurte à un spectre vivant qui arrête son cri sur ses lèvres. C'est la charbonnière.

SCÈNE XI

POMPON, CATHERINE.

CATHERINE.

Un jour, il y a plus d'un an, une petite chanteuse des rues, pâle et épuisée, tomba, mourant de faim dans une cour. A côté d'elle une jeune fille se mariait! Tout était bonheur autour de l'épousée; mais devant cette douleur qui surgissait à côté de sa joie, l'enfant heureuse sentit ses entrailles fondre de pitié. Elle fit entrer la mendiante au foyer de sa mère, mais quand la pauvresse fut remise et eut réparé ses forces, cette bonne action ne suffit pas encore au cœur de la jeune femme. Elle voulut donner à sa protégée un asile, une famille, et sa mère à sa prière l'accueillit et la garda à côté d'elle comme une seconde fille que Dieu lui envoyait.

POMPON.

Madame Catherine...

CATHERINE.

Un jour l'enfant trouvée annonça à celle qui lui servait de mère avec autant de tendresse et d'affection que si ses entrailles l'avaient réellement conçue et portée qu'elle voulait partir! Le métier qu'il lui fallait faire n'était pas assez relevé pour elle... Cette vie calme et honnête ne lui suffisait pas!... Elle rêvait le théâtre, l'odeur du gaz, les couronnes de carton, les paillettes sur les costumes et le fard sur les joues! Elle dit que son bonheur était là... et comme c'était son bonheur qu'on voulait... on la laissa s'en aller. Elle partit, mais ce qu'elle n'avait pas dit, c'est qu'en quittant le toit qui l'avait abritée, elle emportait avec elle, toute la vie de celle qui l'avait arrachée à la mort!

POMPON.

Ah! ce n'est pas vrai!... Je vous jure que ce n'est pas vrai!

CATHERINE.

Ce qu'elle ne disait pas, c'est que traîtresse à l'hospitalité, ingrate au bienfait, elle était devenue la maîtresse du mari de sa bienfaitrice!.. Sa bienfaitrice!... Imprudente, folle, qui avait cru qu'une enfant de Bohême ferait mentir sa naissance, et qu'une fille des rues pouvait être autre chose que ce que sont ses pareilles... une voleuse et une prostituée!

POMPON.

Madame Catherine, je n'ai pas mérité ces outrages!

CATHERINE.

Je n'ai pas encore dit le nom de celle dont je parle. T'es-tu donc reconnue?

POMPON.

Je vous jure que vous vous trompez, que les choses

ne se sont pas passées comme vous le dites et que je ne suis pas si coupable que vous le croyez!

CATHERINE.

Vraiment?... Est-ce vrai oui ou non, Madeleine, qui t'a relevée du pavé où tu étais tombée?

POMPON.

Oui!

CATHERINE.

Est-ce elle qui t'a ouvert ma porte et mes bras?

POMPON.

Oui, oui!... C'est vrai!... C'est vrai!

CATHERINE.

Et toi, sœur de son choix, à qui la reconnaissance devait être sacrée, qu'as-tu fait pour elle? Qu'as-tu fait pour ta sœur... réponds!

POMPON.

Ah! madame Catherine, je vous demande pardon!

CATHERINE.

Et tout à l'heure, quand affolée, furieuse, et la tête perdue, la malheureuse est venue te supplier de lui rendre la vie, ne seras-tu pas restée l'œil sec devant ses larmes, le cœur impassible devant son désespoir!

POMPON.

Vous savez donc qu'elle est venue?

CATHERINE.

Oui, je viens de la rencontrer folle, les yeux hagards, capable de tout, comme une femme à qui tu n'as pas laissé d'autre ressource que celle de mourir ou de tuer!

POMPON, *à part.*

De tuer! (*Haut.*) Elle vous a parlé?

CATHERINE, très simplement.

Non!

POMPON.

Alors, vous ne savez pas?

CATHERINE, très simplement.

Quoi?

POMPON, masquant le verre comme si le poison pouvait être apparent.

Rien!... (A part.) Elle ne sait rien!... Pauvre femme!... Oh! je ne parlerai pas!...

CATHERINE.

Eh bien, qu'as-tu résolu?

POMPON, tombant à genoux.

Madame Catherine, je suis une malheureuse et je vous demande pardon à genoux.

CATHERINE.

A genoux! Comme elle était il y a une heure devant Michel et tout à l'heure devant toi, n'est-ce pas?

POMPON.

Oui, vous m'avez condamnée. Je vois mon crime et je me repens... je vous jure que je me repens.

CATHERINE.

Crois-tu donc que ce soit assez de reconnaître ton crime?

POMPON.

Que faut-il faire?

CATHERINE.

Le réparer!

POMPON.

Mais comment? comment?

CATHERINE.

En te séparant à jamais de Michel.

POMPON.

Je suis prête à me sacrifier... Mais lui, il ne voudra pas me quitter... Si je me sauve, il me retrouvera... Dites-moi, dites-moi le moyen qu'il faut que j'emploie?

CATHERINE.

C'est toi qui as commis la faute, à toi d'en chercher la réparation... Je ne te pardonnerai que lorsque Madeleine aura retrouvé le calme et le bonheur... et elle ne les retrouvera que lorsque tu lui auras rendu son mari!

POMPON.

Oui, oui, vous avez encore raison... toujours raison! (Résolument.) Eh bien, madame Catherine... demain, Michel sera auprès de Madeleine.

CATHERINE.

Tu me le promets?

POMPON.

Je vous le jure!...

CATHERINE, faisant vers Pompon un pas, mouvement d'élan qu'elle comprime.

Alors... alors, seulement, je te pardonnerai.

Elle sort.

SCÈNE XII

POMPON, seule.

Elle ne me pardonnera que lorsque Michel sera revenu auprès de Madeleine... Et Michel n'y reviendra

pas, moi vivante... et comme il faut qu'il y retourne, c'est simple... il faut que je meure!... je l'ai juré!... En mourant, je paierai ma dette!... (Elle écrit une lettre sur un petit pupitre.) Voyons! voyons! il faut me hâter!... Quelques mots pour qu'on n'accuse personne de ma mort! Allons! pauvre petite reine de comédie, enveloppe-toi dans ta gloire d'une heure!... et fais-en ton linceul!

Elle étend la main vers la coupe empoisonnée.

SCÈNE XIII

POMPON, PÉLAGIE, LE RÉGISSEUR.

PÉLAGIE.

Non, mademoiselle, on ne répète pas demain!... Ah! vous n'imaginez pas quel succès vous avez... Il paraît que votre mort surtout a transporté la salle.

POMPON, avec un sourire amer.

Je vais savoir dans un instant, si vraiment je méritais ces bravos-là!... Tiens, prends cette lettre, Pélagie, tu la feras remettre à son adresse dans la soirée.

PÉLAGIE.

Pour Michel... Vous n'allez donc pas le voir?

POMPON.

Non... non... pas ce soir... Sois donc assez bonne pour me donner ce verre, Pélagie...

PÉLAGIE.

Vous avez soif?

POMPON.

Oui, très soif! (Elle boit.) Adieu, tout!

PÉLAGIE.

Eh bien! Vous ne vous déshabillez pas?

POMPON, sur sa chaise longue.

Non, pas tout de suite... Encore un moment, veux-tu?... Je suis un peu lasse...

Elle ferme les yeux.

PÉLAGIE.

Comme il vous plaira... Je vais tout mettre en ordre.

Elle entre à droite.

SCÈNE XIV

POMPON, assoupie, MADELEINE.

Silence, entre Madeleine très pâle.

MADELEINE.

Non! je ne veux pas!... C'est infâme ce que j'ai fait là!... Je ne veux pas la tuer!... Le verre vide!. . Trop tard! Oh!

POMPON, s'éveille avec un cri terrible.

Ah! ça me brûle!

MADELEINE.

Mon Dieu!

Elle se dissimule derrière la psyché.

POMPON, se levant et arrachant son corsage.

Ah! là!... là!... Je ne veux pas!... je ne peux pas!

PÉLAGIE, entrant.

Qu'y a-t-il?... Au secours! au secours!

POMPON.

Tais-toi!... Tais-toi!... Oh! que je souffre!...

Elle tombe.

LE RÉGISSEUR, entrant suivi de quelques machinistes attirés par le bruit.

Qu'est-ce donc ?

PÉLAGIE, la soulevant.

Vite! le médecin de service!... s'il est encore là!...

LE RÉGISSEUR.

Oui... il causait avec moi... Dans mon cabinet... Appelez-le...

Des machinistes sortent.

PÉLAGIE.

Ses sels, là, sur la toilette!

LE RÉGISSEUR.

Tenez!

POMPON.

Ah ! Michel ! Michel ! comme je t'aimais !...

Elle retombe.

PÉLAGIE, au médecin.

Vite, docteur, regardez !

Tumulte général. Tout le monde, artistes, habilleurs, machinistes, régisseur, Narcisse et Marengo s'empressant autour de Pompon.

LE MÉDECIN, entre et s'agenouille près du corps inanimé de Pompon que soutient Marengo.

Cette pauvre femme est morte !

TOUS.

Morte !

LE MÉDECIN, regardant la figure de la morte.

Et morte... empoisonnée.

TOUS.

Empoisonnée !

CATHERINE, qui a paru sans être aperçue pousse un cri en entendant le mot du médecin ; puis elle saisit Madeleine, la regarde, et comprenant, l'entoure de ses bras, comme pour la dérober aux yeux de tous.

Ah! la malheureuse!...

PÉLAGIE, à part.

Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans cette lettre-là!

Rideau.

CINQUIÈME TABLEAU

Chez la charbonnière.

Le théâtre est coupé en deux. La partie gauche représente l'intérieur de Catherine. A gauche, la cheminée avec une pendule et une couronne de mariée sous un globe. Des photographies autour de la glace et de la cheminée. A droite, une fenêtre et une porte. A gauche, une porte donnant sur la boutique. Au fond, à gauche, la porte d'un cabinet. A droite, une commode avec le portrait de Madeleine au-dessus. De chaque côté, un fauteuil.

Le feu s'éteint, la lampe baisse. Il est quatre heures du matin.

La partie de droite du théâtre représente une cour encombrée de charbon.

La cour est fermée par une petite grille qui la sépare du quai du canal. — Au delà de la grille, et y aboutissant, la planche conduisant à une péniche qui est en partance sur le canal, à droite.

Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, CATHERINE.

La mère et la fille sont assises chacune dans un fauteuil, de chaque côté de la cheminée.

CATHERINE, après un silence.

Alors, tu l'as tuée ?

MADELEINE, le regard fixe.

Oui !

Elle tire de sa poche une fiole qu'elle montre à sa mère.

CATHERINE, prend la fiole, la regarde avec effroi. Un nouveau silence.

Mais, ce poison, où l'as-tu pris ?...

MADELEINE.

Chez toi !...

CATHERINE.

Chez moi ?

MADELEINE.

Oui... Il y a six mois, quand tu as été si malade, le docteur t'avait ordonné de la morphine, et monsieur Hamel, le pharmacien, en me remettant le flacon, m'avait bien recommandé de faire attention aux doses, parce que c'était du poison. Lorsque le remède est devenu inutile, je l'ai serré dans ton armoire... et c'est là que je l'ai retrouvé hier... quand mon parti a été pris.

CATHERINE, qui a posé la fiole sur la cheminée.

Ton parti... de la tuer ?

MADELEINE.

Non !... de mourir.

CATHERINE.

Mourir, toi !...

MADELEINE.

Oui, ma mère... de mourir, si mon mari me repoussait, s'il persistait à m'abandonner et si elle, l'autre, ne voulait pas me le rendre !

CATHERINE.

Malheureuse !... Et tu ne pensais pas à ta mère... à ta mère qui n'a que toi au monde ?

MADELEINE.

J'étais si malheureuse que je n'ai pensé qu'à moi !...

CATHERINE.

Ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant chérie !

MADELEINE.

Et puis c'est tout à coup que cette idée épouvantable de la faire mourir à ma place m'a traversé l'esprit... J'étais folle de douleur et de haine !... J'ai profité du moment où elle était sur la scène... Il y avait là un verre de champagne, j'y ai versé le poison et je me suis sauvée.

CATHERINE.

Grand Dieu !... Tu as eu la force de...

MADELEINE.

Car un moment après la raison m'est revenue... j'ai senti les remords entrer en moi et me déchirer comme un coup de couteau. L'idée que je venais de commettre un meurtre me battait les tempes et j'entendais bourdonner à mes oreilles par mille voix inconnues le mot : « assassin !... assassin !... » Ah ! vous ne savez pas ce que j'ai souffert en cet instant, ma mère !... Je ne voulais plus ! je ne voulais plus !... Je suis revenue

en courant sur mes pas, pour briser le verre ! Il était vide !...

CATHERINE.

Ah ! malheureuse ! malheureuse !

MADELEINE.

Je te fais horreur, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Horreur ! toi ? allons donc !... Est-ce qu'une enfant peut faire horreur à sa mère ?

MADELEINE.

Mais je suis une misérable, une criminelle !

CATHERINE.

Qui a dit cela ?... Est-ce que ces mots-là existent pour moi ?... Tu peux avoir fait ce que tu veux, je n'ai pas à m'en occuper... Je suis ta mère ! Tu as tué, me dis-tu ? Je n'ai rien à y voir... Sinon pour chercher tous les moyens de te sauver... Je suis ta mère !... Et quand tu me montres ton crime, je ne vois que tes souffrances... Je suis ta mère !

MADELEINE.

Hélas ! la réalité est là, mon adorée... J'ai tué !... On va me tuer à mon tour... tu prieras pour moi.

CATHERINE.

Te tuer ! toi, mon enfant... ma petite Madeleine !... Ah ! ceux qui croient cela ne me connaissent pas ! Je saurai bien te soustraire à leur soi-disant justice, va !... Nous allons partir... Je vais t'emmener n'importe où... t'emporter dans mes bras comme quand tu étais petite... loin, loin, loin !... Et s'ils veulent t'arracher à moi, qu'ils y viennent ! (L'entourant de ses bras.) Je les en défie... On ouvre la porte de la rue !... Grands Dieux ! si s'était déjà...

MADELEINE, se blottissant dans les bras de sa mère.

Oh !

CATHERINE.

On vient !...

Entre Marengo suivi de Narcisse.

CATHERINE.

Mon frère !...

SCÈNE II

LES MÊMES, MARENGO, NARCISSE.

MARENGO, sombre.

Oui, oui, c'est moi !... Est-ce que tu ne m'attendais pas ?

CATHERINE, timidement.

Mais non... à cette heure...

MARENGO, timidement.

Et tu t'étonnes, ma sœur, de me voir à l'heure du danger ?...

CATHERINE.

Du danger ?... que... que veux-tu dire ?

NARCISSE.

Oh ! ma tante !... Je vous en prie !...

MARENGO.

Inutile de feindre avec nous, ma pauvre Catherine... A l'heure qu'il est, on sait à quoi s'en tenir, et le temps est précieux.

CATHERINE.

Que veux-tu dire ?

MARENGO.

Ah ! Catherine, ne perdons pas des minutes qui va-

lent cher... Faut-il t'apprendre que, devant un événement comme celui de cette nuit, on s'interroge et on se répond vite et qu'un crime est bientôt deviné... Que la présence de Madeleine, hier soir à ce théâtre... sa dispute avec cette malheureuse femme, la haine qu'elle devait lui porter, la désignent trop clairement aux soupçons.

CATHERINE.

Mais je te dis...

NARCISSE.

Ah! je vous en prie, ma tante, ne nous dites pas oui... mais ne nous dites surtout pas non...

MARENGO.

Nous ne demandons rien... rien qu'à la sauver, ta fille!...

CATHERINE.

La sauver?... Ah!... (Elle se précipite dans ses bras en pleurant.) Dites, dites ce qu'il faut faire!

MARENGO.

L'express du Havre part à six heures; à onze heures un bâtiment lève l'ancre pour l'Australie; un hasard nous l'a appris hier soir... Il n'y a pas une minute... pas une seconde à perdre...

NARCISSE, à part.

Brave petit vicomte... c'est la première fois qu'il aura servi à quelque chose...

MARENGO.

As-tu de l'argent, ici?... Moi, tu sais, je suis un pauvre homme!

CATHERINE.

Oui... mais comment... mon Dieu?... ma pauvre tête se perd... Comment partirons-nous? Avec qui?

Elle va à la commode.

MARENGO.

Madeleine va partir avec...

Elle montre Narcisse.

NARCISSE.

Avec moi, ma tante !... Oh ! soyez tranquille, allez ! je la défendrai, je la protègerai comme...

CATHERINE, revenant.

Me séparer d'elle, de ma fille, en ce moment !... Ah ! je ne pourrai pas, je ne pourrai jamais !

MARENGO.

Il le faut pourtant... Il faut endormir les soupçons. Tu dois rester ici avec moi, ne serait-ce que quelques semaines. D'ailleurs, tes affaires l'exigent.

NARCISSE.

Plus tard... bientôt, vous nous rejoindrez.

CATHERINE.

C'est vrai !

MADELEINE, qui jusque-là est restée assise au coin de la cheminée, la tête dans ses mains, se lève.

Non, ma mère, je ne partirai pas !... Je ne veux pas partir !...

TOUS.

Madeleine !

CATHERINE.

Tu ne veux pas ?

MARENGO.

Ah ! ça, tu es folle !

MADELEINE.

J'ai commis un crime, je ferai face au châtiment, je reste et j'attends !

CATHERINE.

Ah ! mon Dieu !... Elle veut rester maintenant ? Mais tu ne comprends donc pas ?

MARENGO.

Tu veux donc tuer ta mère à son tour ?

MADELEINE.

Moi ?

NARCISSE.

Mais si tu restes, Madeleine, le coup qui t'atteindra la frappera en même temps que toi !

MADELEINE.

Je ne peux pas partir !

CATHERINE, frappée d'une idée soudaine.

Malheureuse ! c'est pour le revoir ! Tu l'aimes toujours ! (Madeleine baisse les yeux sans répondre.) Ah ! tu ne m'aimes pas, moi !... Tu ne m'as jamais aimée !

MADELEINE avec désespoir.

Mon Dieu !...

CATHERINE.

Non, tu ne m'aimes pas, puisque tu ne t'émeus pas de voir ta pauvre mère s'agenouiller devant toi et te supplier à mains jointes, de lui conserver l'enfant qu'elle adore.

MADELEINE.

Pardonnez-moi, je vous en supplie, ma mère, mais j'aime mieux mourir sous ses yeux que de vivre loin de lui !

NARCISSE, avec rage.

Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce misérable-là, pour les ensorceler toutes ?

MARENGO, gravement.

Ecoute, Madeleine ! Tu ne peux pas, pour l'amour

de cet homme, te perdre, tuer ta mère et nous déshonorer tous ! Veux-tu m'écouter, veux-tu partir avec Narcisse ? Je te jure, moi, qu'avant six mois, ta mère t'aura rejointe et qu'avant un an, je te ramènerai Michel où tu seras !

MADELEINE.

Que dites-vous là ?

MARENGO.

Je te dis que je m'en charge... qu'il faut que le temps rende le calme à ton esprit, l'oubli ou le remords à ton cœur !... Je m'en charge, je te dis ?... pars-tu ?

CATHERINE.

Madeleine !

TOUS.

Madeleine !

MADELEINE.

Vous me le jurez ?... Faites de moi ce que vous voudrez !

CATHERINE.

Ah ! enfin ! vite, un châle ! un chapeau... (Elle habille Madeleine qui muette et inerte, se laisse faire ; puis elle donne de l'argent à Narcisse.) Tiens, Narcisse, voilà de l'argent ! (Elle l'embrasse avec passion.) Adieu ! adieu ! Non... au revoir !

MADELEINE, l'embrassant.

Au revoir, mère chérie !

CATHERINE, la tenant dans ses bras.

Au revoir, mon adorée !

MARENGO, qui est allé ouvrir la porte de gauche et regarde au dehors.

Personne dans la rue... Vite !...

NARCISSE, regardant sa montre.

Quatre heures et demie !... Adieu, ma bonne tante,

ma vraie mère à moi aussi !... Vous m'aviez élevé comme votre fils... C'est que vous vouliez que je sois son frère... Adieu !

CATHERINE.

Merci, mon enfant, merci de toutes mes forces... de tout mon cœur !

MADELEINE.

Encore un baiser !

Elle embrasse sa mère.

CATHERINE.

Va !... va !...

Madeleine et Narcisse sortent à gauche.

SCÈNE III

CATHERINE, MARENGO, LAURENT, en dehors.

CATHERINE.

Sauvée !... Elle est sauvée !...

A ce moment un homme paraît au haut de la passerelle qui conduit à la péniche. Il traverse la cour et vient frapper à la porte de droite. Marengo et Catherine échangent un regard d'angoisse L'homme frappe de nouveau.

CATHERINE, bas.

Chut !.. (Haut.) Qui est là ?

L'HOMME.

C'est moi, madame Fargeau...

CATHERINE.

Qui, vous ?

L'HOMME.

Laurent !

CATHERINE, soulagée, bas.

C'est le patron de mon bateau!

MARENGO, bas.

Eh! bien, réponds-lui et fais tes affaires comme s'il ne se passait rien ici!...

CATHERINE.

Oui!... C'est d'ailleurs un brave homme qui m'est tout dévoué! (Haut.) Que voulez-vous, Laurent?

Marengo retourne à l'autre porte pour surveiller.

L'HOMME.

Voilà quatre heures et demie qui sonnent, madame Fargeau, à cinq heures et demie on ouvre l'écluse et nous retournons à Rouen... Et, avant de déraper...

CATHERINE.

Eh bien?

L'HOMME.

Eh bien, je voulais vous demander le livret et vos ordres pour le chargement que je dois prendre là-bas...

CATHERINE.

Ah! oui, le chargement de la maison Thomson, de Bardiffe.... C'est bien, Laurent, revenez dans une heure et tout sera prêt!

L'HOMME.

Bien, madame Fargeau!

Il s'éloigne et redescend la passerelle.

CATHERINE.

Voyons... qu'allons-nous faire, maintenant?

MARENGO, bas.

Tais-toi!... je vois quelqu'un... On pousse la porte d'entrée.

CATHERINE.

Mon Dieu!... La police... déjà?

MARENGO, fermant vivement la porte au verrou.

Non! c'est pire encore!.. Va-t'en!

CATHERINE.

Qu'est-ce donc?

MARENGO.

C'est Michel... J'ai reconnu sa silhouette dans l'ombre...

CATHERINE.

Michel!...

MARENGO.

Il doit être affolé!... hors de lui!... Va-t'en, te dis-je. (Ouvrant la porte du cabinet du fond.) Cache-toi ici!

CATHERINE.

Non, je veux le voir... lui parler... Que veux-tu qu'il me fasse?

MARENGO.

Est-ce que je sais?... La fureur... le désespoir...

CATHERINE.

Eh! bien, ta présence ici ne peut que m'empêcher de le calmer, de l'attendrir... C'est toi qui vas te retirer là!...

MARENGO.

Mais s'il...

On frappe à la porte.

MICHEL, en dehors.

Ouvrez! C'est moi!.. Michel!

CATHERINE, à Marengo.

Va donc!

MARENGO.

De la prudence, Catherine!

Il entre dans le cabinet du fond.

MICHEL, idem.

Ouvrez donc!

Il secoue la porte. — Catherine va ouvrir sans dire un mot, Michel paraît, les traits convulsés, les vêtements en désordre.

SCÈNE IV

CATHERINE, MICHEL.

MICHEL.

Ah! vous voilà, vous?

CATHERINE.

Que me voulez-vous?

MICHEL.

Je veux voir votre fille!... Ah! quand vous m'avez dit que j'étais d'une famille de voleurs, je ne savais pas que vous ètiez d'une famille d'assassins!

Il prend sa tête entre ses mains.

CATHERINE.

Michel!

MICHEL.

Oui, d'assasins!... car le poison qui vient de foudroyer cette pauvre enfant, ce poison, je connais la main qui l'a versé!... Si ma sœur vole, votre fille tue!.. Qu'en dites-vous? Est-ce que nous ne sommes pas dignes l'un de l'autre?

CATHERINE.

Michel! Ecoutez-moi!...

MICHEL.

Oh! n'essayez pas de nier, c'est inutile!... Mais le crime, je vous le jure, ne restera pas impuni. Je me charge du châtiment.

Il se dirige vers la porte du fond.

CATHERINE.

Où allez-vous ?

MICHEL.

Où est votre fille ?

CATHERINE.

Elle n'est pas ici... Je vous le jure...

MICHEL.

Où est-elle donc, alors?..

CATHERINE.

Que vous importe?... Elle est partie... elle est loin.

MICHEL.

Partie!...

CATHERINE.

Si vous trouvez que votre passion pour la malheureuse qui est morte n'a pas encore jeté assez de malheurs sur nous... eh bien, tournez vite votre vengeance contre la vraie coupable... et la vraie coupable, c'est moi!

MICHEL.

Vous!... Ah!

Il va se précipiter sur elle.

CATHERINE.

Oui, moi, mais j'ai un complice...

MICHEL.

Un complice?... Ah! qui donc? qui donc?

CATHERINE, impassible.

Vous!

MICHEL.

Moi?

CATHERINE.

Ecoutez-moi, Michel... vous avez été bien cruel pour ma pauvre enfant qui vous adorait... et moi j'ai été bien faible et bien aveugle, en vous exaspérant au lieu de vous calmer, comme c'était mon devoir de mère. Oui, c'est moi qui vous ai éloigné au point de vous rendre le retour impossible... moi, qui ai élevé entre vous une barrière insurmontable, quand j'aurais dû tout tenter, tout souffrir, pour vous rapprocher. C'est moi qui ai donné à Madeleine l'exemple de la révolte et de la colère, quand j'aurais dû, au contraire, lui inspirer la résignation, la tendresse, qui aurait fini par trouver le chemin de votre cœur.

MICHEL.

Oui, tout cela est vrai... Mais le crime, le crime infâme, existe-t-il moins ou prétendez-vous l'excuser?..

CATHERINE.

Je prétends vous prouver que c'est moi qui ai mis le poison dans la main de Madeleine!.. Que c'est moi qui suis la vraie coupable, et que c'est moi que vous devez frapper, s'il vous faut une vengeance... tenez!

Elle lui offre sa poitrine et lui tend un couteau qu'elle a pris sur la table.

MICHEL, *rejetant le couteau après l'avoir saisi.*

Allons donc!... Vous seriez trop heureuse si vous faisiez de moi aussi un meurtrier!... Non... non... C'est une autre vengeance qu'il me faut... et cette vengeance, c'est la loi qui s'en chargera!... Je la dénoncerai, votre fille!...

CATHERINE.

Vous?...

MICHEL.

Moi!...

SCÈNE V

Les Mêmes, MARENGO.

MARENGO, sortant du cabinet du fond et s'avançant les bras croisés vers Michel.

Eh bien, il ne manquerait plus que ça !

MICHEL.

Ah ! l'oncle est ici !... Et sans doute il nous écoutait?

MARENGO.

Oui, monsieur !.. Et j'en ai trop entendu... et cela va finir !...

CATHERINE.

Mon frère !...

MARENGO.

Laisse-moi... ceci ne te regarde plus !... C'est affaire entre M. Evrard et moi !

MICHEL.

Ah ! vraiment ! Et qu'attendez-vous de moi, monsieur ?

MARENGO.

Pas grand'chose de bon, je le crains bien. Monsieur Evrard... depuis que vous êtes entré dans notre famille, les larmes, le désespoir, le meurtre y sont entrés derrière vous... Vous seul êtes cause de tout, entendez-vous bien, de tout ?... Et, quand une malheureuse mère, dont vous avez affolé, désespéré la fille, au point d'en faire une criminelle, se traîne à vos genoux, vous ne trouvez rien d'autre, pour la consoler que la menace de dénoncer son enfant à la justice.

MICHEL.

Oui, je la dénoncerai ! (Il écoute à la porte de gauche.)

Et, tenez, j'entends des pas, du bruit.. C'est la police qui vient... et je vais tout révéler!

CATHERINE, à gauche, écoutant.

Mon Dieu! ce sont eux!

MARENGO.

Et moi, je vous dis que non!

MICHEL.

Et comment me fermerez-vous la bouche?

MARENGO.

Comme ceci! (Il lui prend vigoureusement le bras de la main gauche et lui met la main droite sur la bouche.) Comprends-tu?

CATHERINE.

Mon frère!

MARENGO.

Il y a un moment où les paroles sont de trop... où l'on ne parle plus, Catherine... où il faut agir... Oui, je t'étoufferai, plutôt que de te laisser parler.

Lutte sourde avec Michel. Laurent reparaît à gauche, traverse la courette et vient frapper à la porte de Catherine.

LAURENT, frappant.

Cinq heures et demie, madame Fargeau!... Je viens chercher le livret!...

MARENGO, frappé d'une idée.

Cet homme t'est dévoué, m'as-tu dit?

CATHERINE.

Absolument.

MARENGO, tenant toujours Michel.

Mets le livret... tout... dans ma poche...

Catherine obéit à chacun de ses ordres. Elle va ouvrir la porte à Laurent.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT.

Qu'y a-t-il?

MARENGO.

Il y a, mon garçon, que cet homme en veut aux jours de ta bourgeoise .. et que, si tu veux la sauver, il s'agit de l'embarquer, lui, à fond de cale, sur ta péniche !...

Laurent regarde Catherine qui fait un geste d'assentiment

MARENGO, aidé de Laurent.

Allons ! voilà bien des façons !.. (A Michel qui essaye en vain de lutter.) Tu me remercieras un jour de t'avoir sauvé de toi-même ! En route !... Ah ! je ne croyais pas tenir sitôt la parole que j'ai donnée à Madeleine !.. Adieu, adieu, Catherine !

CATHERINE.

Mon frère !

On frappe à la porte de gauche.

MARENGO, bas à Catherine.

Toi, il faut leur tenir tête .. détourner les soupçons... et à la grâce de Dieu !...

Marengo et Laurent entraînent Michel par la porte de droite. On les voit traverser la courette et monter sur la passerelle pendant que Catherine tombe à genoux.

CATHERINE.

Dieu de bonté et de miséricorde, ne nous abandonnez pas !

UNE VOIX, à gauche.

Au nom de la loi, ouvrez !

Catherine ouvre la porte de gauche.

SCÈNE VII

CATHERINE, LE CHEF DE LA SURETÉ,
DEUX AGENTS.

CATHERINE, essayant de prendre de l'assurance.

Qui êtes-vous, messieurs ?

LE CHEF.

Je suis le chef de la police de sûreté.

CATHERINE.

Le chef de la police de sûreté !... Et que voulez-vous ?

LE CHEF.

Savoir où est votre fille.

CATHERINE.

Mais ma fille est mariée et ne demeure pas avec moi !

LE CHEF.

Je viens de son domicile. On m'a dit que son mari l'avait quittée et que, depuis le départ de M. Evrard, elle habitait ici avec vous. Quel est donc l'intérêt qui vous pousse à dissimuler la vérité ?

CATHERINE, troublée, se remettant.

Mais... quel est celui qui vous pousse, vous, à m'interroger ainsi ?

LE CHEF, après avoir donné du geste à un agent l'ordre de fouiller le cabinet du fond.

C'est que votre fille est soupçonnée d'avoir empoisonné hier soir, par vengeance, la maîtresse de son mari.

CATHERINE, vivement.

Ce n'est pas vrai !... Elle était ici, elle ne pouvait pas être au théâtre !

LE CHEF.

Vous connaissez donc le crime ?... Allez, vous avez fait échapper la coupable, et vous êtes forte parce que vous la croyez sauvée, mais on la retrouvera... (A l'agent qui sort du cabinet.) Eh bien ?

L'AGENT.

Personne !

LE CHEF, qui l'observe.

Et si déjà elle a pu s'enfuir, nous saurons le chemin qu'elle a pris.

CATHERINE, à part.

Que dit-il ?

LE CHEF.

Vous n'avez pas compté avec le télégraphe pour sauver votre fille... Une dépêche à toutes les gares... et ce soir elle couchera en prison... (A part.) Ah ! diable ! et son signalement...

CATHERINE, devant le portrait de Madeleine.

Ma fille !... ma fille !... Est-ce que Dieu ne fera pas un miracle pour te sauver !...

LE CHEF, qui l'observe à part.

Ce portrait... ce doit être elle ! (Haut.) Oui, regardez son portrait, allez !... Bientôt c'est tout ce qui vous restera d'elle !

CATHERINE, se mettant devant le portrait comme pour le protéger.

De ma fille ?

LE CHEF, à part.

C'est bien elle ! (A l'agent.) Prenez le signalement.

CATHERINE, avec un cri.

Mais si je vous jure qu'elle est innocente?...

LE CHEF.

Sa fuite prouve que non !...

CATHERINE, brusquement.

Et si c'était moi qui avais voulu à tout prix la faire partir ? ..

LE CHEF.

C'est bien cela... pour la sauver...

CATHERINE.

Non !... pour lui épargner la honte de...

LE CHEF.

De quoi ?

CATHERINE.

De voir arrêter... la vraie coupable !... (A part.) Mon Dieu ! donnez-moi la force...

LE CHEF.

La vraie coupable... où est-elle donc ?

CATHERINE.

Ici !

LE CHEF.

Comment, ici ! Mais il n'y a personne que... Ce serait donc...?

CATHERINE.

Oui... c'est... c'est moi !

LE CHEF.

Vous, madame, une empoisonneuse ? Allons donc !... C'est un mensonge que vous faites pour sauver votre fille !

CATHERINE, à part.

Mon Dieu !... Est-ce que vous n'allez même pas

me permettre de mourir pour elle ! (Haut.) Toute feinte est désormais inutile !... Aussi bien, il faudrait tout avouer, tôt ou tard !... Je vous affirme que je dis la vérité. C'est moi qui par vengeance, dans un moment d'affolement et de désespoir maternel, pour punir cette femme qui avait ravi à ma fille son mari et son bonheur... c'est moi qui l'ai tuée !... Est-ce que vous croyez qu'une mère n'est pas capable d'un crime quand il s'agit de son enfant !

LE CHEF.

Eh ! bien, ce crime, comment l'avez-vous commis ?

CATHERINE, saisie.

Comment ?... Comment ?...

LE CHEF.

Oui, de quel poison vous êtes-vous servie ? Vous vous taisez ?...

CATHERINE.

Oh ! mon Dieu ! pourvu que je me rappelle !

LE CHEF.

Eh ! bien ?

Sur un geste du chef un agent s'assied et écrit la déposition.

CATHERINE.

Eh bien... (Haut.) C'est hier soir que l'idée de délivrer ma fille de celle qui faisait son malheur m'a traversé l'esprit. Je me suis rappelée qu'il y a un mois... quand j'ai été malade, le docteur m'a ordonné un remède, qui est un poison,... même que M. Hamel, le pharmacien, en donnant la bouteille avait bien recommandé de faire attention, parce que si cela devait guérir, cela pouvait tuer aussi !... (Au portrait.) Madeleine... ma petite fille adorée, donne-moi la force d'achever....

LE CHEF.

Et quel était ce poison ?

CATHERINE.

De... de la morphine !

LE CHEF, à part.

C'est bien celui dont le médecin a reconnu les traces.

CATHERINE.

Ce remède, quand j'ai été guérie, comme il en restait... je l'ai serré dans l'armoire et c'est là que je l'ai retrouvé, quand mon parti a été pris... j'ai glissé la bouteille dans ma poche et je suis partie. (Elle va précipitamment à la cheminée et prend la fiole qu'elle a posée sur le marbre.) Tenez, voici la fiole vide !

LE CHEF, examinant la bouteille.

Ah !... Et comment êtes-vous entrée au théâtre ?

CATHERINE.

Le nom de celle chez qui j'allais m'en a ouvert les portes... J'ai profité du moment où elle était sur la scène pour entrer dans sa loge !... Il y avait là un verre de champagne ; j'y ai versé le poison et je me suis sauvée ! (A part.) Dieu merci, c'est fini... je n'en pouvais plus !...

LE CHEF.

Oui... tout cela est bien conforme aux déclarations des témoins et à tous les indices que j'ai déjà recueillis... Et si cette femme n'est pas coupable, elle est au moins complice. Voilà votre déclaration : voulez-vous la relire ?

L'agent se lève.

CATHERINE.

Oui !... (Elle relit des yeux.) C'est bien cela !...

LE CHEF.

Vous le jurez ?

CATHERINE.

Je le jure !

LE CHEF, présentant une plume.

Voulez-vous la signer ?

CATHERINE.

Donnez !

Elle signe.

LE CHEF.

Et maintenant, il faut me suivre !

CATHERINE.

Je suis prête !... (Un agent s'approche avec les menottes : elle recule.) Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE CHEF.

Mais, ce qu'on met aux assassins : les menottes !

CATHERINE, reculant.

Les menottes ? (A part, regardant le portrait de Madeleine.) Elle sera sauvée ! (Tendant les mains.) Tenez !

LE CHEF.

Partons !

CATHERINE, les yeux toujours fixés sur le portrait de sa fille.

Regarde, Madeleine, c'est comme cela qu'il faut aimer ses enfants !

Elle se dirige vers la porte entre deux agents, et en même temps, dans la partie de droite de la scène, Marengo enlève la passerelle et monte sur la péniche qui s'ébranle.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

L'Infirmerie de la maison de détention de Clermont.

Une chambre à part dans l'infirmerie de la prison de Clermont. — Au premier plan, un lit occupé, une table de nuit et, auprès du lit, un fauteuil à oreillettes pour la sœur qui a passé la nuit, à gauche même disposition. A gauche, premier plan, un Christ et un prie-Dieu, une grande fenêtre dont les rideaux sont fermés. Au milieu de la scène, un poêle de faïence. Au plafond pend une veilleuse. Petit jour.

SCÈNE PREMIÈRE

SŒUR LOUISE, dans le fauteuil. Dans le lit PÉLAGIE, la tête couverte de linges et endormie. — Au lever du rideau, sept heures sonnent.

SŒUR LOUISE, se levant.

Sept heures ! Il est temps de laisser le soleil entrer un peu. (Elle va ouvrir les rideaux de gauche et éteint la veil-

leuse avec un long éteignoir ; le jour entre dans la pièce.) Allons ! cette pauvre femme aura passé une meilleure nuit que je ne l'espérais... et l'infirmière qui la veillait aura pu prendre un peu de repos.

SCÈNE II

LES MÊMES, PÉLAGIE, endormie, CATHERINE, en costume de détenue, infirmière. Elle a les cheveux gris.

Catherine arrive du fond et se dirige vers le crucifix à gauche devant lequel elle s'agenouille, et prie. Un silence.

SŒUR LOUISE, regardant Pélagie.

Elle dort.

CATHERINE.

Ma sœur, c'est moi.

SŒUR LOUISE.

Vous, Catherine, quand je vous avais recommandé en vous forçant à aller vous reposer, de ne pas descendre avant neuf heures.

CATHERINE.

J'ai pensé que vous seriez fatiguée, ma sœur, d'avoir passé cette nuit.

SŒUR LOUISE.

Eh bien, et vous qui en avez veillé deux, depuis l'arrivée de cette pauvre femme.

CATHERINE.

Oh ! moi, j'en ai l'habitude.

SŒUR LOUISE.

Ecoutez, Catherine, c'est moi qui, des ateliers où

vous étiez si malheureuse, ai obtenu de vous faire passer à l'infirmerie pour aider à soigner les malades. Mais si vous persistez à vous prodiguer, sans repos ni trève à vous exposer même comme vous l'avez fait au delà de vos devoirs, aux maladies les plus dangereuses...

CATHERINE, tristement.

Oh ! La mort ne veut pas de moi...

SŒUR LOUISE, continuant.

Je demanderai à ce que vous retourniez avec les autres détenues.

CATHERINE.

Ah ! ma sœur, m'imposer une pareille punition ! Vous, vous qui, depuis cinq ans que je suis ici, avez été ma protectrice, ma consolatrice, vous en qui j'ai eu la joie de trouver une... (Baissant la voix.) vous enfin à qui je dois le suprême bonheur, d'avoir pu correspondre avec ma fille à l'insu de nos surveillants.

SŒUR LOUISE, bas.

Chut ! Voulez-vous bien vous taire... et ne pas me rappeler la faute que votre amour maternel m'a fait commettre. Vous m'avez là confié un terrible secret.

CATHERINE, bas.

Le secret de la confession, n'est-ce pas ?

SŒUR LOUISE.

Je vous l'ai juré...

CATHERINE.

Et moi je vous bénis tous les jours pour votre charité.

SŒUR LOUISE.

Ne parlons plus de cela. Et dites-moi au moins si elle est plus heureuse, votre fille ?

CATHERINE.

Autant qu'elle peut l'être, loin de moi... car elle

ignore tout ce qui s'est passé, la pauvre enfant... Elle me croit libre à Paris, travaillant et non souffrant pour elle !

SŒUR LOUISE.

Du courage. Dans quelques années, vous irez la rejoindre.

CATHERINE, souriant amèrement.

Dans cinq ans, puisque c'est à dix ans que je suis condamnée. Ah ! cinq ans ! C'est bien long... Mon courage s'affaiblit tous les jours.

SŒUR LOUISE.

Raison de plus pour ne pas vous surmener comme vous le faites. (Montrant le lit de la malade.) Pour soigner cette malheureuse de quel dévouement vous venez encore de faire preuve.

CATHERINE.

Elle paraît tant souffrir... Comment est-elle ce matin ?

SŒUR LOUISE.

Un peu mieux. La fièvre cérébrale semble s'être apaisée, s'il ne survient pas d'émotion, le médecin a dit qu'on pourrait conserver quelque espoir.

CATHERINE.

La malheureuse ! Qu'est-ce qu'elle a donc fait ?

SŒUR LOUISE.

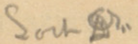
Condamnée pour vol, récidive, elle a voulu s'évader, et c'est en essayant de se précipiter hors du wagon qui l'amenait ici, qu'elle est tombée sur la voie et qu'elle s'est fracassé la tête. Ses blessures sont telles qu'il y a deux jours, quand on l'a apportée, son visage ne formait qu'une plaie... Vous ne l'avez pas vue à son arrivée ; c'était horrible !

CATHERINE.

Non. Je n'étais pas là quand on l'a pansée.

SŒUR LOUISE.

Je le sais. Quand elle se réveillera, vous lui laverez doucement les yeux et vous la préparerez à la visite du médecin.



SCÈNE III

CATHERINE, PÉLAGIE, endormie.

CATHERINE, regardant Pélagie.

Elle dort. (Elle va s'asseoir dans le fauteuil.) Ah ! Madeleine... Que fais-tu en ce moment, toi, mon enfant chérie ! Comme c'est loin, l'Australie ! Les lettres mettent plus de trois mois à venir... Ces lettres que notre brave Laurent reçoit pour moi à Paris et qu'il me fait parvenir sous le couvert de sœur Louise ! Voilà la dernière que j'ai reçue de toi, mon adorée. (Elle tire une vieille lettre de sa poche et l'embrasse.) Ah ! comme je l'ai lue et relue, cette lettre ! ~~Je la sais par cœur.~~ (La lisant les yeux en l'air sans la regarder.) « Combien je souffre, ma mère adorée, de ne pouvoir te voir ! Tu m'avais juré de venir nous rejoindre, et tu es restée loin de nous ! Pourquoi t'acharner au travail ? N'avons-nous pas de quoi vivre heureux à présent ? Le ciel a eu pitié de nous. Narcisse dont l'esprit est vaillant autant que le cœur est bon, a fait presque une fortune ! Et Michel qui a tant souffert pour moi ! (S'interrompant.) Elle s'accuse ! (Continuant.) Michel soutenu, ramené par les conseils et la tendresse de mon excellent oncle, est revenu à moi... Je te le disais bien, mère chérie, qu'il était faible et non méchant ! L'oubli, l'oubli complet... et tes baisers... voilà ce qu'il me faudrait ! Viens ! mère adorée ! Viens !... » (Pleurant.) Venir, si elle savait ! Ah ! c'est égal ! Soyez béni, mon Dieu !... puisque ma fille peut être heureuse encore !

SCÈNE IV

CATHERINE, PÉLAGIE.

PÉLAGIE, d'une voix faible.

A boire !

CATHERINE, se levant.

La pauvre malade s'éveille... Tenez ! (Elle verse de la tisane dans une tasse qu'elle apporte à Pélagie et l'aide à s'asseoir.) Buvez doucement, bien doucement ; c'est cela.

PÉLAGIE.

Merci.

CATHERINE.

Comment vous sentez-vous ?

PÉLAGIE.

Je ne sais pas... Ah ! cette voix, c'est celle que j'entendais dans mon délire.

CATHERINE.

Oui, c'est moi qui vous ai soignée et qui vous guérirai.

PÉLAGIE, avec doute.

Oh ! me guérir ?

CATHERINE.

Sans doute ; et pour commencer, il faut me laisser écarter tous ces linges qui vous couvrent la tête.

PÉLAGIE.

Vous ne me ferez pas de mal ?

CATHERINE.

Non, n'ayez pas peur ; je vais d'abord soulever ce bandeau qui vous cache les yeux.

PÉLAGIE, à part.

Cette voix... c'est étrange... Est-ce que je rêve?

CATHERINE.

Tenez... voici le bandeau enlevé! Je vais laver vos yeux maintenant pour que vous puissiez voir...

Elle lui lave les yeux.

PÉLAGIE.

Mais non... cette voix, c'est bien celle de...

CATHERINE.

Voilà, vos yeux sont presque guéris, regardez! (Reconnaissant Pélagie et reculant.) Ah!

PÉLAGIE.

Vous!... Oui... oui... je vois!! (Jetant un cri.) Ah! oui... c'est elle! Non, c'est la fièvre... c'est un fantôme! Je vais mourir... Oh! le remords! J'ai peur! j'ai peur!

Elle recule dans son lit comme pour s'y blottir.

CATHERINE.

Calmez-vous!.. vous vous tuez!... Pélagie ici!... Ah! Je comprends... voleuse!

PÉLAGIE, se relevant par un effort de sa volonté.

Oui. La misère, la faim, j'ai recommencé; j'ai été prise.

CATHERINE.

Malheureuse!

PÉLAGIE.

Vous n'étiez plus là pour me sauver Catherine.

CATHERINE.

Non... Je n'étais plus là.

PÉLAGIE.

Et le hasard veut que ce soit vous qui me soigniez.

CATHERINE.

Ce n'est pas le hasard.

PÉLAGIE.

Qu'est-ce donc?

CATHERINE.

La Providence !

PÉLAGIE.

Oui... peut-être! Pourtant si vous m'aviez reconnue, Catherine, vous ne m'auriez pas soignée comme ça. (Catherine, sans mot dire, lui montre le Christ en face d'elle.) Oui... oui... mais vous ne savez pas que c'est moi la cause de tous vos malheurs.

CATHERINE.

Vous!

PÉLAGIE.

Ce crime pour lequel vous êtes ici, ce n'est pas vous qui...

CATHERINE, lui cachant la bouche avec la main.

Chut! Taisez-vous, malheureuse!... Si l'on vous entendait : en me disculpant vous chargez Madeleine. C'est me tuer que d'accuser ma fille.

PÉLAGIE.

Madeleine, votre fille... vous voyez bien que vous ne savez rien... et, Dieu soit béni, je peux vous sauver, vous sauver toutes les deux.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire?

PÉLAGIE.

Que malgré vos soins, malgré vos efforts, je sens que je suis sur le point de paraître devant Dieu, Catherine, et que je veux délivrer ma conscience.

CATHERINE.

Hein?

PÉLAGIE.

Ah! donnez-moi à boire, j'étouffe... Je vous réhabiliterai. Je vous ouvrirai les portes de cette prison.

CATHERINE.

Seigneur! c'est le délire.

PÉLAGIE.

Non... j'ai toute ma raison, allez...Là où vous croyez qu'il y a eu crime, il n'y a eu que suicide. Pompon est morte volontairement... C'est elle-même qui s'est empoisonnée.

CATHERINE.

Elle-même, ce n'est pas possible!

PÉLAGIE.

Elle savait que le verre qui était à côté d'elle contenait du poison. Pour rendre à votre fille le bonheur qu'elle lui avait pris... elle a vidé ce verre...

CATHERINE.

Mais la preuve, la preuve de ce suicide!

PÉLAGIE.

Elle avait eu le temps d'écrire quelques lignes.

CATHERINE.

Ce papier à qui l'a-t-elle donc remis?

PÉLAGIE, humblement.

A moi.

CATHERINE, se redressant.

A vous, à v... Oh! malheureuse!

PÉLAGIE.

Je suis une infâme. La haine de vos bontés... la jalousie de votre bonheur... mais aujourd'hui devant le remords je vous crie : Pardon! pardon!

CATHERINE.

Je vous pardonne, que Dieu vous pardonne aussi...

PÉLAGIE.

Oh! je veux que votre réhabilitation soit publique...

Je veux que vous alliez embrasser votre fille le front haut.

CATHERINE,

Ah ! Pélagie, que je vais vous bénir !

PÉLAGIE.

Oui, après, après... Appelez vite le Directeur, que je lui révèle où on trouvera la preuve de votre innocence...

Elle retombe.

CATHERINE, parlant à la cantonade, au fond.

Sœur Louise ! Sœur Marie !... Je vous en supplie... allez chercher le Directeur.

PÉLAGIE, dans son lit.

Mon Dieu, j'aurai la force, n'est-ce pas que vous me donnerez la force ?

SCÈNE V

LES MÊMES, SŒUR LOUISE, puis LE DIRECTEUR DE LA PRISON.

SŒUR LOUISE.

Qu'est-ce donc, Catherine ? Pourquoi cette joie ?

CATHERINE.

Ah ! ma sœur ! vous ne savez pas ! Je vais être libre ! Le crime pour lequel je suis ici, ce n'est pas moi qui l'ai commis.

SŒUR LOUISE.

Catherine...

CATHERINE.

Oui ! cette femme, cette pauvre blessée en a la preuve,

elle va la remettre à M. le Directeur ; et je serai libre, je reverrai ma fille, je pourrai la serrer dans mes bras, la dévorer de caresses. Plus de prison pour me cacher le ciel ! Oh ! l'air, le soleil... libre... libre, libre, je serai libre.

LE DIRECTEUR, entrant.

Qu'est-ce donc, ma sœur, qu'y a-t-il?

CATHERINE.

Ah ! monsieur le directeur ! Vous êtes bon d'être venu si vite... Je vais m'en aller... venez écouter la preuve de mon innocence.

LE DIRECTEUR, à sœur Louise.

Que veut-elle dire ?

SŒUR LOUISE.

Nous allons le savoir.

Tous s'empressent autour du lit de Pélagie.

CATHERINE.

Voici, monsieur le Directeur, Pélagie.

PÉLAGIE, dont les forces s'en vont et la langue s'épaissit.

Ah ! c'est vous... Monsieur... vous...

Elle se redresse.

LE DIRECTEUR.

Oui, c'est moi...

CATHERINE.

Parlez ! Répétez ce que vous m'avez dit tout à l'heure.

PÉLAGIE.

Oui... le crime... le poison... la preuve... Mon Dieu ! Je ne vois plus.

Une convulsion la saisit.

CATHERINE.

Grand Dieu !

PÉLAGIE, faisant un effort suprême.

La preuve... là-bas... Ah ! j'étouffe.

Elle retombe et meurt étouffée.

CATHERINE.

Eh bien, Pélagie, parlez! Ce mot qui va me faire libre, dites-le... cette preuve... donnez-la!

LE DIRECTEUR, regardant Pélagie.

Cette femme ne parlera plus... Elle est morte!...

CATHERINE.

Morte! ce n'est pas possible!... (Elle se jette sur le cadavre et le secoue.) Parle, mais parle donc! (Le corps retombe.) Ah! Pélagie, revenez à vous... reviens à toi! Mais non, elle n'est pas morte!... Je vais la réchauffer, lui rendre la vie. (Elle se penche sur la poitrine de Pélagie pour écouter sa respiration et colle sa bouche sur les lèvres de la morte, croyant la ranimer) Mon Dieu! Rien!... Rien!... Ah! c'est affreux! c'est affreux!

LE DIRECTEUR, s'éloignant.

Allons.

CATHERINE, allant au Directeur.

Monsieur le Directeur, arrêtez! Est-ce que, est-ce que je ne vais pas être libre?

LE DIRECTEUR.

Libre, et pourquoi?

CATHERINE.

Mais parce qu'il n'y a pas eu de crime... parce que le poison, la pauvre fille l'avait bu volontairement... parce qu'elle s'est suicidée.

LE DIRECTEUR.

Qui nous le prouve? Qui a dit cela?

CATHERINE.

Mais cette femme, cette femme qui vient d'expirer. Il y a un papier, un papier qui le prouve...

LE DIRECTEUR.

Où est-il, ce papier?

CATHERINE.

Ah! ça, je ne sais pas moi... mais elle le savait, elle, celle qui est là, et elle allait le dire, quand la mort l'a terrassée... Ah! mon Dieu! vous ne me croyez pas... mais... je vous jure que je dis la vérité. (Elle se traîne à leurs genoux.) Je vous le jure sur le Christ! (Levant la main.) Tenez, sur Jésus, je vous jure que je suis innocente!

Ils se détournent.

CATHERINE.

Vous ne me croyez pas!... (Au lit.) Pélagie! Ils ne me croient pas.

LE DIRECTEUR.

La malheureuse! La douleur a égaré sa raison. Elle est folle.

SŒUR LOUISE.

Folle!

CATHERINE.

Hein?... Folle!... Oui! (Se tenant la tête.) C'est là... c'est bon! (Eclatant de rire.) Ah! ah! ah! Eh bien, oui, je suis folle!

SŒUR LOUISE.

La pauvre femme!... Catherine!... Catherine!... revenez à vous!

CATHERINE.

Ah! ah! Je vois tout maintenant... Le poison... le champagne... Et en scène! Place, place au théâtre... Le rideau se lève! La princesse Blanche va mourir!... Vive! vive la petite princesse Blanche!

LE DIRECTEUR.

Que dit-elle?

CATHERINE.

Ah! ah! Je suis folle!... Oui, mais je veux m'en aller... (Allant au cadavre.) Tu entends, toi, je veux m'en aller! (Allant au Directeur, terrible et le saisissant.) Je veux m'en aller là-bas, en Australie, je veux voir ma fille... laissez-moi passer.

LE DIRECTEUR, à sœur Marie.

Le docteur, sœur Marie, le docteur.

Sœur Marie sort.

SŒUR LOUISE.

Pauvre martyre!

CATHERINE, éclatant de rire.

Ah! .. ah!... ah!... ah!

La toile tombe et on entend le rire se poursuivre même une fois le rideau tombé.

Directeur 1 Cat. 2 Sœurs sortant Religieuse morte 4

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Le théâtre représente une petite propriété à Saint-Mandé. — Toile de fond du deuxième acte représentant le bois de Vincennes. — Au fond, un mur couvert de vignes vierges, sépare le jardin du bois. — Au milieu du mur, une grille en bois laisse voir le paysage. — Jardin très riant, plein de massifs et de fleurs. — A gauche, la maison, couverte de feuillages, avec une porte au rez-de-chaussée donnant sur le jardin. — De chaque côté, adossées à la maison, des étagères couvertes de pots de fleurs. — A droite, sous une tonnelle, meubles et table de jardin. — Aspect très gai, très ensoleillé. — Au fond, à gauche, dans un massif, une statue (d'après Clodion) représentant le Silence.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, assise à droite, tricote, MARENGO, arrose les fleurs à gauche.

On doit sentir chez la charbonnière le ravage produit par la maladie qu'elle vient de subir et, de temps en temps, comme le retour persistant d'une idée fixe.

MARENGO.

Dis donc, Catherine, voilà des gobéas qui vont joliment bien!

CATHERINE.

Quand partons-nous pour l'Australie?

MARENGO.

Dans quinze jours, je te l'ai dit.

CATHERINE.

Mais il y a quinze jours, tu m'avais déjà dit : dans quinze jours.

MARENGO.

C'est vrai, mais je ne veux t'emmener que tout à fait vaillante, et il n'y a guère plus de huit jours que tes bons yeux sont revenus.

CATHERINE.

Ah! il y a un remède qui me les rendrait plus sûrement encore que le bon air et le calme qui m'entourent, ce sont les baisers de ma fille. Pense donc, mon ami, voilà six ans que je ne l'ai embrassée... Et six ans terriblement longs!

MARENGO.

Je le sais, ma pauvre Catherine, car nous aussi là-bas, nous comptions les heures, et il y a dix mois, quand deux bateaux furent arrivés sans nouvelles de toi, sans ces lettres bénies où tu as eu jusqu'au bout la force de mentir si courageusement, nous n'avons pas pu y tenir. Ni Michel, ni Narcisse ne pouvaient quitter les occupations qu'ils s'étaient créées, alors, c'est moi qui suis parti.

CATHERINE.

Oui, et tu as su alors...

MARENGO.

J'ai su alors ton dévouement sublime. Oh! mille

tambours, j'ai entendu parler des mères romaines, mais je mettrais ma main au feu qu'il n'y en a pas une qui possède à son actif un pareil état de service.

CATHERINE, se levant.

Surtout, tu me l'as juré, que Madeleine ne se doute jamais de la vérité!

MARENGO.

C'est convenu ; si la pauvre petite apprenait ce que tu as souffert pour elle, elle serait capable à son tour de. . et sans te commander je veux bien faire encore un congé comme tambour-major, mais j'aime mieux ne pas réengager comme infirmier.

CATHERINE.

Brave cœur! Je n'étais pas une malade commode, hein?

MARENGO.

Mais si... mais si. . tu n'étais pas si méchante que ça, un peu bizarre...

CATHERINE.

Bizarre... oui... mais je suis bien guérie maintenant, n'est-ce pas?...

Elle porte la main à sa tête.

MARENGO.

Comment, guérie?... Mais c'est-à-dire que tu ne t'es jamais portée aussi bien que depuis que j'ai pu t'installer ici. (A part.) Au sortir de cette horrible maison de santé. (Haut.) Du reste, c'est toi qui l'as choisie, cette jolie petite habitation de Saint-Mandé... quand nous avons enfin obtenu ta grâce.

CATHERINE, rêveuse.

Oui, c'est moi...

MARENGO.

Ce bon M. Morisset, l'ami d'autrefois, c'est encore à

lui que nous devons ça... Ah! quelle rude idée il a eue de se faire nommer député, celui-là... Voilà ce que j'appelle un représentant utile!...

CATHERINE, suivant l'idée qui l'obsède.

Dis donc, mon frère, nous n'aurions pas besoin de partir si nous avions la preuve... tu sais, la lettre?

MARENGO.

Hum! hum! (A part.) Voilà l'idée fixe qui revient. (Haut.) Voyons, Catherine, voyons, tu sais bien ce dont nous sommes convenus... ça ne te regarde pas, ça... c'est mon affaire.

CATHERINE, haussant les épaules.

Ton affaire! (S'animant.) Mais tu ne comprends donc pas que si...

MARENGO.

Je comprends que... que tu n'es pas gentille... que tu ne tiens pas ta promesse... et puis, je n'ai pas le temps de t'écouter... il faut que je sorte... tu sais... c'est mon heure...

CATHERINE.

Ah! oui.

MARENGO, à part.

Elle observe tout!... Ces pauvres malades-là... on ne s'en méfie jamais assez!

CATHERINE.

C'est pour la lettre, hein?

MARENGO.

Encore?

CATHERINE.

Alors, où vas-tu?

MARENGO, embarrassé.

Je vais voir les tambours à l'exercice... Ah! tu n'as

pas idée, ce que depuis moi, ces clampins-là ont dégénéré!... D'ailleurs, ça ne m'étonne pas, car ce qui fait la valeur des tapins, c'est le tambour-major. Celui d'aujourd'hui n'a pas seulement deux mètres... et maigre!... Comment veux-tu que les roulements ne s'en ressentent pas?... (Catherine ne répond pas. On entend un bruit de tambours et de clairons très loin.) Tiens, écoute-moi ça, c'est mou, c'est lâche! Ça n'a ni bras, ni corps, ni jambes, ces battements-là... Enfin, c'est de la camelotte, quoi! (A part.) J'ai détourné sa pensée... elle ferme les yeux... elle va s'assoupir.. Il faut que j'aille vite à la poste... prendre les lettres... savoir s'il m'est enfin venu quelques nouvelles des recherches que nous avons entreprises... Je n'ai pas osé lui en faire part... Nos espérances sont si fragiles, et dans l'état où elle est, une déception pourrait lui être fatale!... Et pourtant la fin de cette malheureuse Pélagie... ces paroles que la sœur Louise m'a rapportées .. si c'était vrai... Elle a raison, ma pauvre sœur... Madeleine pourrait revenir... elle dort... allons vite!

Il sort par la grille.

SCÈNE II

CATHERINE, seule. Au moment où Marengo s'éloigne, Catherine qui a feint de s'assoupir, ouvre les yeux, regarde autour d'elle et se lève d'un air inspiré.

Parti!... Enfin! Il ne peut pas comprendre lui... il ne peut pas savoir... mais moi... je comprends et je sais... parce que moi, j'ai mes voix qui me parlent. Elles me l'ont dit... la lettre est ici... cachée... Mais Dieu ne peut pas tout faire... Il m'inspire... Seulement, il faut que je trouve... C'est ma mission... à l'intérieur, il n'y a rien... les meubles, les armoires, j'ai tout fouillé... Parlez, mes voix... C'est ici? Oui...

je vous comprends, dans ce jardin... mais où?... Allons, à l'œuvre! (Scène muette. — Elle regarde autour d'elle et commence par se précipiter sur les vases du perron. — Elle arrache les fleurs, enlève la terre. — Rien. — Elle s'anime de plus en plus, va saisir une bêche et fouille au pied d'un gros arbre. Rien. — Elle s'arrête découragée, fatiguée et essuie les gouttes de sueur qui perlent sur son front. — Puis tout à coup, ses yeux fiévreux se fixent sur la statue qui est dans le massif de gauche, la statue du Silence. — Elle s'arrête.) Ah! lui, il me fait signe qu'il sait... et que je dois me taire... Oui!... oui!... Je comprends!... Chut!... (Elle met un doigt sur sa bouche et reproduit le geste de la statue.) C'est toi... c'est lui qui la possède la lettre! Oui... Tu me la gardais!... Attends!...

Elle ébranle, doucement d'abord, puis violemment la statue qui tombe et chancelle sur sa base. D'un dernier effort, elle la précipite. — La statue se brise à ses pieds, lorsque Marengo reparaît et s'élance vers Catherine.

SCÈNE III

CATHERINE, MARENGO, puis FRANÇOISE.

MARENGO.

Malheureuse!... Que fais-tu?

CATHERINE.

Laisse-moi.. je la tiens... elle est là! (Elle regarde sous le socle d'où est tombée la statue.) Rien! Rien encore! (Elle se met à sangloter.) Oh! Dieu ne veut pas!... Dieu ne veut pas!

MARENGO, à part.

Pleure, va, pleure! (Appelant.) Françoise! Françoise!... (La bonne paraît.) Reconduisez votre maîtresse dans sa chambre... et tâchez qu'elle prenne un peu de repos... jusqu'à l'heure du déjeuner...

FRANÇOISE, avec un geste de découragement, va au-devant de Catherine, la soutient et l'emmène dans le pavillon. Marengo fait un signe affirmatif, Françoise accompagne Catherine qui se laisse emmener comme une enfant.

CATHERINE, murmurant en sortant :

Les voix... les voix m'ont menti !...

SCÈNE IV

MARENGO, puis NARCISSE.

MARENGO.

Toujours ainsi !... Chaque jour, elle semble guérie... Je crois l'avoir ressaisie... et chaque jour, elle m'échappe ! (Essuyant une larme.) Pauvre femme !... Et moi toujours sans nouvelles... pas de lettres à la poste restante !... Ces démarches, ces recherches auront été stériles...

NARCISSE, dehors la grille, il sonne.

M. Morimbeau, dit Marengo, s'il vous plaît?

MARENGO.

C'est ici, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer... (Narcisse entre. Il est vêtu à la dernière mode anglaise et porte des favoris.) Mais je ne me trompe pas... mais oui !... C'est... Comment, c'est toi, clampin !

Il le prend dans ses bras.

NARCISSE, l'embrassant.

Eh ! parbleu, mon oncle !... Qui voulez-vous que ça soit?...

MARENGO.

Toi... à Paris... Qu'est-ce que cela veut dire?

NARCISSE.

Cela veut dire que vous voyez en moi l'associé de la maison de Banque et de Commission Saint-Tropez, Evrard, and C°, de Melbourne. C'est moi qui suis C°.

MARENGO.

C'est toi qu'es « C° »?

NARCISSE.

Depuis seize mois, depuis votre départ, mon oncle. Le vicomte et Michel m'ont associé à leurs affaires. Je vous l'avais bien dit que je finirais par être un grand banquier. Et même, comme nous avons besoin d'un caissier, vous savez, j'ai pensé à vous, je vous remmène...

MARENGO.

Moi!... mais je ne saurai jamais...

NARCISSE.

Allons donc! Vous avez assez longtemps battu la caisse pour savoir la tenir... Mais ce n'est pas tout ça... Ma tante, où est-elle?...

MARENGO.

Elle est là-haut... elle dort!... Mais Madeleine... mais Michel... qu'en as tu fait?...

NARCISSE.

Arrivés avec moi hier... Ils sont ici à deux pas dans le bois.

MARENGO.

Madeleine, ici?

NARCISSE.

Oui, c'est Laurent qui nous a donné votre adresse. (Il a fait signe dans le fond.) On vous attend là, pour se montrer.

MARENGO.

Madeleine, en France, mais c'est une imprudence, une folie sans nom!

SCÈNE V

Les Mêmes, MADELEINE, MICHEL, qui ont paru au fond.

3 MADELEINE.

Ah! mon oncle... je n'en pouvais plus... Un an sans nouvelles de ma mère... sans ces lettres chéries, qui, à défaut d'elle-même, m'apportaient au moins un peu de sa tendresse et de son cœur. Je ne savais même plus si elle était vivante. Je suis partie.

4 MARENGO.

Mais vous, Michel, vous auriez dû la retenir, l'empêcher...

2 MICHEL.

Ah! j'ai tout fait pour cela... Mais comment lutter?... Elle serait morte d'inquiétude... d'angoisses... et moi-même... moi qui avais tant besoin du pardon de sa mère... moi aussi, je commençais à désespérer...

MARENGO.

Mais vous avez reçu des lettres de moi...

1 NARCISSE.

Oui, mon oncle, mais rien d'elle.

MICHEL.

Nous avons craint que vous ne cachiez quelque terrible vérité.

MARENGO, à part, tressaillant.

La vérité?... Comment la leur dire?

MICHEL.

Et madame Catherine, où est-elle ?

MADELEINE.

Que s'est-il passé ?

MARENGO, cherchant ses mots.

Elle a été souffrante, malade même, bien malade.

MADELEINE.

Ah ! mais aujourd'hui ?

MARENGO.

Aujourd'hui... elle va mieux... un peu mieux. Elle repose en ce moment !

MADELEINE.

Mon Dieu ! attendre encore pour l'embrasser...

NARCISSE.

Pauvre chère tante !... Alors, c'est ici, dans cette maison, qu'elle habite depuis notre départ...

MARENGO.

Depuis votre départ, oui... (A part.) Oh ! s'ils savaient ! (Haut.) Mais ne perdons pas de vue le danger qui menace Madeleine.

MADELEINE.

Le danger ? Ah ! je n'en connais plus quand il s'agit de revoir ma mère !

SCÈNE VI

LES MÊMES, UNE BONNE, puis LE CHEF DE LA SURETÉ.

LA BONNE, à Marengo.

Monsieur Marengo, c'est un monsieur qui veut vous

parler. (Elle remet une carte.) Il est entré par la porte de la ruelle.

MARENGO, lisant.

Le chef de la police de sûreté !

MADELEINE.

Ah !

TOUS.

Le chef de la sûreté !

MARENGO.

Ne bougez pas !

LE CHEF, entrant.

Je vous demande pardon de vous déranger, monsieur, mais la mission que j'ai à remplir...

Il fait un geste d'hésitation en montrant les autres personnages.

MARENGO.

Vous pouvez parler, monsieur, devant ma nièce et mon neveu...

LE CHEF.

Vous savez, monsieur, ce qui m'amène. L'instruction reprise au sujet de la mort de cette jeune femme au théâtre, il y a six ans.

Madeleine se cache la tête dans ses mains.

MICHEL, à part.

Mon Dieu !

MARENGO.

Eh ! bien?

LE CHEF.

Les doutes que l'on a éveillés au sujet de la culpabilité de la personne condamnée...

MADELEINE, à son oncle.

On avait condamné quelqu'un?

MARENGO.

Oui... Eh ! bien ?

LE CHEF.

Ces doutes sont devenus aujourd'hui des certitudes, nous savons à n'en plus douter, que le châtiment a frappé une innocente...

MADELEINE, à son oncle.

C'est une femme qui avait été condamnée ?

MARENGO.

Oui... oui...

LE CHEF.

Et la seule coupable, nous la connaissons.

Mouvement général.

MADELEINE, à part.

Je suis perdue ! (Haut.) Eh ! bien prenez-la donc, monsieur !

Elle va pour se livrer, Marengo lui saisit la main avec force et arrête la phrase sur les lèvres.

LE CHEF.

A celle-là, madame, la justice n'avait pas de comptes à demander... car c'était...

TOUS.

C'était ?

LE CHEF.

C'était la victime elle-même.

MADELEINE.

Elle-même !

MARENGO.

Ah ! je le savais bien !

LE CHEF.

Vous aviez raison, monsieur ; les dernières paro-

les prononcées, avant de mourir, par la femme Pélagie Evrard, à la prison de Clermont...

MICHEL, à part.

Pélagie !

LE CHEF.

La mourante avait dit vrai, c'est dans son dernier domicile qu'on a retrouvé à grand'peine ces preuves qu'elle n'avait pas eu la force de fournir à ses derniers moments.

MARENGO.

Et ces preuves?

LE CHEF, lui donnant une lettre.

Les voici. Ce billet où, avant de boire le poison, la malheureuse jeune femme s'accuse elle-même de sa mort.

MADELEINE, à demi-voix.

S'accuse elle-même !

MARENGO, de même.

Tais-toi, je te dis!

LE CHEF.

Il est adressé à M. Michel Evrard.

MICHEL.

A moi! (Il parcourt rapidement la lettre.) Ah!

Il la tend à Madeleine qui la lit pendant que Marengo et Narcisse lisent par dessus son épaule.

MARENGO et NARCISSE.

Pauvre femme !

MADELEINE, stupéfaite, se retourne vers Michel qui lui tend les bras.

Michel! Michel!...

MICHEL.

Madeleine !

Madeleine se voile le visage de ses mains pendant que Michel la tient embrassée.

LE CHEF, à Marengo.

Vous avez là, monsieur, dans ces preuves reconnues irrécusables, le moyen de poursuivre une réhabilitation certaine.

MARENGO.

Ah! comment jamais vous remercier, monsieur, pour votre dévouement, pour votre bonté.

LE CHEF.

C'est vous, monsieur, qui nous avez facilité notre tâche. Nous n'avons fait que notre devoir et soyez sûr que si nous sommes heureux de découvrir un coupable, nous le sommes mille fois plus encore quand il nous est donné de faire rendre à un innocent la réparation que lui doit la justice... Je me tiens à votre disposition, monsieur.

Il sort par la grille du fond.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins LE CHEF DE LA SURETÉ.

MADELEINE, à Marengo qui redescend.

Une réhabilitation, a-t-il dit?... une... mais qui donc a été condamné?...

MICHEL.

Mon Dieu, j'ai peur de comprendre!

NARCISSE.

Est-ce que ce serait?... Ah! ce n'est pas possible!

Un silence, tous les regards se dirigent du côté de la maison où est Catherine.

MARENGO.

Cela est plus que possible, mes amis, cela est vrai!... Elle s'est fait condamner à ta place!

MADELEINE,

Ma mère!... Ah! (Elle pousse un cri terrible et tombe dans les bras de Michel.) Ah! je suis une misérable!

MARENGO.

Non, Madeleine... mais elle, c'est une sainte! Sois forte, mon enfant, il s'agit de sauver ta mère à ton tour.

MADELEINE, faisant un effort sur elle-même.

La sauver?

MARENGO.

Oui... car tu ne sais pas tout... Du courage, mes enfants!

MICHEL.

Mais parlez donc, mon oncle!

MARENGO.

Eh! bien, après cinq années de souffrances... pendant lesquelles la pauvre femme nous cachait pieusement son martyre,... elle a été graciée... mais, à cette terrible épreuve, elle a laissé sa raison!

NARCISSE.

Folle!...

MARENGO.

Folle!... Comprenez-vous pourquoi je ne vous ai pas jetés immédiatement dans ses bras?... C'est que dans ce pauvre esprit égaré, dans ce pauvre cœur brisé, il n'y a plus aujourd'hui qu'une pensée: retrouver la preuve de l'innocence de sa fille!... Il n'y a plus qu'un rêve: vous cacher à jamais les tortures de son dévouement!

MADELEINE.

Ma mère! Ma pauvre mère!

MICHEL, l'étreignant.

Et c'est moi !... moi qui...

Il pleure.

MADELEINE, lui fermant la bouche par un baiser.

Non !

NARCISSE.

Mais maintenant... maintenant que nous l'avons cette preuve...

MARENGO, après un moment de réflexion.

Ecoutez... Il faut demander au ciel un miracle!... Dans la triste expérience que j'ai faite en soignant ma pauvre Catherine, j'ai appris bien des choses, allez, sur ces étranges maladies-là. Nous allons reconstruire à ses yeux le bonheur qu'elle a perdu!

MICHEL.

Que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Je comprends, mon oncle... Tenez, par exemple, la bonne table de famille où elle était si heureuse au milieu de nous... Si nous la dressions sous ces arbres?

MARENGO.

C'est cela! Allons! Tu as toujours eu de bonnes idées, toi... Les affaires ne t'ont pas tout pris... Ne perdons pas un instant... Allons, Michel, Madeleine, vite à la besogne! (On met les chaises et on tire la table.) Toi, Narcisse, viens chercher tout ce qu'il faut dans le buffet ici...

Il disparaît avec Narcisse au rez-de-chaussée.

MADELEINE.

Je ne comprends pas bien ce que veut faire notre oncle, Michel, mais j'ai peur...

MICHEL.

Je devine, moi... ne crains rien!... Madeleine... Dieu nous protègera.

NARCISSE, revenant.

Voilà le commencement. (Madeleine et Michel mettent la nappe. Narcisse place les assiettes.) Comme au bon temps!

MARENGO, apportant les couteaux et les fourchettes.

Et voilà le reste! (Tout le monde s'empresse à mettre le couvert.) Et surtout, Madeleine, Michel, du sang-froid. Songez, mes enfants, qu'il faut que vous ayez l'air d'avoir déjà embrassé votre mère hier... et qu'un regard, une étreinte, pourrait tout faire échouer... Doucement les baisers, Madeleine! Ah! ce sera dur, mais il le faut.

On a fini de mettre le couvert.

NARCISSE.

C'est fait!

MARENGO.

Bien... asseyez-vous tous! Toi, Madeleine, à droite de cette place vide, sa place à elle... vous, Michel, à sa gauche; nous deux, Narcisse et moi, à vos côtés... C'est cela... Etes-vous prêts?

MADELEINE.

Un instant, mon oncle, je vous en prie! Ah! je tremble! La revoir! La revoir ainsi!

MARENGO.

Pense à ce qu'elle a souffert pour toi... Et du courage!

MADELEINE.

J'en aurai. Vous pouvez l'appeler. Je suis prête.

MARENGO.

Maintenant que Dieu nous aide! (Allant à la porte de la maison.) Catherine! Catherine!

CATHERINE, dans la maison.

Hein ?... Quoi ?

MARENGO.

Eh! bien?... Le déjeuner est prêt. Descends donc... nous n'attendons que toi, Madeleine et Michel s'impatientent et Narcisse a une faim!

CATHERINE, dont la voix s'est rapprochée, mais qui est encore dans la maison.

Qu'est-ce que tu dis ? Madeleine ?... Michel ?

Elle apparaît à la petite porte. Marengo lui masque la table.

MARENGO.

Eh bien, oui ? parbleu ! Dirait-on pas que cela t'étonne!... Tu vois bien qu'on n'attend plus que toi.

Il démasque la table. Madeleine et Michel, l'air souriant et craintif à la fois, font un geste d'invite à leur mère.

CATHERINE, reculant.

Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que c'est... Madeleine? mon enfant ?... Michel!... Narcisse ! Mon Dieu ! Est-ce que je deviens folle, à présent, moi !

MADELEINE, à part.

Ah ! je ne peux plus ! je ne peux plus !

MICHEL, à part.

Du courage !

MARENGO.

Mais, qu'est-ce que tu as donc, ma sœur ? Ma parole d'honneur, tu les regardes comme si tu ne les avais pas encore vus depuis deux jours qu'ils sont ici... Dieu merci ! Tu l'as pourtant assez embrassée, ta Madeleine. Tu ne voulais pas m'en laisser...

CATHERINE.

C'est un rêve !... Oui, je rêve. (Elle fait un geste comme pour écarter un mirage.) C'est bien elle ! c'est bien elle ! (Elle l'embrasse en sanglotant.) Ici ? Comment êtes-vous ici ?

NARCISSE, bas à Madeleine.

Ça va bien... ça va bien! (Haut.) Mais vous le savez bien, ma tante!...

MARENGO.

Ils te l'ont assez raconté avant-hier... Il était tout naturel que Madeleine revînt, puisqu'elle ne court plus aucun danger... (Mouvement de Catherine.) Dame!... depuis que Michel nous a remis cette lettre... qui prouve que c'est la pauvre Pompon elle-même qui s'est...

CATHERINE, dont la raison recommence à s'égarer.

La lettre!... Oh! oui!... la lettre. On ne la trouvera pas!... Elle est perdue! perdue!

MARENGO, très calme.

Comment, perdue!... Je l'ai toujours là, dans ma poche. (Il la tire.) Tu la connais pourtant... Allons, Michel, il faut la lui relire encore! (Bas à Michel.) Allons! Michel! c'est son salut à elle! c'est votre pardon à vous!...

MICHEL, lisant avec douleur.

« Michel, je suis le seul obstacle de ton existence. Je » disparais. Arrache de ta vie la triste page où mon » nom est écrit; et reprends vers le bonheur légitime, » le seul vrai, la route droite que je te fais libre. » Adieu! Et pense quelquefois à la pauvre Pompon, » qui t'aime au point de vouloir que tu l'oublies! »

CATHERINE.

Pauvre enfant!... Oui!... Oui!... Oui!... (Eclatant en sanglots.) Ah! soyez béni, mon Dieu!... Soyez béni!

MADELEINE.

Ma mère!... Ma mère!

NARCISSE, à demi-voix.

Ah! décidément, mon oncle! Il n'y a rien de tel que les médecins militaires!

MARENGO, à Madeleine.

Mais n'oublie pas, Madeleine, ce que tu m'as promis...

MADELEINE.

Oui! oui! qu'elle ignore toujours!

MARENGO, à Catherine.

Eh bien?... Tu es heureuse?

CATHERINE.

Oui... Mais qu'elle ne sache jamais! (A Michel.) Demain, Michel, nous irons ensemble porter des fleurs sur la tombe de la pauvre Pompon!

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT et PEPIN.

LA VIE MUETTE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur la scène de « l'Œuvre », le 27 novembre 1894.

DU MÊME AUTEUR

CONTES POUR LES ASSASSINS
1 volume.

NOUVELLES PASSIONNÉES
1 volume.

L'IMAGE
Pièce en 3 actes. 1 volume.

EN PRÉPARATION

LES MAITRES-CHANTEURS
Comédie en 3 actes.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

MAURICE BEAUBOURG

LA VIE MUETTE

DRAME EN QUATRE ACTES

A mon père.

M. B.



PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS, 8, 9, 10, 11
PALAIS-ROYAL

1894

PERSONNAGES

M. DE MEYRUEIS.	M. LUGNÉ-POE.
LOUIS, } ses enfants	Mlle GEORGETTE LOYER.
DENIS, }	Le petit PAUL NIVARD.
TINGUY, vieux domestique.	M. JABLIN.
MADAME DE MEYRUEIS.	Mlle BERTHE BADY.
LINE, jeune femme de chambre. . .	Mlle ELYAME.

La scène est au château de Meyrueis, de nos jours.

Pour la mise en scène s'adresser à Lugné-Poe,
à l' « Œuvre », 23 rue Turgot.

LA VIE MUETTE

ACTE PREMIER

(Une grande salle du château de Meyrueis. — Au fond une croisée à quatre vantaux donnant sur une terrasse d'où l'on domine la campagne. — Il fait nuit quand le rideau se lève. — M. de Meyrueis, puis Tinguy, entrent par la gauche.)

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE MEYRUEIS, TINGUY

M. DE MEYRUEIS

Apporte la lumière.

TINGUY

Voilà, monsieur. (*Tinguy entre avec une lampe.*)

M. DE MEYRUEIS

Pose cette lampe sur cette table, sur ce guéridon. (*M. de Meyrueis s'arrête un instant, puis :*) Ouvre cette croisée. Donne de l'air. On étouffe ici.

TINGUY

Si j'ouvre, le vent éteindra la lumière.

M. DE MEYRUEIS

Ouvre quand je te le dis. (*Tinguy ouvre les deux premiers battants. M. de Meyrueis se dirige vers la fenêtre.*) Où trouves-tu du vent ? Pas une feuille ne bouge. Les sapins sont immobiles. On sent une chaleur moite, une calotte de plomb sur la tête.

TINGUY

Il y avait pourtant du vent tout à l'heure.

M. DE MEYRUEIS

Il n'y en a plus.

TINGUY

Il aura cessé un instant. Il va reprendre. De gros nuages roulent.

M. DE MEYRUEIS

Oui, il y a des nuages. (*Après plusieurs allées et venues.*) Tinguy ?

TINGUY

Monsieur.

M. DE MEYRUEIS

Tu n'as pas enfermé les chiens au chenil ?

TINGUY

Si, monsieur.

M. DE MEYRUEIS

On les entend hurler.

TINGUY

Je n'entends rien.

M. DE MEYRUEIS

Tu les entends. Ne me réponds pas. Je te dis que tu les entends. (*Tinguy referme machinalement un

battant de la fenêtre.) Voilà que tu pousses encore la fenêtre ! Te l'ai-je commandé ? On dirait vraiment que tu t'ingénies à m'irriter. Va-t'en. Laisse-moi ! (*Il se jette sur un fauteuil.*)

TINGUY, *s'éloignant, peiné.*

Je m'en vais, monsieur.

M. DE MEYRUEIS, *plus doux.*

Où vas-tu ! Pourquoi me laisses-tu seul ?

TINGUY, *s'arrêtant.*

Je reste.

M. DE MEYRUEIS

Dis donc, Tinguy ? Il n'est venu personne tandis que j'étais sorti ?

TINGUY

Personne.

M. DE MEYRUEIS

Tu en es bien sûr ?

TINGUY

Sûr.

M. DE MEYRUEIS

Sans doute tu as raison. D'ailleurs c'est ainsi chaque jour que Dieu fait. Tout le monde s'est peu à peu éloigné, déshabitué du château. On voyait encore quelques amis. Ils ne viennent plus, eux non plus.

TINGUY

Voilà très longtemps qu'on n'est venu.

M. DE MEYRUEIS, *se levant.*

Il n'y a que les braconniers qui viennent et qui escaladent les murailles.

TINGUY

Oui.

M. DE MEYRUEIS

On retrouve leurs empreintes, mais on ne les retrouve pas.

TINGUY

Pas plus tard qu'hier j'en ai retrouvé de nouvelles.

M. DE MEYRUEIS

Où ?

TINGUY

Dans la partie du bois qui est derrière l'orangerie.

M. ME MEYRUEIS

Derrière l'orangerie ! Tu te rappelles la fois que j'y aperçus un homme caché, qui disparut à mon approche.

TINGUY

Hier, ce devait être le même.

M. DE MEYRUEIS

Ah ! ce braconnier de l'orangerie. Si je le tenais au bout de mon fusil. Tiens... comme une pie au haut d'un arbre...

TINGUY

On le tuerait !

M. DE MEYRUEIS

Tais-toi, Tinguy... On ne doit pas tuer... Il faut attendre... Je suis fatigué... Je vais m'asseoir au bord de la terrasse... me reposer... (*Il s'assied au bord de la terrasse.*) Cette nuit est chaude, désespérante. (*Comme Tinguy est de nouveau sur le point de sortir.*) Ecoute ici...

TINGUY

Quoi, monsieur?

M. DE MEYRUEIS

Plus près de moi, tout près...

TINGUY, *se rapprochant.*

Que voulez-vous?

M. DE MEYRUEIS

C'est cela... (*Le regardant dans les yeux et d'une voix intense.*) Tinguy... Madame de Meyrueis?

TINGUY

Madame de Meyrueis...

M. DE MEYRUEIS

Oui... Tu saisis?... Madame de Meyrueis?

TINGUY

Eh bien, monsieur...

M. DE MEYRUEIS

Où est-elle?... Que fait-elle?...

TINGUY

Je ne sais... Elle va venir... Elle est allée coucher les enfants...

M. DE MEYRUEIS

Coucher les enfants... Dans sa position!... Je lui avais recommandé de n'en rien faire!... Il lui faut du repos... Elle ne comprend donc pas qu'il lui faut du repos?... Line suffisait... Pourquoi ne laisse-t-elle pas Line les coucher?

TINGUY

Elle aura désiré être là... Elle aime tant ses deux petits garçons.

M. DE MEYRUEIS

En effet, elle les aime beaucoup.

TINGUY

Elle aimera le troisième comme les autres.

M. DE MEYRUEIS

Oh ! mieux !... Certes, beaucoup mieux, Tinguy... Elle l'aimera follement... On le croirait existant dejà tant elle en parle... On ne le connaît pas encore, mais on le rencontre partout... Georges... Georges... Il s'appellera Georges... C'est singulier... comme moi-même !...

TINGUY

Oui, il s'appellera Georges...

M. DE MEYRUEIS, *avec une violence de douceur.*

Que je suis heureux !... Que je suis heureux !... Ce fils qui aura mes traits, mon nom !... Mon fils, entends-tu, mon fils !... Regarde-le qui s'avance avec ses cheveux blonds, sa tête d'ange, et ce... nimbe... cette... robe d'or... car, n'est-ce pas véritablement une robe d'or que l'amour insensé de sa mère lui tisse ?... « Papa !... » Et le voilà qui ouvre ses bras menus... menus... mais si forts déjà... forts ainsi que des étaux... que des tenailles... m'étreignant la figure... m'enlaçant, m'étouffant !... (*Avec une répulsion insurmontable.*) Ha !...

TINGUY

Monsieur !...

M. DE MEYRUEIS

Tu es encore ici !... Comment oses-tu rester ici ?...

Va-t'en !... Va-t'en !... Mais va-t'en donc !... (*Tinguy s'en va.*)

SCÈNE II

M. DE MEYRUEIS

Qu'est-ce que je dis ?... Je ne sais plus... Qu'est-ce que j'ai ?... Aujourd'hui je me suis promené sous les arbres... J'ai marché droit devant moi... tout droit... Rien ne me plaisait, ne m'intéressait... Si, je me sentais devenir cruel !... Je désirais faire souffrir autour de moi... Je trouvais qu'on ne souffrait pas assez !... Ah ! cette lampe éclaire à peine, et elle m'éborgne, elle m'aveugle... (*Il éloigne la lampe.*) Autrefois j'étais un petit enfant innocent, disant ce qu'il avait par la tête... chantant dans le vent !... J'ai changé... Je ne chante plus... Je ne parle guère davantage... ou si je parle...

SCÈNE III

M. DE MEYRUEIS, LINE, *qui vient d'entrer sans qu'il l'entende.*

M. DE MEYRUEIS

Qui va là ?

LINE, *riant.*

Hi ! Hi !...

M. DE MEYRUEIS

C'est toi, Line ?

LINE

Hi !... Hi !... Oui, monsieur, c'est moi...

M. DE MEYRUEIS

C'est toi... Eh bien, où es-tu passée ?... où es-tu passée ?...

LINE

Je suis là, monsieur, près de la fenêtre...

M. DE MEYRUEIS

Près de la fenêtre?

LINE

Mais non, monsieur, du côté du secrétaire.

M. DE MEYRUEIS

Ah, oui! Il me semble t'apercevoir du côté du secrétaire.

LINE

Là, là. Dans l'ombre du rideau.

M. DE MEYRUEIS

Je te vois tout à fait maintenant dans l'ombre du rideau.

LINE

Je prépare la chaise-longue de madame. Je mets des coussins.

M. DE MEYRUEIS

Madame va venir?

LINE

Elle finit de coucher les enfants.

M. DE MEYRUEIS

Je sais.

LINE

Elle s'est un peu attardée parce que le petit Louis ne voulait pas la laisser partir. Il lui avait passé les bras autour du cou, lui coulait la tête sur la poitrine, la suppliant de dormir à ses côtés.

M. DE MEYRUEIS

Le petit Louis lui avait passé les bras autour du cou?

LINE

Et le petit Denis, qui finissait sa prière, disait : « Comment il est fait le bon Dieu du ciel? Il doit être comme toi, ma maman. »

M. DE MEYRUEIS

Le petit Denis disait que sa maman était le bon Dieu du ciel?

LINE

Oui!

M. DE MEYRUEIS

Et le petit Denis et le petit Louis n'ont rien dit pour moi?

LINE

Non, monsieur, ils n'ont rien dit.

M. DE MEYRUEIS

Tais-toi Line, ils ont dit quelque chose... tu ne te rappelles pas. Tu ne te rappelles jamais ce que tu devrais te rappeler. Tu n'es qu'une enfant, toi aussi.

LINE

Si monsieur, je me rappelle. Même madame leur

a demandé : « Ne souhaitez-vous rien pour votre papa? » Et ils ont répondu : « Bonsoir, dis-lui bonsoir! » Mais ils étaient si drôles en disant cela, si embarrassés, que tout d'un coup j'ai vu comme deux larmes poindre dans les yeux de madame.

M. DE MEYRUEIS

Tu as vu poindre deux larmes dans les yeux de madame?

LINE

Deux larmes...

M. DE MEYRUEIS, *d'une voix rauque.*

Allons!

LINE, *effarée.*

C'est vrai. Pourquoi vous rapprochez-vous ainsi? Pourquoi me regardez-vous? Puisque je vous dis que c'est vrai!... Qu'y a-t-il d'étonnant?... Vous me faites peur!... Vous me faites peur!... (*Elle se sauve par la droite.*)

M. DE MEYRUEIS, *seul.*

Line... Line... Où vas-tu?... Encore disparue!... Tu es donc un sylphe, un lutin, Line?... Tu te trouvais là tout à l'heure... Voici que je cesse de te voir... Que cela signifie-t-il? Tu dis que je te fais peur?... Line... Line... Ah Dieu!... Ah Dieu!... Ah!... (*Il sort exaspéré par le côté opposé à Line.*)

SCÈNE IV

MADAME DE MEYRUEIS, LINE. *La scène reste vide un instant, puis Line rentre, précédant madame de Meyrueis.*

LINE, *à mi-voix.*

Il est parti... Je ne le vois plus... Figurez-vous, madame, qu'il devenait effrayant à un point...

MADAME DE MEYRUEIS

Effrayant?...

LINE

Tandis que je lui parlais des enfants, il s'approcha de moi avec des yeux tellement étranges que je me sauvai.

MADAME DE MEYRUEIS

Tu es folle, Line... Pourquoi exagérer les choses?... Il en est assez de terribles...

LINE

Je n'exagère rien... Même ses yeux étaient plus qu'étranges, bien plus qu'étranges... et si j'osais... Tenez, madame, vous rappelez-vous ceux de ce Marcou... de ce Marcou... qui avait tué...

MADAME DE MEYRUEIS

M. de Meyrueis est bon... Souviens-toi que M. de Meyrueis est bon... Tu n'as pas à le juger.

LINE

Pardon... madame. .

MADAME DE MEYRUEIS, *plus doucement.*

As-tu préparé la chaise-longue?

LINE

Elle est près de la fenêtre avec les coussins.

MADAME DE MEYRUEIS

Il fait chaud. Je manquerai d'air. Pousse-la sur la terrasse.

LINE

Je vais la pousser.

MADAME DE MEYRUEIS

A côté de la balustrade. C'est cela. (*Elle pousse également la chaise-longue.*)

LINE

Ne m'aidez pas. Vous êtes souffrante.

MADAME DE MEYRUEIS

Ça ne me rendra pas plus souffrante.

LINE

Là. Etendez-vous maintenant. Voilà de la fraîcheur. (*Madame de Meyrueis s'étend sur la chaise-longue.*)

MADAME DE MEYRUEIS

Je ne la sens guère... J'ai la tête lourde... Dénoue mes cheveux.

LINE, *lui dénouant les cheveux.*

Je vais les dénouer, madame... Comme ils sont longs. Votre figure paraît toute pâle dans la nuit.

MADAME DE MEYRUEIS

Je dois être pâle en effet. Je suis fatiguée.

LINE

Votre fatigue passera. De belles couleurs vous viendront.

MADAME DE MEYRUEIS

Tu es gentille, Line ; tu cherches à me distraire, à me donner de la joie.

LINE

Quoi de plus naturel ? Ne m'en avez-vous pas donné, vous ? Ne m'avez-vous pas élevée ?

MADAME DE MEYRUEIS

Oui.

LINE, *s'agenouillant devant elle.*

Aussi vous aimé-je.. vous aimé-je bien.

MADAME DE MEYRUEIS

Tu dois t'ennuyer près de moi ?

LINE

Pourquoi ? Je cherche à vous faire plaisir. Et je vous l'ai dit.. j'ai mes petits secrets.

MADAME DE MEYRUEIS, *souriant.*

Voyez cela. Elle songe déjà à ses fiançailles.

LINE

Oh, madame !

MADAME DE MEYRUEIS

Tu n'as point à rougir. Je les connais tes secrets de douceur. A bientôt ton mariage, Line. Dépêche-toi. Aime-vite... car plus tard...

LINE

J'aime !

MADAME DE MEYRUEIS

La vie est morne. Ceux qui y vivent, y vivent de pénible façon. On souffre plus tard !

LINE

Souffrir! Pourquoi? N'avez-vous pas vos enfants?

MADAME DE MEYRUEIS

Ils deviendront des hommes. Leurs yeux d'innocents se terniront.

LINE

Non! Ils resteront des innocents, des innocents!

MADAME DE MEYRUEIS

Ah! Line!

LINE

Et puis, madame... on ne sait pas. ... Il arrive des choses si surprenantes. Peut-être que M. de Meyrueis...

MADAME DE MEYRUEIS

Ne parle pas de M. de Meyrueis... Je te l'ai défendu...

LINE, *après une courte pause.*

Je sais pourquoi vous me l'avez défendu...

MADAME DE MEYRUEIS

Non... Tu ne sais pas... Tu ne peux pas savoir... Tu es trop jeune... Pourquoi saurais-tu ce que j'ignore, moi?... Peut-être est-ce ceci?... Peut-être cela?... Vois-tu, il y a des douleurs que personne ne saura jamais, parce que les gens les renferment au plus profond d'eux-mêmes, et qu'il faudrait leur ouvrir le cœur pour les leur arracher... C'est un monde secret qu'on n'avoue pas...

LINE

Qu'on n'avoue pas!...

MADAME DE MEYRUEIS

Et l'on se lasse de vivre dans ce monde secret...

On se lasse de ne pas avouer... On voudrait revenir à la bonne vie, à la vie tranquille... On est prêt à crier à tue-tête ce qu'on cache si mystérieusement... Mais on se trouve sans force, on ne peut pas...

LINE

Sans force !

MADAME DE MEYRUEIS

Je te fais de la peine... Rassure-toi... Peut-être me trompé-je... Peut-être n'ai-je rien à crier après tout !... Qu'ai-je à crier ?... C'est inouï ce qu'une pauvre femme supporte !... Je voulais seulement te dire qu'il y avait comme un doute qui, depuis quelque temps, envahissait la maison... Un doute... Mais il s'évaporera cet affreux doute... Allons, Line... ma petite Line... ne t'inquiète pas... Monte dans ta chambrette... Regarde les fleurs s'ouvrir... le printemps verdir... Assieds-toi à ta fenêtre et chante des chansons.

LINE

Pauvre madame !... (*Elle lui baise légèrement la main et sort.*)

SCÈNE V

MADAME DE MEYRUEIS

MADAME DE MEYRUEIS

Non !... Ça ne peut plus durer !... J'ai assez de cette existence triste où je ne puis dire mon âme, m'absorbe continuellement en moi !... Ça devient une sorte de rêve... de songe délirant !... Je n'en

veux plus !... Je me révolte !... Non... Je ne serai pas tuée par ce que j'aperçois et qui ne cesse de s'accroître... Je serai heureuse. . J'aurai de la joie... Ah !... monsieur de Meyrueis !... pourquoi est-ce qu'il me semble que vous avez douté aussi atrocement de moi, ce qui fait que moi aussi j'ai douté de votre bonté ?... Que demeurons-nous l'un en face de l'autre, bras au corps, bouche à jamais scellée, tels deux muets ? Jusqu'où ça ira-t-il bientôt ? Monsieur de Meyrueis ! Monsieur de Meyrueis !... Le voici.

SCÈNE VI

M. DE MEYRUEIS, MADAME DE MEYRUEIS. *Silence prolongé; madame de Meyrueis est toujours dans sa chaise-longue sur la terrasse. M. de Meyrueis tourne dans la pièce. A un moment, ils disent quelques paroles de loin, sans se regarder, lentement,*

MADAME DE MEYRUEIS, *au bout de quelque temps.*

C'est vous, Georges, qui êtes entré ?

M. DE MEYRUEIS

Oui. C'est moi, Marie... Je range des objets dans le secrétaire.

MADAME DE MEYRUEIS

Ah !... bien !... (*Silence*).

M. DE MEYRUEIS

Comment allez-vous ce soir, Marie ?

MADAME DE MEYRUEIS

Mieux, je vous remercie...

M. DE MEYRUEIS

Et ces malaises ?...

MADAME DE MEYRUEIS

Ils sont passés... Je ne les ressens plus. (*Silence*).

M. DE MEYRUEIS

Vous avez été coucher les enfants tout à l'heure?...

MADAME DE MEYRUEIS

Oui. Il faisait tellement chaud que j'ai laissé leur fenêtre ouverte. D'ici, je vois leur veilleuse qui brûle et leurs rideaux jaunes qui flottent dans la nuit.

M. DE MEYRUEIS

Vous restez trop longtemps avec les enfants, Marie. Vous vous fatiguerez. Il vaudrait mieux, je vous l'ai dit cent fois, laisser Line les coucher. Vous êtes imprudente.

MADAME DE MEYRUEIS

Je suis mère et je les aime. Il faut que je les voie le plus possible. Personne ne saurait m'en empêcher.

M. DE MEYRUEIS

Qui donc vous en empêcherait? Quoi de plus naturel? C'est votre joie. Cela se comprend.

MADAME DE MEYRUEIS

C'est ma joie. (*Silence.*)

M. DE MEYRUEIS

Dans quelques semaines, vous aurez trois garçons autour de vous au lieu de deux. C'est un garçon que vous attendez, n'est-ce pas? Il aura des cheveux bouclés blonds, et il portera mon nom.

MADAME DE MEYRUEIS

Il aura des cheveux bouclés blonds et portera votre nom.

M. DE MEYRUEIS

Je le vois s'avancer, vêtu, comme d'une robe d'or que votre affection lui aurait tissée.

MADAME DE MEYRUEIS

Il s'avancerait vêtu d'une robe d'or, ainsi que vous le dites, si je savais la lui tisser, car il n'est pas d'or trop pur pour les petits anges que Dieu place autour de nous.

M. DE MEYRUEIS

Vous allez être heureuse de le bercer tout le jour entre vos bras, ainsi que vous le bercez déjà en vous.

MADAME DE MEYRUEIS

Je le berce en moi. Oui. C'est une sorte d'ivresse ! Il faut me le laisser bercer. (*Elle se déplace légèrement et penche la tête sur la balustrade. Silence*).

M. DE MEYRUEIS, *debout contre le montant de la fenêtre.*

Sans doute avez-vous raison... Vous paraissez fiévreuse ce soir... Pourtant, vous êtes toute blanche... Faites attention, je vous le répète... Dans votre état il y a des précautions à prendre... Vous n'en prenez pas...

MADAME DE MEYRUEIS

J'en prendrai.

M. DE MEYRUEIS

Vous avez dénoué vos cheveux.

MADAME DE MEYRUEIS

Je me sentais fatiguée. Je les ai laissés tomber sur mes épaules...

M. DE MEYRUEIS

Vous êtes singulière avec vos cheveux dénoués...

MADAME DE MEYRUEIS

Vous trouvez ? Pourquoi me regardez-vous ? Avec ces yeux dont vous regardiez tout à l'heure Line, qui a pris peur et s'est enfuie.

M. DE MEYRUEIS

Je ne comprends pas.

MADAME DE MEYRUEIS

Vous ne comprenez pas ? Je vais vous aider à comprendre, Georges... Voyez-vous, il y a toujours une pensée qui descend de vos yeux jusqu'au bord de vos lèvres, puis cette pensée meurt et vous ne dites rien... C'est comme moi... Il y a aussi quelque chose qui est cloué derrière mes lèvres ; et pour ce même motif, bien que vivant l'un à côté de l'autre, jamais ni l'un ni l'autre nous ne disons rien.

M. DE MEYRUEIS

Vous vous illusionnez, Marie... Nous parlons ainsi que chacun... Si je ne vous adresse pas de questions, c'est que je n'en ai pas à vous adresser.

MADAME DE MEYRUEIS

Vraiment ?

M. DE MEYRUEIS

Vraiment.

MADAME DE MEYRUEIS

Puissiez-vous ne pas vous tromper, Georges. (*Elle se recule un peu derrière le vantail de la fenêtre. Silence*).

M. DE MEYRUEIS

Je vais m'asseoir là... sur cette terrasse... en face de vous...

MADAME DE MEYRUEIS

Asseyez-vous... Aux premiers temps de nos noces, nous venions ici chaque soir prendre le frais.

M. DE MEYRUEIS, *s'asseyant.*

En effet, nous prenions le frais.

MADAME DE MEYRUEIS

Seulement, nous n'étions point comme aujourd'hui... Vous vous teniez moins loin de moi... Parfois même, je ne me trompe pas, vous vous asseyiez à mes côtés.

M. DE MEYRUEIS

A vos côtés.

MADAME DE MEYRUEIS

A cette époque il régnait une brise tiède... Le moindre souffle était d'une légèreté et d'une douceur que je ne retrouve plus...

M. DE MEYRUEIS

Oui.

MADAME DE MEYRUEIS

Vous souvenez-vous, Georges, des mille choses que nous disions jusqu'au milieu des nuits, sans nous lasser ?

M. DE MEYRUEIS

Je me souviens.

MADAME DE MEYRUEIS

Des fleurs que vous m'apportiez, qui embaumaient ? C'étaient des jacinthes...

M. DE MEYRUEIS

Encore.

MADAME DE MEYRUEIS

Du soir où nous nous promenions dans la campagne, tandis que des feux-follets nous précédaient ?

M. DE MEYRUEIS

Oui.

MADAME DE MEYRUEIS

Que j'eus peur !...

M. DE MEYRUEIS

Très peur.

MADAME DE MEYRUEIS

Je me serrais toute contre vous, vous suppliant de me protéger !...

M. DE MEYRUEIS

Contre moi...

MADAME DE MEYRUEIS

Nous étions heureux, alors !...

M. DE MEYRUEIS

Nous étions heureux...

MADAME DE MEYRUEIS

Nous étions des enfants !...

M. DE MEYRUEIS

Nous ne sommes plus des enfants, Marie...

MADAME DE MEYRUEIS

Vous voyez, Georges... J'ai beau désirer être heureuse et redevenir enfant, vous refusez de me suivre !...

M. DE MEYRUEIS

On ne redevient pas ce qu'on a été.

MADAME DE MEYRUEIS

Vous me parlez toujours du même ton froid. Vous n'éprouvez aucun plaisir à vous souvenir avec moi...

M. DE MEYRUEIS

Qu'y faire ?

MADAME DE MEYRUEIS

Décidément il y a bien une pensée, une pensée inexprimée entre nous, et elle me tourmente à un point que je ne saurais dire...

M. DE MEYRUEIS

Laquelle ?

MADAME DE MEYRUEIS

Je l'ignore... Mais je la sens toute sur ma vie... Elle m'a changé mon univers... Je glisse à sa suite en une atmosphère de folie et de mensonge où je ne respire plus...

M. DE MEYRUEIS

Enfin !...

MADAME DE MEYRUEIS

Dites ? Avez-vous quelque chose... quelque chose à me reprocher ?

M. DE MEYRUEIS

Non...

MADAME DE MEYRUEIS

Vous défiez-vous ?... Vous défiez-vous de moi ?

M. DE MEYRUEIS

Non...

MADAME DE MEYRUEIS

Vous m'en voulez?... Pourquoi m'en voulez-vous? Je ne vous en veux pas, moi...

M. DE MEYRUEIS

Non... non... non...

MADAME DE MEYRUEIS

Ne me suis-je toujours montrée bonne et dévouée pour vous?

M. DE MEYRUEIS

Certes...

MADAME DE MEYRUEIS

N'ai-je point été une épouse... fidèle?

M. DE MEYRUEIS

En effet...

MADAME DE MEYRUEIS

Georges... c'est d'une extrême gravité... Répondez à ma franchise, je vous en conjure... Georges... Est-ce que vous croyez... Est-ce que vous croyez... que je...

M. DE MEYRUEIS, *lui coupant la parole.*

Quoi?... Perdez-vous la tête?... Qu'insinuez-vous maintenant?... Je sais bien... qui vous êtes, et à quoi... m'en tenir sur vous!...

MADAME DE MEYRUEIS

Votre ton n'est guère semblable à vos paroles... Il y a des nuances, des inflexions dans votre voix qui me font bien du mal!...

M. DE MEYRUEIS

Des nuances... Des inflexions... Comment voulez-vous que je parle?...

MADAME DE MEYRUEIS

Tout ce que j'attends de vous ne vient pas! Le seul mot que j'attende de vous ne vient pas! Et quand je vous attends, ce n'est pas vous qui venez, c'est un autre! Je suis lasse de vous attendre...

M. DE MEYRUEIS

Vous ferez bien de vous arrêter, car, ainsi que vous le pressentiez tout à l'heure, je ne vous suis plus.

MADAME DE MEYRUEIS

Qui me rendra le beau temps parti? Que dois-je dire désormais pour que mes paroles témoignent de l'âme que j'ai gardée? C'est seulement cela que je voudrais, que vous sachiez que j'ai l'âme bonne! Je ne vous demanderais plus rien si j'étais sûre que vous le sachiez! (*Elle se rejette brusquement en arrière et l'on entend comme des sanglots étouffés.*)

M. DE MEYRUEIS

Vous divaguez tout à fait! Sans doute est-ce votre état la cause... Je vous excuse.

MADAME DE MEYRUEIS

Je divague, si vous voulez...

M. DE MEYRUEIS

Voyons, prenez un peu sur vous. Ne vous exaltez pas. Surtout, Marie, ma chère Marie, ne vous penchez pas ainsi... Vous allez tomber dans le fossé qui entoure le château!

MADAME DE MEYRUEIS

Je ne me penche pas. Laissez-moi. Je regarde la nuit. Je suis toute seule. Laissez-moi toute seule re-

garder la nuit! (*Elle renverse la tête en regardant le ciel*).

M. DE MEYRUEIS

Faites à votre gré. Persistez dans votre déraison. Je ne vous contrarierai plus. Je vais aussi regarder la nuit, tout seul, tout seul. (*Il renverse également la tête. Silence*).

MADAME DE MEYRUEIS

Les quelques étoiles qu'on apercevait ont disparu. Il y a de gros nuages qui viennent... Quand la douleur humaine est trop forte, le ciel se couvre!

M. DE MEYRUEIS

Allez-vous perpétuellement prononcer de ces phrases qui ne veulent rien dire? Je vous préviens que j'en ai assez! Et puis voilà maintenant que vous vous penchez tout le corps par-dessus la balustrade!

MADAME DE MEYRUEIS, *qui s'est encore rejetée en arrière.*

Je ne me penche pas. J'ai renversé comme vous la tête en arrière. Ce sont mes cheveux dénoués qui battent la muraille.

M. DE MEYRUEIS

Nous sommes à plus de dix mètres du fossé. Tinguy vous a prévenu de prendre garde, vous a répété que jadis quelqu'un s'était tué ici! Une chute serait mortelle, Marie, mortelle, vous m'entendez!

MADAME DE MEYRUEIS

Pourquoi voulez-vous que je tombe? Et quand je tomberais! Tout ce que je fais pour me prouver,

pour me manifester tombe aussi ! Serait-ce plus terrible si je tombais !

M. DE MEYRUEIS

Il ne s'agit pas de se manifester ! Il ne s'agit pas de plus terrible ! Pour la dernière fois, je vous demande de ne plus vous pencher ; c'est définitif, vous saisissez, pour la dernière fois !

MADAME DE MEYRUEIS

Puisque je vous dis qu'il n'y a rien à craindre... (*Appuyant.*) et que je ne crains pas de tomber !

M. DE MEYRUEIS, *furieux.*

Tenez, vous êtes folle... abominablement, irrémédiablement folle. Je rentre, puisque vous refusez de m'écouter.

MADAME DE MEYRUEIS

Faites ce que vous voudrez.

M. DE MEYRUEIS, *rentrant.*

Vous m'entendez bien. Je rentre. Je rentre.

MADAME DE MEYRUEIS

Rentrez.

M. DE MEYRUEIS

Vous pouvez vous pencher désormais... vous pencher autant que vous le souhaiterez. Je vais lire en attendant. (*Il s'installe près de la lampe et lit.*)

MADAME DE MEYRUEIS, *du dehors. On ne la voit presque plus. A peine l'extrémité de sa robe.*

Que c'est triste cette nuit qui descend par terre autour de moi ! (*Léger silence.*)

M. DE MEYRUEIS, *dans la pièce.*

N'oubliez pas de vous pencher, de faire tout votre possible pour tomber dans le fossé.

MADAME DE MEYRUEIS, *du dehors.*

Elle descend davantage. Elle me pénètre. Un vrai mur qui s'avance. (*Léger silence.*)

M. DE MEYRUEIS, *dans la pièce.*

Vous n'êtes pas encore tombée? Ah! vraiment! quel miracle! Extraordinaire!

MADAME DE MEYRUEIS

Je ne puis plus! C'est la terre tout entière que j'ai sur les épaules! Elle me pèse! cette nuit, elle me pèse! Elle me pousse... me pousse...

M. DE MEYRUEIS, *dans la pièce.*

Qu'est-ce que vous dites? Encore?

MADAME DE MEYRUEIS, *criant.*

Ha!...

M. DE MEYRUEIS, *se levant soudain et courant à la terrasse.*

Qui a crié? Marie? Marie? Vous ne répondez pas? Votre chaise est vide! Où êtes-vous?... Où êtes... Au secours! Elle est tombée! Qui apportera du secours! Je le disais bien qu'elle tomberait! Elle n'a pas voulu m'écouter! L'obstinée! La folle! Elle n'en fait jamais qu'à sa tête! Voilà des mois, des mois, qu'elle ne m'écoute plus! (*Se penchant dans le vide et cherchant à distinguer.*) Elle est bien tombée... On l'aperçoit en bas, ainsi qu'une petite tache noire. Elle parlait tout à l'heure. Maintenant! Alors. Alors... (*Il reste dans un profond silence, puis très bas.*)

Alors.. Oui... Oui. C'est peut-être la solution ! la solution ! (*Plus haut.*) Désormais ! Jamais ! Tant mieux Tant mieux ! Jamais peut-être on ne saura !... La scène de l'orangerie.. L'homme qui se dissimulait et la tenait serrée dans ses bras... L'enfant qui allait naître, qui était le fils de cet homme. Elle... Elle... Tous... Tous... disparus, anéantis !... Car il faut dire une fois la vérité, et cette épouse qui est là n'était pas folle ! Elle était comme les autres, une petite menteuse, et une odieuse petite criminelle, seulement ! Depuis que je l'aperçus derrière l'orangerie, dans d'autres bras, j'avais l'âme ravagée de même qu'avec un brandon, avec une torche... mais je ne la lui disais pas, car elle restait une sorte d'ensorceleuse qui m'en empêchait ! Oui, vraiment, mon pauvre sang dégouttait de moi comme d'un crible, tant elle m'avait piqué de coups de couteau, d'incisifs, de successifs coups de couteau ! Elle m'avait fait trop souffrir !... Tiens, déjà on ne l'entend plus. Je vais l'aller chercher. Je la porterai dans mes bras, ainsi qu'un objet sans valeur, car j'avais tout à fait cessé de l'aimer, tout à fait... Je la remonterai dans son lit, et, demain matin, si elle ne ressuscite pas... Elle ne le peut... On ne revient point d'une telle chute... Demain matin, je dirai à Line et à Tinguy que leur maîtresse est.. morte ! et m'agenouillant près de ce lit... afin que personne ne soupçonne jamais... je m'efforcerai de pleurer... de pleurer.

ACTE II

(Le parc près du château de Meyrueis. — A droite, les marches d'un perron, et, un peu en avant un banc. — Gazons, corbeilles de fleurs.)

SCÈNE PREMIÈRE

TINGUY, LOUIS, DENIS, *Louis et Denis descendent en courant le perron vers Tinguy.*

LOUIS, *dès le haut du perron.*

Elle est vivante, Tinguy ! Elle est vivante ! Elle est guérie !... Elle ne pouvait pas rester malade, puisque nous la soignions ! La voilà qui va descendre au jardin.

TINGUY

Quel bonheur ! Depuis trois mois ! Quel bonheur !

DENIS

Tinguy... Je l'ai vue tout debout tout à l'heure !... toute droite !... Elle qui était toute couchée... toute couchée.

TINGUY

Vraiment!...

LOUIS

Crois-tu... notre maman à nous... notre maman tombée de si haut... haut comme une tour!...

DENIS

Oh oui!... Oh oui!...

LOUIS

Notre maman étendue depuis des jours et des jours en son lit blanc.

DENIS

Elle ne remuait plus.

LOUIS

Qui a tant lutté qu'elle a fini par vaincre... le trépas, comme le chevalier dont tu parlas.

DENIS

Qui l'a tant vaincu que tu ne pourras pas la reconnaître?

LOUIS

Crois-tu qu'elle va revenir, que tu la retrouveras aussi souriante et belle dans la belle robe qu'elle portera?

DENIS

Dans sa belle robe, comme elle dit.

LOUIS

Il y avait trop longtemps, vois-tu, que nous marchions sur la pointe des pieds, que Line mettait son doigt sur sa bouche pour nous empêcher de faire du

bruit. Maintenant plus de doigt sur la bouche, de pointes de pieds ! Nous allons nous amuser.

DENIS

Plus de médecin... de remèdes. Nous allons nous amuser.

LOUIS

Tiens... dansons, Denis... comme des perdus, comme des fous.

DENIS

Dansons.

LOUIS, *à Tinguy.*

Toi avec nous. Donne-nous la main.

TINGUY

Mais...

LOUIS

Donne. Nous t'entraînerons.

TINGUY

Je ne suis plus jeune pour danser.

LOUIS

Alors, chantons.

DENIS

Chantons.

LOUIS

A la claire fontaine. Houpe là, là là. Houpe là.

DENIS

Non, Louis. Dans le jardin de ma blonde.

LOUIS

Non. La femme du meunier.

DENIS

La femme du meunier.

TINGUY

Vous n'y songez point. Si votre papa arrivait.

LOUIS

Notre papa. N'en parle pas. Il a la figure trop sombre depuis la chute de maman !

DENIS

Il a de trop mauvais regards.

LOUIS

Et puis il ne viendra pas par ici. Chantons.

DENIS

Il restera encore enfermé chez lui. Dansons.

LOUIS

Jouons plutôt. Tu vas jouer, Tinguy.

TINGUY

A quoi, mon Dieu ?

LOUIS

A te cacher naturellement. Comme nous.

TINGUY

A me cacher !

LOUIS

C'est ce grand arbre le but. Un, deux, trois. J'irai dans les bois. Quatre, cinq, six. Non, ce n'est pas la peine. Tu es nouveau dans le jeu. Tu vas t'y mettre. Et pour que tu ne t'égares pas en cherchant, ainsi qu'à colin-maillard, on te guidera.

TINGUY, *se tournant contre l'arbre.*

Enfin...

LOUIS

Tu as bien compris?...

TINGUY

Oui...

LOUIS

Nous nous en allons...

TINGUY

Allez-vous en...

LOUIS

Tu vas bien fermer les yeux et tourner le dos...

TINGUY, *tournant le dos.*

Puisqu'il le faut!...

LOUIS

Et ne pas tricher surtout... Mon petit doigt remue si tu triches... (*Il s'en va, puis revient.*) Monsieur Tinguy... si tu triches... mon petit doigt!... Vite Denis... (*Tous deux disparaissent en courant.*)

TINGUY, *au bout de quelques secondes.*

Ça y est?...

LOUIS, *au loin.*

Non... ça n'y est pas... Tu es trop pressé...

TINGUY, *au bout de quelques nouvelles secondes.*

Ça y est?...

LOUIS, *plus loin.*

Attends... Mets-toi là, Denis... Cou... cou... Ça y est...

DENIS

Cou...

TINGUY, *quittant son arbre.*

Où ont-ils passé?... Par ici?... Par là?... Oh!... comme ils se sont bien cachés!... Je ne vais jamais les trouver!... (*Il disparaît.*)

SCÈNE II

MADAME DE MEYRUEIS, LINE, *les enfants au loin. La scène reste vide un instant, puis madame de Meyrueis, appuyée sur Line, descend lentement les marches du perron.*

LES ENFANTS, *au loin.*

Cou... Mais cou...

MADAME DE MEYRUEIS

Les entends-tu, mes petits enfants qui jouent, Line... mes petits enfants?...

LINE

Oui madame... je les entends.

MADAME DE MEYRUEIS

Il y a quelqu'un avec eux?...

LINE

C'est Tinguy...

MADAME DE MEYRUEIS

Tinguy...

LINE

Asseyez-vous sur ce banc... Il ne faut pas trop marcher. (*Line l'aide à s'asseoir.*)

LES ENFANTS, *au loin.*

Cou... Tu brûles...

MADAME DE MEYRUEIS, *à elle-même, tandis que Line, debout près du banc, cherche à voir les enfants.*

Ils ont dit : « Tu brûles !... » C'est la vérité. Votre joie vient jusqu'à moi et m'incendie !... Que vous êtes heureux !... Que vous vivez !... Que je voudrais me mêler à vos jeux !...

LINE

Ne vous exaltez pas.

MADAME DE MEYRUEIS

Non, Line.

LINE

Soyez sage... Je vais les regarder par la charmille.

MADAME DE MEYRUEIS

Va les regarder.

LES ENFANTS, *au loin.*

Tu as froid !

MADAME DE MEYRUEIS

Ah ! mon Dieu ! Si tout cela n'était point arrivé ! Au lieu d'eux deux, il y en aurait un troisième, qui est parti.

LES ENFANTS, *au loin.*

Tu as froid... Tu as froid...

MADAME DE MEYRUEIS

Et lui qu'on ne revoit plus. C'est incompréhensible. J'ai pourtant bien souffert. Pourquoi semble-t-il me tenir rigueur en s'enfermant chez lui ? Doutera-t-il toujours ? Ne saura-t-il qui je suis ? La bonté de mon être ? La pureté de ma vie ? Que ne point

parler, s'expliquer, au lieu de se tenir ainsi loin l'un de l'autre, afin de faire disparaître ce qui vient sur nos lèvres sans que nous osions le dire, et qui ne cesse de grandir tandis que nous ne parlons pas !...

LINE

Voyez-les. Qu'ils s'amusent, madame !

LES ENFANTS, *au loin.*

Tu gèles...

MADAME DE MEYRUEIS

Non. Cela ne viendra plus. Ça fait trop de mal. J'aurai encore du bonheur ! Votre gaîté m'environnera de flammes... mes enfants... de soleil. Je le reverrai ! Je le reverrai !

LES ENFANTS, *riant au loin.*

Ha ! ha ! ha !

LINE

On les entend rire. Quelle partie ! Qu'ils sont heureux !

MADAME DE MEYRUEIS, *reprenant courage.*

Nous sommes tous heureux d'abord, entends-tu bien ! Toi ! moi ! tous ! Allons, la petite fiancée. La joie est de retour au château. Tu vas te marier.

LINE

Madame...

MADAME DE MEYRUEIS

Tu as assez attendu. Voici un an que tu l'aimes.

LINE

Qui vous a dit... ?

MADAME DE MEYRUEIS

Ecris-lui vite. Ecris-lui de tresser des guirlandes pour le mois qui vient.

LINE

Merci !

LES ENFANTS, *au loin.*

Tu ne m'attraperas pas ! Tu ne m'attraperas pas !

LINE

Tinguy court après eux, madame.

MADAME DE MEYRUEIS

Il court ?

LINE

Il fait de grandes jambes, de grands bras, pour leur laisser croire qu'il ne peut les joindre. Est-il drôle !

MADAME DE MEYRUEIS

Brave Tinguy !

LINE

Il me semble qu'ils approchent.

MADAME DE MEYRUEIS

Ils approchent.

LINE

Ils viennent par ici... par ici.

MADAME DE MEYRUEIS

Line... Tiens... Ce doit être le gros arbre le but. Moi aussi je veux me cacher. (*Elle cherche à se cacher près du banc*).

LINE

Vous êtes trop faible. Vous vous ferez mal.

MADAME DE MEYRUEIS

Tu ne peux m'empêcher de les attraper.

LINE

Je vous en supplie.

MADAME DE MEYRUEIS

Ils arrivent. Vas-tu disparaître!... (*Line se cache à son tour près du banc.*)

SCÈNE III

LOUIS, DENIS, MADAME DE MEYRUEIS, LINE

LOUIS, *courant.*

Denis. . Au but... Au but...

MADAME DE MEYRUEIS, *à genoux, étendant les bras et les arrêtant.*

Ils ne le toucheront pas! Ils ne le toucheront pas!

LOUIS

Maman! maman!

DENIS

Ma maman!

MADAME DE MEYRUEIS, *les embrassant follement.*

Les monstres!... Les scélérats!... Je les adore!... Que je les serre contre moi!... Que je les dévore de baisers!... Les petits chéris!... Les petits agneaux sans tache!... Les petits bien-aimés!...

LOUIS

Prends garde, maman. Prends garde. Il va venir ... nous prendre.

MADAME DE MEYRUEIS

Il ne vous prendra pas. Personne ne vous prendra quand vous êtes avec moi ! Je vous emporterais plutôt dans mes bras... au bout du monde !

LOUIS

Emporte-nous tout de suite, alors.

DENIS

Tout de suite.

MADAME DE MEYRUEIS

Partons... Vous deux sur ma poitrine... Tout de suite.

LOUIS

Arrête... Le voilà... Défends-nous...

MADAME DE MEYRUEIS, *toujours à genoux.*

Je vais vous défendre... Tenez... Je vais me faire lionne pour vous protéger ! Avancez un peu, les chasseurs de pauvres petits lions !... Avancez donc !... Vous allez trouver une lionne... une grande lionne devant vous !

SCÈNE IV

TINGUY, LOUIS, DENIS, MADAME DE MEYRUEIS
LINE

TINGUY

Madame !

MADAME DE MEYRUEIS

Ah ! Ah ! Tu t'étonnes, mon brave Tinguy, de me voir jouer avec eux. C'est que je veux être heureuse,

vois-tu, et que pour cela, il faut que je joue aussi. Allons, relevez-vous, petits peureux, et remerciez Tinguy. (*Ils se relèvent, ainsi que madame de Meyrueis.*)

LOUIS

Merci, Tinguy.

DENIS

Merci.

TINGUY

Vous êtes bien gentils !

MADAME DE MEYRUEIS

Et moi aussi, je te remercie de jouer, de ramener la gaîté dans le château. Car, je te le répète, il faut être gai ! gai ! Je ne le fus pas assez. C'est peut-être pour cela que j'étais tombée !

TINGUY

Madame.

MADAME DE MEYRUEIS, *aux enfants.*

Allons... nous... Allons nous promener ensemble ! Line va écrire là-haut... Elle sait à qui... N'est-ce pas ? Elle se rappelle ?

LINE

J'y vole, madame. (*Elle s'en va légère.*)

MADAME DE MEYRUEIS

A la bonne heure ! (*A Tinguy.*) Et Tinguy. Merci ! Merci ! (*Tinguy s'en va également.*)

SCÈNE V

MADAME DE MEYRUEIS, LOUIS, DENIS

MADAME DE MEYRUEIS

Les voilà partis. Cou cou. Nous sommes tout seuls. Maintenant, toi, Louis, mets-toi sous ce bras-ci. Toi, Denis, sous l'autre. Nous ferons de petits pas, tout petits, tout légers. Il faut être prudent... ne point retomber malade. Et puis...

LOUIS

Et puis...

DENIS

Et puis...

MADAME DE MEYRUEIS

Je vous raconterai une histoire.

LOUIS

Raconte-nous une histoire.

DENIS

Oui.

MADAME DE MEYRUEIS

Je commence. Il y avait une fois... une belle dame...

LOUIS

Comme toi, maman.

DENIS

Comme toi.

MADAME DE MEYRUEIS

Si vous voulez. Il y avait donc une belle dame, belle, belle... qui avait été... oh ! très malheureuse.

LOUIS

Comme toi encore, maman.

MADAME DE MEYRUEIS

Mais elle voulait redevenir heureuse ! Elle disait au soleil : luis ! Aux arbres : fleurissez ! Aux oiseaux : chantez ! Elle voulait être enveloppée de cris et de balancements... désirait sentir des colliers de bras d'enfants autour de son cou.

LOUIS, *l'embrassant.*

Maman.

MADAME DE MEYRUEIS

Ainsi que les vôtres, mes chéris, que les vôtres...

DENIS, *l'embrassant également.*

Ma maman...

MADAME DE MEYRUEIS

Seulement, il y avait d'autres bras chéris qu'elle ne devait jamais sentir autour de son cou ! Ils s'envolèrent avant de naître, les chers mignons ! Et la belle dame, en y pensant, souffrait d'une grande angoisse.

LOUIS

Qu'est-ce que tu dis ?

DENIS

Qu'est-ce que tu dis ?

MADAME DE MEYRUEIS

Elle était bien folle ainsi de vouloir être heureuse ! Qui donc l'est ici ? Où rencontrer qui le prétende ? Il n'y a que des infortunés, on le sait bien, puisque ceux qui peuvent lever la peine, préfèrent se peiner

eux-mêmes, laissant les autres désolés ! Elle était bien folle, bien folle, vraiment!

LOUIS

Mais...

MADAME DE MEYRUEIS

Ah ! mes chers enfants, n'en parlons pas davantage, car si je continuais, je sens que la belle... que la belle dame pleurerait...

LOUIS, *mystérieux.*

Je sais ce qui allait faire pleurer la belle dame.

DENIS

Moi aussi, je le sais...

MADAME DE MEYRUEIS

Vous le savez?

LOUIS

C'était... un monsieur.

DENIS

Un monsieur.

MADAME DE MEYRUEIS

Qui?

LOUIS

Tiens ! le voilà!

DENIS

Le voilà!

MADAME DE MEYRUEIS

Lui !

SCÈNE VI

M. DE MEYRUEIS, *un livre à la main,* MADAME DE MEYRUEIS, LOUIS, DENIS

M. DE MEYRUEIS, *très lentement.*

Vous ? Vous ? Que venez-vous faire dans ce jardin ?

MADAME DE MEYRUEIS

Je me promène avec mes enfants.

M. DE MEYRUEIS

Vous allez mieux ?

MADAME DE MEYRUEIS

Oui.

M. DE MEYRUEIS

Vous êtes sauvée ?

MADAME DE MEYRUEIS

Oui.

M. DE MEYRUEIS

Ah ! (*Il fait un mouvement imperceptible pour partir.*)

MADAME DE MEYRUEIS

Ne partez pas. Voilà si longtemps que je ne vous ai vu.

M. DE MEYRUEIS

Que vous ne m'avez vu ?

MADAME DE MEYRUEIS

J'espérais...

M. DE MEYRUEIS

Vous espériez ?

MADAME DE MEYRUEIS

Peut-être ne dis-je pas ce qu'il faudrait dire... j'attendais...

M. DE MEYRUEIS

Vous attendiez ?...

MADAME DE MEYRUEIS

Une parole... Une parole... une seule...

M. DE MEYRUEIS

Quoi ?... Quelle parole ? Qu'y a-t-il encore ici ? (*Nouveau mouvement pour partir.*)

MADAME DE MEYRUEIS

Ne partez pas... Je voudrais vous parler...

M. DE MEYRUEIS

Vous voudriez ?...

MADAME DE MEYRUEIS

Je ne peux plus... plus supporter cette existence, ce tête-à-tête avec moi-même, qui ne finit pas ! Tout ce que j'ai de chagrins, de douleurs, me monte à la gorge, me suffoque ! Pourquoi ? Pourquoi est-ce que vous restez loin de moi ?

M. DE MEYRUEIS

Je me promène. Je vous rencontre...

MADAME DE MEYRUEIS

Allons ! Vous savez bien que j'ai cessé de vous voir !

M. DE MEYRUEIS

Je crains parfois... de vous fatiguer.

MADAME DE MEYRUEIS

Moi !

M. DE MEYRUEIS

Je m'inquiète au fond... davantage que vous ne le supposez.

MADAME DE MEYRUEIS

Dans quel but ?

M. DE MEYRUEIS

Le but... de savoir, sans doute.

MADAME DE MEYRUEIS

De savoir ?

M. DE MEYRUEIS

Il y a des choses qu'il faut connaître... quand ça ne serait...

MADAME DE MEYRUEIS

Quand ça ne serait... Qu'allez-vous dire ?

M. DE MEYRUEIS

Rien.

MADAME DE MEYRUEIS

Rien ? (*Léger silence.*)

M. DE MEYRUEIS

D'ailleurs, je vous avertis de ne pas vous étonner, si vous me voyez moins souvent.

MADAME DE MEYRUEIS

Je vous verrai moins souvent?

M. DE MEYRUEIS

Je désire fuir le monde... changer de coutumes. Je ne veux plus fréquenter les vivants !

MADAME DE MEYRUEIS

Il n'y a guère de monde ici. Les enfants... moi.

M. DE MEYRUEIS

Pensez-vous que je le dise pour vous ? pour eux?

MADAME DE MEYRUEIS

Pour qui, alors ?

M. DE MEYRUEIS

Pour d'autres !... naturellement, pour d'autres!

MADAME DE MEYRUEIS

Plus je tente de me rapprocher, plus vous me fuyez. En dépit de mes efforts, vous persistez dans votre silence.

M. DE MEYRUEIS

Mon silence?

MADAME DE MEYRUEIS

Vous étiez tout pour moi jadis! Il me devient bien difficile de vivre ainsi qu'une pauvre feuille ballottée! Je suis femme! Je vais à la dérive si l'on ne m'aide... tombe dans des précipices si l'on ne me tend les bras!

M. DE MEYRUEIS

Une allusion!

MADAME DE MEYRUEIS

Je n'avais que cet espoir de vous voir revenir! S'effondrera-t-il ainsi que le reste? Puisque j'accours, pourquoi n'approchez-vous? J'étais si malade, vous devriez compatir! J'ai tant besoin de bonheur, vous devriez m'aider à rappeler le bonheur en allé.

M. DE MEYRUEIS

Que vous faut-il?

MADAME DE MEYRUEIS

C'eût été si doux... si doux... de marcher la main dans la main, après avoir été si longtemps séparés.

M. DE MEYRUEIS

Ne vous ai-je déjà déclaré que nous ne l'étions pas?

MADAME DE MEYRUEIS

Quelle raison de poursuivre votre route triste, front sombre, bras croisés, sans pitié pour ceux qui peinent derrière ?

M. DE MEYRUEIS

Comment ?

MADAME DE MEYRUEIS

De me condamner... moi qui ai tant souffert. Regardez. Je saigne encore ! Les mille blessures de mon âme ne se cicatrisent pas !... de me condamner à souffrir toujours !

M. DE MEYRUEIS

Comment ? Comment ?

MADAME DE MEYRUEIS

Mais parlez ! Mais parlez donc à votre tour ! Vous ! Vous ! Est-ce que vous allez me laisser parler tout le temps, toute seule... sans répondre ? sans répondre ?

M. DE MEYRUEIS

Enfin !

MADAME DE MEYRUEIS

Répondez !... (*Baissant la voix.*) Pourquoi ? Je vous le demande tout bas à cause de ces enfants qui ignorent... pourquoi m'en vouloir, mon Dieu ?

M. DE MEYRUEIS

Vous en vouloir ?

MADAME DE MEYRUEIS

Que vous ai-je fait pour me tenir rancune ?

M. DE MEYRUEIS

Vous tenir rancune ?

MADAME DE MEYRUEIS

Vous n'ouvrirez donc jamais les yeux. Il y aura

donc entre nous — toujours et toujours — cette pensée... cette affreuse pensée qui vous cache la vérité ?

M. DE MEYRUEIS

Pour une fois que je vous vois, voilà tout ce que vous trouvez à dire ! Finirez-vous d'évoquer perpétuellement une chose que je vous ai affirmé ne point exister ?

LES ENFANTS, *bas, à leur mère.*

Maman, maman.

MADAME DE MEYRUEIS

Elle existe si bien, qu'un soir... je me le rappelle... il n'est guère loin ce soir... elle m'a poussé par les épaules.

M. DE MEYRUEIS

Que racontez-vous ? Voulez-vous me laisser dans cette solitude que je vous ai dit que j'aimais !

LES ENFANTS, *plus haut, à leur mère.*

Allons-nous-en. Allons-nous-en.

MADAME DE MEYRUEIS

Va-t-elle revenir encore !

M. DE MEYRUEIS

Mais si réellement elle existait, cette pensée... vous eussiez été assez punie la nuit où vous tombâtes ! Vous eussiez assez largement payé votre dette cette nuit-là ! Elle ne vous atteindrait plus désormais ! Vous ne seriez qu'une revenante ! S'occupe-t-on d'une revenante ? Vous seriez morte pour moi ! En voudrais-je à une morte ?

MADAME DE MEYRUEIS

Je vous comprends ! C'est affreux !

M. DE MEYRUEIS

Ah !... Vous voyez bien que vous vous trompiez !

Jamais elle n'exista ! Jamais ! Pure illusion ! Écartez-vous ! Écartez-vous que je m'en aille ! Que faites-vous encore ici ?

LES ENFANTS

Papa ! papa ! Prends garde !

M. DE MEYRUEIS

Tiens ! Ces enfants qui se tenaient derrière leur mère ! Je vous reconnais, vous ! Ce sont vos caresses qui la ressuscitèrent. Vos chères caresses ! Vous êtes de bons, de tendres enfants... pour elle ! Savez-vous, petits, que vous ressemblez singulièrement à un autre petit nimbé, robé d'or ? Un petit être hallucinant qui s'évertuait à tourner de ces côtés, ces temps-ci ! Plus je vous contemple, plus se dessine en vous sa curieuse... sa curieuse figure ! Ah çà ! Ceux que j'appelle mes enfants vont-ils se liguer contre moi et me jeter dans l'incertitude ? Il n'y en avait qu'un jadis ! Voilà qu'ils s'avancent trois ! Trois ! Quels sont ces nouveaux ? ces nouveaux ? Frôlerai-je encore du vide, du vide partout ? Le sol s'effritera-t-il sous mes pas ? Grain à grain, miette à miette, la terre tout entière me fera-t-elle défaut ? (*Il disparaît.*)

MADAME DE MEYRUEIS

Je ne peux plus ! Je n'arriverai plus à le convaincre ! (*Elle tombe à moitié évanouie sur le banc.*)

LOUIS

Tu deviens pâle ! Tes yeux se ferment ! Tes mains glissent sur tes genoux ! Maman ! maman ! Est-ce que tu vas mourir encore !

ACTE III

(Le parc de Meyrueis, loin du château.
Site sombre, sauvage.)

SCÈNE PREMIÈRE

LOUIS, DENIS. *Ils sont assis par terre, autour d'eux une brouette, de petits seaux et des pelles d'enfants.*

LOUIS

On veut jouer, Denis, et on ne peut plus.

DENIS

On ne peut plus.

LOUIS

J'avais été chercher la brouette, le seau, les pelles. Je n'ose plus y toucher.

DENIS

Moi non plus.

LOUIS

On a perdu son courage. On est de mauvais ouvriers.

DENIS

On est de mauvais ouvriers.

LOUIS

Vois-tu, Denis, on ne fera pas son petit jardin.

DENIS

On ne le fera pas...

LOUIS

Et moi qui voulais tracer une grande allée dans ce coin du parc, une allée que l'on aurait bordée de marguerites pour y faire passer Line et son promis.

DENIS

Ç'aurait été beau. Et puis on aurait planté aussi de grandes branches de sapin comme à Noël.

LOUIS

On aurait mis un grand voile blanc à la mariée, et des rubans au chapeau du marié.

DENIS

J'aurais été le petit curé... J'aurais sonné des sonnettes derrière.

LOUIS

Moi, j'aurais joué le violon, et devant, j'aurais dansé... j'aurais dansé.

DENIS

On ne tracera pas l'allée, va!

LOUIS

Il n'y aura pas de marguerites!

DENIS

Pas de sonnettes!

LOUIS

Pas de violon!

DENIS

Ah! si papa n'était pas revenu, il y a quelques jours!

LOUIS

S'il n'avait dit tout ce qu'il a dit!

DENIS

Nous pourrions encore rire, jouer ainsi que nous voudrions !

LOUIS

Maintenant, nous ne pouvons plus... Tout le monde est trop triste ici... Notre maman a les yeux rouges... Tinguy cesse de parler... et nous, nous ne sommes pas très rassurés, n'est-ce pas ?...

DENIS

Pas très...

LOUIS

Il n'y a que cette petite sans-cœur de Line, cette petite futée, qui chante à tue-tête dans tous les couloirs, dans toutes les allées, comme si elle ne s'apercevait de rien ! Je la claquerais !

DENIS

Et moi, elle m'agace assez !

LOUIS

Seulement, il ne faut pas lui en vouloir. Elle chante peut-être parce qu'elle est gaie, parce qu'elle va se marier.

DENIS

Oui, ça doit être parce qu'elle va se marier.

LOUIS

Mais nous n'allons pas nous marier, et nous ne sommes pas gais.

DENIS

Nous n'allons pas nous marier, et nous ne pouvons plus chanter.

LOUIS

Nous ne pouvons même plus jouer.

DENIS

Même plus jouer.

LOUIS

Alors... alors... Qu'est-ce que nous allons faire ?

DENIS

Qu'est-ce que nous allons faire ?

SCÈNE II

LOUIS, DENIS. M. DE MEYRUEIS, *debout derrière eux, sans qu'ils l'aient entendu venir.*

M. DE MEYRUEIS, *sombre.*

Je vous cherchais.

LOUIS ET DENIS, *se levant subitement.*

Papa ! Papa !

M. DE MEYRUEIS

Eh bien ?

LOUIS

Que nous veux-tu ?

DENIS

Que nous veux-tu ?

M. DE MEYRUEIS

Je veux vous conduire dans un sentier.

LOUIS

Dans un sentier ?

DENIS

Un sentier ?

M. DE MEYRUEIS

Oui... là-bas... qui se perd dans les bois...

LOUIS

Pourquoi veux tu nous conduire dans ce sentier qui se perd dans les bois ?

DENIS

Pourquoi ?

M. DE MEYRUEIS

Vous le verrez... Vous le verrez...

LOUIS

Line nous avait recommandé de ne jamais le prendre... On ne sait où il va...

M. DE MEYRUEIS

C'est justement parce qu'on ne sait où il va que je veux vous y conduire.

LOUIS

Il paraît encore plus sombre que d'habitude.

DENIS

Encore plus sombre.

M. DE MEYRUEIS

C'est justement parce qu'il paraît sombre qu'il faut que vous m'y suiviez.

LOUIS

Comme tu parles ! Comme tu parles ! Papa... Ce n'est pas naturel que tu veuilles nous conduire dans ce sentier.

DENIS

Ce n'est pas naturel, mon papa.

M. DE MEYRUEIS

Venez... venez...

DENIS

Non... Ramène-nous au château... dis.

LOUIS

Laisse-nous nous en retourner... Nous te cueillerons des bouquets gros... comme tu n'en auras jamais vus... Nous te donnerons des baisers... plus gros encore.

M. DE MEYRUEIS

Puisque je veux vous y conduire... A quoi sert ce

que vous direz ? .. Vous ne voyez donc pas que je veux ! (*Il leur prend les mains.*)

LOUIS

Arrête... Il y a des épines qui déchirent...

DENIS

Arrête...

M. DE MEYRUEIS

Allons... Allons... Suivez-moi...

LOUIS

Il y a des loups derrière les arbres.

DENIS

Il y a des loups.

M. DE MEYRUEIS

Allons.

LOUIS

Papa !... Oh !... Des serpents tout noirs se dressent au bout du sentier..

M. DE MEYRUEIS

Allons... (*Ils disparaissent.*)

LES ENFANTS, *au loin.*

Oh ! oh ! papa ! papa ! (*On les entend pleurer encore, puis, juste du côté opposé, monte une voix jeune et fraîche qui s'enfle peu à peu, jusqu'à ce que Line arrive.*)

SCÈNE III

LINE, *d'abord derrière la toile.*

La bergeronnette au bois,
La bergeronnette,
L'avait assurée, l'avait assurée
Que son bel amant, que son bel amant...
L'aimait.

(*S'approchant.*)

La belle s'assit près d'un
Près d'un ruisseau coulant,
Et dit à l'oiseau, et dit à l'oiseau,
Joli petit, petit oiseau...
Tu mens.

(*Entrant en scène.*)

Je ne mens jamais, la belle,
La belle, et ton amant
Au fond du bois noir, au fond du bois noir,
Viendra tout à l'heure, tout à l'heure,
Te voir.

(*Traversant la scène, très gaie.*)

Lors s'en vint près d'elle un grand
Un grand et flambant amant
Qui lui dit ma mie, qui lui dit ma mie,
A toi tout mon sang, mon amour et
Ma vie !

(*S'en allant.*)

La bergeronnette au bois,
La bergeronnette,
Avait bien parlé, avait bien parlé,
Et le bel amant, le bel amant
L'aimait.

(*Dans la coulisse.*)

Ah ! mon promis ! mon promis ! mon promis !
Au rendez-vous...

(*Sa voix se perd, et presque aussitôt Louis et Denis reviennent en courant.*)

SCÈNE IV

LOUIS, DENIS, *puis* M. DE MEYRUEIS

LOUIS

Vite... vite.

DENIS

Je suis tout essoufflé.

LOUIS

Cours, Denis... il est derrière nous...

DENIS

Je cours tant que je peux.

LOUIS

Je l'entends... Nous sommes rattrapés...

M. DE MEYRUEIS, *au fond.*

Voulez-vous vous arrêter...

LOUIS

Je ne peux plus avancer.

DENIS

Moi non plus, je vais tomber...

M. DE MEYRUEIS, *arrivant.*

Pourquoi vous êtes-vous sauvés?

LOUIS

Nous tremblions trop... Nous ne pouvions rester.

M. DE MEYRUEIS

C'était moi qui vous faisais trembler, sans doute ?

LOUIS

Non!... Non!...

DENIS

Non!...

M. DE MEYRUEIS

Avouez-le donc.

LOUIS

Epargne-nous, nous sommes tes enfants.

M. DE MEYRUEIS

Mes enfants! Ha! ha!

LOUIS

Ne nous regarde pas... Nous t'en supplions..

M. DE MEYRUEIS

Je vous regarderai, et veux que vous me regardiez aussi.

LOUIS

Papa ! papa !...

M. DE MEYRUEIS

Voulez-vous vous taire !...

LOUIS

Nous nous tairons. Laisse-nous partir.

DENIS

Laisse-nous partir...

M. DE MEYRUEIS

Je veux que vous me regardiez. Vous dites que vous êtes mes enfants. Je veux savoir si c'est vrai ? Je veux lire la vérité dans vos yeux !...

LOUIS

Elle y est dans mes yeux, la belle, la belle vérité ! Lis-la.

M. DE MEYRUEIS, *se baissant vers eux.*

Etes-vous mes enfants ? Je le demande à vos yeux ? Qu'ils me répondent ! Car c'est désolant à dire... J'ai eu autrefois un enfant qui n'était pas mon enfant !

LOUIS

Je ne te comprends pas.

M. DE MEYRUEIS

Il n'était pas mon enfant, et m'a fait tellement souffrir avec sa petite face ingrate d'étranger, son petit corps qui ne me rappelait rien de moi-même, que c'est depuis ce temps que je suis comme je suis, que j'ai commencé à détester !...

LOUIS

Tu as commencé à détester ?

M. DE MEYRUEIS

Oui. Et vous, vous que j'aimais, que j'aimais tant jadis, j'ai beau me raisonner... J'ai bien vu l'autre

jour que vous n'étiez pas mes enfants ! Vous n'êtes plus les miroirs, les miroirs où je me mirais !

LOUIS

Pourquoi ne serions-nous pas tes enfants? Tu es bien notre papa !

M. DE MEYRUEIS

On vous l'a dit, mais l'on vous a trompés et l'on m'a trompé ! Et vous aussi, tenez, vous me trompez ! Je ne suis le père d'aucun enfant, et ma race, que je croyais vivante, meurt avant moi ! Vous vous êtes glissés chez moi en maraude, petits maraudeurs, et je vous ai embrassés parce que je ne savais pas, petits imposteurs !

LOUIS

Imposteurs, nous !...

M. DE MEYRUEIS

Je ne vous embrasserai plus jamais... Je vous... oh !... je vous hais !...

LOUIS

Tu nous hais !...

DENIS

Tu nous hais !

M. DE MEYRUEIS

Oui... Donnez-moi la main et revenez dans le sentier, que je vous perde... que je vous perde éternellement !

LOUIS, *cherchant à se dégager.*

Tu nous fais mal ! Tu nous fais mal !

DENIS

Lâche-nous !

M. DE MEYRUEIS

Je vais vous faire bien plus mal... bien plus mal encore !

LOUIS

Au secours ! Au secours !

DENIS

Ma maman...

M. DE MEYRUEIS, *cherchant à les entraîner.*

Venez !

LOUIS

Au secours ! Il est fou !

DENIS

Il veut nous tuer ! Il est fou !

SCÈNE V

LES MÊMES, *puis* MADAME DE MEYRUEIS, TINGUY

MADAME DE MEYRUEIS, *derrière la toile.*

J'arrive. J'arrive.

LOUIS

Voilà maman. Lâche-nous !

DENIS

Maman !

TINGUY, *derrière la toile.*

Par ici, madame, par ici.

LOUIS

Au secours !

MADAME DE MEYRUEIS, *se précipitant.*

Qu'y a-t-il ? Ils appellent au secours !

M. DE MEYRUEIS

Quoi ?

MADAME DE MEYRUEIS

Comment êtes-vous avec eux ? Je croyais que vous restiez seul toujours !

M. DE MEYRUEIS

Je ne sais.

LOUIS, *entourant sa mère de ses bras.*

Ma maman... Ma maman chérie...

DENIS

Ma maman.

MADAME DE MEYRUEIS

Ils sanglotent. Leurs petites poitrines halètent sous leurs vêtements !

M. DE MEYRUEIS

Ils ont eu peur... d'une bête sauvage... dans les fourrés.

MADAME DE MEYRUEIS

Une bête sauvage. Où donc ?

M. DE MEYRUEIS, *indiquant vaguement.*

Là... Là.

MADAME DE MEYRUEIS

Si c'était de vous qu'ils ont eu peur ? Savez-vous que vous devenez plus effrayant que toutes les bêtes sauvages des fourrés !

M. DE MEYRUEIS

De moi !

LOUIS, *se cachant contre sa mère.*

Oui maman ! C'est de lui !

DENIS

De lui !

MADAME DE MEYRUEIS

Vous entendez ?

LOUIS

De lui, qui nous a fait mal, qui nous a fait mal affreusement.

MADAME DE MEYRUEIS

Il vous a fait mal. (*A M. de Meyrueis*)... Qu'est-ce que vous leur avez fait ?

M. DE MEYRUEIS

Répétez-le donc que je vous ai fait mal ?

LOUIS ET DENIS

Nous le répétons !

M. DE MEYRUEIS

Petits menteurs ! Effrontés petits menteurs !

MADAME DE MEYRUEIS

Ils mentent !

M. DE MEYRUEIS

Et après tout, quand ils ne mentiraient pas? Suis-je chez moi ici? Ai-je des raisons de mes actes à fournir ? Dois-je des comptes à qui que ce soit ?

MADAME DE MEYRUEIS

Vous m'en devez maintenant, vous m'en devez.

M. DE MEYRUEIS

Ce sont bien mes enfants peut-être ! Vous n'oserez le nier?

MADAME DE MEYRUEIS

Les miens, d'abord !

M. DE MEYRUEIS

C'est ce que nous verrons. Je les emmène avec moi ! Marchez, vous !

LOUIS ET DENIS

Non ! Non !

MADAME DE MEYRUEIS

Restez, mes petits enfants !

M. DE MEYRUEIS

Marchez !

MADAME DE MEYRUEIS

Ne tremblez pas !

M. DE MEYRUEIS, *changeant de ton.*

J'aurais dû m'en douter. Je le leur disais tout à l'heure.

MADAME DE MEYRUEIS

Vous leur disiez ?

M. DE MEYRUEIS

Qu'ils n'aiment point se trouver avec moi. Ils sont si peu...

MADAME DE MEYRUEIS

Si peu. Mais criez donc. Criez donc... ce qui vous brûle les lèvres depuis des mois !

M. DE MEYRUEIS, *détaché.*

Quoi ? Je constate simplement que je possède peu de chose...

MADAME DE MEYRUEIS

Tinguy... Emmène Denis et Louis. Demeure avec eux sans les quitter .. sans les quitter... Moi, je reste ici ! J'en ai assez de me promener au milieu des larmes ! Il faut que je sache ! Il faut que je sache... désormais ! (*Tinguy et les enfants s'en vont.*)

SCÈNE VI

MADAME DE MEYRUEIS, M. DE MEYRUEIS

MADAME DE MEYRUEIS

J'en mourrai si j'en dois mourir ! Mais vous allez parler !

M. DE MEYRUEIS

Je n'ai point à parler ! Je m'en vais !

MADAME DE MEYRUEIS

Vous ne vous en irez pas ! Vous parlerez !

M. DE MEYRUEIS

Je m'en vais !

MADAME DE MEYRUEIS

Je m'étendrai plutôt par terre pour vous empêcher de passer ! Vous serez forcé de marcher sur moi, de me piétiner !

M. DE MEYRUEIS

Otez-vous...

MADAME DE MEYRUEIS

Je m'attacherai à vous de mes bras joints en cordes. Vous me traînerez à votre suite sur la route !

M. DE MEYRUEIS

Folie !

MADAME DE MEYRUEIS

Non ! pas folie ! Je veux savoir ! Je veux savoir et je vous dis que je saurai... Parlez !

M. DE MEYRUEIS

Laissez-moi passer...

MADAME DE MEYRUEIS

Je ne le puis...

M. DE MEYRUEIS

Allons donc...

MADAME DE MEYRUEIS

Je suis plus forte que vous. Vous ne passerez pas!

M. DE MEYRUEIS

C'est incroyable !

MADAME DE MEYRUEIS

J'ai tout supporté... tout enduré... J'ai été bonne, infiniment bonne et triste... Je vous ai défendu contre tous, contre moi... Malgré cette existence de silence, où vous m'aviez murée comme en une enceinte, cherchant à me retirer ce que je chérissais, j'ai tenté quand même de vous aimer ! Malgré ce qu est arrivé il y a trois mois... l'autre jour encore... je

me suis tue... j'ai voulu que personne ne sût! Mais aujourd'hui, cela change... Il ne s'agit plus de moi... Je ne suis plus en cause... Après ce que vous venez de faire à mes enfants, il faut que vous parliez, que vous vous défendiez...

M. DE MEYRUEIS

Je n'ai pas à me défendre... J'agis ainsi que je dois agir... Je vis ma vie !

MADAME DE MEYRUEIS

Vous ne voulez pas !

M. DE MEYRUEIS

Non !

MADAME DE MEYRUEIS

Réfléchissez...

M. DE MEYRUEIS

J'ai réfléchi !

MADAME DE MEYRUEIS

Je vous préviens que, soudain, les faits que je ne me rappelais plus... que je ne voulais plus me rappeler ! réapparaissent en faisceau... Ils s'enchaînent ! Leurs liens brisés se renouent ! Tout cela étincelle ! flamboie !

M. DE MEYREUIS

Après !

MADAME DE MEYRUEIS

C'est du tonnerre ! de la foudre !

M. DE MEYRUEIS

Après !

MADAME DE MEYRUEIS

Eh bien... puisque vous refusez de me dire pourquoi vous avez tenté de faire... mal... à ces enfants, je vais vous dire, moi, comment mourut un autre enfant à qui vous tentiez également de faire mal !... comment je faillis mourir avec lui !

M. DE MEYRUEIS

Vous saviez donc !

MADAME DE MEYRUEIS

Je prends le ciel à témoin que j'eusse souhaité ensevelir cela en moi, et marcher d'accord avec vous vers la joie et la lumière ! Vous m'en avez empêché ! Ecoutez !

M. DE MEYRUEIS

Mais...

MADAME DE MEYRUEIS

C'est la nuit... nuit noire... Je suis toute seule parmi les hautes herbes, saignante, abîmée, au fond d'un fossé...

M. DE MEYRUEIS

Que racontez-vous ?...

MADAME DE MEYRUEIS

Il y a des cris, en haut, sur une terrasse... Une voix appelle au secours ! Ensuite tout se tait... Je distingue quelqu'un sur cette terrasse... une ombre qui regarde... regarde... et se consulte...

M. DE MEYRUEIS

Quoi ?...

MADAME DE MEYRUEIS

Silence affreux ! terrible ! On dirait que cette ombre se penche vers moi... lentement... longuement... comme si elle se plaisait à voir couler mon sang Moi, je défaille... et sans me porter aide... elle continue à se pencher...

M. DE MEYRUEIS

Voulez-vous vous taire ?

MADAME DE MEYRUEIS

Tout à coup... je ne me trompe pas... C'est l'exac-

titude... il me semble m'y trouver... j'entends cette ombre là-haut... cette abominable ombre... prononcer cette phrase qui résonne encore dans mes oreilles, et que je ne pourrai jamais, jamais... en arracher...

M. DE MEYRUEIS

Avez-vous fini ?

MADAME DE MEYRUEIS

Cette phrase : « Tant mieux ! C'est la solution ! Tant mieux ! »

M. DE MEYRUEIS

Prenez garde !

MADAME DE MEYRUEIS

Elle ajoute — seulement, à partir de ce moment; ma vie n'est plus qu'une petite lueur... le sens des paroles m'échappe... ce sont des mots sans suite qui viennent à moi — elle ajoute : « L'homme!... L'orangerie !... L'orangerie !... » Ce mot surtout me frappe : « L'enfant » ! plusieurs fois « L'enfant ! » puis « Exécrable petite menteuse... » puis... plus rien — j'ai la sensation que je meurs, avec ces paroles pour viatique !

M. DE MEYRUEIS

Je vais vous fermer la bouche avec mes mains si vous continuez.

MADAME DE MEYRUEIS

Je continuerai. Je vous expliquerai ce que signifiait tout cela.

M. DE MEYRUEIS

Je vous enfermerai dans une tombe pour qu'on ne vous entende plus.

MADAME DE MEYRUEIS

La menteuse, c'était moi! L'enfant, c'était mon divin petit Georges, mon petit bien-aimé, mon petit séraphin céleste, qui est parti! L'homme, c'était l'amant que votre invention m'avait donné! L'orangerie, l'endroit sans doute où je consommais l'adultère!... Quant à l'ombre... à l'ombre meurtrière...

M. DE MEYRUEIS

Assez! Assez!...

MADAME DE MEYRUEIS

Vous l'avez reconnue?

M. DE MEYRUEIS

Ha!...

MADAME DE MEYRUEIS

Celle qui semblait si lasse de m'entendre vivre, et s'écriait : Tant mieux!... lorsque j'allais mourir, que je gisais à terre avec mon enfant meurtri... cette ombre-là...

M. DE MEYRUEIS, *furibond.*

Après tout!... Oui!... Oui!... C'était moi!

MADAME DE MEYRUEIS

Vous l'avouez! Vous osez l'avouer! Vous me croyez donc réellement coupable! Vous êtes tout à fait fou!

M. DE MEYRUEIS

Je vous crois coupable! Je vous ai vu vous pâmer entre les bras d'un homme! L'enfant qui est parti ne m'appartenait pas.

MADAME DE MEYRUEIS

Vous n'êtes pas fou ! Vous êtes une âme basse et louche qui tentez de me ravaler à votre bassesse ! Il vous devient impossible d'imaginer la hauteur de pureté à laquelle j'ai vécu ! Mais connaissez-vous les sommets, les cimes ? Vous n'avez pas vu ma blancheur angélique, infinie ? Je suis toute blanche ! fantastiquement blanche ! Je suis enveloppée de mon grand manteau d'hermine, d'hermine immaculée, intangible, que je dresse maintenant par-dessus ma tête, pour que vos regards — que vos regards ne me souillent plus !

M. DE MEYRUEIS

Ni cet enfant, ni les autres... vous m'entendez !

MADAME DE MEYRUEIS

Avez-vous fini de me violer l'âme, de m'égorger, de me tuer !

M. DE MEYRUEIS

Rien n'était à moi !

MADAME DE MEYRUEIS

Tueur !... Tueur !...

M. DE MEYRUEIS, *écoutant soudain.*

Qu'entend-on là-bas ?

MADAME DE MEYRUEIS

On chante. (*Ils se taisent tous deux. La voix de Line chante au fond du bois, plus faible.*)

LA VOIX DE LINE, *chantant.*

La bergeronnette au bois,
La bergeronnette
Avait bien parlé, avait bien parlé,
Et le bel amant, le bel amant...
L'aimait !

Demain, après demain, toujours,
Près de l'orangerie
De l'o-ran-ge-rie.
(*La voix tombe et meurt.*)

M. DE MEYRUEIS

L'orangerie !

MADAME DE MEYRUEIS

L'orangerie !

M. DE MEYRUEIS

C'est Line !

MADAME DE MEYRUEIS

Line !

M. DE MEYRUEIS

L'orangerie ! Line !... Alors...

MADAME DE MEYRUEIS, *s'avançant vers M. de Meyrueis.*

Georges ! Georges ! Ce que j'ai raconté, c'est peut-être un autre que vous qui l'a fait ! Savons-nous... Savons-nous pourquoi nous agissons ! Nous ne sommes que des pauvres qui devrions nous soutenir ! Tenez ! Je vous prendrai la main... et j'essuierai mes larmes avec ! (*Elle cherche à lui prendre la main.*)

M. DE MEYRUEIS, *lui échappant brusquement.*

Laissez-moi ! Vous voyez bien que je ne peux pas !... et qu'on me mettrait le soleil devant les yeux, je ne verrais pas le soleil !

MADAME DE MEYRUEIS

Ah !...

ACTE IV

(Le décor du premier acte. — Tinguy est debout, madame de Meyrueis assise à droite près la porte qui va à la chambre des enfants. — Une lampe éclaire faiblement.)

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE MEYRUEIS, TINGUY, *très bas tous deux.*

MADAME DE MEYRUEIS

Tinguy, as-tu entendu du côté de l'escalier?

TINGUY

Non, madame.

MADAME DE MEYRUEIS

Écoute... Écoute près de la porte?

TINGUY

J'écoute...

MADAME DE MEYRUEIS

Il n'y a rien ?

TINGUY

Rien...

MADAME DE MEYRUEIS

Sans doute me trompé-je... Tu es descendu tout à l'heure ? Tu as inspecté partout ?

TINGUY

Je suis descendu. Tout était calme.

MADAME DE MEYRUEIS

Tu as parcouru le salon ?... la bibliothèque ?...

TINGUY

Oui.

MADAME DE MEYRUEIS

La grande galerie qui longe la cour ?

TINGUY

Elle semblait en plein jour par la nuit claire !

MADAME DE MEYRUEIS

Oh ! Tinguy ! La portière a remué derrière toi.

TINGUY

Je l'aurai frôlée en passant.

MADAME DE MEYRUEIS

Certainement ce meuble a joué. Je ne me trompe pas. Il a joué.

TINGUY

Je vous assure.

MADAME DE MEYRUEIS

Qu'ai-je ? A chaque instant je perçois des bruits étranges, je vois remuer dans l'obscurité, et de ces

étranges bruits, de cette obscurité, c'est toujours lui... lui... qui surgit !

TINGUY

Vous savez bien que c'est fini... qu'il ne vient plus...

MADAME DE MEYRUEIS

Si. Il vient. Tu l'as surpris dernièrement encore rôdant par les couloirs. Comme tu t'étonnais et marchais vers lui, il disparut.

TINGUY

Il y a déjà longtemps.

MADAME DE MEYRUEIS

Et le soir où il se tenait dans le jardin caché sous les arbres.

TINGUY

Il se promenait.

MADAME DE MEYRUEIS

L'autre, où Line le vit entrer ici même, tandis qu'elle cousait sa robe de noces. Il passa la tête par cette porte (*elle indique la porte à gauche*) et, de nouveau, se sauva.

TINGUY

Les veilles prolongées fatiguent Line. Elle a cru le voir... Elle ne l'a pas vu...

MADAME DE MEYRUEIS

Elle l'a vu, Tinguy. Ce fut réellement lui qui entra. Ah ! depuis cette scène du fond du parc où les pauvres petits criaient, et où nous arrivâmes juste à temps pour les sauver... Je sens trop ce qui se passe... Je ne suis plus tranquille...

TINGUY

Puisque depuis plusieurs nuits il reste chez lui et cesse de venir.

MADAME DE MEYRUEIS

Je te dis qu'il reviendra... Voilà Line qui s'est mariée tantôt... De la chambre qu'il occupe à l'extrémité du château, il a pu entendre sonner les cloches de la chapelle... Il a pu distinguer les allées et venues des gens du pays... leurs chants... leurs cris... Il en profitera... Je ne sais ce qui m'avertit... Il espérera trouver les enfants seuls... tromper notre surveillance... Tu verras !

TINGUY

Pourtant...

MADAME DE MEYRUEIS

Je me tiens sur mes gardes, car je le vois trop qui les guette... comprends trop pourquoi il les guette !... Tel un voleur au coin d'un bois, il observe, épie, attend l'occasion bonne, se prépare...

TINGUY

Cependant...

MADAME DE MEYRUEIS

Mais, moi aussi, j'épie, guette, me prépare !... Je veux me poster sur sa route au moment où il passera... et ils peuvent se rassurer, je ne les laisserai plus à sa merci, comme ils s'y trouvèrent au fond du bois. Line se marie, mais il y aura quand même quelqu'un auprès d'eux, la nuit, pour les veiller.

TINGUY

Vous allez rester...

MADAME DE MEYRUEIS

Oui. Je vais m'installer ici... Si je vois remuer dans le fond de la pièce, si j'entends du bruit autour de moi, je me dresse toute droite, devant leur porte, tête haute, bras étendus, défiant le danger... On n'osera entrer.

TINGUY

Laissez-moi !... C'est mon rôle... Je dois rester...

MADAME DE MEYRUEIS

Non... pas ce soir... Je ne pourrais plus dormir, vois-tu, je ne pourrais fermer l'œil la nuit.

TINGUY

Alors, demain ?

MADAME DE MEYRUEIS

Demain !... Il arrive bien des choses en quelques heures !... Que ferons-nous quand nous en serons à demain !... Va-t-en, Tinguy... Il se fait tard... Va prendre des forces pour quand je n'en aurai plus.

TINGUY

Je m'en vais... Je m'en vais...

MADAME DE MEYRUEIS

Va-t-en.

TINGUY

Bonsoir, madame... Bon courage.

MADAME DE MEYRUEIS

Bonsoir... (*Il s'en va.*)

SCÈNE II

MADAME DE MEYRUEIS, *seule, tournée vers la porte des enfants.*

Mes enfants... Je suis là... Je vous veille... Dormez sans crainte... Il n'y a pas plus de danger

qu'hier avec la petite mariée, lorsqu'elle était jeune fille et restait à vos côtés... S'il revenait cette nuit, celui qui vous fit peur, il me trouverait devant lui... Vous pouvez dormir dans vos lits, vos bras blancs croisés sous vos têtes, sourire, rêver doux !... (*Elle s'éloigne de la porte.*) Je suis fatiguée, je sors un instant retirer cette toilette que j'avais mise pour la noce, puis aussitôt je reviens... Et de toute la nuit, vous entendez, de toute la nuit, je ne vous quitte plus !... (*Elle prend la lampe et fait quelques pas vers la porte du premier plan à droite.*) Ah ! Qu'est-ce qui a passé sur moi ?... La lueur de la lampe vacille... (*Elle regarde.*) Personne... Tout est calme... (*Elle se dirige vers la gauche, du côté de la porte de l'escalier, et l'ouvre.*) Voyons... là... dans l'escalier... Personne... Alors, pourquoi ces frissons ?... ces effrois ?... Je ne saurais rien redouter, puisque je protège des innocents contre celui qui s'efforce de me les ravir !... Puisque je défends de tout petits enfants... de tout petits enfants !... (*Elle sort par la droite avec la lampe. Le théâtre reste dans le noir.*)

SCÈNE III

M. DE MEYRUEIS, *entrant lentement par la gauche.*

Elle a regardé dans l'escalier et ne m'a pas aperçu... Voilà des nuits et des nuits qu'elle ne m'aperçoit pas... Toujours, je suis là, qui attends l'occasion... Il fallait bien qu'elle se présente... Il fallait bien que j'entre, que je les voie une dernière fois... Tiens, ce fauteuil... Il a failli me faire tomber... (*Il éloigne le fauteuil.*) Voici la porte... Je vais l'ouvrir... Pour-

quoi l'a-t-on fermée?... Il faut que j'entre, que j'entre chez eux... Ouvre-toi, porte... Je veux passer... Si tu m'empêches encore, je m'arc-bouterai contre toi et te briserai. (*Il donne un coup violent à la porte.*)

SCÈNE IV

MADAME DE MEYRUEIS, *accourant,* M. DE MEYRUEIS *se cachant vivement derrière le fauteuil.*

Qui est là?... J'ai entendu cette fois et j'ai couru... Qui est là? Il faut dire qui est là? Je sais qu'il y a quelqu'un là! . . . .

..... Pourquoi ai-je laissé la lampe?... On n'y voit plus!... Tant pis!... Je trouverai bien quand même?... Répondez!... Voulez-vous répondre!... Quels sont les spectres qui se donnent rendez-vous ici la nuit, qui font jouer les meubles, ébranlent les portes, et me martyrisent? Voulez-vous . . . .

.... Je sais bien que vous êtes là!... Ce fauteuil qui se trouvait tout à l'heure du côté du mur est près de la fenêtre maintenant!... C'est bien une preuve évidente, flagrante que je ne suis pas seule ici!... qu'il y a quelqu'un!... Ah! ça... me direz-vous qui vous êtes!... Vous me rendez folle... Je ne saurai plus ce que je ferai, bientôt, si vous persistez à ne point parler!... Parlez, ou je vais prendre une arme pour me défendre contre vous qui ne parlez pas, et venez troubler mes nuits!... Où y a-t-il une arme?... Une arme?... Ceci sur cette table!... Oui... ceci... Je vais marcher, m'avancer vers ce fauteuil, et homme ou fantôme, je frapperai à tour de bras!... Si c'est le vide qu'il y a derrière le

fauteuil, je tuerai le vide!... le vide!... Allons!... Qui est là?... Vous ne voulez décidément répondre?... Je vais frapper!... Je vais frapper!... (*Elle frappe.*) Ha!... Ha!... Ce n'est pas le vide!... Je sens quelqu'un!... Des gouttes tombent autour de moi!... J'ai tué!... J'ai tué!... C'est lui que j'ai tué... Je vais me tuer aussi!...

M. DE MEYRUEIS, *blessé mortellement.*

Ecoutez...

MADAME DE MEYRUEIS

Sa voix... Oh! sa voix lointaine! Vous! Mon Dieu! mon Dieu! Il ne faut pas! Il ne faut pas m'en vouloir! Vous m'aviez tellement désespérée! Je ne savais plus! Je ne savais plus!

M. DE MEYRUEIS

Ecoutez...

MADAME DE MEYRUEIS

Tenez... je vais appeler. Tout le monde accourra! On vous soignera! On vous sauvera!

M. DE MEYRUEIS

N'appelez pas! Je suis heureux que vous m'ayez frappé! Si ce n'avait été vous, c'aurait été moi-même tout à l'heure! Ma vie devenait trop dure! Je n'avais qu'à partir d'ici!

MADAME DE MEYRUEIS

Que dites-vous? Vous n'alliez donc pas... enlever ces petits enfants qui dorment là?

M. DE MEYRUEIS

Non. J'allais les embrasser une dernière fois!

MADAME DE MEYRUEIS

Malheureuse! J'en suis arrivée à ne plus comprendre... à ne plus comprendre les actions!

M. DE MEYRUEIS

Ne pleurez point... Ce n'est point l'instant. Les minutes sont brèves. Aidez-moi plutôt à me relever. Je veux me mettre à genoux!

MADAME DE MEYRUEIS

Vous mettre à genoux?

M. DE MEYRUEIS

Oui. Je ne m'y suis pas mis depuis trop de temps et n'ai plus joint les mains! C'est pour cela que j'étais comme j'étais! Je veux mourir à genoux et les mains jointes!

MADAME DE MEYRUEIS, *l'aidant à se relever et à s'agenouiller au milieu de la pièce.*

Je vais vous aider... vous aider...

M. DE MEYRUEIS

Merci. M'y voilà. Ce n'est pas pour prier que j'ai voulu me mettre à genoux... c'est pour vous demander pardon, Marie!

MADAME DE MEYRUEIS, *agenouillée également et le soutenant.*

C'est à moi de vous demander pardon... à moi qui vous tue!

M. DE MEYRUEIS

La mort n'est rien! La vie seule compte! Qu'importe de m'avoir donné la mort! Je vous avais donné une vie si affreuse, que je reste bien le seul coupable de nous deux! Je vous avais fait souffrir plus qu'on ne doit souffrir au monde.

MADAME DE MEYRUEIS

Et moi qui vous fais souffrir désormais!

M. DE MEYRUEIS

Je vous demande pardon, Marie, d'avoir douté de

votre pureté et de votre bonté, car je le vois, il y a une vraie bonté dans votre cœur, et il y en a dans tout cœur, de même qu'au fond de tout ciel, il y a du bleu !

MADAME DE MEYRUEIS

Pardonnez-moi aussi !... J'étais comme vous !... Je doutais !...

M. DE MEYRUEIS

Je vous demande pardon, Marie, après avoir conçu cet odieux soupçon, de l'avoir si violemment renfermé en moi, que peu à peu, tel de la flamme, il a tout ravagé ici !... Les hommes devraient crier les doutes qui les torturent, pour que ces doutes ne viennent pas vivre en eux dans le silence, et les ravager !...

MADAME DE MEYRUEIS

Hélas !...

M. DE MEYRUEIS

Pardon... Au lieu de m'être expliqué avec vous d'âme à âme, d'avoir eu cette cruauté, cette ténacité, de taire perpétuellement mon âme, de ne pas m'expliquer !... Ma pensée s'était vraiment faite matière, elle était devenue jalouse de la matière, elle ne voulait plus vivre avec vôtre âme, elle n'était plus ma pensée !...

MADAME DE MEYRUEIS

Ah ! je vous pardonne ! je vous pardonne !. .

M. DE MEYRUEIS

Alors, vite... Nous sommes assez longtemps par ma folie restés derrière deux vitres à nous regarder, à nous soupçonner, à nous juger — quand personne n'a droit de juger et que tout juge est criminel —

brisons ces vitres qui nous séparaient, jetons-nous aux bras l'un de l'autre, pour, si vous y consentez, ma chère Marie, une fois seulement, nous embrasser !...

MADAME DE MEYRUEIS

Brisons-les! brisons-les, Georges !... Embrassons-nous !... Soyons de nouveaux mariés, de tout jeunes et de tout frêles mariés qui reviennent de communier à l'église, après que le prêtre les a absous de leurs péchés !...

M. DE MEYRUEIS

Soyons de frêles mariés, aux âmes d'enfants à peine éveillées, sentant l'amour chanter autour d'elles et d'amour tout illuminées !...

MADAME DE MEYRUEIS

Mon ami ! mon ami !... Appuyez-vous sur mon bras, et croyons que nous nous promenons par une petite sente de printemps, une petite sente de bois de Mai !...

M. DE MEYRUEIS

Mon amie ! mon amie !... Le rossignol chante au bois de Mai, et de claires sources gazouillent dans les fourrés !...

MADAME DE MEYRUEIS

Que nous sommes ardents et doux, que nous sommes passionnés et légers, dans ce petit sentier de Mai.

M. DE MEYRUEIS

Oh ! vos doigts fins ! vos doigts jolis... dans le sentier ! Des pétales de fleurs parfumées que je presse entre mes doigts ! des pétales de fleurs...

MADAME DE MEYRUEIS

Mêlons nos doigts ! Mêlons nos doigts !

M. DE MEYRUEIS

Vos cheveux de dentelle... une caresse... vos cheveux envolés !

MADAME DE MEYRUEIS

Appuyez votre tête sur la mienne... appuyez-la...

M. DE MEYRUEIS

Tout votre être de soie maintenant... Une âme vraiment, votre être ! Une âme, votre corps surhumain ! Et puis vos lèvres de rêve, et puis vos yeux d'au-delà !... Je vous aime pour tout le temps que je ne vous avais plus aimée !

MADAME DE MEYRUEIS

Si notre amour durait ! s'il durait !

M. DE MEYRUEIS

Toujours... Il durera... Toujours ! Il ne finira plus ! Ouvrez la fenêtre grande, que le ciel entier s'y précipite ! Il n'y en aura jamais assez ! jamais assez !

MADAME DE MEYRUEIS

Je vais l'ouvrir... Je vais l'ouvrir... (*Elle l'ouvre.*) Tout le ciel s'y est précipité... Me voici revenue ! Appuyez-vous ! Reposez-vous sur mes bras !

M. DE MEYRUEIS, *faiblissant.*

Regardez... Il n'y a plus de nuages à ce firmament renouvelé... des étoiles... Dieu ! qu'il y a d'étoiles ! Pourquoi nous étions-nous enfermés quand il y avait tant d'étoiles ? Comme elles sont gaies... folles ! Comme elles brillent ! Voyez leur infinie pureté ! Ne dirait-on des anges avec des chevelures ? Il y en a une là-bas, à l'horizon... qui me fait signe... me fait signe... m'appelle ! Je la reconnais ! C'est votre petit enfant ! Celui qui partit ! Le mien aussi maintenant, le mien ! Il ne mentirait pas parmi ces frères d'éternité !

Je monte vers toi... Je monte vers toi... doux bien-aimé... doux astre à chevelure d'or!... Est-ce que notre amour peut finir... puisque... je vais aussi devenir... une des étoiles... du Paradis! (*Il meurt.*)

MADAME DE MEYRUEIS

Georges! Je cesse de vous entendre! Vous êtes sans mouvement entre mes bras! Mais puisque notre amour ne doit plus finir, arrachez-moi donc de cette existence où l'on est comme des muets à se regarder, où l'on a perdu la confiance, où l'on a perdu la croyance!... emmenez-moi avec vous là-haut... là-haut... vers le pays où le désir que nous avons l'un de l'autre pourra vivre... le pays où l'on pourra aimer!...

RIDEAU

ÉMILE COLIN — IMP. DE LAGNY

LÉA

PIÈCE EN CINQ ACTES EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Comédie-Parisienne, le 9 septembre 1881.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — J. ROBERT.

LÉA

PIÈCE EN CINQ ACTES EN PROSE

PAR

JEAN MALUS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1881

L'auteur de **LÉA** adresse publiquement ses remerciements sincères : — à M. Henri Richard, qui a été pour lui plus qu'un artiste de talent, un ami; — à MM. Villeray et Esquier, qui ont joué en grands comédiens ; — à M. Garnier, qui a créé avec tant de finesse et de bonhomie le rôle de Sigismond; — enfin à ces excellents artistes qui ont été les interprètes applaudis de sa pièce : Mmes Marie Colombier, Dorbach, Bade, Cassothy, Luthès et Verneuil; MM. Bertal, Delorme, Bellot et Didier.

Paris, le 25 septembre 1881.

A MON PÈRE

PERSONNAGES

CHARLES BRÉMONT, 30 ans (1er rôle).	MM. PAUL ESQUIER.
LE PRINCE BASCOW, 30 ans (jeune premier rôle)	VILLERAY.
ALBERT DERBLIN, 20 ans (jeune premier comique)	H. RICHARD.
SIGISMOND, 40 ans (grand premier comique)	E. GARNIER.
GEORGES DERBLIN, 26 ans (jeune premier)	BERTAL.
COMTE DE TERVILLE, 32 ans (premier comique)	DELORME.
BARON OSCAR D'ESTOURNELLES, 55 ans (financier)	BELLOT.
SAINT-LÉON, journaliste, 40 ans (rôle de genre)	H. DIDIER.
UN DOMESTIQUE	GILLY.
LÉA, 32 ans (premier rôle jeune)	Mmes M. COLOMBIER.
MADAME DERBLIN, 50 ans (grand premier rôle)	LATY-DORBACH.
BLANCHE DERBLIN, 18 ans (jeune première)	CASSOTHY.
CAROLINE, 35 ans (première soubrette).	BADE.
GEORGINA (rôles de genre).	LUTHÈS.
WANDA (rôles de genre).	VERNEUIL.

— A Paris, en 1881. —

LÉA

ACTE PREMIER

Chez Georges Derblin. — Salon de garçon très élégant. — Portes latérales, pans coupés, celle de gauche donnant dans la chambre à coucher de Georges ; celle de droite donnant sur le corridor d'entrée. — Au fond, cheminée garnie de candélabres. — Deux lampes allumées. — Table de jeu au centre, sur la gauche. — Piano à droite, deuxième plan. — Fauteuils, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

SIGISMOND, relisant son feuilleton.

« La *Tour de Nesles* vient d'être représentée avec un brio magistral. » Brio magistral est trouvé. « La diva Rosita a joué le terrible rôle de Marguerite avec... vigueur ; le tragédien Girandol lui donnait la réplique, lui lançait (cela vaut mieux) la réplique avec... à propos. (On sonne.) Son geste vibrant, sa voix large et profonde enlevaient les applaudissements d'un public d'élite... La salle était électrisée et .. » (On sonne plusieurs fois.) Il me semble qu'on a sonné : le domestique est donc sorti ? Allons, debout ! Laisse là ton feuilleton dramatique et va ouvrir... Va ouvrir, prolétaire de la littérature !

SCÈNE II

SIGISMOND, ALBERT DERBLIN.

ALBERT DERBLIN.

Sapristi ! on n'entre pas facilement chez M. mon frère. Voilà un bon quart d'heure que je carillonne à la porte.

SIGISMOND.

Ah ! ce domestique !... Il est toujours sorti ou endormi, et moi-même je n'avais pas entendu : pardonnez-moi, je travaillais.

ALBERT DERBLIN.

Au fait, c'est vrai, tu t'occupes toujours de littérature. (Lui frappant sur l'épaule.) Ce brave Jean !

SIGISMOND.

Sigismond, je vous prie.

ALBERT DERBLIN.

Comment, Sigismond?

SIGISMOND.

Mon prénom est Jean, il est vrai, prénom que mon parrain m'octroya quand l'eau sainte du baptême...

ALBERT DERBLIN.

... Coula sur nos fronts naissants. Connu !

SIGISMOND, s'animant.

Mais ce nom que j'ai subi pendant les années de mon enfance, ce nom de laquais, je ne pouvais le garder lorsque j'entrai en pleine possession de mon moi intellectuel. Ce nom que la société, qui ne prévoit pas les vocations, m'avait imposé, je le rejetai comme peu

approprié à ma nature essentiellement poétique et littéraire, et j'en pris un autre que je compte illustrer dans les combats que je livre chaque jour...

ALBERT DERBLIN, l'interrompant.

... Au bon sens et à la langue française.

SIGISMOND.

Vous dites?

ALBERT DERBLIN.

Je dis : épatant! mon bon Sigismond, tout simplement épatant! Le fait est que ce petit nom, ce nom de guerre dont tu es l'éditeur responsable est joli.

SIGISMOND.

N'est-ce pas?

ALBERT DERBLIN.

Littéraire!

SIGISMOND.

Certes!

ALBERT DERBLIN.

Plein de couleur locale.

SIGISMOND.

Sans doute.

ALBERT DERBLIN.

Et puis, il n'est que de trois syllabes.

SIGISMOND.

Oh! oui.

ALBERT DERBLIN.

Enfin, il pourrait en avoir quatre, cinq ou même six comme ceux de l'antiquité. Exemple : Nabuchodonosor!

SIGISMOND, à part.

Se moquerait-il de moi?

ALBERT DERBLIN.

C'est un nom moyen âge et qui convenait parfaitement à ton talent romantico-naturaliste. Ce bon Sigismond!

SIGISMOND.

Je suis comblé.

ALBERT DERBLIN.

Maintenant reprenons la langue prosaïque et causons un peu. Mon pauvre ami, je ne suis pas comme toi : la littérature ne fait pas mes seules délices; je ne suis pas comblé, comme tu disais si noblement tout à l'heure; bien au contraire, je suis rasé! j'ai perdu au bac cette nuit. Ma mère m'a coupé les vivres... Bref, il me faudrait deux mille francs... Mon frère les a-t-il en caisse? Réponds-moi, toi, son secrétaire intime.

SIGISMOND.

Hélas! monsieur, nous aussi nous sommes ruinés.

ALBERT DERBLIN.

Ruinés! Ainsi tout l'héritage de papa y a passé! Eh bien! je ferai mes compliments à Léa, à la maîtresse de mon frère, lorsque je la verrai. Quelles jolies dents!

SIGISMOND, absorbé.

Un seul espoir nous reste. Si mon drame était joué devant le grand public de Paris, peut-être...

ALBERT DERBLIN.

Je sais... *La tête de Méduse!* Parlons d'autre chose.

SIGISMOND.

Vous ne croyez pas en moi... vous ne croyez pas à mon avenir littéraire.

ALBERT DERBLIN.

Je sais que tu es le critique dramatique du *Phare*

d'Étampes, un journal très bien rédigé. Je sais que comme les géants de la fable, tu empiles œuvres sur œuvres, que tu as commis au moins trente-six drames, qui tous dorment dans ta malle en attendant la venue d'un directeur breveté et garanti du gouvernement. Je sais que tu cumules avec une grande distinction auprès de mon frère les fonctions de valet de chambre et de secrétaire, que tu as failli être bachelier et que tu broies le siècle et ses hommes d'argent sous les pieds de tes Alexandrins. Je sais tout cela... mais ce n'est pas au grand poète, au critique éminent que je viens m'adresser. C'est au caissier de mon frère! Oui ou non, puis-je compter sur le porte-monnaie de ce fils de mon père?

SIGISMOND.

Monsieur, vous êtes bien un enfant de ce siècle sceptique.

ALBERT DERBLIN.

Parbleu! Je ne suis pas né il y a deux cents ans, j'en serais désolé... car je n'aurais pu lire tes œuvres immortelles. (Albert lui enlevant vivement le papier des mains.) Vous permettez?... (Bruit de sonnette au dehors.) C'est flamboyant! on n'écrit plus ainsi aujourd'hui... Une vraie plume de Tolède...

SIGISMOND.

N'est-ce pas? (On sonne de nouveau.) Encore!... Je vais réveiller ce domestique pour qu'il ouvre.

Il se dirige vers la porte de droite. — Entre Charles Brémont.

SCÈNE III

LES MÊMES, ALBERT DERBLIN, CHARLES BRÉMONT, SIGISMOND.

CHARLES BRÉMONT.

Bonjour, Albert, votre frère n'est pas chez lui?

ALBERT DERBLIN.

Il est sorti.

SIGISMOND.

M. Georges n'est pas encore rentré, mais il ne tardera pas. Je l'attends pour expédier sa correspondance.

CHARLES BRÉMONT, *d'un air étonné.*

Sa correspondance!

ALBERT DERBLIN, *présentant Sigismond.*

M. Sigismond, secrétaire intime de mon frère quelquefois et littérateur toujours. Un confrère et un brave cœur, qui tient à la fois d'une main sûre et ferme la plume et... le plumeau.

SIGISMOND, *vivement.*

Plu... plumeau. Pardonnez le langage hardi de ce jeune homme. Je ne puis être qu'un élève et non un collègue... pour un des maîtres de la scène française.

ALBERT DERBLIN.

Bast! Vous ne venez pas d'avoir, comme monsieur, une pièce représentée avec succès au Théâtre-Français. Votre procédé littéraire n'est peut-être pas le même, mais vous avez votre valeur, que diantre! Tenez, maître, lisez cela. C'est nerveux, imagé. (*Il lit.*) « La salle

était électrisée. » Hein! que c'est beau la poésie! moi j'aurais mis tout simplement : « La salle était chauffée. » (Sigismond lui arrache le papier.) Ce n'eût pas été plus vrai, mais c'eût été plus vraisemblable. Adieu, je vous laisse ensemble, penseurs; moi je vais à Bullier.

Il sort.

SCÈNE IV

CHARLES BRÉMONT, SIGISMOND.

SIGISMOND.

Triste! triste! triste! Un vieillard de vingt ans. Ce siècle est vieux.

CHARLES BRÉMONT.

Je crois bien, quatre-vingts ans.

Entre Georges Derblin.

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGES DERBLIN.

GEORGES DERBLIN, l'air préoccupé.

Bonsoir, Charles. Je suis heureux de vous voir. Cela fait tant de bien de serrer la main d'un ami tel que vous! Il y a six mois à peine que nous nous connaissons, il est vrai. Vous veniez d'arriver à Paris, mais c'est plus qu'il n'en faut pour s'aimer sincèrement. (Ils se serrent la main.) Sigismond, nous ferons plus tard notre correspondance. J'attends des amis ce soir, ne l'oubliez pas.

SIGISMOND, prend ses papiers et sort. — A Charles Brémont.

Chauffée!... Électrisée! Je maintiens électrisée.

SCÈNE VI

GEORGES DERBLIN, CHARLES BRÉMONT.

CHARLES BRÉMONT.

Vous paraissez préoccupé... Auriez-vous quelque chagrin?... Votre famille...

GEORGES DERBLIN.

Ma mère et ma sœur vont bien. J'ai d'autres soucis. Je suis ruiné.

CHARLES BRÉMONT.

Ruiné!

GEORGES DERBLIN.

J'ai dissipé follement la fortune que mon père m'avait laissée, dans l'enivrement de la passion... pour une femme qui ne m'a peut-être jamais aimé.

CHARLES BRÉMONT.

Votre maîtresse? Voyons, Georges, vous ne devez pas vous désespérer ainsi. Votre fortune a été dissipée, vous en avez fait bénéficier les marchands de chevaux et les marchands de diamants... soit... mais il vous reste votre famille qui est riche, honorée et qui vous aime.

GEORGES DERBLIN.

Ma mère ne consent plus qu'à me servir une rente de vingt mille francs... Que voulez-vous que je fasse?

CHARLES BRÉMONT.

Je comprends : votre maîtresse vous a donné à entendre que cette rente suffirait à peine à payer sa couturière, et vous a prié de cesser des relations désormais pénibles... et peu rétribuées.

GEORGES DERBLIN.

Mon cher Brémont, vous calomniez sans raison une femme que vous ne connaissez pas.

CHARLES BRÉMONT.

Que je ne connais pas? Tenez! elle s'appelle Flora ou Cora, elle a trente-cinq ans, quelquefois quarante. Une taille fine comme son cocher, un langage comme celui de sa cuisinière, des cheveux roux, de fausses dents, pas de cœur naturellement, un seul banquier pour le placement régulier de ses bénéfices, mais en revanche tous les amants qui paient. Voilà la courtisane d'aujourd'hui. Ce n'est pas une femme de cœur comme Agnès Sorel, ni une femme d'esprit comme Marion Delorme ou Ninon. Ce n'est même plus une jolie fille comme Marco ou Marguerite Gauthier. Elle n'a ni cœur, ni esprit, ni beauté... elle a du chien!

GEORGES DERBLIN.

Léa n'est pas la femme que vous croyez. Elle est habituée au luxe et la misère lui fait peur. Voilà tout!

CHARLES BRÉMONT.

Je crois bien! Vingt mille francs de misère, c'est horrible.

GEORGES DERBLIN.

J'aime cette femme éperdument et je ne veux pas qu'elle soit à d'autres! Cette passion me sera peut-être fatale, mais qu'importe!

CHARLES BRÉMONT.

Je connais votre maladie, mon pauvre ami, et je vous plains. Je ne vous donnerai pas un conseil. Vous ne sauriez le suivre; vous ne quitterez pas votre maîtresse, parbleu! mais c'est elle qui vous lâchera. Pardon du mot, il doit appartenir à son vocabulaire.

GEORGES DERBLIN.

Vous ne m'avez pas compris. J'aime Léa de toute mon âme, de tous mes désirs et je suis prêt à tout plutôt que de la perdre. Je n'hésiterais pas à me tuer si je n'étais pas aimé d'elle. Vous n'avez donc jamais été atteint, vous? Peut-être n'avez-vous aimé que vos héroïnes de théâtre et l'amour ne vous a sans doute jamais apparu que sur les planches ou entre un buvard et un encrier?

CHARLES BRÉMONT.

Pauvre enfant! Sans le savoir, vous venez de réveiller en moi une ancienne douleur. Comme vous, Georges, j'ai cru à l'amour. Comme vous je lui ai sacrifié ma famille, mes relations et ma fortune. J'étais si jeune! Je crus être heureux quelque temps. Puis ce bonheur disparut avec mon dernier billet de mille francs. J'étais ruiné... je fus lâché, — je tiens au mot, — pour un ténor quelconque de province.

GEORGES DERBLIN.

Qu'avez-vous fait après cette trahison?

CHARLES BRÉMONT.

Je n'ai jamais cherché à savoir ce qu'était devenue cette femme. Est-elle morte?... Ah! je l'espère! Car cette misérable portait mon nom.

GEORGES DERBLIN.

Et vous n'avez pas songé à vous tuer?

CHARLES BRÉMONT.

Je n'en avais pas le droit, j'avais des dettes. Du reste, le mépris et le travail m'ont sauvé. Il y a bientôt dix ans de tout cela, et parfois il me semble que cette triste aventure n'est qu'un mauvais rêve.

GEORGES DERBLIN.

Et depuis vous êtes devenu sceptique et vous ne croyez pas à l'amour des autres?

CHARLES BRÉMONT.

Vous vous trompez. Je crois à l'amour chaste, j'y crois de toute mon âme... à l'amour qui est une force, une consolation et un devoir, à l'amour qui se donne pour la vie, mais non à celui qui se vend... à l'amour qui est honoré, purifié par la maternité, mais non à celui qui aboutit au déshonneur ou à l'hôpital.

GEORGES DERBLIN.

Hors du mariage point de salut et point d'amour, selon vous?

CHARLES BRÉMONT.

Je ne dis point cela. Je distingue simplement entre les femmes de cœur et les filles d'argent. Comment ces idées ne vous semblent-elles pas naturelles à vous qui trouvez entre votre mère et votre sœur le foyer du respect et de l'affection? Votre mère qui est la femme de tous les dévouements, votre sœur si charmante, si simple et si bonne!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DERBLIN, BLANCHE DERBLIN.

GEORGES DERBLIN.

Voici ma mère et ma sœur, je vous retire la parole. (*A sa mère et à sa sœur.*) On disait du mal de vous... monsieur Charles Brémont.

MADAME DERBLIN.

Cela ne m'étonne pas, on en dit toujours de ses amis.

Elle serre la main de Charles qui s'incline.

BLANCHE DERBLIN.

Et de ses lectrices, monsieur le poète. (Elle salue cérémonieusement Charles.) Mes compliments, monsieur. Quelle belle soirée j'ai passée au Théâtre-Français en vous écoutant !

CHARLES BRÉMONT, respectueux et froid.

Vous êtes indulgente, mademoiselle.

BLANCHE DERBLIN.

Moins que les grands critiques influents, avouez-le, qui vous ont littéralement couvert de fleurs.

Elle continue à causer avec Charles. — Elle rieuse, naturelle, Charles est froid et poli.

MADAME DERBLIN, à gauche de la scène, à son fils.

Mon cher enfant, je suis venu te demander ton bras pour nous accompagner chez les Charroys où nous allons en soirée intime. Je te prends au dépourvu afin que tu ne puisses refuser.

BLANCHE DERBLIN, vivement, se retournant.

Tu sais que mon amie Alice est de retour ?

MADAME DERBLIN.

Petite bavarde ! (A Georges.) Nous t'attendons.

GEORGES DERBLIN.

Pardonnez-moi, ma mère, de ne pouvoir répondre à votre désir. Je suis préoccupé et je ferais triste figure dans une soirée. D'ailleurs, j'attends quelques amis.

MADAME DERBLIN.

C'est bien. (Tristement.) J'ai rarement le bonheur de m'appuyer sur ton bras, mon fils.

GEORGES DERBLIN.

Excusez-moi.

MADAME DERBLIN.

Je regrette de t'avoir dérangé... au milieu de tes préoccupations. Continue à vivre loin des tiens... et où tu vis, mais ne compte pas sur moi pour subvenir à tes folies... mes intentions ne changeront pas.

GEORGES DERBLIN, s'assombrissant.

Je ne demande rien.

BLANCHE DERBLIN, passant à gauche.

Voyons, petite mère, ne le gronde pas. (Saluant avec une révérence son frère.) Monsieur Georges Derblin veut-il nous faire l'honneur de prendre notre bras? le bras de maman ; bien entendu, moi, je marcherai devant, comme quand j'étais petite.

GEORGES DERBLIN.

Impossible, ma chère petite Blanche.

BLANCHE DERBLIN, d'un air grave.

Monsieur va au club?

GEORGES DERBLIN.

Non!

BLANCHE DERBLIN.

Aux courses?

GEORGES DERBLIN.

Il est dix heures du soir.

BLANCHE DERBLIN.

Monsieur va patiner?

GEORGES DERBLIN.

Nous sommes au printemps.

BLANCHE DERBLIN.

Monsieur va au Bois?

GEORGES DERBLIN.

Mais non, mais non, petite sœur.

BLANCHE DERBLIN.

Alors où vas-tu donc, grand frère? puisque tu ne vas ni au Bois, ni aux courses, ni au club, tu ne dois aller nulle part, que je sache, car je connais tes habitudes.

GEORGES DERBLIN.

Méchante! Je reçois des amis ce soir : une soirée de garçon. (On sonne.) Voici sans doute un de mes invités.

BLANCHE DERBLIN.

Veuillez pardonner notre indiscrétion, cher monsieur! nous nous sauvons. Viens, petite mère.

MADAME DERBLIN, à Charles à qui elle a causé pendant cette scène.

Je vous en prie, faites-lui comprendre la vie et ses devoirs.

CHARLES BRÉMONT.

Madame, je serai pour lui comme un frère aîné.

BLANCHE DERBLIN, à Brémont.

Monsieur, ma mère attend une loge pour la centième.

Elle sort avec sa mère; entre le comte de Terville.

CHARLES BRÉMONT, à part.

Charmante enfant, comme elle mérite d'être aimée et d'être heureuse!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE COMTE DE TERVILLE.

DE TERVILLE, à madame Derblin.

Agréez, madame, mes respectueux hommages. (Il s'incline devant Blanche.) Mademoiselle ! (Blanche rend le salut froidement, à part.) Toujours froide, mademoiselle Derblin. (A Georges.) Bonjour, cher, allez bien ce soir.

Ils se serrent la main.

GEORGES DERBLIN, le présentant à Charles.

M. le comte de Terville. (A Terville.) Charles Brémont, le dernier succès du Théâtre-Français. Le trembleur! il a caché son nom sous un pseudonyme.

DE TERVILLE.

Parfait! monsieur. Compliments sur vos vers, adorables, délirants.

CHARLES BRÉMONT.

Je suis charmé, mais permettez-moi de n'accepter que la moitié de vos éloges : ma pièce est en prose.

DE TERVILLE.

En prose! Pardonnez... pensais qu'elle était en vers. Sentiments sont si noblement exprimés. Comptez-moi désormais, monsieur, au nombre de vos admirateurs.

CHARLES BRÉMONT.

Merci. (A part.) Pour mon éditeur.

SCÈNE IX

Les Mêmes, LE BARON OSCAR, CAROLINE, puis SAINT-LÉON.

BARON OSCAR, à Georges.

Comment allez-vous? (Appelant.) Caroline! Caroline! Que diable faisiez-vous dans l'antichambre?... Vous me quittez le bras en entrant. Ce n'est pas correct, ma chère.

CAROLINE, à Georges.

Bonsoir, bébé. (Au baron.) Je viens de reconnaître une ancienne amie à moi, que Léa a prise il y a quelques jours pour femme de chambre.

BARON OSCAR.

Fi! Une cuisinière!

CAROLINE.

Bah! elle aura de l'avancement. Je l'ai bien été moi, cuisinière et mauvaise... Je salais trop la soupe.

BARON OSCAR.

Cela n'a pas changé. Vous vous vengez sur la conversation.

CAROLINE.

Mon cher baron, vous m'ennuyez à la fin. Je n'ai pas de prétention au beau langage, à l'esprit ni aux belles manières. (Entre Saint-Léon.) Je n'ai jamais essayé comme vous de faire un dictionnaire... à l'usage des gens du monde, ni tenté de décrocher un prix à l'Académie.

SAINT-LÉON.

Il en est un, pourtant, qu'on vous eût décerné à l'unanimité.

BARON OSCAR.

Lequel?... Lequel?

SAINT-LÉON.

Le prix Montyon... à l'âge de six mois.

Il serre la main de Georges.

DE TERVILLE, à Charles Brémont, montrant le baron.

Cet excellent bon a toujours des scènes de ménage?

BARON OSCAR, à Caroline.

Faisons la paix, ma bonne chérie; si je vous gronde un peu, c'est pour votre bien.

CAROLINE.

Vous avez toujours l'air d'avoir honte de moi... parce que, autrefois, j'ai gardé les dindons.

SAINT-LÉON, à part.

Eh bien! mais, cela n'a pas changé. (Haut.) Pauvres bêtes, comme elles devaient s'ennuyer!...

GEORGES DERBLIN.

Pas de dissensions intestines... et permettez-moi de vous présenter M. Charles Brémont, l'auteur du *Devoir*. (A Charles Brémont.) Le baron Oscar d'Estournelles, mademoiselle Caroline d'Es.

SAINT-LÉON, à Georges.

Elle ne lui a pris que la moitié de son nom; en revanche, elle lui prendra toute sa fortune.

GEORGES DERBLIN.

Saint-Léon, de la rédaction du *Canard*.

SAINT-LÉON, à Charles.

Le *Canard* a été sévère pour votre pièce, monsieur, mais il ne vous connaissait pas.

CHARLES BRÉMONT.

Le public l'a été beaucoup moins... il y a compensation.

CAROLINE.

Monsieur, j'ai vu votre pièce, elle a du chic.

BARON OSCAR.

Quel langage! ce n'est pas correct. Charmante votre pièce, du goût, du style.

CAROLINE, à Georges.

Dis donc, bébé, si on taillait un petit bac?

BARON OSCAR.

Quel langage! Des expressions de marin.

SAINT-LÉON.

Marinées.

DE TERVILLE.

Accepté! Tiens la banque et mets cent louis.

On s'installe autour de la table de jeu.

CHARLES BRÉMONT, à Georges.

Décidément, ce monsieur est brouillé avec les articles et les pronoms. Il a dû prendre ce tic dans quelque roman... ce n'est pas un homme, c'est un télégramme... Madame, messieurs...

CAROLINE.

Vous allez composer?

CHARLES BRÉMONT.

Je vais simplement dormir... en rêvant à vous.

Il sort.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins BRÉMONT.

CAROLINE.

Il est très bien, ce monsieur, très galant... et puis il a du talent.

SAINT-LÉON.

Peuh! du talent! Elle est ratée sa pièce.

CAROLINE.

Faites-en donc autant, mon petit, vous et toute la rédaction du *Canard*.

SCÈNE XI

LES MÊMES, GEORGINA, WANDA.

CAROLINE, allant à elles. — A Georgina.

Bonsoir, ma petite chatte. Tu fais toujours les articles de Saint-Léon?

GEORGINA.

Que tu es bête! — Je ne sais pas lire.

CAROLINE, à Wanda.

Bonsoir, ma petite comtesse! — Il est toujours gentil, Terville?

WANDA.

Je crois bien... un de ses oncles vient de mourir!

CAROLINE, désignant Saint-Léon, et de Terville.

Ces messieurs vous ont donc laissées venir seules?

GEORGINA.

En sortant du théâtre, ces messieurs nous ont abandonnées... au vestiaire. Ils avaient hâte de commencer leur partie.

WANDA.

Je suis furieuse... Aussi allons-nous parier contre eux... et ferme.

Elles vont à la table de jeu.

BARON OSCAR, jouant.

Une carte, mon cher comte, une belle-petite. Je la file! Trois! perdu. (A Georges.) Léa doit venir, n'est-ce pas?

GEORGES DERBLIN.

Elle viendra, je lui ai écrit. (A part.) Pourvu qu'elle vienne!

SAINT-LÉON, au baron.

Il me semble que le prince Bascow n'est pas encore arrivé.

BARON OSCAR, bas à Saint-Léon.

Il viendra avec Léa. Quand j'étais son amant, j'ai remarqué qu'ils venaient toujours ensemble... Cela n'a pas changé.

SAINT-LÉON.

Je crois bien, c'est une femme fidèle.

Le jeu continue.

DE TERVILLE.

Faites vos jeux. (Il distribue des cartes.) Messieurs, j'en donne.

CAROLINE.

Et aux dames?

DE TERVILLE.

Je ne leur ai jamais rien refusé.

Il donne des cartes.

CAROLINE.

Vlan ! le valet de cœur, cela me fait une belle jambe. En voilà un que je n'attendais pas... ce soir.

BARON OSCAR.

Je la file!!

CAROLINE.

Je la file! il est agaçant, il file toujours!

SAINT-LÉON, bas à Caroline.

Comme toutes les vieilles lampes!

SCÈNE XII

Les Mêmes, BASCOW, LÉA.

TOUS.

Ah! voici Léa! vive Léa!

GEORGES DERBLIN, à Bascow.

Vous êtes aimable d'être venu.

BASCOW.

Madame m'a prié de l'accompagner... et malgré un rendez-vous obligé...

LÉA.

On n'en finit pas. Mon coupé marchait à peine ; le pavé est glissant, ma voiture a écrasé à moitié un imbécile. On a pris mon nom, mon adresse, quel ennui!

SAINT-LÉON.

C'est en effet bien ennuyeux pour ce pauvre imbécile.

LÉA.

Mon cher, si vous cherchez des mots pour votre journal, je vous en donnerai.

SAINT-LÉON.

A combien?

LÉA.

Pour rien!

SAINT-LÉON.

Grand merci. C'est trop cher.

LÉA.

Impertinent!

SAINT-LÉON.

C'est mon métier. Il n'y a pas de sot métier, n'est-ce pas, monsieur Bascow?

BASCOW.

Dans mon pays, non, monsieur, il n'y a pas de sots métiers.

SAINT-LÉON, à Terville.

En revanche, il y a de sottes gens.

Depuis quelque temps Léa et Georges causent d'une façon animée.

DE TERVILLE.

La maîtresse de la maison nous autorise à continuer?

LÉA.

Certainement. Faites vos jeux, messieurs, et que Dieu vous garde! (A Georges.) Eh bien? ce bracelet que vous m'aviez promis? ..je n'ai rien reçu... Si vous ne m'aviez

écrit et suppliée de venir, je ne serais certes pas ici... je n'aime pas les hommes qui manquent de parole.

GEORGES DERBLIN.

Tu me pardonneras, quand tu sauras...

DE TERVILLE, à Georges.

Nous abandonner cher, au bac, n'est pas bien.

GEORGES DERBLIN.

Je suis à vous. (A Léa.) Léa, il faut que j'aie un moment d'explication avec toi.

LÉA.

Vous n'allez pas me faire une scène ridicule, je suppose?... vos invités vous réclament.

Georges va à la table de baccarat, Bascow se rapproche de Léa.

BASCOW, à Léa.

S'il est ruiné, rends-le à sa famille.

DE TERVILLE.

Il y a cent louis... Faites vos jeux.

GEORGES DERBLIN.

J'en tiens cinquante.

BASCOW.

Je complète.

GEORGES DERBLIN.

Pardieu! je gagnerai ou le proverbe est faux.

CAROLINE, à Georges.

Nous sommes de moitié, voulez-vous?

GEORGES DERBLIN.

Dans les bénéfices, accepté! (On donne des cartes.) Je m'y tiens!

BASCOW, il abat.

Huit !

DE TERVILLE.

J'ai sept. (A Georges.) Avez perdu. (A Caroline.) Et vous aussi, ma belle.

CAROLINE.

Je perds toujours, c'est embêtant à la fin.

BARON OSCAR.

Quel langage ! ce n'est pas correct ; dites : contrariant, ma chère.

CAROLINE.

Donnez-moi dix louis, ce sera plus spirituel et plus correct.

BASCOW, à Caroline.

Malheureuse au jeu, heureuse en amour.

CAROLINE.

Mais c'est votre histoire que vous me racontez là ; avec cette différence que vous gagnez (A Saint-Léon.) toujours.

SAINT-LÉON.

Attrape !

Le jeu continue. Bascow fait sauter la banque.

DE TERVILLE.

Banque a sauté. Pas de chance. Cède la place.

SAINT-LÉON.

La banque a sauté. Mes compliments, monsieur Bascow. (A part.) Il est Valaque, soit, mais ses parents étaient Grecs.

DE TERVILLE.

Qui prend la banque?

GEORGES DERBLIN, fiévreux.

Moi ! Et je mets cinquante louis. Faites vos jeux ! (A Bascow qui s'est rapproché de Léa.) Eh bien, prince?

BASCOW, se levant.

Je suis désolé d''être obligé de partir, mon cher monsieur Georges, une affaire importante, un de mes compatriotes... le prince Baranio.

SAINT-LÉON, à part.

Il fait Charlemagne.

BASCOW.

Vous dites, cher monsieur Saint-Léon?

SAINT-LÉON.

Charlemagne Baranio. Je connais beaucoup le prince.

BASCOW.

Ah ! Très bien... très bien... Mesdames... Messieurs... (A Léa en sortant.) Ce soir chez toi. Tu me raconteras la scène de la rupture.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins BASCOW. — Le jeu continue.

BARON OSCAR.

J'en demande... Je la file ! !

CAROLINE.

Encore !... Raflée !... Je ne joue plus... Je préfère vous tapoter mon grand air sur le piano .. Aïchiquita... (A Léa.) Dis donc, Léa, va-t-il le piano ?

LÉA.

Comme un gant .. Georges l'a fait faire sur mesure.

CAROLINE, allant au piano, à Wanda.

Allons-y!... Wanda, tu tourneras les pages...

WANDA.

Je veux bien... mais je tournerai mal...

SAINT-LÉON.

C'est déjà fait.

WANDA.

Je ne sais pas la musique.

CAROLINE.

Je tousserai pour te prévenir.

Elle chantonne.

On dit que l'on te marie,
Et que c'est pas avec moi.
Tu sais que ça me contrarie,
Que j'avais une toquade pour toi.

WANDA, au piano.

Ah! que j'aime cette chanson! — C'est dans la *Dame Blanche*, n'est-ce pas?

SAINT-LÉON.

Assez... Je proteste... c'est navrant.

LÉA.

C'est triste comme le bonnet de nuit du baron.

DE TERVILLE.

Demandons autre chose à la diva Carolina... N'est-il pas vrai, vous tous?

TOUS.

Oui... oui.

CAROLINE, toussant, à Wanda.

Ne tourne pas la page. (Aux autres, en mettant le coude sur le piano.) Eh bien, quoi alors?

WANDA.

Brr! Il a de fausses dents, le piano.

GEORGINA.

Comme tant d'autres... (A Caroline.) Dis donc, si tu nous chantais la chanson de Saint-Léon?

TOUS.

C'est cela. Bravissimo!

CAROLINE.

Le *Credo de la Cocotte?* — Je veux bien. (Elle tousse. — A Wanda.) Ne tourne pas la page... (A Léa.) Léa, tu permets?

Le Credo de la Cocotte.

La nature s'éveille en fête,
C'est avril aux rameaux bénis,
Les fleurs des champs montrent leur tête,
On entend les chansons des nids. *(bis.)*
Mais tout cela, mon cher, m'embête,
La nature ne me dit rien;
Les marguerites, c'est trop bête,
Pour moi cela manque... de chien!

BARON OSCAR.

Le printemps, les rossignols, l'herbe verte, je m'en moque. J'aime mieux mon boulevard. (Jouant.) Je la file!!

LÉA.

Silence, messieurs, pour le deuxième couplet... c'est sur l'amour.

WANDA.

Notre spécialité.

CAROLINE.

Deuxième couplet!

Dans les sentiers verts pleins d'ombrage,
Les amants s'en vont radieux,

Et les baisers sous le feuillage,
Se mêlent aux rires joyeux. *(bis.)*
Mais tout cela, mon cher, m'embête,
L'amour, vois-tu, ne me dit rien,
Les amoureux c'est par trop bête,
Pour moi cela manque... de chien!

BARON OSCAR.

Comment! l'amour manque de chien! — Mais toutes ces dames ont toujours un caniche.

SAINT-LÉON.

Ou deux.

GEORGINA, à Saint-Léon, désignant le baron.

Sans le compter.

LÉA.

Le troisième couplet, voyons?

CAROLINE.

Boum! voilà!

Le jeu cesse.

Le beau drame à la grande allure,
Au dénouement sombre et fatal,
La comédie aimable et pure,
Le scénario sentimental, (*bis.*)
Tout cela, tout cela m'embête,
Phœbus, mon cher, ne me dit rien.
Un drame en vers, c'est par trop bête,
Pour moi cela manque... de chien!

BARON OSCAR.

Bravo! et vive l'opérette!

WANDA.

Moi, j'aime mieux le café-concert.

SAINT-LÉON.

Parce qu'on boit.

GEORGINA.

Et moi la féerie... à cause des éléphants.

DE TERVILLE.

Comment, Georgina, vous la compagne d'un littérateur!... Êtes peu aimable pour Saint-Léon.

GEORGINA.

Lui! un littérateur! Allons donc, c'est comme certains fumeurs... il ramasse les bouts de cigare.

SAINT-LÉON.

Tu me paieras cela, ma petite.

CAROLINE, à Georgina.

Tu parles trop... Tu perdras ta position. Il faut toujours respecter l'homme... qui vous sert de père.

GEORGINA.

Bah! Après lui, un autre... en cherchant bien...

BARON OSCAR.

Un autre père!... Tu sais, toi, la recherche de la paternité est interdite.

Les femmes remontent vers la glace de la cheminée, les hommes se disposent à partir.

GEORGES DERBLIN, à part.

Il faut que je reste seul avec Léa, une explication est nécessaire.

LÉA, au baron Oscar.

Votre bras jusqu'à ma voiture?

BARON OSCAR.

Très volontiers.

GEORGES DERBLIN, à Léa.

Restez, je vous en prie. (Le baron se retire.) Restez, Léa, il le faut.

LÉA.

Quel ennui!

SAINT-LÉON, prenant congé, à Léa.

Au revoir... madame. Vous ne connaissez pas le prince Charlemagne Baranio? Je pourrai vous le présenter.

LÉA.

Pour combien?... Je vous remercie... je fais mes affaires moi-même... Il y a longtemps que vous êtes méchant?...

SAINT-LÉON, lui serrant la main et s'inclinant.

Depuis le jour où vous m'avez défendu de vous aimer.

CAROLINE, qui a entendu.

Qu'elle a bien fait! Votre littérature n'est pas assez payée... Deux sous la ligne!... (A Léa.) Bonsoir, ma chérie.

LÉA.

Bonsoir, petite. (A Wanda et à Georgina.) Au revoir!

Saint-Léon, Wanda et Georgina sortent.

BARON OSCAR.

Adieu, ma toute belle. (Montrant Georges.) Je vous laisse en tête-à-tête. La scène de la fin, n'est-ce pas?... Je connais cela, vous me l'avez jouée supérieurement (Lui baisant la main.) le jour de ma ruine.

CAROLINE, près de la porte, au baron.

Baron, offrez-moi le bras, je vous prie. Ce sera d'un correct épatant!

BARON OSCAR.

Quelle éducation! Quel langage!

DE TERVILLE, qui vient de serrer la main de Léa, en sortant.

Est nature, cher, tout à fait nature!

Ils sortent.

SCÈNE XIV

GEORGES DERBLIN, LÉA.

GEORGES DERBLIN, à part.

Enfin! Nous sommes seuls, je puis donc lui parler librement. (Il va à Léa, hésite, et haut.) Léa, je suis ruiné!

LÉA, froidement.

Complètement?

GEORGES DERBLIN.

Ma mère consent à me servir une rente de vingt mille francs, tu es habituée au luxe, je le sais, mais tu ne refuseras pas de partager cette nouvelle situation, que les circonstances nous imposent et que je devais loyalement te faire connaître.

LÉA.

Merci de votre confidence. Je serai franche aussi. Il faut nous quitter, mon cher.

GEORGES DERBLIN.

Nous quitter? Pourquoi? Comment?

LÉA.

Comment? Comme des gens d'esprit. Pourquoi? Parce qu'une femme comme moi ne peut vivre avec vingt mille francs. Parce que le luxe dont vous me parliez est ma vie : mes bonnes petites amies en riraient trop... La proposition que vous me faites n'est pas d'un galant homme.

GEORGES DERBLIN, sombre.

Elle est d'un homme qui vous aime.

LÉA.

Dans votre position, il y a de la discrétion à ne pas aimer une femme comme moi. Voyez le baron d'Estournelles. Faites comme lui. Tendez-moi la main et séparons-nous bons amis.

GEORGES DERBLIN.

Le baron ne vous aimait pas et vous ne l'aimiez pas non plus, vous me l'avez juré. Je t'en supplie, Léa, ne te calomnie pas... abandonne ce ton ironique qui me fait mal. Laisse-moi me rappeler que, depuis deux ans, tu as été pour moi la plus belle et la plus charmante des femmes. Oui, nous avons été fous. Oui, j'ai jeté l'argent à pleines mains au gré de tes caprices et sans penser à l'avenir... Mais je ne regrette rien si tu me restes et si tu m'aimes encore.

LÉA.

Décidément, vous êtes dramatique et... ridicule.

GEORGES DERBLIN.

Tu ris de ma douleur, tu ris de mes larmes. Tu ne m'as donc jamais aimé?

LÉA.

Etrange question! Nous avions associé nos deux existences, vous, d'homme riche, moi, de femme à la mode. Je faisais partie de votre train de maison, vous me montriez au théâtre, au Bois, aux courses, en même temps que vos chevaux et vos jockeys. Notre bail a duré deux ans. Il est l'heure de résilier.

GEORGES DERBLIN, exalté.

Ah! prenez garde! Je croirais que vous vous êtes vendue et je vous tuerais.

LÉA.

Georges! (Apart.) Il m'a fait peur!... Calmons-le. (Haut.)

Pardonne-moi les paroles que je viens de prononcer. Je souffre... la douleur de te quitter après nos deux années d'amour et de bonheur, car je t'ai bien aimé, mon Georges ! Mais que veux-tu ? il le faut.

GEORGES DERBLIN.

Mais tu ne comprends donc pas que je t'aime, que je ne puis vivre sans toi... que pour toi je sacrifierais tout, et ma famille et mon honneur. Que j'aimerais mieux mourir que de te savoir à un autre. Je t'aime ! je t'aime ! Léa, ne m'abandonne pas !

LÉA.

Vous ne comprendrez jamais. Je vous sauve en me séparant de vous.

GEORGES DERBLIN, s'exaltant.

Je me tuerai, Léa !

LÉA, se dirigeant vers la porte.

Vous êtes un enfant. Terminons cette comédie, je n'aime pas les grandes phrases. Adieu, et un dernier conseil. Mariez-vous, mon cher, cela vous calmera.

GEORGES DERBLIN.

Misérable !

LÉA, se retournant brusquement.

Vous dites ?

GEORGES DERBLIN.

Je dis que je suis désespéré, que je ne veux plus vivre.

LÉA.

Qu'allez-vous faire ?

GEORGES DERBLIN.

Que vous importe ?... vous ne m'aimez plus, vous ne m'aimez plus !... Adieu !

Il sort brusquement et entre dans sa chambre à coucher.

LÉA.

Bah! tant pis! je file!

Un coup de pistolet se fait entendre : Léa s'avance vers la porte de la chambre à coucher et n'ose entrer. — Sigismond apparaît pâle.

SCÈNE XV

SIGISMOND, LÉA.

SIGISMOND.

M. Georges vient de se tuer. Mon pauvre maître! Un médecin! Je cours chercher un médecin. Vous, madame, restez près de lui.

LÉA.

Seule avec lui! Non, non... encore une histoire de police. Bah! on en parlera dans les journaux. Au revoir, Sigismond!

Elle sort.

SIGISMOND.

Femelle!

La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

Chez madame Derblin, grand salon sévère, porte au fond donnant sur le corridor d'entrée, portes latérales. — A gauche, au premier plan, un canapé. — A droite, un guéridon. — Fauteuils, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE DERBLIN, ALBERT DERBLIN.

BLANCHE DERBLIN, en toilette, recoud un bouton à un de ses gants.

Encore ce bouton à recoudre et ce sera parfait... et solide.

ALBERT DERBLIN, en veston.

Déjà prête ! Il ne te manque plus que ton chapeau et tes gants. Tiens ! tu recouds tes boutons?

BLANCHE DERBLIN.

Comme tu vois, et selon toutes les règles de l'art.

ALBERT DERBLIN, prenant un gant.

Charmante simplicité ! Ils sont signés ces gants-là ? (Il lit.) Grands magasins du Louvre. Peuh ! grande boutique. En vérité, je ne comprends pas que made-

moiselle Derblin n'ait pas une gantière attitrée. C'est si agréable (*A part.*) une gantière (*Haut.*) d'avoir des gants faits sur mesure ! Ils ne craquent jamais. (*Regardant les gants qui sont à deux boutons.*) Comment ! à deux boutons seulement ! mais tu es en retard sur ton siècle... de huit ou dix boutons, ma pauvre Blanche !

BLANCHE DERBLIN.

Monsieur le railleur, parlons sérieusement. Comment va Georges aujourd'hui ? Tu descends de chez lui ?

ALBERT DERBLIN.

Très bien. Il se propose même de venir au salon.

BLANCHE DERBLIN.

Pauvre frère ! voilà trois grands mois qu'il garde la chambre depuis son terrible accident.

ALBERT DERBLIN, *à part.*

Un accident prémédité, mais qu'elle en ignore toujours la cause ! (*Haut.*) Enfin, il est sauvé, grâce...

BLANCHE DERBLIN.

... Au dévouement et à l'affection de maman qui a passé bien des nuits tout en larmes à son chevet, alors qu'il avait le délire. Comme elle a été forte, courageuse et bonne, notre mère !... Quand Georges fut apporté mourant ici, je vois encore cette horrible scène... Maman n'eut pas un cri, pas une larme... elle demeura un instant droite et pâle comme sans comprendre, puis tomba à genoux auprès de notre pauvre blessé en s'écriant : Mon enfant ! mon enfant ! je te sauverai !

ALBERT DERBLIN, *essuyant ses yeux.*

Et cet imbécile de Sigismond qui pleurait à torrents... Bah ! tout s'est bien terminé.

BLANCHE DERBLIN.

Tu pleures, Albert ?

ALBERT DERBLIN.

Mais non... mais non... Pourquoi pleurerais-je? Est-ce que tu me prends pour un enfant? Je n'ai pas encore atteint l'âge de ma majorité, c'est vrai. Je suis mineur, mais ce n'est pas une raison pour me faire passer pour un pleurnicheur... Il y a des minorités qu'il faut savoir respecter.

BLANCHE DERBLIN, l'embrassant.

Je vous respecte, monsieur... et je t'aime pour ton bon cœur.

ALBERT DERBLIN.

Parlons d'autre chose. C'est à deux heures que commence ce grand concert ?

BLANCHE DERBLIN.

A deux heures précises. Le programme est délicieux... et puis c'est une bonne œuvre. La fête est donnée au profit des orphelins de notre arrondissement. Ce sera charmant.

ALBERT DERBLIN.

Je crois bien! Un concert laïque... avec du Wagner à la clef. Ce sera étourdissant !

BLALCHE DERBLIN.

Vilain sceptique! tu ne crois même pas à la musique.

ALBERT DERBLIN.

Je ne crois pas... surtout à la musique : elle m'endort... une des traditions de mon enfance et qui me vient de ma nourrice. Ce que j'ai avalé de chansons de cette brave femme, c'est inénarrable et horrible... aussi me suis-je juré à moi-même, dès que j'ai pu parler, qu'on ne m'y prendrait plus.

BLANCHE DERBLIN.

Pourquoi nous accompagnes-tu ? Ni ma mère ni moi ne t'avons imposé ce sacrifice.

ALBERT DERBLIN.

Parce qu'il y a trois nuits que je dors mal!... et que nous sommes aujourd'hui le 29 du mois. Tu sais bien que j'ai l'habitude de consacrer la dernière semaine de chaque mois à la lecture et à ma famille, (A part.) quand je n'ai plus le sou.

BLANCHE DERBLIN, malicieusement.

Tu as besoin d'un petit, petit billet de banque, toi...

ALBERT DERBLIN, d'un air philosophe.

On a toujours besoin d'un plus petit que soi... mon cher petit banquier, mais je ne veux pas accepter ainsi le fruit de tes économies. Que diraient les pauvres ? et la liste en est nombreuse.

BLANCHE DERBLIN.

Tu peux accepter sans remords : tu te trouves en tête de ma liste, mon pauvre frère. Tu me rendras le tout, intérêts compris, à ta majorité.

ALBERT DERBLIN.

La majorité ! la majorité ! Tiens, Blanche ne parlons pas politique... cela m'exaspère d'attendre ainsi. Il y a plus de vingt ans que j'attends... que j'en aie vingt et un, et pour comble de malheur, cette année est une année bissextile. La banqueroute, la hideuse banqueroute est à ma porte. (A part.) J'ai un billet dans la circulation.

BLANCHE DERBLIN.

Comme je te plains ! Si maman est un peu sévère avec toi, en revanche tu as une petite sœur qui te gâte, en te prêtant à la petite semaine, et un grand frère...

ALBERT DERBLIN, l'interrompant.

Qui est grand et pas généreux, pas assez du moins. Est-ce que je ne devrais pas avoir chez lui un crédit illimité depuis l'héritage qu'il vient de faire... un cousin éloigné, qui lui laisse une fortune de trois millions? Trois millions! Un des plus beaux nombres de notre arithmétique! *Numero Deus impare gaudet!*

Il soupire.

SCÈNE II

Les Mêmes, SIGISMOND.

SIGISMOND, entrant avec deux livres.

Croulez, armures et murailles! c'est la première fois que j'entends monsieur parler latin. Quelle belle langue!

ALBERT DERBLIN, imitant Sigismond.

Quelle belle langue! As-tu trouvé le livre que je t'ai envoyé chercher... pour mes lectures de fin de mois?

SIGISMOND, avec mépris.

Le voici. « Les *Navrés.* » (A part.) L'autre est pour moi. « Les *Brises du soir.* »

BLANCHE DERBLIN.

Les *Navrés*, joli titre. Prose ou poésie?

ALBERT DERBLIN.

Poésie.

SIGISMOND.

De la prose de douze pieds!

ALBERT DERBLIN.

Tu dis?

SIGISMOND, *d'un air solennel.*

Je dis que c'est une honte pour la France, de permettre l'impression de semblables platitudes littéraires. Quel triste choix de sujets... des sujets de pendule. Rien de beau, de grand, de noble, de vaste. Ces gens-là ont arraché les ailes de Pégase pour en faire un cheval de manège tournant toujours dans le même cercle d'idées étroites, prosaïques et saugrenues.

BLANCHE DERBLIN.

Quelle tirade!

ALBERT DERBLIN.

Tudieu! vous arrangez bien vos confrères, vous.

SIGISMOND, *dédaigneux.*

Mes confrères? Des poètes de la décadence et qui sacrifient sur l'autel du naturalisme!

ALBERT DERBLIN.

Romantique, va! Tu n'es plus à la mode, mon pauvre Sigismond! Il y a beau temps que l'on ne chante plus le moyen âge avec ses preux chevaliers, ses damoiselles, ses pages et ses escholiers. Nous faisons de la poésie vraie maintenant : nous chantons tour à tour le *Petit Sabotier*, la *Piqueuse de bottines* ou la *Porte cochère*. Tout sujet nous est bon, la Muse se doit à tous. Il n'y a pas de petits sujets.

BLANCHE DERBLIN.

Il n'y a que de petits poètes.

ALBERT DERBLIN.

Tu condamnes sans entendre et cependant quelle peinture!

SIGISMOND.

De la photographie en plein vent tout au plus et à cinq francs la douzaine.

ALBERT DERBLIN.

Tu nies? — Eh bien! écoute... Une pièce au hasard...

(Il lit.)

L'Omnibus.

C'est la neige et le bas des longs pantalons d'homme,
A cause de la neige est très blanchi. C'est comme
Les faux-cols que chez vous rapporte un blanchisseur...

SIGISMOND.

Parfait cela! quelle peinture!

ALBERT DERBLIN.

L'omnibus vert s'arrête et le gai conducteur
Dit : Porte Saint-Martin, Saint-Michel, Saint-Sulpice.
On fait queue. On se presse. Un sergent de police
Est là tenant la foule à distance et fait bien.
Complet! Mais un vieillard crie, élevant la main
Où brille un carton bleu portant numéro douze,
« Montez sur l'impériale, » a dit un homme en blouse.

BLANCHE DERBLIN, riant.

C'est magnifique ! je suis pétrifiée d'admiration. C'est là un morceau qui a dû être commandé par la compagnie générale des omnibus. C'est de la poésie à l'usage des actionnaires.

SIGISMOND.

Pas fameux en effet.

ALBERT DERBLIN, à Sigismond.

Fais-en donc autant!

SIGISMOND.

Autant? Mieux. (Il se passe la main sur le front.) Une pièce au hasard... Les *Marrons*... Je prends mes sujets dans la nature, moi... Les *Marrons*... dizain, c'est un dizain...

Elle avait pris la rue au coin du boulevard,
C'était le soir, — il était nuit. Il faisait tard,

Et l'Angelus sonnait du côté de Montrouge...
Cette très chaste enfant portait un gai sac rouge
Et marchait de ce pas qu'a la jeunesse en fleurs.
— Je l'abordai, pensif, près de ce rôtisseur
Où sur l'enseigne on voit, vous savez? une dinde.
Elle me dit : Monsieur, ce sont des marrons d'Inde,
Pour mon frère, un petit qui vient d'avoir cinq ans.
— J'aurais voulu bien être un de ces deux enfants!

Voilà de la poésie! (Blanche et Albert rient très fort.) L'omnibus!... « Montez sur l'impériale, a dit un homme en blouse ! »

Il sort.

ALBERT DERBLIN.

Certainement... Il y a une pensée philosophique... et puis il y a d'autres pièces, dans ce volume.

BLANCHE DERBLIN, riant.

Merci, c'est jugé... et je te condamne... à lire le volume en entier.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins SIGISMOND, MADAME DERBLIN.

MADAME DERBLIN.

Comme tu ris, Blanche! quel est donc le motif de ta gaîté ?

BLANCHE DERBLIN.

Je viens d'entendre un morceau de littérature... à la mode. Une trouvaille d'Albert.

MADAME DERBLIN, à son fils.

Ce mauvais sujet a de jolies connaissances aussi bien en librairie qu'ailleurs. Qu'est-ce que ce billet qu'il m'a fallu payer ce matin à l'ordre de M. Isaac Prettford ?

ALBERT DERBLIN.

Oh ! maman ! un descendant de Moïse... de la tribu de Gratsou, un hébreu de la décadence que j'ai rencontré au passage... à un passage difficile de mon existence, et qui m'a avancé quelque menue monnaie.

MADAME DERBLIN.

Faites-moi grâce, je vous prie, de vos plaisanteries de mauvais goût. J'ai payé, mais n'y revenez plus ! Allez mettre une cravate et un habit, et laissez-nous : j'ai à causer avec votre sœur.

ALBERT DERBLIN, sortant la tête basse.

La prose après la poésie. Bast ! mon billet est payé.

SCÈNE IV

MADAME DERBLIN, BLANCHE DERBLIN.

BLANCHE DERBLIN.

Tu as été sévère pour Albert, il est allé mettre sa cravate, le cœur gros, sois-en sûre.

MADAME DERBLIN.

C'est une mauvaise tête que ton frère, ma chère enfant ! Naïf et bon cœur peut-être, mais posant en sceptique, s'efforçant de persuader ceux qui l'approchent qu'il est blasé, désillusionné, sans croyance, et que la vie ne doit être prise que comme une mascarade où chacun débite les lazzi les plus insipides. Inactif d'ailleurs, promenant son oisiveté de son cercle chez son tailleur, et consacrant à peine quelques soirées à sa mère et à sa sœur, en bâillant... lorsqu'il est fatigué ou sans argent.

BLANCHE DERBLIN.

Mère, tu es irritée contre lui : sois bonne ! il nous aime tant ! Il pleurait tout à l'heure en se rappelant les larmes que Georges t'a fait verser.

MADAME DERBLIN.

Autre souci ! Dieu a bien voulu qu'il fût sauvé, mais l'avenir nous réserve sans doute d'autres douleurs.

BLANCHE DERBLIN.

Oh ! les tristes pensées ! Je ne veux point que tu sois malheureuse. Nous t'aimons tous ici. Tu ne doutes pas de mon affection ?

MADAME DERBLIN, l'embrassant.

Chère enfant ! tu es la meilleure et la plus aimante des filles. Ton affection simple et douce m'a soutenue dans mes épreuves et dans mes larmes. Je ne puis que t'aimer, ma fille. Enfant, tu m'as donné par tes caresses, ton esprit et ta grâce les joies les plus pures de ma vie. Jeune fille, tu as été ma consolation et mon soutien ; jamais tu ne m'as quittée.., je t'ai nourrie, je t'ai instruite, je t'ai aimée... aussi lorsque le jour de la séparation viendra...

BLANCHE DERBLIN.

Le jour de la séparation ?

MADAME DERBLIN.

Le jour où tu te marieras, ma Blanche... As-tu déjà songé au mariage ?

BLANCHE DERBLIN.

Je n'ai pas eu le temps... tu avais si besoin d'être aimée !

MADAME DERBLIN.

Câline ! C'est un petit mensonge. Cherche bien, voyons !... parmi les jeunes gens que tu as rencontrés

dans le monde ou dans le salon de ta mère, aucun n'a fixé ton souvenir?

BLANCHE DERBLIN.

Ma mère...

MADAME DERBLIN.

Tu sais combien je t'aime, tu sais que mon bonheur dépend du tien, que je mourrais de te voir triste et malheureuse, que je ne voudrais pas froisser ta petite âme de jeune fille, ni briser, ne fût-ce qu'en paroles, un rêve ou une illusion... Réponds-moi franchement, jamais tu n'as songé au mariage?

BLANCHE DERBLIN, hésitant, à part.

Je n'ose lui parler de M. Brémont. (Haut.) Mais non, petite mère. Pourquoi cette question? (Vivement.) On t'a demandé ma main?

MADAME DERBLIN.

Tu devines, malicieuse!

BLANCHE DERBLIN.

M. Rœder, l'agent de change?

MADAME DERBLIN.

Non.

BLANCHE DERBLIN.

Tant mieux! un jeune homme très fort en chiffres et très occupé. Il n'aurait pas le temps d'aimer sa femme. M. Jacques Delfis?

MADAME DERBLIN.

Non!

BLANCHE DERBLIN.

J'en suis ravie... Pour lui, il aura toujours un refus de moins à supporter : un pauvre garçon qui s'est lancé à la découverte d'une dot comme Christophe

Colomb à la découverte de l'Amérique... avec un courage magnanime. M. Edmond Darcier ?

MADAME DERBLIN.

Non !

BLANCHE DERBLIN.

Fort bien ! un monsieur qui a toujours un carreau dans l'œil et une bêtise sur les lèvres. Ma liste est épuisée.

MADAME DERBLIN.

Elle est bien courte, et ce n'est pas la bonne sans doute. Veux-tu me laisser chercher à mon tour? M. Charles...

BLANCHE DERBLIN, joyeuse, l'interrompant.

Charles...

MADAME DERBLIN.

Charles de Terville.

BLANCHE DERBLIN, d'un air triste.

Ah ! il a demandé ma main.

MADAME DERBLIN.

Oui, mon enfant. M. de Terville appartient à une des plus anciennes et des plus nobles familles de France. Le père du comte a été ministre, le fils est un homme d'honneur...

BLANCHE DERBLIN.

Ma mère, qu'avez-vous répondu?

MADAME DERBLIN.

Je n'avais pas le droit de donner une réponse sans t'avoir consultée. Je t'aime trop pour engager ainsi, sans un aveu de toi, ton avenir et ton bonheur, ma chère mignonne. (Sur un geste de Blanche.) Je ne te demande pas de me faire connaître aujourd'hui tes sentiments,

nous avons le temps d'être séparées, n'est-ce pas? Quand tu voudras, nous en reparlerons. Je te laisse à tes petites réflexions. Je vais donner quelques ordres et nous partons.

Elle sort

SCÈNE V

BLANCHE DERBLIN, seule.

M. de Terville! mais je ne l'aime pas. Je ne puis l'épouser. J'en aime un autre qui n'est ni comte ni fils de ministre, mais qui est noble, courageux et bon. Charles Brémont! quel beau nom à porter! — être sa femme! M'aime-t-il, lui? Pourquoi est-il toujours froid et d'une réserve affectée avec moi? Je ne veux pas garder ce doute qui me fait mal. (Entre Charles Brémont.) Lui! je veux savoir... je saurai.

SCÈNE VI

CHARLES BRÉMONT, BLANCHE DERBLIN.

CHARLES BRÉMONT.

Mademoiselle... comment va votre mère? et Georges?

BLANCHE DERBLIN.

Mon frère va bien, il doit même quitter sa chambre aujourd'hui. Certes, il sera heureux de votre visite. N'êtes-vous pas son meilleur ami? N'êtes-vous pas l'ami le plus sûr de notre famille?

CHARLES BRÉMONT.

J'aime beaucoup madame votre mère. Je n'oublierai jamais sa bonté délicate pour moi. Mon dévouement

et mon affection pour elle et pour les siens seront éternels.

BLANCHE DERBLIN.

Nous aussi, nous ne pourrons oublier votre touchante sollicitude pour la douleur qui nous a frappés lors de l'accident de mon frère, ni votre haute raison, ni vos conseils. Nous avons pris la douce habitude de vous confier nos peines et nos joies, et tant que vous resterez notre ami, il me semble qu'il ne nous arrivera pas malheur... Si vous nous abandonniez...

CHARLES BRÉMONT.

Pourquoi ces tristes paroles, mademoiselle? Vous serait-il survenu un chagrin?

BLANCHE DERBLIN.

Le mal n'est pas irréparable.

CHARLES BRÉMONT.

Qu'est-ce donc ? Parlez, je vous en prie.

BLANCHE DERBLIN.

Je réclame de vous la plus grande discrétion... Peut-être est-ce mal ce que je vais dire... mais non, je vous parlerai comme je parlerais... à mon frère... Que pensez-vous de M. de Terville?

CHARLES BRÉMONT, *étonné*.

Je pense que le comte de Terville appartient...

BLANCHE DERBLIN, *vivement*.

A une des plus nobles et des plus anciennes familles de France, maman me l'a dit tout à l'heure. Son père a été ministre, un bon ministre même, paraît-il... mais il n'est pas question de ces détails. M. de Terville vient de demander la main... d'une de mes amies. Pensez-vous qu'elle doive accepter?

CHARLES BRÉMONT, à part.

Sa main ! (Haut.) Je ne connais ni les goûts ni les idées de votre amie. M. de Terville est élégant, il monte les plus beaux chevaux de Paris; il est l'habitué des plus brillants salons. Il passe pour un homme d'honneur. C'est un gentleman... Si votre amie aime le monde, les armoiries, les chasses à courre, les sauteries et les sermons des prédicateurs à la mode, qu'elle épouse M. de Terville. Ses rêves de couvent seront ainsi réalisés. Un grand nom que l'on retrouve sur tous nos champs de bataille. L'oncle de M. de Terville, le général, est mort à Metz, tué à l'ennemi, après des prodiges de valeur. Son cousin, le vicomte, fut un des héros de Châteaudun. Cette famille a toujours payé fièrement sa dette à la patrie. M. de Terville lui-même pendant la guerre s'illustra... dans les ambulances. Sa casquette doit faire partie des panoplies de ses aïeux. Voilà pour l'ambition.

BLANCHE DERBLIN.

Mon amie n'est pas ambitieuse.

CHARLES BRÉMONT, s'animant.

Et quel charmant cavalier! blond comme Apollon, montant à cheval comme Franconi, se coiffant comme Capoul et s'habillant comme personne. Myope, juste assez pour porter un monocle. Spirituel, juste assez pour comprendre les mots de Saint-Léon. Savant, juste assez pour être membre de la Société de géographie. Capable d'être sous-préfet, mêlé à tous les duels... comme témoin... un mari idéal en un mot, et un preux... du boulevard des Italiens.

BLANCHE DERBLIN, souriant.

Vous aimez peu M. de Terville?

CHARLES BRÉMONT.

Je n'aime pas les désœuvrés. Je n'aime pas les fils

qui rapetissent le nom de leur père. Je n'aime pas les hommes qui n'ont d'autre but que le plaisir et la vanité, et dont la vie se passe à railler les grandes choses et à mépriser les petites gens, à dire des fadaises à des poupées ou à des douairières, à mâcher des cigares et à tutoyer des maquignons, persifleurs d'écurie qui calomnient le génie et bafouent nos plus belles gloires et nos plus chères croyances!

BLANCHE DERBLIN.

Décidément, vous conseilleriez... à mon amie de prendre M. de Terville tout au plus pour danseur, mais jamais pour mari. C'est ce qu'il faudra lui dire, n'est-ce pas?

CHARLES BRÉMONT.

Dites-lui que la vie est faite de luttes, de travail et de douleur, que la femme doit être pour l'homme la plus haute des consolations, que sa petite main doit le guider dans ce labyrinthe humain où l'on rencontre à chaque pas l'égoïsme et la trahison. Dites-lui que l'on ne se marie pas pour associer deux noms ni deux fortunes, mais pour unir deux cœurs et deux devoirs, que l'amour nous rend bons, que l'amour nous fait grands et qu'il n'a d'égal que la douleur et le sacrifice. Aimer et être utile, telle doit être la formule divine de la vie.

Entre Albert en habit et cravate blanche.

BLANCHE DERBLIN, à part.

Il m'aime. Je suis heureuse. (Haut.) Mon frère est déjà prêt. Je cours mettre mon chapeau. (Elle sort en disant.) Il m'aime!

SCÈNE VII

CHARLES BRÉMONT, ALBERT DERBLIN.

ALBERT DERBLIN.

Aimer et être utile, mais c'est là une des définitions du mariage. La définition donnée par le philosophe. Les définitions ne manquent pas entre parenthèse... ce sont les mariages qui manquent.

CHARLES BRÉMONT.

Voyons.

ALBERT DERBLIN.

Pour le moine le mariage est un sacrement; pour le banquier une affaire; pour le commerçant une raison sociale; pour le viveur une fin et pour le jeune homme chaste... un commencement, et pour vous... pour le poète, c'est la colombe unie à l'aigle dans le ciel.

CHARLES BRÉMONT.

Et vous en concluez?

ALBERT DERBLIN.

Que quand on n'est pas un aigle, il est difficile de se marier... et c'est pourquoi je mourrai dans le célibat final.

CHARLES BRÉMONT.

Jeune railleur! La vie n'aura donc été pour vous qu'un long éclat de rire.

ALBERT DERBLIN.

Ne le croyez pas. Elle a ses jours tristes aussi, les jours de concert, par exemple.

CHARLES BRÉMONT.

Ainsi, vous avez adopté pour devise : futilité et désœuvrement?

ALBERT DERBLIN.

Mais que voulez-vous que je fasse? Vous voudriez me voir entrer dans la carrière... dans n'importe quelle carrière...

CHARLES BRÉMONT.

Certes! je voudrais vous voir une occupation sérieuse.

ALBERT DERBLIN.

Mon Dieu! mon cher monsieur Brémont, je me suis souvent consulté à ce sujet et voici le résultat de mes réflexions. Evidemment je ne puis être médecin, car je ne souhaite la mort de personne; avocat, je deviendrais un homme politique et j'aime trop mon pays pour cela; magistrat, je ne saurais me résoudre à juger les autres; c'est de la fatuité. Si j'avais votre talent, je serais poète et auteur dramatique. La nature avare m'a laissé au rang des spectateurs, mais comme j'ai encore la chance de pouvoir payer ma place, j'en profite pour rire, de bon cœur, par exemple, de la comédie humaine qui se joue chaque jour sous mes yeux.

CHARLES BRÉMONT.

Je comprends : vous êtes un philosophe... de vingt ans, désabusé et sceptique. Quelle souffrance cruelle avez-vous déjà éprouvée, quel malheur vous a donc frappé?... Vous n'avez jusqu'à présent connu de la vie que les joies, les plaisirs et les tendresses. La fortune vous a gâté; votre mère vous adore. Vous avez vingt ans et vous êtes blasé! Savez-vous bien que vous n'avez pas le droit de prendre ce masque et de grimacer un rôle qui n'est digne ni de votre cœur ni de votre esprit?

ALBERT DERBLIN.

Oh! oh! je sais que la vie a des devoirs... terribles, le mariage pour la femme et pour l'homme... le volontariat.

CHARLES BRÉMONT, brusquement.

Il y en a d'autres aussi, d'aimer sa mère, par exemple.

ALBERT DERBLIN, moitié sérieux, moitié gai.

Vous êtes sévère, monsieur. J'aime ma mère et de toute mon âme. Votre doute m'a fait mal. Est-ce ma faute à moi si je suis né riche? Je n'ai pas, d'ailleurs, tant de vices. Je ne fume pas et je joue peu. Je suis un rôdeur... de boulevards, c'est vrai, mais enfin je ne puis toujours garder la maison et filer de la laine. Du reste, j'ai une occupation sérieuse : j'aime... toutes les femmes. Ce n'est pas, comme vous voyez, une sinécure, et il me sera beaucoup pardonné...

CHARLES BRÉMONT, l'interrompant.

Si vous avez beaucoup travaillé...Vous rendriez votre mère si heureuse, — elle serait si fière d'avoir un fils qui soit un homme.

ALBERT DERBLIN.

Un homme! Eh bien, je vous promets de m'acquitter un jour... envers ma mère.

CHARLES BRÉMONT.

J'étais sûr de votre cœur : nous ferons quelque chose de vous.

ALBERT DERBLIN.

Un mari, par exemple... et fidèle... Ce sera nouveau, mais je veux devenir un homme... occupé, comme vous disiez si éloquemment.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SIGISMOND.

SIGISMOND, une lettre à la main à Albert.

Une lettre pour vous. (A Charles, en s'inclinant.) Maître!

CHARLES BRÉMONT.

Mon brave Sigismond, toujours occupé, vous, et préoccupé! Vous paraissez sombre comme Othello.

SIGISMOND.

Je suis en train d'écrire mon cinquième acte. Je vais vous expliquer...

Ils causent ensemble.

ALBERT DERBLIN, lisant la lettre.

« Je ne puis souffrir plus longtemps. Il y a trois grands mois que je ne t'ai vu, depuis ce terrible malentendu qui a failli nous séparer pour toujours. Tes lettres si passionnées ne suffisent plus à mon amour. Je veux te voir à tout prix. Ta famille aujourd'hui se rend à un concert : je viens de l'apprendre. Je me présenterai chez toi sous un prétexte quelconque, et je te verrai, mon adoré, ne fût-ce qu'une minute. Pardonne-moi cette folie, mais je t'aime tant. Léa. » Léa! Bigre, mais c'est pour Georges cette lettre!— Ils s'écrivaient! et cet étourdi de Sigismond! Que faire? porter cette lettre à mon frère et partir rapidement avec ma mère et ma sœur. Mais quel aplomb! quel aplomb elle a... ma belle-sœur! Et quel amour désintéressé! C'est l'héritage des trois millions qui nous vaut cette correspondance. Ah! mais, ah! mais, il faut empêcher... (Entre madame Derblin : il cache la lettre.) Ma mère!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DERBLIN, à Albert.

Es-tu prêt? (A Charles.) Monsieur Charles...

Elle lui serre la main, Sigismond sort.

ALBERT DERBLIN.

J'ai oublié mes gants. (A part.) Je cours prévenir Georges. (Haut.) Je demande deux minutes pour aller les chercher et nous partons. Il ne faut pas faire attendre Wagner, et puis il est préférable d'arriver au commencement : on comprend mieux. (Il sort en disant.) Ah! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE X

MADAME DERBLIN, CHARLES BRÉMONT.

MADAME DERBLIN.

Quel enfant terrible et quelle tête folle!

CHARLES BRÉMONT.

Mais bon cœur. Il vient de me promettre de devenir un homme utile par amour pour sa mère.

MADAME DERBLIN.

Dieu vous entende! Monsieur Brémont, j'ai appris par Blanche que vous étiez venu prendre des nouvelles de mon fils, et je n'ai point voulu partir sans vous avoir serré la main. Et puis j'avais un service à vous demander.

CHARLES BRÉMONT.

Parlez, madame, ma reconnaissance vous est acquise à jamais, vous le savez.

MADAME DERBLIN.

Il s'agit de Georges. Sa convalescence est aujourd'hui achevée. Il est sauvé et j'en remercie Dieu et je devrais être bien heureuse, n'est-ce pas? Et malgré moi, il me vient de tristes pressentiments : sa santé est rétablie, mais je tremble que son cœur soit toujours atteint.

CHARLES BRÉMONT.

Qui peut vous faire croire?...

MADAME DERBLIN.

Sa tristesse, ses impatiences, l'ennui qu'il semble éprouver auprès de nous. J'ai peur en un mot qu'il ne revoie... cette femme. Oui, vous me direz qu'il devrait laisser sa fatale passion dans l'oubli et dans le mépris, qu'on ne peut aimer une fille qui n'a d'autre but que l'argent et d'autre souci que le luxe, et que son cœur aurait dû se fermer plus vite que sa blessure. Mais l'esprit de Georges est si faible .. aucun obstacle ne peut le séparer de cette créature, puisqu'il est riche de nouveau. J'ai compté sur vous, sur votre ascendant, sur vos conseils, sur votre énergie, pour protéger mon fils contre lui-même, et pour qu'il s'émeuve enfin de la douleur et des larmes de sa mère, car il ne les a même pas remarquées, le malheureux! Vous nous sauverez.

CHARLES BRÉMONT.

Je le tenterai, oui, madame, et de toute mon âme.

MADAME DERBLIN.

Merci! j'ai moins peur maintenant.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ALBERT DERBLIN.

ALBERT DERBLIN, entrant.

La voiture de madame est avancée, nous arriverons après la quête, maman.

MADAME DERBLIN.

Monsieur Brémont, nous avons une loge : nous faites-vous l'amitié de nous accompagner? Je quête pour les orphelins.

CHARLES BRÉMONT.

Agréez mes regrets, madame, et acceptez ceci pour votre quête. Je ne veux pas que les orphelins s'aperçoivent de mon absence.

Il donne un billet de cent francs que madame Derblin met dans son carnet de visites. Elle laisse tomber son coupon de loge par mégarde. — Sigismond entre.

SCÈNE XII

LES MÊMES, SIGISMOND.

SIGISMOND.

Si vous voulez bien attendre, maître, M. Georges va descendre au salon.

CHARLES BRÉMONT, offre le bras à madame Derblin en sortant.

C'est inutile ! je ne veux point déranger notre cher malade, et je monte chez lui.

Ils sortent ainsi qu'Albert.

SCÈNE XIII

SIGISMOND, seul.

Grand cœur! Mon ambition serait de te servir... de recopier tes œuvres... mais la reconnaissance m'attache ici jusqu'à nouvel ordre. Cependant, si M. Georges se tuait encore une fois et aussi bêtement, je n'hésiterais pas à le quitter. (Il ramasse le coupon.) Qu'est cela? Un coupon de loge, madame l'a laissé tomber. Je cours. (Un domestique introduit une dame voilée.) Une visite! Madame vient de sortir.

Le domestique sort.

SCÈNE XIV

SIGISMOND, LÉA.

LÉA.

Je désire parler à M. Georges Derblin.

SIGISMOND.

Cette voix! Est-ce une illusion... serait-ce?

LÉA, levant son voile.

Oui, c'est moi. La mère est sortie, allez prévenir Georges et soyez discret.

SIGISMOND, ahuri.

Mais le coupon! le coupon! Quel malheur! allez-vous-en... Non! restez!... On vous verrait sortir. Que faire?

LÉA, s'asseyant.

Il devient fou.

Madame Derblin entre, et a l'air de chercher.

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADAME DERBLIN.

MADAME DERBLIN.

J'ai dû laisser tomber le coupon de ma loge.

SIGISMOND.

Le voici! c'est moi qui... Il était là... à cette place, et maintenant... (Madame Derblin aperçoit Léa.) Quelle fatalité!

LÉA se levant, à part.

La maman! Pas de chance! (Haut.) Madame, excusez mon indiscrétion.

SIGISMOND, marchant sur Léa terrible.

Ah! Vous allez vous en aller, vous, n'est-ce pas?

MADAME DERBLIN.

Sigismond! ce langage... que veut dire? Cette femme serait-ce?... Qui êtes-vous donc, madame? (Léa baisse la tête.) Vous vous taisez?... plus de doute!... c'est elle! C'est cette fille! Quelle audace!

LÉA.

Madame...

MADAME DERBLIN.

Sigismond! prévenez M. Georges Derblin que quelqu'un le demande au salon. Allez!

Sigismond sort.

SCÈNE XVI

MADAME DERBLIN, LÉA.

LÉA.

Qu'allez-vous faire?

MADAME DERBLIN.

Vous me questionnez, je crois? Qui êtes-vous? Vous ne répondez pas? Eh bien! je vais vous le dire. Vous êtes le vice et l'impudeur, c'est vous qui semez dans les familles la ruine, le désespoir et l'opprobre, c'est vous qui étouffez dans l'âme du jeune homme les illusions, les croyances et les respects, et c'est vous qui brisez le cœur des mères dont vous déshonorez les fils.

LÉA.

Vous oubliez que vous êtes chez vous, madame, et vous m'insultez.

MADAME DERBLIN.

Je ne vous fais pas cet honneur. L'insulte ne peut descendre aussi bas. Qu'êtes-vous venue faire dans cette maison? Vous assurer si mon fils était vivant et encore assez lâche pour vous aimer. Vous êtes venue me le prendre, n'est-ce pas? Mais l'honneur n'est pas mort à ce point dans son âme qu'il puisse hésiter un seul instant entre sa mère et vous. Il se rappellera que c'est moi qui ai essuyé ses premières larmes, et reçu ses premières confidences d'enfant comme ses premiers baisers, que je lui ai enseigné le bien en le pratiquant et l'affection en l'aimant. Ah! vous croyez que j'aurais veillé de longues nuits auprès de son berceau, que je l'aurais vu grandir beau, affectueux et loyal, que j'aurais juré à son père mourant d'en faire un homme d'honneur; vous croyez que j'aurais fait tout cela pour

qu'on me le rapporte encore un jour de votre boudoir, sanglant et déshonoré! Combien voulez-vous pour me laisser mon enfant?

LÉA.

Je ne veux point de votre argent! L'argent de votre dot, sans doute, avec lequel, vous, les femmes honnêtes vous achetez les maris auxquels nous nous vendons, nous autres.

MADAME DERBLIN.

Ah! sortez! sortez! ou je vous fais chasser.

Entrent Charles Brémont et Georges.

SCÈNE XVII

Les Mêmes, CHARLES BRÉMONT, GEORGES DERBLIN.

CHARLES BRÉMONT, s'appuyant au canapé, comme foudroyé, à part.

Cette femme! Elle! elle!

LÉA, reconnaissant Brémont, avec un mouvement d'effroi.

Mon mari!

GEORGES DERBLIN.

Léa!

CHARLES BRÉMONT, avec douleur.

Et je la croyais morte!

MADAME DERBLIN, à Georges.

Mon fils, on vient de m'insulter. Dis donc à cette femme que tu aimes ta mère, et que sa présence est une honte pour notre maison.

GEORGES DERBLIN.

Ma mère! (Il fait mine de s'élancer vers Léa.) Léa! (Un geste de sa mère le retient. — Il tombe sur le canapé, en disant.) Ah! je suis malheureux!

MADAME DERBLIN, derrière le canapé, debout, dominant son fils.

Tu es lâche! mais qui donc me vengera?

CHARLES BRÉMONT.

Moi! (A Léa, lui montrant la porte.) N'est-ce pas, madame? Osez dire que non!

Léa sort en le regardant fixement. — La toile tombe.

———

ACTE TROISIÈME

Chez Léa. — Un salon boudoir très élégant. — Porte au fond, portes latérales. — A gauche, premier plan, un canapé. — A droite une table, grand guéridon. — Fauteuils. — Chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉA, seule, relisant des lettres.

C'était bien lui, mon mari ! Pourquoi ai-je tremblé en le revoyant? Quel rôle va-t-il vouloir jouer dans ma vie, maintenant? (Prenant les lettres.) Voici les lettres qu'il m'écrivait avant notre mariage : lettres passionnées que je conserve comme de pieux souvenirs, car elles me serviront peut-être un jour contre lui. Et cette femme qui a osé m'insulter, la mère! Comme je la hais! Ah! je me vengerai! Oui, je vous le rendrai votre fils — je ne tiens pas à filer avec lui d'éternelles amours — mais plus tard... et sans dot. Et quant à mon mari, je l'attends, curieuse d'entendre son nouveau style. Allons mettre ses lettres en sûreté. (Elle se lève et se dirige vers la porte latérale de droite.) Les pieux souvenirs.

Elle sort.

SCÈNE II

ALBERT DERBLIN, entrant.

J'y suis... Salut, demeure chaste et pure. Ça sent bon ici, mais ne nous laissons pas endormir par les senteurs de Cythère... Et n'oublions pas que c'est un devoir de famille qui m'amène dans cet antre parfumé... Un devoir de famille... Je viens sauver mon frère par un moyen héroïque, et comme l'antiquité n'en a pas à son actif, en prenant sa maîtresse à mon compte. J'ai longtemps hésité; mais il y a des devoirs qui s'imposent. D'ailleurs, l'affaire faite, je me propose de ne pas garder trop longtemps auprès de moi cette charmante femme, notre union ne réunissant pas toutes les conditions désirables de bonheur... Mais voici la dame de céans... de la tenue!

SCÈNE III

LÉA, ALBERT DERBLIN.

LÉA.

Monsieur Derblin, à quoi dois-je l'honneur de votre visite? Etes-vous porteur d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle?

ALBERT DERBLIN, à part.

Quelle belle langue! dirait Sigismond. (Haut.) Une bonne nouvelle, chère madame. Je n'ai pas, que je sache, la figure du page de Malborough.

LÉA.

Toujours charmant et rieur. La gaîté de vingt ans.

ALBERT DERBLIN, l'interrompant.

De vingt-un, s'il vous plaît. Je suis majeur depuis hier, je l'ai appris d'un créancier... qui a la mémoire des dates.

LÉA.

Je vous en fais mon compliment.

ALBERT DERBLIN.

Et je l'accepte de grand cœur. Je vais donc pouvoir goûter au bonheur, aux huîtres, à l'amour, au champagne; enfin, à toutes les choses auxquelles on goûte. Vous n'auriez pas, par hasard, une amie qui veuille m'aimer? Songez donc! un cœur vierge, deux millions de fortune; une partie de mes cheveux, et avec cela l'expérience des affaires. Je lui placerais son argent à six pour cent, avec le mien. Ah! si vous vouliez...

LÉA.

Si je voulais?

ALBERT DERBLIN, avec feu.

Oui, si vous vouliez mettre votre main dans la mienne et murmurer à mon oreille les mots que, sur son échelle, Roméo disait à Juliette. Si vous vouliez oublier nos liens de parenté, et ne plus voir en moi qu'un cœur brûlant d'amour; qu'une âme dévorée de passion, je mettrais à vos pieds, dans un élan spontané, ma fortune et ma jeunesse, en vous disant : Léa, aimez-moi, je vous aime tant!

Il se met à genoux.

LÉA, riant.

Relevez-vous, mon cher petit beau-frère.

ALBERT DERBLIN, s'essuyant les genoux.

Vous êtes cruelle, madame, en me rappelant que je ne suis pas fils unique. Est-ce ma faute, à moi? Que

mérite a donc mon frère pour que vous l'aimiez? Celui d'être venu au monde avant moi. Vous riez, Léa, je suis sérieux, cependant... Essayez de moi, et ma parole d'honneur, tous vos rêves de jeune fille seront remplis. (A part.) Elle est raide, celle-là!

LÉA.

Laissez-moi rire. Vous avez une façon si originale de déclarer votre flamme.

ALBERT DERBLIN.

Ma flamme... Elle est pure, madame. Pourquoi ne croyez-vous pas à mon amour? N'êtes-vous pas une splendide créature, (A part.) un peu forte, par exemple, (Haut.) et belle entre toutes les belles? Et puis, quelle idée avez-vous de couver ainsi monsieur mon frère sous votre aile? Il est blond, gai comme l'administration des pompes funèbres, et... (Bas.) entre nous sa ruine est imminente.

LÉA, railleuse.

Vos renseignements ne sont pas exacts. La passion vous aveugle. Votre demande m'honore, et je me la rappellerai à l'occasion; mais j'ai un triste défaut: je suis fidèle!...

ALBERT DERBLIN.

Jusqu'à la mort, comme en Asie.

LÉA.

Pas tant que cela.

ALBERT DERBLIN, à part.

Jusqu'à la ruine, alors; comme en Europe!...

LÉA.

Je ne veux point, d'ailleurs, vous brouiller avec votre frère qui ne manquerait pas de vous tirer les oreilles. Et que dirait le monde? — Un scandale! Avoir

été la maîtresse des deux frères ! J'aurais l'air de vouloir entrer tout à fait dans votre famille...

ALBERT DERBLIN.

De sorte que ma démarche, qui vous honore, est repoussée ; et ce farceur de Brutus qui s'écriait en mourant : « Vertu, tu n'es qu'un mot ! » (D'un air grave.) Je n'oublierai jamais, chère madame, la grandeur de votre délicatesse. Votre refus brise mon cœur que je vais jeter en pâture à des amours vulgaires. Adieu, rêve évanoui à l'aube de la vie ! Je vous demande seulement de garder mon secret ; je pars désespéré... (A part.) C'est raté.

LÉA.

Ne désespérez pas ; je n'ai pas dit : « Jamais ! »

ALBERT DERBLIN, revenant.

Mais attendre, c'est mourir. Voyons, trêve de lyrisme. . Remerciez mon frère qu'il faudra remercier tôt ou tard, et ouvrez-moi un compte courant dans votre cœur. En vérité, vous avez des scrupules d'enfant ! Si, encore, Georges était mon oncle ou mon aïeul, je comprendrais vos pudeurs et vos délicatesses... Vous n'êtes pas la femme de Thésée, que diable !

LÉA.

Au revoir, Hippolyte, et sans rancune. Nous reprendrons cette conversation plus tard.

ALBERT DERBLIN.

Dans vingt ans. (A part.) Au coin du pont où elle vendra des bouquets de deux sous. (Haut.) Au revoir, chère madame. (A part.) Pas facile de faire son devoir !

Il sort.

SCÈNE IV

LÉA, seule.

Un charmant garçon. De l'esprit, de la fortune... Je ne l'oublierai pas ; ne brusquons pas les choses !... Georges m'est revenu plus épris qu'autrefois... Laissons-nous aimer par lui jusqu'à nouvel ordre. (Un domestique entre et présente une carte. — Elle lit.) « Charles Brémont ! » Lui ! Faites entrer, je n'y serai pour personne. Si M. le prince Bascow venait, vous le prieriez d'attendre dans le petit salon. Allez !... Charles Brémont !

SCÈNE V

LÉA, CHARLES, BRÉMONT.

CHARLES BRÉMONT.

Vous m'attendiez, je suppose ?

LÉA, se levant brusquement.

Je vous attendais.

CHRRLES BRÉMONT.

Qu'alliez-vous faire chez madame Derblin ?... Vous assurer par vous-même que votre proie était bien toujours là et ne pouvait vous échapper ?

LÉA.

C'est une métaphore, sans doute. Continuez...

CHARLES BRÉMONT.

Ainsi, vous êtes allée froidement, cyniquement, dans cette maison dont vous deviez respecter le seuil, s'il

y avait encore quelque chose de respectable pour vous, et vous êtes venue insulter par votre présence au caractère sacré de la famille, et cela dans un but de commerce et d'argent!

LÉA.

Monsieur!... Il me semble que vous m'insultez en prose, mon cher poète!

CHARLES BRÉMONT.

Je vous juge, et c'est mon devoir. Certes, je ne vous cherchais pas. Qu'étiez-vous devenue après votre infamie? peu m'importait, et si votre souvenir ne s'était pas effacé à jamais de ma mémoire, c'est que la haine et le mépris ne peuvent mourir! Par prudence, et pour me faire perdre vos traces, vous avez eu soin de ne plus porter mon nom. Vous avez pris un nom de fille! Je vous retrouve, après dix ans, mêlée à un drame de famille, d'une famille que je respecte et que j'aime. Vous devez penser, alors, que j'agirai en honnête homme, que j'empêcherai vos projets, et que si vous êtes aujourd'hui devant moi, c'est pour recevoir mes conditions et mes ordres.

LÉA.

Nous examinerons d'abord vos conditions, si vous le voulez bien.

CHARLES BRÉMONT.

Soit!... Elles seront simples et nettes. Vous rendrez M. Georges Derblin à sa famille, en cessant de jouer avec lui la comédie de l'amour. De plus, vous quitterez Paris et vous partirez pour l'étranger.

LÉA, railleuse.

En vérité, monsieur, je vous admire. Le hasard et l'occasion ont fait que je suis devenue votre femme. Un acte de mariage fut passé entre nous. Je connais la

valeur judiciaire de cette pièce ; mais, vous qui êtes un esprit philosophique, je ne pense pas qu'il vous soit jamais venu à l'idée d'invoquer ce morceau de papier contre moi. Vous avez fait une folie en m'épousant ; j'ai commis une erreur en me mariant. Bref, il est arrivé qu'un jour j'ai compris que j'étais un embarras pour vous : vous ne m'aimiez plus, du reste. Et au lieu de continuer à vivre à vos côtés, en vous trompant bourgeoisement, j'ai préféré partir. — C'était plus franc. J'ai donc quitté le toit conjugal, comme on dit dans le monde honnête, sans regrets, sans remords. Nous nous étions trompés tous deux sur notre aptitude pour le mariage. Nous reprenions notre liberté, c'était simple. (Brusquement.) Depuis dix ans que cette séparation a eu lieu, vous vous êtes peu occupé, il me semble, de savoir si j'avais des moyens d'existence. Je me suis trouvée livrée à moi-même, en pleine rue et en plein égoïsme, et il m'a fallu faire mon chemin. Je l'ai fait. Or, il se trouve aujourd'hui que mon amant est un de vos amis. Je le regrette sincèrement, mais je n'y puis rien... Et le train de plaisir que vous m'offrez pour l'étranger attendra, mon cher...

CHARLES BRÉMONT.

Vous avez repris votre liberté et vous m'avez laissé la mienne. Grand merci ! Notre acte de mariage ! qu'est cela ?... rien... un chiffon de papier !... C'est parfait ; mais vous oubliez un argument qui peut avoir sa valeur pour un esprit positif comme le vôtre, c'est que le mariage est indissoluble ; c'est que ma vie, si triste qu'elle soit, est rivée à la vôtre, c'est que vous portez, quand même, le nom que vous avez déshonoré ; le mien !... C'est qu'enfin, la loi ne fixe pas seulement des devoirs, mais aussi des droits.

LÉA.

Vous dites ?

CHARLES BRÉMONT.

Je dis qu'il m'était permis de laisser tomber votre souvenir dans le dégoût et dans le mépris... qu'il y a des infamies qui peuvent atteindre le cœur d'un honnête homme, mais non le briser ; — je dis que la douleur est sacrée, et que les femmes comme vous ne sont pas plus capables de l'inspirer que de la ressentir ;—je dis que s'il m'a plu d'oublier que vous aviez manqué à vos devoirs, alors que j'étais seul atteint, ma conscience me prescrit de me souvenir qu'il me reste des droits sur vous, aujourd'hui que d'autres vont être frappés !...

LÉA.

Je comprends ! vous prenez là un rôle de justicier qui ne manque pas de grandeur ; vous vous êtes donné pour mission d'arracher au vice les jeunes gens de bonne famille, et de rendre les enfants à leur mère !... Plus je réfléchis, et plus je trouve votre idée lumineuse... Vous voulez protéger la famille contre elle-même et la ramener à la candeur des premiers âges. Je vous engage fort à créer une société par actions : La société de la « *Propagation de la vertu.* » (Brusquement.) Sérieusement, vous n'avez pas réfléchi aux conditions que vous me faites ! Me croyez-vous donc femme à y souscrire facilement ? Votre abnégation... personnelle et votre ténacité à défendre une famille que vous connaissez depuis peu, me semblent étranges. Qui donc a pu vous inspirer cette belle éloquence du cœur ?... Vous vous trompez : ce n'est pas Georges que vous êtes venu sauver ici, c'est le frère de mademoiselle Blanche Derblin.

CHARLES BRÉMONT.

Je vous défends de prononcer ce nom !... Ne me rappelez pas qu'il y a des âmes tendres et chastes qui savent garder l'honneur du foyer et dont le dévoue-

ment et l'amour protègent et consolent. Ne me rappelez pas que, pour moi, vous êtes la honte dans le passé, le désespoir et l'obstacle du bonheur dans l'avenir. Il ne peut y avoir aucune discussion entre nous. Est-ce que l'on discute avec le crime? On le jette aux pieds de la loi, voilà tout! Vous réfléchirez, madame, que vous êtes à ma discrétion... Vous partirez !...

LÉA, préoccupée, à part.

Gagnons du temps! (Haut.) Soit, vous m'accorderez bien quelques heures de réflexion! Dans la journée, vous aurez une réponse définitive.

Entre Bascow.

CHARLES BRÉMONT.

J'espère pour vous qu'elle sera conforme aux désirs que je vous ai exprimés.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BASCOW.

BASCOW, saluant Charles.

Monsieur! (A Léa.) Je m'ennuyais dans le petit salon, ma foi, je suis entré.

CHARLES BRÉMONT, d'un ton sec.

Monsieur... (A part.) J'ai déjà vu cet homme... à Bade, trichant au jeu... c'est cela. (Haut.) Monsieur Bascow, je crois?

BASCOW, étonné.

Vous me connaissez!

LÉA, à part.

Que signifie?...

CHARLES BRÉMONT.

J'ai eu l'honneur de faire votre connaissance à Bade... où vous avez laissé des souvenirs. (Sur un geste de Bascow.) Mon nom ne vous dirait rien : j'étais perdu dans la foule de vos admirateurs. (A part, regardant Léa.) Joli couple! (Haut à Léa.) Je reviendrai.

Il sort.

SCÈNE VII

BASCOW, LÉA.

BASCOW.

Le nom de cet homme?

LÉA.

Vous avez donc été à Bade?

BASCOW, brutalement.

Je te demande son nom!

LÉA.

M. Brémont.

BASCOW.

Brémont!... Je me rappelle, en effet, j'ai entendu prononcer ce nom au salon de conversation, à Bade. Au fait, il a pu savoir le mien également; le jour où j'ai fait sauter la Banque, tout le monde parlait assez de moi.

LÉA, à part.

Il ment. (Haut.) Vous avez été souvent heureux au jeu, je le sais.

BASCOW.

Le plus souvent possible, ma chère, mais la fortune est comme les femmes : elle est inconstante...

LÉA.

C'est pour moi que vous dites cela... Mais je vous préviens que je suis peu disposée à entendre une scène de jalousie.

BASCOW.

Qu'est venu faire ici ce M. Brémont?

LÉA.

Ah! vous êtes donc jaloux?... C'est beaucoup d'honneur pour moi... Mais de quel droit?

BASCOW.

De quel droit?... Ah! tu es bien oublieuse du passé, Léa!

LÉA.

Je n'ai rien oublié... Un soir, par occasion, nous nous sommes rencontrés... Je devins votre maîtresse, et je partageai votre misère et votre vie d'expédients, jusqu'au jour où vous eûtes l'idée de me présenter à un de vos amis de baccarat, le baron d'Estournelles...

BASCOW.

Eh! je répondais à ton désir de luxe et de richesse... Si je n'avais écouté que ma passion, tu n'eusses jamais été à d'autres... Je t'aimais... je t'aime trop encore... Mais toi tu voulais être belle, heureuse et riche. Est-ce que tes rêves d'ambition ne se sont pas réalisés?... Ah! tiens! ne me reproche rien, Léa!

LÉA, *avec ironie.*

Je suis votre obligée, je le vois... C'est vous qui m'avez créée et mise en pleine lumière, qui m'avez lancée, en un mot. J'avais, il est vrai, des dispositions merveilleuses, et comme Pygmalion, vous pouviez tomber amoureux de votre œuvre ; mais, ce métier de dévouement ne vous a pas été inutile, et il me semble que

je ne vous dois rien. Sans moi, aujourd'hui, que seriez-vous donc? Vous vivez dans mon ombre et par moi, et si je vous rejetais dans la rue où vous m'avez prise, il vous resterait peu de chose à vendre, y compris votre titre de prince qui est faux.

BASCOW.

Ah! prends garde!... Je n'en veux pas, je n'en veux pas de tes insultes!

LÉA.

Vous me tueriez peut-être? Je vous connais, allez! vous seriez capable de tout, même d'un crime!

BASCOW, brutalement, lui saisissant le bras.

Léa!... En effet, j'en serais capable si tu ne voulais plus être à moi... Si jamais... En vérité, j'allais te faire une scène ridicule. Est-ce que je puis être jaloux des sots qui se ruinent pour toi? Pardieu, non, je ne suis pas prince, pas plus que tu n'es toi-même vertueuse et fidèle. Mais est-ce que cela m'empêche de te trouver belle et désirable, et de t'admirer au milieu de ton cercle d'admirateurs, cravachant sans pitié leurs dernières illusions, arrachant le masque de la morale publique et faisant audacieusement ta trouée au milieu de l'égoïsme, de la sottise et du vice?

LÉA.

Canaglia!... Embrasse-moi donc, Bascow!

BASCOW.

Je te retrouve enfin! la paix est faite. J'ai cru un moment que tu allais me faire de la morale. Est-ce que la visite de ce M. Brémont...

LÉA.

J'avoue que la visite de cet homme m'a troublée. Il m'a ordonné de quitter Georges.

BASCOW.

Pourquoi?

LÉA.

Il s'intéresse, paraît-il, à la famille Derblin. Un grand cœur!

BASCOW.

Un naïf... et qui sera peu à craindre.

LÉA.

Tu te trompes. C'est un ennemi avec lequel il faudra compter.

BASCOW.

Aurait-il de l'influence sur l'esprit de Georges?

LÉA.

Moins que sur celui de sa sœur.

BASCOW.

Je comprends; mais que peut-il faire en dehors de ses vertueux conseils?...

LÉA.

Il emploiera tout: la calomnie, l'injure; il dira qu'il m'a connue autrefois... à Bade ou ailleurs... que sais-je?...

BASCOW.

Il t'a aimée! Tu as été sa maîtresse? Il t'aime encore peut-être? Ah! réponds!

LÉA.

Tu redeviens lyrique. Je ne sais si M. Brémont m'a aimée... mais il me l'a écrit, il y a de cela dix ans.

BASCOW.

Tu as gardé des lettres de lui?

LÉA.

Oui. Des lettres passionnées.

BASCOW.

Léa, il faut que Georges et cet homme soient séparés à jamais. Une rupture entre eux est nécessaire, et en te servant de ces lettres...

LÉA.

Je devine ton projet. Je dirai à Georges que son ami me poursuit de son amour qu'autrefois j'avais déjà repoussé, et que, par suite, les conseils qu'il peut lui donner à mon sujet ne sont pas tout à fait désintéressés. Je connais mon Georges, il aura la jalousie et la rage au cœur.

BASCOW.

Et de là un duel dont l'issue, quelle qu'elle soit, ne peut qu'être heureuse pour nous, surtout si tu as soin de figurer honorablement sur le testament du jeune homme. Va, nous gagnerons, Léa ! on ne perd pas toujours.

LÉA.

Je t'adore. Je vais chercher ces lettres.

Elle sort.

SCÈNE VIII

BASCOW, seul.

Tu voulais donc te révolter, ma belle Léa, tu ne voulais plus de maître... et au besoin tu m'eusses renvoyé comme le premier venu. Tu manquais de reconnaissance. J'y prendrai garde. Débarrassons-nous d'abord de ce M. Brémont, et le jour où la ruine de ce niais de Georges sera achevée, nous verrons, nous ren-

trerons dans la vie honnête par un mariage... de convenance. Léa ne refusera pas, je pense, l'honneur de devenir princesse. Une mésalliance pour moi... mais, bah!...

SCÈNE IX

LÉA, BASCOW.

LÉA, les lettres à la main.

Voici nos armes... et maintenant sauve-toi, car j'attends Georges... (Elle jette les lettres sur le guéridon.) avec les lettres de l'autre.

BASCOW.

Joue serré et sois éloquente.

LÉA.

Je ferai sauter la banque, sois tranquille. Au revoir, prince!

BASCOW.

Au revoir, princesse!

Il lui baise la main et sort.

SCÈNE X

LÉA, seule.

Bascow a raison. Il faut que Georges devienne l'ennemi de mon mari. Mon parti est arrêté. Je n'attendrai pas l'attaque de M. Brémont : j'irai au-devant. L'audace seule peut me sauver. On vient. Georges, sans doute.

Elle prend une pose triste.

SCÈNE XI

LÉA, GEORGES DERBLIN.

GEORGES DERBLIN.

Comment vas-tu aujourd'hui?

LÉA.

Bien, mon ami, je vous remercie.

GEORGES DERBLIN.

Tu parais souffrante. As-tu des chagrins?...

LÉA.

Quel chagrin voulez-vous que j'aie? Ne suis-je pas heureuse d'être aimée par un cœur comme le vôtre? Je n'ai de pensée que pour vous, et je n'envie rien, puisque vous êtes à moi.

Elle soupire.

GEORGES DERBLIN.

Tu es heureuse et tu soupires. Tu as des ennuis que tu me caches, c'est mal.

LÉA.

Georges! Pourquoi me forcer à dire ce que je voulais vous taire? D'ailleurs, les chagrins ne sont pas tant à redouter puisque ce sont ceux qui font apprécier le bonheur.

GEORGES DERBLIN.

Parle! je t'en supplie! Sous le calme apparent de tes paroles, je sens la souffrance. Dis-moi ta peine.

LÉA.

A quoi bon? N'a-t-on pas le droit de mépriser une femme comme moi?

GEORGES DERBLIN.

On t'a méprisée! On t'a insultée?

LÉA.

On a fait pis que cela. On a voulu me séparer de toi que je déshonore, paraît-il, et que je n'aime pas.

Elle pleure.

GEORGES DERBLIN.

Léa! qui donc a eu cette audace? Ah! dis-moi le nom de ce donneur de conseils pour que je lui porte moi-même la réponse qu'il mérite.

LÉA.

Un duel! un duel! pour moi, je te le défends! Je ne vous dirai jamais le nom que vous me demandez; et d'ailleurs, peut-être avait-on le droit de me parler ainsi... Est-ce que je ne suis pas aux yeux des autres une fille perdue? Est-ce que je puis vous aimer? Mensonge! Je me suis vendue à vous, et le cœur ne pouvait faire partie d'un tel marché!

Elle pleure.

GEORGES DERBLIN.

Assez, Léa! Vous m'outrageriez en doutant de moi. Mon amour ne peut être atteint, ni par la morale hypocrite du monde, ni par le dévouement intéressé d'un faux ami. Je ne reconnais à personne le droit de vous parler comme on l'a fait. Je me vengerai.

LÉA, vivement et comme éperdue.

Je ne veux pas que vous vous battiez avec M. Brémont.

GEORGES DERBLIN.

Brémont! Lui!

LÉA.

Qu'ai-je dit!

GEORGES DERBLIN.

Charles Brémont!

LÉA.

Ne prêtez pas à votre ami un sentiment intéressé dans cette affaire. Votre famille est un peu la sienne. Vous savez quelle affection il professe pour votre mère... pour votre sœur. Il a cru parler comme un frère aîné et je ne lui en veux pas de m'avoir mal jugée. C'est un caractère fier et susceptible; mais, je le connais, il est incapable de commettre une lâcheté!...

GEORGES DERBLIN, *froissé.*

Vous le connaissez... J'ignorais ce détail. M. Brémont est discret aussi... Jamais il ne m'a parlé de vous et je voudrais bien savoir les raisons de son silence.

LÉA.

Georges! Tu doutes de moi. Tu supposes que j'ai été sa maîtresse... que je l'ai aimé, peut-être. Aurais-je prononcé son nom devant toi s'il en était ainsi? J'aurais dû me taire; j'aurais dû te cacher mes chagrins et résister à tes prières. Oui, j'ai connu M. Brémont autrefois, et est-ce ma faute, à moi, s'il m'a écrit des lettres d'amour... (*Elle jette un coup d'œil sur la table où sont les lettres.*) qui n'ont pas reçu de réponse. Mais, je te jure que la démarche qu'il a faite chez ta maîtresse lui a été inspirée par un sentiment d'amitié pour ta famille, plutôt que par une pensée personnelle de jalousie ou de regret.

GEORGES DERBLIN.

Ah! cet homme vous aime. Il vous l'a écrit, et vos serments ne me donneront pas le change. Je veux voir ces lettres.

LÉA, *lui présentant les lettres.*

Vous avez le droit de les lire.

GEORGES DERBLIN, hésite, puis prend une lettre, et lit fiévreusement.

« Pourquoi êtes-vous toujours fière et indifférente?
» Vous ne croyez pas à mon amour qui est sincère.
» Vous devez être aussi bonne que vous êtes belle, et
» un mot d'espoir me rendrait bien heureux. » (A Léa.)
Et vous n'avez pas répondu à cet amour?...

LÉA, simplement.

Je n'aimais pas M. Brémont.

GEORGES DERBLIN.

Pardonne-moi, Léa; mais je t'aime tant!

LÉA.

Jaloux! Donnez-moi ces lettres pour que je les brûle.

GEORGES DERBLIN.

Je les rendrai moi-même à leur auteur.

LÉA.

Vous serez calme? vous me l'avez promis. Et vous ne douterez plus de moi... ni de votre ami?

GEORGES DERBLIN, à part.

Mon ami! Un tartuffe de mélodrame.

Il relit les lettres.

LÉA, à part.

Mon mari peut venir, le terrain est préparé! (Haut, à Georges.) Voyons, essuyez vos yeux... Ils sont encore mouillés de larmes de colère. Je vous aime.

Elle le tient embrassé.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE BARON OSCAR, puis SAINT-LÉON et DE TERVILLE.

LE BARON OSCAR.

Touchant tableau! (A Léa.) Toujours plus belle.

LÉA.

Affaire d'habitude, mon cher. (Allant au-devant de de Terville et de Saint-Léon.) Vous venez seuls? Qu'avez-vous donc fait de Georgina et de Wanda?

DE TERVILLE.

Sont allées au Jardin des Plantes... voir des parents de province.

LE BARON OSCAR.

En famille! en famille!

SAINT-LÉON.

Un vrai pèlerinage!

LE BARON OSCAR.

Et nous, nous sortons de la vente de Rosita. (A Georges.) J'y ai racheté mes lettres... des lettres compromettantes.

GEORGES DERBLIN.

Quelles précautions!... Vous voulez donc vous marier?

LÉA.

A votre âge?

SAINT-LÉON.

Cet âge est sans pitié.

LÉA.

Décidément, Rosita a vendu son mobilier ?

LE BARON OSCAR.

Consummatum est!

SAINT-LÉON.

Cette fille-là a toujours eu la bosse du commerce.

DE TERVILLE.

Où a-t-elle pris ce nom de Rosita?

SAINT-LÉON.

Dans le dictionnaire du baron... à l'usage des gens du monde.

LÉA.

Riez à votre aise, messieurs, Rosita a eu son heure...

SAINT-LÉON.

Comme Wellington!

DE TERVILLE.

Était une étoile du monde galant.

SAINT-LÉON.

Une étoile... filante.

LE BARON OSCAR.

Vous auriez bien voulu filer avec elle... le parfait amour.

SAINT-LÉON.

Bravo! Mais je ne nie pas ses brillants états de service. Pendant quinze ans, elle a tenu fièrement le haut... du trottoir...

LÉA.

Insolent! Vous lui avez écrit des vers élogieux dans votre journal. Décidément, vous êtes sans pitié pour les pauvres filles.

SAINT-LÉON.

Expression impropre. Elles sont moins pauvres que Job.

CAROLINE.

Allez! allez! cassez-nous du sucre sur le dos!

BARON OSCAR, à Léa.

Pas étonnant, son père était épicier. (A Georges.) Tradition de famille!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, CHARLES BRÉMONT.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Charles Brémont!

GEORGES DERBLIN, se levant brusquement.

Le donneur de conseils!

CHARLES BRÉMONT, à Léa.

Je pensais vous trouver seule, madame.

LÉA.

Il m'est venu du monde.

CHARLES BRÉMONT, s'approchant de Georges.

Georges!

GEORGES DERBLIN.

Vous ne comptiez pas me rencontrer, monsieur? Vous pensiez faire en secret votre métier d'ami dans cette maison? Voici vos lettres, reprenez-les, elles seraient moins appréciées ici que chez votre éditeur, qui vous paie.

CHARLES BRÉMONT, froidement

Je ne sais ce que vous voulez dire. Je venais chercher une réponse qu'on m'avait promise. Cette femme vous a menti, je le vois...

LÉA.

Monsieur, je vous jure...

CHARLES BRÉMONT.

Oh! ne jurez pas! vous êtes capable de tout.

GEORGES DERBLIN.

Monsieur, je vous prie de sortir; je n'aime pas les insulteurs de femmes.

CHARLES BRÉMONT.

Il y a des femmes qu'on ne saurait insulter!

GEORGES DERBLIN.

Ah! vous me rendrez raison de ces paroles!

SAINT-LÉON.

Messieurs...

LÉA.

Georges, vous m'aviez promis d'être calme. La colère de M. Brémont s'explique par ses sentiments d'estime et d'affection pour votre mère... pour votre sœur.

CHARLES BRÉMONT, à part.

Assez, madame; il y a des noms que vous prostitueriez en les prononçant. (A Georges.) Il ne me convient pas, monsieur, de vous donner ici l'explication de ma conduite. Je vous attendrai chez moi.

GEORGES DERBLIN.

Vous y recevrez mes témoins.

La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME

Chez Charles Brémont. — Un salon, cabinet de travail. — A gauche, une table-bureau. — Sur la table, un porte-cartes. — A droite, une chaise. — Fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLES BRÉMONT, seul, écrivant; il jette sa plume.

Je n'ai plus de courage, et cependant qu'y a-t-il de changé dans ma vie? N'était-ce pas un rêve insensé que d'espérer encore l'amour et le bonheur? Et puis me voilà l'ennemi de Georges, maintenant. Georges! le frère de celle que j'aime! (Il se lève.) Malheureux! qu'ai-je dit? Ah! misérable femme! Et moi que suis-je donc, un lâche, puisque je n'ai pas osé démasquer le vice et que j'ai eu peur de dire la vérité?

Il s'assied et pleure.

SCÈNE II

CHARLES BRÉMONT, ALBERT DERBLIN.

ALBERT DERBLIN, lui mettant doucement la main sur l'épaule.

Pardon... je vous dérange... vous travailliez?...

CHARLES BRÉMONT, étonné.

Vous ici?

ALBERT DERBLIN.

N'êtes-vous pas mon ami? J'ai appris la scène ridicule que mon frère vous a faite en l'honneur de sa fidèle maîtresse... une fille qui a eu trente ans... autrefois et qui aujourd'hui veut avoir de la pudeur — un article nouveau qu'elle tient pour les imbéciles. Certes, je ne lui ai pas mâché la vérité à mon aîné. Je lui ai dit que la dame de son cœur était une piètre créature... qu'un ami était une chose rare qui ne se rencontrait point au coin de chaque rue comme les Léa ou les Caroline du dix-neuvième siècle, et qu'enfin l'on ne se battait pas avec un vieux camarade pour refaire une virginité à une Marion Delorme de quatrième classe.

CHARLES BRÉMONT, lui serrant la main.

Je vous remercie, vous avez plaidé avec autant de talent que de conviction et vous méritiez de gagner votre cause.

ALBERT DERBLIN.

Bast! savez-vous ce que Georges m'a répondu? « Que j'étais un gamin et qu'il me priait de garder mon éloquence pour mes petits camarades de collège et pour les demoiselles de magasin. » Alors, ma péroraison n'a pas été longue. Un seul mot! Je suis parti en lui fermant la porte au nez et en l'appelant crétin. Ma parole d'honneur, je crois que c'est la première fois que j'ai exprimé une idée juste.

CHARLES BRÉMONT.

Il n'arrivera rien de grave entre votre frère et moi. Le dénouement de cette histoire ne sera peut-être pas gai, mais je vous jure qu'il sera pacifique.

ALBERT DERBLIN.

En attendant, vous allez recevoir aujourd'hui même la visite de deux de ses amis : M. de Terville, c'est son habitude à ce monsieur, d'être toujours le témoin de quelqu'un ou de quelque chose, et le prince Bascow qui, paraît-il, est compétent en matière d'honneur.

CHARLES BRÉMONT.

Comment! ce prince d'occasion!

ALBERT DERBLIN.

Un prince du baccarat... que la fortune a souvent comblé de ses faveurs. Il faut ajouter, pour rendre hommage à la vérité, qu'il s'y prêtait d'assez bonne grâce. Mais la réussite n'est pas éternelle, même pour les hommes d'expérience, et, cette nuit, paraît-il, il a été pris la main dans le sac.

CHARLES BRÉMONT.

Cela, parbleu! ne m'étonne pas: ce monsieur est fidèle aux principes de sa jeunesse. Pareille aventure lui est déjà arrivée à Bade, et de plus il a eu, en Russie, quelques démêlés avec la police. J'attends à ce sujet des renseignements précis.

ALBERT DERBLIN.

Mais pour quelle raison vous intéressez-vous si vivement au prince Bascow? Auriez-vous l'intention d'écrire sa biographie?

CHARLES BRÉMONT.

Je désire seulement le voir quitter la France et retourner au pays de ses aïeux le plus tôt possible... Peut-être ne partirait-il pas seul.

ALBERT DERBLIN.

Je devine. Léa serait du voyage. Je m'étais toujours

douté de leurs bonnes relations... et vous espérez que mon frère resterait à Paris?

CHARLES BRÉMONT.

J'en suis sûr. J'ai des arguments décisifs... pour le persuader... aussi est-il nécessaire que je le voie, et puisqu'il m'adresse ses témoins au lieu de venir, je vous prie de lui demander de ma part qu'il consente à me recevoir. Il y va de notre honneur à tous deux.

ALBERT DERBLIN.

Je n'entrevois pas votre but, mais je vous obéirai aveuglément. Comptez sur moi. Vous m'avez transformé, vous m'avez fait comprendre la vie : je saurai m'en souvenir. A propos, j'avais oublié de vous dire. J'ai une position... à la Banque ; je suis auxiliaire : cent vingt francs d'appointements par mois. Ma mère pleurait de joie quand elle a appris ma détermination. Vous voyez l'effet de vos conseils : vous ne sauriez croire combien je suis fier d'émarger... je fais des additions en masse : je pose et je retiens... pour le bon motif. Bref, je ne prétends pas encore être un homme utile, mais en attendant, je suis accablé de besogne comme un simple sous-lieutenant.

CHARLES BRÉMONT.

Vous êtes un homme de cœur et je suis fier de votre amitié.

ALBERT DERBLIN.

Ne me complimentez pas trop. C'est par ambition que je me suis fait nommer auxiliaire. Je suis comme les vrais joueurs, moi ; si je me suis mis au travail, c'est pour gagner, et beaucoup... bien que je n'aie pas l'idée de faire sauter... la Banque comme M. Bascow.

Un domestique remet une lettre à Charles.

CHARLES BRÉMONT.

Vous permettez ! (Il lit.) Décidément tout le monde y pense à votre prince. On m'attend à la préfecture pour me donner de ses nouvelles.

ALBERT DERBLIN.

La biographie se fera rapidement. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accepter pour collaborateur ? Pendant que vous irez à la préfecture, je vais écrire à un de mes amis qui se trouvait hier au cercle avec Bascow. Je saurai par lui comment notre prince a été pris la main dans le sac... M'est avis qu'il devait avoir les deux mains dans le sac.

CHARLES BRÉMONT.

Ecrivez toutes les lettres que vous voudrez... Vous êtes ici chez vous.

ALBERT DERBLIN.

Merci... nous aurons dès ce soir des renseignements précieux pour notre œuvre. Nous ferons cela en prose ?

CHARLES BRÉMONT.

C'est entendu. (Au domestique.) Je rentre dans une heure. S'il me venait une visite, vous prieriez d'attendre. (A Albert.) Au revoir !

ALBERT DERBLIN.

Un mot encore. Où ferons-nous paraître notre ouvrage?

CHARLES BRÉMONT.

Dans la *Gazette des Tribunaux*.

Il sort.

SCÈNE III

ALBERT DERBLIN, seul ; il écrit.

« Vous étiez hier à votre cercle où s'est engagée, paraît-il, une partie formidable de baccarat. Je serais heureux d'avoir de vous-même des renseignements... Je passerai chez vous dans la journée. » L'adresse maintenant... et... (Il se lève.) il ne manque plus qu'un commissionnaire.

SCÈNE IV

ALBERT DERBLIN, SIGISMOND.

ALBERT DERBLIN.

Sigismond ! je parie que tu viens chercher ici une consultation... littéraire... Tes poches doivent être bourrées de manuscrits inédits.

SIGISMOND, à part.

Raille, insensé ! (Haut.) Je viens, en effet, demander un service à M. Brémont.

ALBERT DERBLIN.

Eh bien ! tu auras le temps de préparer ton discours. Le maître... de la maison rentrera dans une petite heure. A propos, mon frère est-il chez lui ?

SIGISMOND.

Je le crois, mais je ne saurais l'affirmer. Je sors de chez madame votre mère.

ALBERT DERBLIN.

Ainsi, pas le moindre petit manuscrit ?

SIGISMOND, solennel.

Aucun.

ALBERT DERBLIN, sortant.

Vraiment, tu es venu tout seul ? (A part.) Au fait, lui seul et c'est assez. (Haut.) Au revoir, Sigismond.

SCÈNE V

SIGISMOND.

Au revoir. Folle jeunesse! (Au domestique.) Voici une lettre pour M. Brémont : vous aurez soin de la lui remettre. (Le domestique la place avec d'autres lettres sur le porte-cartes.) Placez-la en tête. C'est une lettre importante. (A part.) Je crois bien, importante! J'ignore, il est vrai, ce qu'elle contient, mais elle m'a été remise par une main si mignonne, mademoiselle Blanche Derblin. (Au domestique.) Mon ami, vous rendrez compte à M. Brémont de ma visite et vous lui exprimerez tous mes regrets de n'avoir pu lui présenter l'hommage de mon admiration... (Entre Bascow.) de mon admiration. Surtout, n'oubliez pas la lettre.

SCÈNE VI

SIGISMOND, BASCOW.

BASCOW, à part.

La lettre? (Haut.) M. Charles Brémont est sorti?... Le prince Bascow?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur ne tardera pas à rentrer.

BASCOW.

C'est bien, j'attendrai. (A Sigismond.) Vous paraissez soucieux, monsieur Sigismond ! des préoccupations littéraires, sans doute?... Vous venez de chez Georges?

SIGISMOND, sèchement, faisant mine de sortir.

Non.

BASCOW.

Vous vous sauvez ?

SIGISMOND.

Oui.

BASCOW.

Ce n'est pas moi qui vous fais peur, au moins?

SIGISMOND.

Non.

BASCOW.

Quel laconisme ! Pour un romancier c'est méritoire. Vous avez peut-être été chargé d'une mission secrète? Rassurez-vous ! je ne veux point vous faire parler. Il s'agit sans doute d'une œuvre dramatique ? Le secret professionnel en ce cas ! Au revoir, mon cher monsieur Sigismond.

SIGISMOND.

Au revoir, mon cher monsieur Bascow.

BASCOW.

Vous êtes familier... pour un domestique.

SIGISMOND.

Vous êtes insolent .. pour un prince.

BASCOW.

Triple sot !

SIGISMOND, sortant, à part.

Simple canaille !

SCÈNE VII

BASCOW, seul.

Ce valet! qu'est-il venu faire ici? Je me rappelle, apporter une lettre. Il ne venait pas de chez Georges, a-t-il dit, mais de chez madame Derblin. (Il s'approche du porte-cartes.) Je voudrais bien savoir... (Il prend la lettre.) Une écriture de femme. C'est la lettre... de madame Derblin, de sa fille peut-être. (Il prend la lettre et l'ouvre.) Elle était d'ailleurs bien mal cachetée. (Il lit.) « J'ai absolument besoin de vous voir. Restez chez vous aujourd'hui. A moins d'un avis contraire de votre part, je viendrai. Blanche Derblin. » Blanche Derblin! pardieu! elle est précieuse cette lettre! un rendez-vous d'amour. Vous serez à notre discrétion, monsieur le poète. Tout n'est pas encore perdu pour moi. On a soupçonné cette nuit ma délicatesse au cercle, mais l'affaire ne s'est pas ébruitée. Il n'y avait là que quelques joueurs attardés. Georges et Terville ne savent rien. Allons! Bascow, de l'audace! La bataille sera rude, mais j'ai des armes.

Il met la lettre dans une poche de côté.

SCÈNE VIII

BASCOW, DE TERVILLE.

BASCOW.

Arrivez donc, mon cher comte! je vous attendais avec impatience. M. Brémont va rentrer, paraît-il, et nous pourrons remplir notre mission auprès de lui. Vous paraissez préoccupé... auriez-vous perdu au jeu?

DE TERVILLE.

Non, mais n'ai pas gagné une cause importante.

BASCOW.

Un procès?

DE TERVILLE.

Pis que cela, un mariage.

BASCOW.

Riche!

DE TERVILLE.

Mon cher prince, avez conservé la candeur de vos jeunes années!... un mariage richissime.

BASCOW.

C'est grave. Vous pourrrez interjeter appel. Je ne veux pas être indiscret, vous me connaissez, mais cependant, s'il s'agissait de mademoiselle Derblin, votre procès ne serait pas perdu.

DE TERVILLE.

Il serait vrai?

BASCOW.

Je vous expliquerai tout plus tard. — Voici notre homme.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHARLES BRÉMONT.

CHARLES BRÉMONT.

Je vous prie de m'excuser, messieurs. Je vous ai fait attendre. Je vous serai obligé de me faire connaître le but de votre visite et de me rappeler à qui j'ai l'honneur de parler?

DE TERVILLE.

M. le prince Bascow.

CHARLES BRÉMONT.

Je connais monsieur parfaitement — bien qu'il ne m'ait jamais été présenté —... de réputation. J'ai des amis en Russie qui m'ont beaucoup parlé de vous, monsieur.

BASCOW, s'inclinant.

Des amis de Russie... (A part.) Saurait-il?...

DE TERVILLE.

Je suis le comte de Terville. (Brémont s'incline.) Le prince et moi sommes deux amis de M. Georges Derblin, que vous avez gravement offensé et qui nous a chargés de vous présenter l'expression de ses désirs.

CHARLES BRÉMONT.

Je ne me rappelle pas avoir offensé M. Georges Derblin.

BASCOW.

Je vous croyais plus de mémoire.

CHARLES BRÉMONT.

Je n'en manque pas à l'occasion, monsieur... Vous pourrez vous en apercevoir. (A Terville.) Je croyais, au contraire, que mon ami, M. Georges Derblin, avait prononcé contre moi, dans un moment de colère, des paroles vives... qu'il m'a plu d'oublier du reste, et je n'avais nullement l'intention de lui en demander raison.

BASCOW.

M. Georges Derblin en a jugé autrement. Il avait espéré que vous ne resteriez pas ainsi sous le coup d'une insulte publique et qu'il recevrait ce matin même deux de vos amis. Il s'est étonné de votre silence et nous a priés de venir vous en demander l'explication.

DE TERVILLE.

Parfaitement cela.

CHARLES BRÉMONT.

Vous direz à M. Derblin que je ne me suis pas jugé offensé par lui et qu'une rencontre ne me semble pas nécessaire.

BASCOW.

Nous nous sommes sans doute mal expliqués. Notre ami pensait, il est vrai, que vous lui demanderiez réparation de l'insulte qu'il vous avait faite, car il vous reconnaissait toute initiative à cet égard. Mais, en présence de votre... abnégation, il reprend tous ses droits et nous sommes chargés de nous entendre avec vous. Vous voudrez bien désigner deux de vos amis pour que nous réglions les conditions d'une rencontre que M. Derblin considère comme inévitable. Vous avez adressé à une femme qu'il a qualité de défendre, des paroles... regrettables et pour lesquelles il n'admettra pas d'excuses, je vous en préviens.

CHARLES BRÉMONT.

Je trouve, messieurs, que vous oubliez quelque peu votre rôle de témoins dans une affaire d'honneur, et il pourrait m'arriver de juger que, vous aussi, vous m'adressez des paroles... regrettables.

BASCOW.

Si nous nous comprenons bien, monsieur, vous n'appréciez pas que vous deviez répondre à la provocation de notre ami. Que lui dirons-nous ?

CHARLES BRÉMONT.

Vous direz à M. Derblin que je lui donnerai moi-même l'explication qu'il m'a demandée.

BASCOW, se levant, à de Terville.

Notre mission est terminée : monsieur refuse de se battre.

DE TERVILLE.

Mais c'est là une règle de conduite qui s'explique... chez un philosophe.

CHARLES BRÉMONT.

Vous oubliez, monsieur de Terville, que toute règle a des exceptions, et vous pourrez vous en convaincre demain à l'arme qu'il vous plaira.

DE TERVILLE.

Demain, soit, monsieur... parfaitement cela.

Il sort.

CHARLES BRÉMONT, à Bascow.

Quant à vous, monsieur Bascow, vous voudrez bien vous rappeler que vous n'avez pas le droit de vous battre : c'est là un privilège qui n'appartient qu'aux gens d'honneur.

BASCOW.

C'est bien, monsieur... Au revoir !

Il sort.

SCÈNE X

CHARLES BRÉMONT, seul.

Je verrai Georges, il le faut, et je lui dirai tout... le secret terrible de ma vie.

LE DOMESTIQUE.

Il est arrivé des lettres pendant votre absence : elles sont toutes sur le porte-cartes. Il y en a d'importantes... M. Sigismond...

CHARLES BRÉMONT, qui n'a pas écouté.

C'est bien, laissez-moi! je désire être seul, je n'y serai pour personne à l'exception de M. Albert Derblin. (Il prend des lettres et les décachète machinalement; le domestique sort.) Que vais-je devenir? Allons! Georges apprendra toute la vérité et sera sauvé lorsqu'il saura que sa maîtresse porte mon nom et qu'elle le trompe avec un voleur, ce prince Bascow, qui a fait un stage de deux ans dans les prisons de Saint-Pétersbourg, le dégoût lui montera aux lèvres et le mépris tuera sa passion. J'aurai ainsi rendu service à sa famille. Un service! c'est plutôt une réparation... Avais-je le droit d'être leur ami, de leur cacher mon passé et de faire naître dans l'esprit d'une jeune fille des espérances irréalisables? (Il se lève.) Ah! j'ai été lâche! j'ai emprunté du bonheur que je savais bien ne pouvoir jamais rendre. L'expiation commence; demain je me bats avec ce comte imbécile. Qui sait? Il y a des jours dans la vie où l'on n'a pas envie de se défendre. (Au domestique qui entre.) Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Une dame demande à parler à monsieur; elle insiste pour être reçue.

CHARLES BRÉMONT.

Faites entrer.

SCÈNE XII

CHARLES BRÉMONT, BLANCHE DERBLIN, en toilette de ville. — Chapeau et voile. — Le domestique sort.

BLANCHE DERBLIN.

Monsieur Brémont.

CHARLES BRÉMONT.

Vous ! vous! seule ! Pourquoi êtes-vous venue? moi qui la fuyais ! Il fallait me laisser; vous ne sentez donc pas que vous vous perdez? Mademoiselle, partez, je vous en conjure! J'ignore le but de votre visite, mais vous n'auriez pas dû venir. (Violent.) De quel droit êtes-vous venue ?

BLANCHE DERBLIN.

Du droit qu'a la femme qui vous aime de vous empêcher de vous battre avec son frère.

CHARLES BRÉMONT.

Mademoiselle ! Hélas ! qu'avez-vous dit?

BLANCHE BERBLIN, simplement.

Oui, je vous aime, je vous aime de toute mon âme ; il me semble que je vous ai toujours aimé, car vous personnifiez à mes yeux le courage, la bonté et le dévouement. Le monde jugerait peut-être sévèrement ma conduite, mais que m'importe le monde? c'est ma conscience autant que mon cœur qui m'a conduite ici. Est-ce que je puis vous laisser vous battre avec mon frère? Une étourderie d'Albert m'a tout appris... je suis venue. Ma mère ne sait rien heureusement. A qui vouliez-vous que je me confie si ce n'est à vous?... Croyez-vous donc que je ne vous ai pas compris? votre froideur n'a pu me tromper : votre grande délicatesse vous l'imposait presque. C'est ma fortune qui vous faisait peur, mais je sens que votre cœur est à moi. Vous voyez bien que vous ne pouvez vous battre.

CHARLES BRÉMONT, à part.

Pauvre enfant! comme elle me fait mal sans le savoir !

BLANCHE DERBLIN.

Vous vous taisez! Seriez-vous comme le monde? Vous

me blâmez d'être venue... Parlez-moi, je vous prie, tendez-moi la main, ou dites-moi de partir. Votre silence me fait mal. Peut-être vous ai-je blessé? Pardonnez-moi !... Vous ne dites rien ?... Est-ce que vous ne m'aimez pas? Ah! j'en mourrais!

CHARLES BRÉMONT.

Blanche! Blanche! si je vous aime! Mon cœur éclate, il faut que je parle. Oui, je vous aime, oui, je vous admire et je suis plein de respect, laissez-moi vous le dire à genoux. Je ne devrais pas vous parler de ces choses, je le sens, mais je n'ai pas de courage. Je souffre trop et vous me pardonnerez... plus tard. Comment ne vous aimerais-je pas? est-ce possible? C'est vous qui m'avez réconcilié avec la vie. Je n'avais plus de famille et je ne croyais plus à l'avenir : votre sourire m'a rendu le bonheur; vous avez été la muse bénie de mes travaux et de mes veilles. Toutes mes œuvres sont remplies de vous. Mes héroïnes ont votre poésie, votre langage, votre chasteté. Vous avez été mon bon génie, et si j'ai réussi c'est que je vous aimais. Oui, je vous aime. Je n'aurais pas dû, je le sais... Je ne le voulais pas, je n'ai pas pu... Est-ce que je pouvais?... Vous étiez dans tous mes rêves. Dieu aurait dû avoir pitié de moi et ne pas permettre cet amour... Mon cœur ne vous aurait jamais dit son secret, je vous le jure, si vous n'aviez commis l'imprudence de venir, et si je ne vous avais pas vue souffrir et pleurer. Pardon... pardon.

Il s'éloigne respectueusement à ces derniers mots.

BLANCHE DERBLIN.

J'ai souffert en effet. Je doutais de vous, mais c'est fini, je ne pleure plus, allez! je suis bien heureuse. Que parlez-vous d'imprudence? Je vous avais écrit, d'ailleurs.

CHARLES BRÉMONT.

Vous m'aviez écrit?

BLANCHE DERBLIN.

Je vous disais que j'avais besoin de vous voir; et qu'à moins d'avis contraire de votre part, je viendrais... Sigismond m'a dit avoir remis la lettre à votre domestique. Vous ne m'avez rien fait dire... Je suis venue.

CHARLES BRÉMONT, il prend fiévreusement les lettres du porte-cartes, à part.

Elle n'y est pas. Quel soupçon! (Il sonne, le domestique paraît.) Vous avez bien placé mon courrier sur le porte-cartes comme d'habitude? (Signe affirmatif.) C'est le prince Bascow qui est entré ici après Sigismond, n'est-ce pas? il était seul?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur...

CHARLES BRÉMONT, à part.

J'en étais sûr. (Haut.) C'est bien! (Le domestique sort. — A part.) Le misérable m'a volé cette lettre, et c'est une arme terrible entre ses mains.

BLANCHE DERBLIN.

Qu'avez-vous donc? Pourquoi cette émotion? Vous n'avez pas reçu ma lettre?

CHARLES BRÉMONT.

Pardonnez-moi... votre visite m'a tellement troublé... je me rappelle maintenant. J'étais en train de lire votre lettre, quand j'ai reçu les témoins de votre frère...

BLANCHE DERBLIN.

Les témoins?

CHARLES BRÉMONT, vivement.

Et rassurez-vous, je leur ai répondu qu'un duel ne pouvait avoir lieu entre Georges et moi... qu'une explication suffirait. J'ai même prié Albert de le prévenir de mes intentions.

BLANCHE DERBLIN.

Merci ! je pars heureuse !

SCÈNE XIII

Les Mêmes, ALBERT DERBLIN.

CHARLES BRÉMONT.

Précisément, voici votre frère qui vient m'apporter une bonne nouvelle. Ne soyez pas surpris, mon cher Albert, de vous rencontrer ici avec votre sœur. Elle a commis une imprudence que le monde ne lui pardonnerait pas sans doute, mais vous l'en estimerez et l'aimerez davantage quand vous saurez qu'elle est venue pour empêcher un duel entre Georges et moi. Une indiscrétion de vous lui avait tout appris.

ALBERT DERBLIN.

Quand il y a une maladresse à commettre, on me trouve toujours.

CHARLES BRÉMONT.

Vous savez aussi la réparer : Mademoiselle Blanche Derblin sortira d'ici à votre bras. (A Albert.) Quelle réponse?

ALBERT DERBLIN.

Il refuse de vous recevoir.

CHARLES BRÉMONT.

Il faut que je le voie! Je me présenterai chez lui. Prévenez Sigismond. Il faut que Léa et Bascow s'y trouvent. Vous passerez chez eux et leur direz que Georges a besoin de les voir... à cause de son duel, un prétexte quelconque en un mot, vers deux heures, demain. Obéissez-moi aveuglément, vous saurez tout plus tard : mon honneur est entre vos mains.

ALBERT DERBLIN.

Je serai digne de votre confiance. (A sa sœur.) Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de prendre mon bras?

BLANCHE DERBLIN, elle va à Charles le front haut et lui tend la main.

Au revoir, monsieur Brémont!

CHARLES BRÉMONT.

Adieu, mademoiselle.

Albert et Blanche sortent.

SCÈNE XIV

CHARLES BRÉMONT, seul.

M. de Terville fera bien de se défendre, car je n'ai plus le droit de mourir : il me faut sauver l'honneur de Blanche!

La toile tombe.

ACTE CINQUIÈME

Chez Georges Derblin; même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

SIGISMOND, ALBERT DERBLIN.

ALBERT DERBLIN, entrant.

Eh bien, mon brave Sigismond, les ordres sont-ils exécutés?

SIGISMOND.

Je me suis rendu chez elle.

ALBERT DERBLIN.

Tu as vu Léa?

SIGISMOND.

J'ai vu... cette femme, et je lui ai dit que M. Derblin la priait de passer chez lui dans la journée pour une affaire urgente, qu'il l'attendrait vers deux heures.

ALBERT DERBLIN.

Qu'a-t-elle répondu?

SIGISMOND.

Qu'elle viendrait.

ALBERT DERBLIN.

Bien! De mon côté j'ai vu le sieur Bascow et je l'ai prié de passer ici vers la même heure pour régler avec mon frère les conditions définitives de son duel. Il sera exact au rendez-vous.

SIGISMOND.

M. Georges est sorti et ne rentrera pas lui-même avant trois heures.

ALBERT DERBLIN.

Tout est pour le mieux : nous avons rempli fidèlement les instructions de M. Brémont. Je l'attends avec une impatience!... J'ai promis de lui obéir aveuglément et tu lui es aussi dévoué que moi.

SIGISMOND.

Certes, mais j'ai le pressentiment qu'il va se passer ici quelque chose de terrible.

ALBERT DERBLIN.

Bah! tu es toujours pour les dénouements à effet. M. Brémont va simplement confesser Léa et la prier de partir pour l'Italie ou l'Autriche.

SIGISMOND.

Et le prince?

ALBERT DERBLIN.

Quel prince? Bascow! Pour celui-là son itinéraire n'est pas douteux... il filera en Belgique, le refuge classique de ses pareils.

SIGISMOND.

Si la police lui en donne le temps, car je parierais bien que ce monsieur n'a pas volé qu'au jeu.

ALBERT DERBLIN.

Diable! Tu es capable de croire qu'on va s'assassiner... Tu ne vois pas les choses en rose.

SIGISMOND.

N'ai-je pas raison? Depuis hier, les mauvaises nouvelles se sont succédé avec une rapidité effrayante. Ainsi le duel de ce matin...

ALBERT DERBLIN, l'interrompant.

Avec Brémont? — Ah! Terville a reçu un coup d'épée qui l'a, paraît-il, réconcilié avec les pronoms, car, lorsqu'il a été touché, il s'est écrié à plusieurs reprises! Je... je... je... suis mort! Je... je... je suis mort. Cet excellent bon n'a jamais su placer un mot gai dans la conversation.

SIGISMOND.

Et vous trouvez que la journée a bien commencé?

ALBERT DERBLIN.

Pas pour M. de Terville, je l'avoue, qui a reçu dès l'aurore une leçon de français. Mais...

SIGISMOND.

Mais... mais ..

ALBERT DERBLIN.

Allons! soit. Je ne veux pas te contrarier. Nous dînerons tous ce soir chez Pluton. Tu nous diras des vers au dessert.

SIGISMOND.

Ecoutez! On vient.

Il remonte vers la porte.

ALBERT DERBLIN, à part.

Léa sans doute. Elle est en avance. Je vais la retenir par le charme de ma conversation.

SCÈNE II

LES MÊMES, LÉA.

LÉA, entrant.

Georges est là, je suppose.

SIGISMOND, à Léa.

M. Georges vient de sortir... une affaire urgente... Il ne tardera pas à rentrer et m'a chargé de vous prier de l'attendre.

LÉA.

Une affaire urgente? Décidément, c'est le jour aux affaires urgentes. (Apercevant Albert.) Monsieur Albert, mille pardons, je n'avais pas remarqué votre présence. Vous allez bien... depuis l'autre jour?... (A Sigismond.) Vous pouvez vous retirer, Sigismond.

SIGISMOND, sortant, à part.

Il vaut mieux en effet que je me retire. J'éclaterais. (Haut.) Je me retire, mademoiselle.

Il sort.

SCÈNE III

LÉA, ALBERT DERBLIN.

LÉA.

Mademoiselle! Il est fou ce pauvre garçon. La littérature lui tourne la tête.

ALBERT DERBLIN.

Pardonnez-lui. C'est un vrai classique. Il n'a jamais pu se résoudre à appeler les choses... par leur nom.

LÉA.

Vous ne manquez pas d'esprit, savez-vous?

ALBERT DERBLIN.

Je crois bien. Mais je suis obligé d'en avoir... à cause de mon coiffeur qui a la rage de la conversation.

LÉA.

Vous avez aussi du cœur, m'a-t-on dit.

ALBERT DERBLIN.

Oh! oui. On m'a beaucoup loué d'être entré à la Banque, on a prétendu que j'avais horreur de l'oisiveté... Mais c'est tout simplement l'ambition qui m'y a poussé, l'ambition et le désespoir.

LÉA.

Le désespoir?

ALBERT DERBLIN.

Vous n'avez pas voulu m'aimer. Alors, j'ai cherché un autre emploi.

LÉA.

Vraiment! Et les amours vulgaires auxquelles vous deviez jeter votre cœur en pâture?

ALBERT DERBLIN.

Je n'en ai pas eu le courage. J'avais respiré chez vous le parfum de l'honnêteté... et c'est pour la vie.

LÉA.

Vous êtes toujours insolent, mais cela ne vous va pas mal. A propos, savez-vous pour quelle affaire Georges désire me voir?

ALBERT DERBLIN.

Je l'ignore. Il veut peut-être vous consulter sur la rédaction de son testament... Vous comprenez?... quand on doit se battre...

LÉA, vivement.

M. Brémont aurait-il enfin consenti à une rencontre?

ALBERT DERBLIN.

Sapristi, comme vous prenez la chose à cœur!

LÉA.

C'est que l'honneur de votre frère m'est cher.

ALBERT DERBLIN.

Je n'en doute pas. (A part.) Aussi cher que le sien.

LÉA, se reprenant.

Bien que j'aie fait tout au monde pour empêcher ce duel. Quels sont les armes, le lieu, l'heure?

ALBERT DERBLIN, tirant sa montre.

Je ne puis vous dire que l'heure, deux heures, et je ne saurais vous donner les autres renseignements; mais j'y songe!... le prince Bascow, qui est un des témoins de Georges, a dû vous tenir au courant.

LÉA.

Je vois très peu le prince.

ALBERT DERBLIN.

Je croyais... M. Brémont m'avait presque affirmé que vous le connaissiez beaucoup.

LÉA.

M. Brémont s'occupe trop des affaires des autres, et bien des gens pourraient lui en savoir mauvais gré.

ALBERT DERBLIN.

Je les plaindrais, car il vaut mieux l'avoir pour ami que pour adversaire.

LEA.

Vous ne dites jamais de mal des absents. C'est une leçon.

ALBERT DERBLIN.

Je dis souvent du bien de mes amis. C'est un conseil.

LÉA.

Merci.

ALBERT DERBLIN.

Pardonnez-moi de vous fausser compagnie. Je suis obligé de partir.

LÉA.

Une affaire urgente?

ALBERT DERBLIN.

Non! je cours chez moi et je vous envoie Georges, s'il n'est déjà en route pour venir ici.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SIGISMOND.

SIGISMOND, à Albert.

M. Brémont... je viens de le voir descendre de voiture.

ALBERT DERBLIN, de même.

Il faut que je lui parle avant qu'il ne voie Léa. (A Léa.) Adieu, madame.

Il sort.

LÉA.

Au revoir, mon cher. (A Sigismond.) Monsieur Sigismond, vous direz à M. Derblin que je le prie de passer chez moi avant dîner. J'ai trop attendu.

SIGISMOND.

Mais... on vient : ce doit être lui. Je le préviens que vous êtes là.

Il sort.

SCÈNE V

LÉA, seule.

Que se passe-t-il? Ce petit Albert m'a paru agressif. Il s'est laissé éblouir par l'éloquence de M. Brémont. Mon mari n'a pu parler. Il faut que ce duel ait lieu. Je n'ai pas vu Bascow ce matin... Le soupçon n'a pu naître dans l'esprit de Georges. C'est lui!... je veux que mon sort se décide.

SCÈNE VI

LÉA, CHARLES BRÉMONT, SIGISMOND.

CHARLES BRÉMONT, à Sigismond.

Vous introduirez M. Bascow dès qu'il se présentera. Vous ne viendrez que si je vous appelle.

Sigismond sort.

SCÈNE VII

LÉA, CHARLES BRÉMONT.

LÉA, à part.

Mon mari! Est-ce un piège?

Elle fait mine de vouloir sortir.

CHARLES BRÉMONT.

Ne partez pas. Il faut que vous entendiez ce que j'ai à vous dire. Ah! je vous jure que le moment est solennel et que c'est l'heure des résolutions définitives!

LÉA.

Soyez bref, je vous écoute.

CHARLES BRÉMONT.

Vous tenez beaucoup, n'est-ce pas, à ce qu'un duel ait lieu entre votre amant et votre mari? Le résultat, quel qu'il soit, ne pourrait que vous être avantageux et assurerait votre fortune. Ne protestez pas! c'est inutile. Vous avez tout fait pour nous mettre l'épée à la main, mais je vous préviens que vous ne réussirez pas... vos calculs seront déjoués. Je refuse de me battre.

LÉA.

Que m'importe! Cette lâcheté ne vous rendra pas l'amitié de M. Derblin. Il trouvera que vous avez l'insulte plus facile que le courage. Voilà tout.

CHARLES BRÉMONT.

M. le comte de Terville a déjà eu la même pensée que vous, et je me suis vu forcé de le rappeler aux convenances. Georges comprendra que mon refus n'a pas la peur pour motif. Je suis d'ailleurs décidé à lui fournir l'explication complète de ma conduite. J'étais venu dans cette intention.

LÉA.

Vous direz toute la vérité?

CHARLES BRÉMONT.

Tout.

LÉA.

Mais c'est votre séparation avec la famille Derblin que vous prononcerez, c'est la ruine de vos espérances.

CHARLES BRÉMONT.

Est-ce que j'ai le droit d'avoir des espérances! Je n'ai plus que des devoirs. Je serai pour vous sans pitié,

sans faiblesse et j'userai des droits que la loi me donne... à moins que vous ne quittiez Paris en écrivant à Georges qu'il vous oublie et que vous n'êtes pas digne de lui.

LÉA.

Quitter Paris, jamais! Vous m'assigneriez au besoin une localité... comme à un repris de justice. Je veux être libre. Que m'importe d'ailleurs M. Derblin? il est à moitié ruiné! Quant à vos droits, vous en userez si bon vous semble, ils n'aboutiront pour vous qu'à un scandale et à une séparation. Adieu.

Elle veut sortir.

CHARLES BRÉMONT.

Vous ne partirez pas... Je n'ai pas fini. (Entre Bascow.) Il manquait un témoin au procès. Le voici.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BASCOW.

BASCOW, à Léa.

Vous ici?

CHARLES BRÉMONT.

Vous pouvez tutoyer cette femme puisqu'elle est votre maîtresse.

BASCOW.

Vous dites?

CHARLES BRÉMONT.

Allons! jetez le masque! car je vous connais, moi... Vous avez été condamné pour vol à deux ans de prison en Russie... Vous avez volé au jeu à Bade... vous avez volé à Paris... et vous ne vous contentez pas de

voler de l'argent seulement... vous volez aussi des lettres. Vous êtes un misérable !... vous le savez bien !

LÉA.

Condamné !... Bascow !

BASCOW, avec rage.

Eh bien ! oui, j'ai été condamné pour vol, oui, j'ai gagné au jeu insolemment, oui, j'ai pris chez vous une lettre et vous pouvez aller faire votre déclaration à la police : on en donnera lecture à l'audience. Votre colère ? Votre mépris ? Que m'importe à moi ? Est-ce que vous avez le droit de me juger d'ailleurs, vous qui essayez de voler à vos amis l'amour de leur maîtresse et l'honneur de leur sœur ?

CHARLES BRÉMONT.

Ah ! tais-toi !...

BASCOW.

Vous avez eu l'imprudence de me rappeler mon passé. C'est manquer d'à-propos. La missive que j'ai là sur moi est une arme terrible qui vous tuera plus sûrement que si vous me faisiez l'honneur de croiser le fer, car elle vous atteindra en plein cœur !

LÉA.

Vous ne menacez plus ! Ah ! vous blâmez les autres de prendre leur maîtresse parmi les déclassées. Vous allez les chercher, vous, au sein des familles honnêtes. Vous vous taisez ?

CHARLES BRÉMONT.

Je vous jugeais. (A Léa.) Vous savez ce qu'est cet homme ? Un repris de justice.

BASCOW.

Connu ! mais en voilà assez.

CHARLES BRÉMONT.

Quant à vous, vous êtes la honte éclatante de la société qui vous entretient et qui se ruine et se tue dans la fièvre malsaine de vos embrassements. Vous n'avez ni la beauté pour attrait, ni la passion pour excuse. Vous êtes le mal que rien ne punit. Vous avez ouvert boutique effrontément en face de la famille, et votre boudoir est l'égout où tous les hallucinés du vice vont engloutir leur honneur... Ah! vous faites un bel assemblage, allez, et vous deviez vous rencontrer. Pardieu! vous étiez faits l'un pour l'autre. (A Bascow.) Vous aviez rêvé sans doute d'accoupler vos deux infamies pour toujours... Mais il y a un obstacle monsieur! cette femme est mariée.

BASCOW.

Mariée!... Léa?

CHARLES BRÉMONT, avec un mouvement de dégoût.

Mariée... oui... ah! mariée... Demandez-lui donc le nom de l'homme qu'elle a déshonoré?... Elle n'osera pas mentir devant moi.

BASCOW.

Léa, tu vas me dire?

LÉA.

C'est vrai, je suis mariée, et cet homme est mon mari.

BASCOW.

Lui! Ah! je me vengerai.

CHARLES BRÉMONT.

Allons donc! vous vous trompez, vous renversez les rôles. Vous n'avez donc pas entendu? Je suis le mari. Cette femme porte mon nom, et vous êtes son amant, vous... et si je vous tuais...

BASCOW, tirant un stylet de sa poche de côté et s'élançant sur Brémont.

Tu menaces?... c'en est trop !... Laisse-moi passer.

LÉA.

Que va-t-il arriver ! Si j'appelais...

CHARLES BRÉMONT, désarme Bascow. Le stylet tombe sur la table.

(A Léa.) C'est inutile. (A Bascow.) Maintenant, il me faut la lettre que tu m'as volée, Bascow, il me la faut.

BASCOW, effrayé.

La lettre ! Bah ! suis-je fou d'avoir peur ! Vous n'oseriez pas... et la justice?

CHARLES BRÉMONT,

La justice acquitte les maris qui tuent les amants de leur femme. La lettre ! La lettre !

BASCOW.

Je ne l'ai pas sur moi. — Je ne l'ai pas sur moi.

CHARLES BRÉMONT.

Tu mens !... Allons, donne-moi cette lettre ou je te tue.

BASCOW.

Prends-la donc.

Brémont saisit la lettre des mains de Bascow.

CHARLES BRÉMONT, à part.

Blanche est sauvée. (A Léa.) Vous exécuterez mes ordres, madame. (A Bascow.) Quant à vous, la police est prévenue...

Il sort.

SCÈNE IX

BASCOW, LÉA.

LÉA, *faisant mine de partir.*

Adieu, Bascow.

BASCOW.

Tu pars?

LÉA.

Ah! oui... j'ai eu trop peur.

BASCOW.

Et moi, que vais-je devenir? Tu n'as pas entendu les menaces de ton mari. La police est prévenue. Je suis perdu!

LÉA.

Je n'y puis rien.

BASCOW.

Ecoute-moi, Léa. Le moment est grave. Chaque minute qui s'écoule me rapproche de ma perte. Tu m'as menti : je ne t'adresserai pas de reproches. Moi-même... plus tard tu sauras comment j'ai été condamné! Nous avons manqué de franchise tous deux, oublions-le. Je ne me souviens que d'une chose, c'est que je t'aime et que nous ne pouvons pas nous quitter.

LÉA.

Vous partirez seul. Je n'ai pas le goût des voyages.

BASCOW.

Ah! prends garde! Tu ne me quitteras pas, Léa, je te le jure.

LÉA, *ironique.*

Sérieusement, prince, vous me faites l'honneur de m'aimer?

BASCOW.

Le temps presse. D'un moment à l'autre je puis être arrêté... Dis-moi que tu consens et que tu es prête à me suivre.

LÉA.

Et que me fait votre amour à moi? Trop longtemps j'ai subi votre tyrannie. Je veux être libre.

BASCOW.

Ah! tu crois que je m'en irai seul et sans ressources, tu crois que j'irai traîner la misère à l'étranger, pendant que toi tu resteras à Paris, adulée au milieu du luxe et de la richesse! Ah! tu me repousses comme un bandit! Eh bien! soit, je suis un bandit, mais je vais te tuer, prostituée!

LÉA.

Bascow, mais... mais. Tu ne pourrais me tuer... Tu m'aimes, tu l'as dit...

BASCOW.

C'est bon... Veux-tu partir avec moi, Léa?

LÉA.

Demain...

BASCOW.

Demain il sera trop tard. Veux-tu me suivre?

LÉA, lui échappant et cherchant à gagner la porte.

Jamais!

BASCOW, prend le couteau qui était resté sur la table, bondit sur Léa, et la frappe d'un coup dans le dos, près de la porte. — Léa tombe.

Tu ne seras pas à d'autres!

La toile tombe.

FIN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — J. ROBERT.

LA VICOMTESSE ALICE

DRAME

EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DES NATIONS, le 28 septembre 1882.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

ALBÉRIC SECOND & LÉON BEAUVALLET

LA
VICOMTESSE ALICE

DRAME

EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1885

PERSONNAGES

RENÉ DERVILLE, 25 ans	MM.	J. Renot.
CARDOT, 50 ans		Mondet.
FANFERDOULE, 25 ans		E. Petit.
LE MARQUIS DE L'OSERAIE, 35 ans		Dalbert.
LORIOT, 18 ans		Stéphen.
BALTHAZAR, 40 ans		Larmet.
PIRARD, 50 ans		Huguenet.
BOLESKOFF, 40 ans		Fernand.
MARIUS, 40 ans		Franco.
CÉSAR, 30 ans		Léo.
UN ANGLAIS, 40 ans		Florent.
MICHEL		Reveray.
UN MAITRE D'HOTEL		Gontran.
UN INSPECTEUR DE L'OPÉRA		
UN GARDIEN		
UN CONSOMMATEUR		
DEUX TÉMOINS		
UN AGENT DE POLICE		
LA VICOMTESSE ALICE, 22 ans	Mmes	Jeanne Pazza.
LA BARONNE DE BALBANS, 40 ans		Honorine.
MADAME DERVILLE, 40 ans		Jeanne Andrée.
FRÉDÉRIKA, 20 ans		Descorval.
LAURETTE		Thierry.
MADAME MOUTON, 50 ans		Philibert.
MADEMOISELLE PHÉMIE, 25 ans		Petit.

Consommateurs, Passants, Masques, Fous et Folles.

A Paris, à Nice, à Francheville.

TABLEAUX

1er L'Agence Cardot. — 2e Le Suicide.
3e Un drame à l'Opéra. — 4e L'hôtel des Pommes d'Or.
5e Le carnaval de Nice. — 6e Monsieur Judas.
7e Un duel à mort. — 8e Le tribunal des fous.

LA VICOMTESSE ALICE

PREMIER TABLEAU

L'agence Cardot.

Petit cabinet d'homme d'affaires. — Cartons et paperasses. A gauche, le bureau de M. Cardot. — A droite, la table de Loriot. — Porte au fond ; porte latérale et fenêtre à droite. — Une caisse à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LORIOT, assis à droite, devant sa table.

Au lever du rideau, penché sur une grande feuille de papier, il achève de transcrire une affiche dont le brouillon est devant lui.

LORIOT, lisant l'affiche qu'il vient d'écrire.

« Jean-Baptiste Cardot et compagnie, fait l'escompte, » reçoit les ordres de Bourse, et achète les reconnaissan- » ces du Mont de Piété. Spécialité de reports et de place- » ments aussi sûrs qu'avantageux. » (Il se lève.) Sapristi!... Je me suis joliment appliqué!... Si M. Cardot n'est pas content, il n'y a plus de justice... (Il pose l'affiche sur un meuble face au public.) Avec sa face pâle et ses cheveux roux, il ne me revient pas du tout, le patron, et je suis joliment vexé que mes père et mère m'aient fourré dans cette boîte. J'étais né pour d'autres destinées. — J'ai une

vocation : l'Épicerie!... Oh! être chef de rayon chez M. Potin, quel rêve! (Plaçant un paquet de lettres sur le bureau de M. Cardot.) Encore une lettre de Francheville... En reçoit-il de ce pays... c'est là que se trouve la maison de fous qui lui appartient et que dirige M. Balthazar... (Apercevant M. Cardot qui entre par le fond.) Le patron!... Tiens, il a l'air de bonne humeur, ce matin!... ça le change!

SCÈNE II

CARDOT, LORIOT.

CARDOT, après avoir regardé l'affiche.

Mes compliments! c'est moulé. Est-on venu me demander?

LORIOT.

Pas encore, monsieur Cardot.

CARDOT.

Ma lettre à M. de l'Oseraie a-t-elle été portée?

LORIOT.

Moi-même je l'ai remise au valet de chambre du marquis.

CARDOT.

Avez-vous dit qu'il s'agissait d'une communication importante et pressée?

LORIOT.

Très pressée et de la plus haute importance.

CARDOT, bas, à part.

Parbleu! Si vous ne vous dérangez pas cette fois, monsieur de l'Oseraie, gare à vous! (Haut.) Mon courrier...

LORIOT.

Monsieur le trouvera sur son bureau.

CARDOT.

Je suis satisfait de votre zèle et de votre exactitude, mon jeune ami. A ces qualités si vous joignez une discrétion à toute épreuve; si vous ne savez pas voir certaines choses, ne pas entendre certaines paroles, nous ferons un long bail ensemble et vous ne vous en repentirez pas.

Il s'est assis à son bureau et, tout en parlant, il a décacheté une lettre.

LORIOT.

Je ferai pour le mieux, monsieur Cardot, (Bas, allant se rasseoir à sa table.) Sourd et aveugle, merci!... voilà une situation sociale!

CARDOT, il prend une deuxième lettre.

Le timbre de Francheville... L'écriture de Balthazar. (Lisant à demi-voix.) « Grande et bonne nouvelle: Notre » pensionnaire Pierre Desvignes est au plus bas. Si tout » marche comme il y a lieu de l'espérer, je serai chez » vous peu après cette lettre. » Tiens, tiens! Avant-hier encore Pierre Desvignes n'était pas malade, que je sache... il y a du Balthazar là-dessous. (Coup de sonnette. A Loriot.) Voyez qui est là et allez déjeuner; je vous accorde cinq minutes. A votre âge, il serait malsain de trop manger. (Loriot sort.) Est-ce le marquis de l'Oseraie? (Tirant sa montre.) Non; pas encore... Le rendez-vous est à onze heures et demie... j'ai rêvé de poules blanches l'autre nuit; on assure que c'est bon signe... Et, par ma foi, mon rêve n'a pas menti; c'est ce cher Balthazar!

Il se lève.

SCÈNE III

CARDOT, BALTHAZAR.

CARDOT.

Eh bien?... Pierre Desvignes?

BALTHAZAR.

N-i-ni, c'est fini.

CARDOT.

Mort subitement alors?

BALTHAZAR.

A peu près.

CARDOT.

Tu étais là?

BALTHAZAR.

Je crois fichtre bien!

CARDOT.

Tu as recueilli ses dernières paroles... qu'a-t-il dit?

BALTHAZAR.

Toujours la même chanson : réclamant sa liberté avec une obstination gênante... On n'avait pas le droit de le tenir prisonnier... il n'était pas, il n'avait jamais été fou.

CARDOT.

Connu!... Si on les écoutait, on n'aurait plus qu'à démolir Charenton et Sainte-Anne!

BALTHAZAR.

Entre nous, il y a un an, à son entrée dans l'asile, il avait tout son bon sens, le pauvre vieux!... Comment vous y êtes-vous pris pour nous l'amener?

CARDOT.

Ça, c'est affaire à moi... Et de quelle façon a eu lieu l'accident? Conte-moi l'anecdote en détail, mon doux Balthazar.

Il s'assied à son bureau; Balthazar s'assied en face de lui.

BALTHAZAR.

Ah! mon Dieu! c'est bien simple... Pierre Desvignes m'assommait à la fin avec ses réclamations bruyantes. La camisole de force, les douches glacées, les coups, rien n'y faisait. Pas moyen de le faire taire. Il réclamait tou-

jours... il aurait fini par compromettre la renommée de l'établissement. Hier, comme il était plus agité que de coutume, et comme il n'avait pas fermé l'œil depuis plusieurs nuits, le docteur a ordonné dix gouttes d'opium. C'était écrit en chiffres; j'ai mal lu... je me suis trompé; j'ai cru qu'il y avait un zéro de plus...

CARDOT.

Le comble de la distraction! Et tu as administré les cent gouttes à Pierre Desvignes, grand enfant?

BALTHAZAR.

Mon Dieu, oui!

CARDOT.

Et après?

BALTHAZAR.

Après, il s'est endormi... Et il ne s'est pas réveillé...

CARDOT.

Ce diable de Balthazar!... Bien distrait, mais malin comme un singe!

BALTHAZAR.

Vous êtes content de votre petit Balthazar?

CARDOT.

Ravi! et mon ravissement se traduira autrement que par des paroles, sois-en sûr.

BALTHAZAR.

Je l'ai toujours pensé.

CARDOT.

Si je fais fortune, et je suis en bon chemin, tu auras ta part.

BALTHAZAR.

J'y compte bien.

CARDOT.

Oh! la fortune! Y a-t-il assez longtemps que je la guette et que je m'essouffle à courir après!

BALTHAZAR.

Vous n'êtes déjà pas si à plaindre... Vous gagnez de l'argent partout: ici et là-bas.

CARDOT.

Sans doute,... mais pas assez pour contenter mon ambition, pour calmer ma fièvre... car je suis dévoré d'une fièvre, Balthazar; la plus brûlante qui soit : la fièvre de l'or. Élevé par charité, je quittai mon trou natal, où il n'y avait pas d'eau à boire... J'étais résolu à m'enrichir... honnêtement, si c'était possible; autrement, si c'était nécessaire.

BALTHAZAR.

Et vous n'avez jamais eu de difficultés avec la gendarmerie?

CARDOT.

Jamais.

BALTHAZAR.

C'est de la veine!

CARDOT.

C'est du bien joué! il n'y a que les imbéciles pour se laisser prendre. Quand j'eus de quoi payer la patente d'escompteur, je m'installai ici. Le ciel a béni mes efforts... Mes petites affaires ont prospéré... Finalement j'ai pu commanditer la maison dont tu es le plus bel ornement, ô Balthazar! Idée sublime! Je lui devrai le million de mes rêves...

BALTHAZAR, il se lève.

Un million!

CARDOT, il se lève.

Peut-être plus... La partie n'est pas encore gagnée, c'est vrai, mais j'ai de bons atouts dans mes cartes. Célibataire et ne se connaissant pas d'héritiers, le vieillard, que tu as si ingénieusement endormi, avait légué toute sa fortune à l'assistance publique.

BALTHAZAR.

En ce cas, qu'espérez-vous?

CARDOT.

Oui... mais le testament a passé par mes mains et je l'ai pieusement anéanti. Pierre Desvignes se trompait : je lui ai découvert une petite nièce... au sixième degré... une dame Derville, dont le fils étudie la peinture à Rome... et elle est veuve ! mon bon Balthazar, elle est veuve!

BALTHAZAR.

Compris... A-t-elle quelque chose de son chef, cette dame Derville?

CARDOT.

De quoi manger du pain sec dans le trou où elle s'est enterrée après la mort de son mari.

BALTHAZAR.

La nouvelle de cet héritage a dû la combler de joie...

CARDOT.

Te figures-tu donc que je lui aie fait cette confidence? elle saura ou elle ne saura pas... ça dépendra des circonstances.

BALTHAZAR.

Sans doute... ç'eut été bête... Comment l'avez-vous connue?

CARDOT.

On lui a conté que mes clients touchaient à ma caisse des intérêts fabuleux gagnés dans des opérations fantastiques, rumeur bienfaisante sortie du boudoir de ma portière, et qui s'est répandue de proche en proche. C'est à cette légende que j'ai dû la visite de madame Derville. Elle m'apportait un titre de rente de quinze cents francs, me suppliant de faire valoir son unique fortune.

BALTHAZAR.

Je vous connais... Vous avez empoché le titre de rente de quinze cents francs...

CARDOT.

Non, monsieur Balthazar, non... je refusai énergiquement. Elle insista; je persistai dans mon refus. Enfin, il y a un mois, je cédai à ses prières. Aujourd'hui même elle va venir connaître le résultat de mes premières opérations.

BALTHAZAR.

La future madame Cardot est-elle encore présentable?

Un coup de sonnette.

CARDOT.

Ouvre les yeux et regarde; je suppose que tu vas la voir paraître.

Loriot introduit une dame.

BALTHAZAR, bas à Cardot.

Serait-ce la personne en question?

CARDOT.

C'est elle! Va-t'en et emmène le petit.

Balthazar sort avec Loriot qu'il bouscule.

SCÈNE IV

CARDOT, MADAME DERVILLE.

CARDOT.

La Banque de France n'est pas plus ponctuelle que vous, madame Derville.

MADAME DERVILLE.

Est-ce un reproche? Peut-être suis-je venue trop matin?

CARDOT.

Tout au contraire.

D'un geste, il l'invite à s'asseoir.

MADAME DERVILLE, assise à droite.

Il faut excuser mon impatience, j'ai hâte d'être renseignée... Vos opérations ont-elles réussi? Aurai-je un beau dividende?

CARDOT, assis à gauche.

Avant de vous répondre, permettez que j'aborde un sujet qui a son importance. A quel âge vous a-t-on mariée, madame Derville?

MADAME DERVILLE.

J'avais à peine seize ans.

CARDOT.

Et vous êtes veuve?

MADAME DERVILLE.

Depuis sept ans.

CARDOT.

M. Derville était fonctionnaire; il avait un beau traitement, mais aucun patrimoine. Il ne comptait pas assez d'années de service pour que l'Etat vous dût une pension. Sa mort vous a laissée dans une situation pénible?

MADAME DERVILLE.

Mais, monsieur... cet interrogatoire...

CARDOT.

Soyez convaincue, chère madame, que ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait vous questionner ainsi!

MADAME DERVILLE.

Veuillez au moins m'expliquer dans quel but...

CARDOT.

L'explication viendra à son heure... Je m'étonne que vous soyez restée veuve.

MADAME DERVILLE.

Pourquoi vous étonner? C'est tout naturel.

CARDOT.

Cependant, si votre main était sollicitée par un homme riche, honorable, invinciblement attiré vers vous par la sympathie la plus sincère, la plus ardente...

MADAME DERVILLE, se levant.

Pardon, monsieur, suis-je ici dans l'office d'un agent matrimonial ou dans le cabinet d'un banquier?...

CARDOT. Il se lève.

Supposez que je sois l'un et l'autre.

MADAME DERVILLE.

Auriez-vous donc un mari à me proposer, monsieur Cardot?

CARDOT.

Précisément, madame.

MADAME DERVILLE.

Eh bien! dites à ce prétendant que je me tiens pour très honorée de sa sympathie, mais que je ne me remarierai jamais.

CARDOT.

Réfléchissez pourtant aux avantages...

MADAME DERVILLE.

C'est une résolution dont je ne me départirai pas... Brisons là...

CARDOT.

Eh quoi! il ne vous plaît pas de savoir comment s'appelle celui...

MADAME DERVILLE.

Non, quoique femme, je ne suis pas curieuse.

CARDOT.

Vous le connaîtrez cependant... Que dis-je? Vous le connaissez déjà...

MADAME DERVILLE.

Moi!

CARDOT.

Il est devant vous, madame.

MADAME DERVILLE.

En vérité? C'est de vous qu'il s'agit, monsieur Cardot?

CARDOT.

De moi-même.

MADAME DERVILLE.

Mais c'est à peine si vous m'avez vue!

CARDOT.

Ne peut-on, d'un seul regard, quand on s'y entend un peu, évaluer la richesse d'un trésor? Je vous ai vue assez, madame, pour être sûr que le bonheur est près de vous et pour avoir le droit de vous dire : Je vous aime!

MADAME DERVILLE.

Vous vous trompez ; ce droit, je vous le dénie absolument. L'homme regretté dont je porte encore, dont je porterai toujours le deuil, le père de mon fils bien-aimé, m'a légué un nom respectable et respecté que je garderai jusqu'à ma mort.

CARDOT.

C'est votre dernier mot?

MADAME DERVILLE.

Le dernier... Et désormais qu'il ne soit plus question de ceci entre nous. Toute insistance de votre part serait une insulte pour moi. Vous connaissez le motif qui m'amène... Je vous écoute.

Elle se rassied à droite.

CARDOT.

Vous me rendrez cette justice que j'ai retardé autant que j'ai pu la confession qui me reste à vous faire.

MADAME DERVILLE.

Quelle confession?

CARDOT.

Quand vous me fîtes l'honneur de venir chez moi, l'esprit troublé, et comme affolée par je ne sais quels commérages ridicules, ne m'avez-vous pas dit : « Ce n'est pas » d'un placement ordinaire pour mes trente mille francs » qu'il s'agit ; associez-moi, de grâce, à une de ces spécu» lations hardies qui rapportent de gros bénéfices. »

MADAME DERVILLE.

En effet, ce furent mes paroles.

CARDOT.

Ai-je refusé de prendre votre argent dans des conditions ainsi déterminées ?

MADAME DERVILLE.

C'est exact.

CARDOT.

Êtes-vous revenue me solliciter ?

MADAME DERVILLE.

Oui.

CARDOT.

Et lorsque j'eus la faiblesse de céder à vos instances, ne vous ai-je pas tenu ce langage ? : « Prenez garde, rien » n'est plus périlleux. Dans ces sortes de parties, de » même qu'on peut doubler sa mise, on peut tout per» dre. »

MADAME DERVILLE, elle se lève.

Eh bien !... Parlez... mais parlez donc... vous me faites mourir.

CARDOT.

Eh bien ! madame, j'ai la douleur de vous annoncer qu'abusé par de faux renseignements, victime de manœuvres odieuses, j'ai été dépouillé d'une somme considérable... et que votre enjeu a sombré avec le mien.

MADAME DERVILLE.

Vous me trompez... vous voulez me punir de mon refus... Dites-moi que ce n'est pas vrai.

CARDOT.

Hélas ! madame... c'est la triste vérité.

MADAME DERVILLE.

Mais c'est affreux !... c'est ma ruine, c'est la ruine de mon cher René.

CARDOT.

Nous avons joué et nous avons perdu... Soyons beaux joueurs... Ne faisons pas de musique.

MADAME DERVILLE.

Ruinée ! ruinée ! La misère pour nous deux ! Que devenir ?

CARDOT.

Epargnez-vous la peine de solliciter un service d'argent... je serais contraint de refuser.

MADAME DERVILLE.

Et c'est moi... qui ai fait cela !... c'est moi qui l'ai voulu... mon fils réduit à la mendicité... et par ma faute ! Ah ! malheureuse !...

Elle éclate en sanglots. Cardot frappe sur un timbre. Loriot paraît au fond.

SCÈNE V

LES MÊMES, LORIOT, entrant du fond.

CARDOT, à Loriot.

Un verre d'eau à madame qui se trouve mal !

LORIOT, s'empressant de la servir, bas.

Pauvre femme ! Qu'a-t-il pu lui faire, ce méchant rouget ?

MADAME DERVILLE, repoussant le verre que Loriot lui offre.

Merci !

Elle remonte la scène.

CARDOT, la suivant.

Songez à ma proposition, madame ; soyez raisonnable... j'espère vous revoir bientôt.

MADAME DERVILLE.

Jamais ! Je sais ce qu'il me reste à faire. Que Dieu et mon fils me pardonnent !

Elle sort par le fond.

CARDOT, à Loriot.

L'escalier est obscur... Offrez le bras à madame (Le retenant.) et souvenez-vous de nos conventions : il y a des choses que vous ne devez pas voir ; des paroles que vous ne devez pas entendre... Allez !

LORIOT, à part.

Il vient de se payer une gredinerie... c'est sûr.

Il court à madame Derville qui est déjà sortie.

SCÈNE VI

CARDOT, seul.

Son nom !... elle gardera son nom jusqu'à sa mort... Ne dirait-on pas qu'elle est veuve d'un Rohan ou d'un Montmorency ! Est-ce que madame Cardot ne vaut pas madame Derville ?... Un million qui eût fait tant de petits entre mes mains ! Un million que je me voyais prêt à saisir et qui s'en va en fumée !... Encore si elle crevait de faim et de misère, ce serait une consolation... mais non ! Demain la lumière se fera, la vérité lui sera dévoilée... Et c'est elle qui héritera !... Echouer au port !... une affaire si bien emmanchée !

La porte du fond s'ouvre bruyamment. l araît la baronne de Balbans.

SCÈNE VII

LA BARONNE, CARDOT.

CARDOT.

Est-ce possible? madame la baronne de Balbans...chez moi! Quel honneur!

LA BARONNE, elle s'assied à droite.

Mon Dieu! mon pauvre Cardot, que vous êtes logé haut et que vous avez un escalier casse-cou!

CARDOT.

Il fallait m'écrire... je serais accouru.

LA BARONNE.

Oui... vous seriez accouru dans huit jours... On vous connaît... Comme si j'avais le temps d'attendre votre visite!

CARDOT.

Ce que vous avez à me dire est donc bien pressé?

LA BARONNE.

Extraordinairement pressé!

CARDOT.

Alors, je devine.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous devinez, Cardot?

CARDOT.

Madame la baronne descend de wagon?

LA BARONNE.

Ce matin même.

CARDOT.

Elle vient de Monte-Carlo?

LA BARONNE.

En droite ligne.

CARDOT.

Madame la baronne a cultivé la roulette...

LA BARONNE.

Et le trente et quarante aussi !

CARDOT.

Naturellement, elle a perdu.

LA BARONNE, se levant.

Tout le temps, mon bon Cardot, tout le temps ! une déveine noire !

CARDOT.

Et madame la baronne est décavée !

LA BARONNE.

Plus que vous ne pourriez croire.

CARDOT.

Il lui faut de l'argent...

LA BARONNE.

Ce diable d'homme est sorcier !...

CARDOT.

Madame la baronne a-t-elle apporté certaine parure d'émeraudes entourée de diamants ?

LA BARONNE.

Non !

CARDOT.

Où est-elle ?

LA BARONNE.

Là-bas ! en plan.

CARDOT.

En ce cas, désolé... nous ne ne ferons pas d'affaires ensemble.

LA BARONNE.

Vous n'y pensez pas, Cardot; je suis à sec !

CARDOT.

Adressez-vous à madame votre nièce, à celle dont le nom retentit sans cesse dans les journaux, à la belle vicomtesse Alice; elle vous remettra à flot... feu M. de Morignac lui a laissé une fortune princière !

LA BARONNE.

Impossible... nous sommes en froid... Alice est furieuse que je joue.

CARDOT.

A vrai dire, elle n'a pas tort... cette passion vous coûte cher...

LA BARONNE.

Elle me coûte la plus grosse partie de la rente de cinquante mille francs que m'a assurée M. de Morignac, lorsque, grâce à moi, il a pu épouser ma chère nièce. Voyons, Cardot, ne soyez pas impitoyable.

CARDOT.

Les temps sont durs, l'argent se cache... j'ai une grosse échéance, fin courant.

LA BARONNE.

Cinq billets de mille, mon petit Cardot... rien que cinq. Je toucherai un quartier de ma rente dans un mois... et, foi de Balbans, ce jour-là, je vous en rendrai six.

CARDOT.

Foi de Cardot, je le voudrais que je ne le pourrais pas... mais, je peux vous donner un conseil... un bon, et gratis... Trouvez pour madame votre nièce une deuxième édition de M. de Morignac; vous doublerez ainsi votre revenu.

LA BARONNE.

Je ne demanderais pas mieux que de voir Alice remariée, surtout dans ces conditions... Le malheur est qu'elle

a lassé, découragé tous ses prétendants. Et Dieu sait s'il s'en est présenté ! Tous se sont retirés... la retraite des Dix mille !

CARDOT, *regardant à la fenêtre de droite.*

Vous devez être mal informée... Il en reste un... toujours solide au poste, celui-là. Un brave !

LA BARONNE.

Qui donc ?

CARDOT, *faisant signe d'approcher.*

Madame la baronne reconnaît-elle la personne qui descend de coupé à ma porte ?

LA BARONNE, *a mis son pince-nez.*

C'est le marquis Gaston de l'Oseraie... où va-t-il?

CARDOT.

Dans un instant, ce gentilhomme montera mon escalier casse-cou.

LA BARONNE.

Vous êtes en relation avec le marquis, vous, Cardot?

CARDOT.

Oh ! je connais du monde chic... Madame la baronne en sait quelque chose !

LA BARONNE.

Que vient faire chez vous M. de l'Oseraie ?

CARDOT, *montrant la porte à droite.*

Entrez là... soyez attentive... vous le saurez...

LA BARONNE.

Et mes six mille francs ?

CARDOT.

Pardon, vous avez dit cinq mille !

LA BARONNE.

Les aurai-je?

CARDOT.

Peut-être... si vous me donnez le coup d'épaule que j'attends de vous.

LA BARONNE.

Quel coup d'épaule?

CARDOT.

Entrez, entrez vite. (La baronne entre à droite.) Il est exact; ma prose a produit son effet... A nous deux, monsieur le marquis.

Il s'assied à son bureau.

SCÈNE VIII

CARDOT, LE MARQUIS DE L'OSERAIE.

Il s'avance silencieux et se pose menaçant devant Cardot.

LE MARQUIS.

Vous vous appelez Cardot?

CARDOT, sans se lever.

Jean-Baptiste Cardot, oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

C'est vous qui avez écrit ces insolences : (Lisant.) « Dernier avertissement sans frais. Demain, chez moi, place » Saint-André-des-Arts, numéro 60, à onze heures et demie très précises, ou sinon, gare la bombe... je vous » salue, Cardot. »

CARDOT.

Le style est médiocrement parlementaire, j'en conviens; mais à qui la faute? A vous, à vous seul, monsieur le marquis! Pourquoi m'avoir consigné à votre porte? Pourquoi laisser mes lettres sans réponse? Ça n'est pas poli.

LE MARQUIS.

Et pourquoi vous aurais-je répondu? Pourquoi vous aurais-je reçu? Est-ce que je vous connais, moi?

CARDOT.

Allons! Je vois que mes lettres, excepté la dernière, n'ont pas même été décachetées... Autrement, M. le marquis saurait que nous ne sommes pas aussi étrangers l'un à l'autre qu'il le pense.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas.

Il s'assied en face de Cardot.

CARDOT.

Je vais me faire comprendre. Dans une heure d'angoisse cruelle, menacé d'être affiché à son cercle, M. de l'Oseraie fit escompter par un naïf, une traite de soixante mille francs, acceptée soi-disant par un millionnaire... très connu... La traite devait être payée trois mois après. Elle ne l'est pas encore après deux ans! Désespérant de revoir son argent, et reculant devant l'emploi des grands moyens, le prêteur de M. le marquis, le naïf, m'a vendu sa créance.

LE MARQUIS.

Eh bien! il a attendu... il a été patient... faites comme lui.

CARDOT.

Oh! moi... c'est différent, la patience n'est pas mon fort. Donc, que M. le marquis se tienne pour averti : ou je serai promptement désintéressé, capital et intérêts, ou je ferai un tel tapage que l'on finira par m'entendre.

LE MARQUIS, *se levant.*

Scandale inutile... je ne paierai pas!

CARDOT.

M. le marquis est ruiné, je le sais. Les belles-petites, les écuries de courses et le baccara en ont ruiné bien d'autres.

LE MARQUIS.

Etant si bien informé de l'état de mes affaires, je m'étonne que vous ayez pris la place de mon créancier.

CARDOT.

C'est sans doute que je suis au courant de certaines petites choses intéressantes que le brave homme ignore.

LE MARQUIS.

Expliquez-vous!

CARDOT.

Le prêteur des soixante mille francs connaît-il l'existence de madame de Morignac? Assurément non!

LE MARQUIS.

Madame de Morignac!...

CARDOT.

Autrement dit, la vicomtesse Alice, la plus millionnaire et la plus jolie veuve de ce temps.

LE MARQUIS.

A quel propos vous permettez-vous de prononcer ce nom respecté?

CARDOT.

Parce qu'il est à ma connaissance que M. de l'Oseraie aspire à épouser madame de Morignac! Raisonnons et précisons : ou elle sera marquise et elle viendra en aide à son mari... et ce sera bien naturel... ou elle restera vicomtesse et il lui sera facile de secourir... son amant.

LE MARQUIS.

Misérable! Taisez-vous!

CARDOT, se levant.

Pas d'emportement, monsieur le marquis. Soyons gentlemen. (Reprenant.) Si j'ai conclu l'affaire, c'est que j'avais soupçon de l'aventure. Depuis ce temps, je me suis attaché à vos pas; je vous ai filé à votre insu; je vous dirais combien de fois par semaine on vous reçoit et le temps

que durent vos tête-à-tête. Je pensais que vos deux noms brilleraient bientôt côte à côte, sous les grillages de vos mairies respectives... Eh bien! non... je n'ai rien vu... et même je constate que, loin d'approcher du but, vous semblez vous en éloigner. Lorsque vous paraissez dans sa loge, à l'Opéra, la vicomtesse Alice montre une sorte d'impatience. Rarement vous obtenez la faveur de lui offrir le bras et de la mener à sa voiture. Est-ce bouderie d'amoureux? Avez-vous un rival? Toujours est-il que je ne suis pas positivement tranquille... J'ai besoin d'être édifié et rassuré! Vous n'avez pas voulu que l'explication eût lieu chez vous, monsieur le marquis, et voilà pourquoi il était nécessaire qu'elle eût lieu chez moi.

LE MARQUIS, passant à gauche.

Je n'ai aucune explication à vous fournir, ni ici, ni ailleurs!

CARDOT.

Il le faut pourtant... ou sinon... (Très doucement). Charitablement, je vous avertis que la plainte au parquet...

LE MARQUIS, bas.

Le misérable! Je suis dans ses mains. (Haut.) Agissez comme il vous plaira, monsieur; précipitez-moi dans l'abîme, c'est votre droit... mais soyez persuadé que votre créance s'y engloutira avec moi!

SCÈNE IX

Les Mêmes, LA BARONNE DE BALBANS.

LA BARONNE.

M'est avis que vous avez tort de jeter ainsi le manche après la cognée, mon cher marquis.

LE MARQUIS.

Vous étiez là, madame?

LA BARONNE.

Heureusement pour vous.

LE MARQUIS.

Vous avez entendu ?...

LA BARONNE.

Tout... et bénissez le hasard qui m'a amenée chez ce brave Cardot; nos intérêts sont les mêmes. Ma nièce est une enfant à qui l'énorme fortune qu'elle possède, grâce à moi, ne sert à rien; cette fortune, rendez-vous en maître par un bon contrat de mariage, et cédez-m'en une petite part. Réduite à mes pauvres cinquante mille livres de rentes, je suis menacée de mourir de faim !

CARDOT, bas à la baronne.

Très bien, poussez... poussez ferme; vous aurez vos cinq billets de mille.

Il retourne à son bureau, s'assied et prépare un papier.

LE MARQUIS.

J'aime madame de Morignac sincèrement, profondément, c'est vrai... mais elle, m'aime-t-elle ?

LA BARONNE.

Vous ne lui déplaisez-pas, c'est déjà beaucoup; le reste viendra après. Je m'en rapporte à vous... Voyons, marquis, songez que vous êtes ruiné et que je ne sais où donner de la tête. Cardot est votre créancier; moi j'ai besoin de ses services. Nous sommes l'un et l'autre dans une situation désastreuse... nous pouvons en sortir, mais nous n'avons qu'un seul moyen... ne le négligeons pas...

LE MARQUIS.

Vous plaideriez donc ma cause?

LA BARONNE.

Certes ! Je la plaiderai, et avec le ferme espoir de la gagner.

CARDOT.

Monsieur le marquis, votre signature, s'il vous plaît... C'est un petit engagement... je l'avais rédigé d'avance... de me verser cent mille francs le jour où vous épouserez madame de Morignac. Je vous restituerai votre... faux après la bénédiction nuptiale. (Le marquis signe.) Et vous aussi, madame la baronne.

LA BARONNE, après avoir signé.

Eh bien! Et mon argent?

CARDOT.

C'est juste... j'oubliais.

Il va à sa caisse prend des billets de banque et les remet à la baronne.

LA BARONNE.

Dites donc, Cardot... Il n'y en a que quatre...

CARDOT.

Les temps sont durs...

LA BARONNE.

Vieux filou... Ah! bah! avec ça, je peux faire sauter la banque (Bas.) le trente-six... en plein!... (Haut.) Marquis, conduisez-moi chez Alice. Aujourd'hui même, je me mets en campagne. Dans un mois, je serai votre tante. Vous, Cardot, vous êtes un ange...

CARDOT.

L'ange des décavés!...

LA BARONNE.

Un ange!... Venez, mon neveu.

Le marquis et la baronne sortent au fond.

SCÈNE X

CARDOT, seul.

Allons ! Je n'ai pas perdu ma journée... cette partie-là du moins, je me flatte de la gagner. (Tirant sa montre.) Midi !... Vite à la justice de paix... des canailles qui me doivent soixante-cinq francs... Il est temps que ça paye... s'il y a des juges à Berlin, Dieu merci ! nous avons des huissiers à Paris !

Il sort au fond.

Rideau.

DEUXIÈME TABLEAU

Le suicide.

Sur le quai, aux environs du marché aux fleurs. — A droite, un café, devant lequel sont installées des tables et des chaises. Au fond, le parapet et l'escalier descendant à la Seine. Dans l'éloignement, la silhouette de Notre-Dame; à gauche, un cabinet de lecture avec boîte aux lettres à la porte.

SCÈNE PREMIÈRE

FANFERDOULE, CÉSAR, CONSOMMATEURS, PASSANTS, etc.

Fanferdoule étudiant en médecine, costume excentrique, est assis devant le café, les jambes allongées sur une chaise; il fume sa pipe en face d'un verre vide.

FANFERDOULE, frappant sur la table.

César... garçon... tavernier du diable... viendras-tu quand je te fais l'honneur de réclamer ta présence?

CÉSAR, sortant du café, à droite.

Voilà, voilà, monsieur Fanferdoule... Monsieur désire?...

FANFERDOULE.

Une absinthe, une!

CÉSAR, le servant.

Sans reproche, c'est la sixième de la journée et trois heures viennent de sonner à l'horloge de Notre-Dame.

FANFERDOULE.

Eh bien ! Quoi ? après ?

CÉSAR.

Il y en a qui disent comme ça que l'absinthe c'est le phyloxera de la race humaine.

FANFERDOULE.

Des blagues, monsieur César... de pures blagues !

CÉSAR.

Au fait, si vous êtes malade, vous pourrez vous guérir tout seul. Depuis le temps que vous fréquentez l'école de médecine, faut espérer que vous finirez par avoir votre diplôme de docteur, un jour ou l'autre.

FANFERDOULE.

Je l'aurai quand il me plaira, mon diplôme... mais ce n'est pas une raison pour que je l'utilise. La médecine, je n'y crois pas. Des blagues, la médecine, de pures blagues ! La chirurgie, à la bonne heure ! Voilà une chose vraie, indéniable, tangible, la chirurgie !

CÉSAR.

Pour lors, vous serez chirurgien, monsieur Fanferdoule ?

FANFERDOULE.

Pas davantage... J'ai tout ce qu'il faut pour ressusciter Ambroise Paré et Dupuytren, c'est vrai... Mais à la vue du sang, c'est plus fort que moi, mon cœur se retourne comme un gant .. une sensitive, quoi !... La sensitive de la Cannebière... car je suis né rue Saint-Féréol, à Marseille, Bouches-du-Rhône. Le savais-tu, mon pitchoun ?

CÉSAR.

Rapport à votre *assent*, je pensais bien que vous n'étiez pas de Paris ; je vous croyais des environs de Melun.

FANFERDOULE.

Ah ! tu me blagues !... Tu me blagues !... Le jour où

j'ai risqué ma première saignée... Il est vrai que j'opérais sur René Derville...

CÉSAR.

Ce jeune peintre qui est en Italie, depuis un an. Je le connais bien... Il est venu quelquefois ici, votre ami.

FANFERDOULE.

Mieux que mon ami, mon frère... Eh bien! aussitôt que j'ai vu couler son sang, je me suis trouvé mal comme une femmelette... Zut pour la chirurgie !

Il se lève.

CÉSAR.

Pour lors, ni médecin, ni chirurgien !... Qu'est-ce que vous comptez faire, monsieur Fanferdoule ?

FANFERDOULE.

Boire, manger, fumer, aimer et dormir!

CÉSAR.

Mazette! une jolie profession! je l'embrasserais bien aussi, moi... j'ai tout ce qu'il faut pour ça!

FANFERDOULE.

Et lorsque je serai fatigué de l'exercer à Paris, j'irai à Nice, la continuer chez l'oncle Marius, à l'hôtel des *Pommes d'Or*.

CÉSAR.

A Nice! Oh! quand vous serez pour partir, emmenez-moi, monsieur Fanferdoule... Je voudrais tant connaître le pays où fleurit l'oranger!

FANFERDOULE.

Mignon en veste et en tablier blanc, un comble! Nous n'en sommes pas encore là, jeune homme poétique!

SCÈNE II

LES MÊMES, FRÉDÉRIKA, entre à droite ; elle tient une grosse touffe de roses à la main.

FANFERDOULE.

Est-ce que je rêve ?... Frédérika !...

FRÉDÉRIKA.

Tiens ! Fanferdoule ! Ça va bien, depuis plus de six mois qu'on ne s'est rencontré ?

FANFERDOULE.

Mais tu vois... je me défends... je lutte... Et c'est sur le quai aux fleurs, que tu viens cueillir des roses, toi, une habitante de la place Pigalle ?

FRÉDÉRIKA.

Je n'y demeure plus, mon cher. (Montrant la maison où sont le cabinet de lecture et la boîte aux lettres.) Depuis avant-hier, voici mon Louvre.

FANFERDOULE.

Qui paye le loyer ? La France ?

FRÉDÉRIKA.

La perfide Albion.

FANFERDOULE.

Oh ! perfide !... Jamais autant que toi !

FRÉDÉRIKA.

Je pourrais te dire que j'ai déménagé pour me rapprocher de toi, ô mon Fanferdoule !

FANFERDOULE.

Je t'en dispense, ô ma Frédérika ! je n'en croirais pas un mot.

FRÉDÉRIKA.

Et tu ferais sagement. Cependant je t'ai bien aimé, va !

FANFERDOULE.

Oui... Pendant un mois... C'est ta grande mesure... Et encore tu ne m'as accordé que le mois de février...

FRÉDÉRIKA.

Eh bien! quoi? tu as fait tes vingt-huit jours.

FANFERDOULE.

J'aurais bien repris du service...

FRÉDÉRIKA.

Ah! mais non... Si ça devait durer toute la vie, autant vaudrait se marier tout de suite. Et moi, d'abord, je suis contre le mariage.

FANFERDOULE.

Et moi donc! Cette institution vermoulue a fait son temps. C'est égal, j'ai bien souffert.

FRÉDÉRIKA.

Tu m'en veux?

FANFERDOULE.

Plus à présent, mais, coquin de sort, j'ai eu le cœur déchiré pendant au moins... douze heures. Qu'est-ce qu'on peut bien t'offrir? Aimes-tu encore le madère? lui es-tu restée fidèle?

FRÉDÉRIKA.

Toujours.

FANFERDOULE.

Eh bien, il a plus de chance que moi, le madère! César, un madère, une absinthe... et fais-les mettre sur ma note.

CÉSAR, d'un ton de reproche.

La septième de la journée!

FRÉDÉRIKA.

S'il est permis de s'absinther autant que ça!

CÉSAR, *à part.*

Qu'elle est belle, cette femme! (*Servant Frédérika.*) Avec ou sans bain de pied, le madère de madame?

FRÉDÉRIKA, *assise à droite de la table.*

Avec bain de pied, mon garçon, et jusqu'à la cheville... (*César rentre dans le café, sortie des autres consommateurs.*) Ah ça! mais parle-moi donc de René Derville. As-tu de ses nouvelles?

FANFERDOULE, *assis de l'autre côté de la table.*

Toutes fraîches, par sa mère, que je vais visiter chaque mois.

FRÉDÉRIKA.

Est-il encore en Italie?

FANFERDOULE.

Oui, mais pas pour longtemps.

FRÉDÉRIKA.

Est-ce qu'il reviendra bientôt?

FANFERDOULE.

Madame Derville l'attend prochainement.

FRÉDÉRIKA.

Oh! tant mieux! Je suis joliment contente qu'il nous soit rendu, ton ami Derville.

FANFERDOULE.

Quelle chaleur! Avoue que tu le trouves charmant, ce garçon.

FRÉDÉRIKA.

Eh bien, oui, je le trouve charmant, ce garçon... Pourquoi en ferais-je mystère? Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne s'en soit pas aperçu.

FANFERDOULE.

C'est moi qui t'ai présenté René, et il n'est pas homme à trahir la confiance d'un camarade.

FRÉDÉRIKA.

Et à présent? Est-ce qu'il pourrait la trahir?

FANFERDOULE.

A présent, c'est différent.

FRÉDÉRIKA.

Vrai? On aurait la permission?... c'est bien de la bonté de ta part.

FANFERDOULE.

Allons, encore un qui fera ses vingt-huit jours!

FRÉDÉRIKA, se levant.

Dame! Si le cœur lui en dit...

FANFERDOULE, se levant.

Tu es, tout bonnement, la plus adorable coquinette des vingt arrondissements!

Il lui passe le bras autour de la taille.

SCÈNE III

FANFERDOULE, FRÉDÉRIKA, RENÉ, élégant costume de voyage.

RENÉ, entrant par la gauche.

Parbleu! j'aurais parié cent contre un que je te retrouverais ici.

FANFERDOULE.

René! René Derville! Ah! que je suis heureux!

Il lui saute au cou et l'embrasse.

FRÉDÉRIKA, tirant Fanferdoule par la manche.

Quand tu auras fini! Après toi, s'il en reste.

RENÉ.

Mademoiselle Frédérika... (Il l'embrasse.) Toujours unis, mes enfants?

FRÉDÉRIKA.

Non... le divorce a été prononcé...

FANFERDOULE.

Enfin, te voilà! Depuis quand à Paris?

RENÉ.

Depuis une heure à peine! J'ai laissé ma malle au chemin de fer ; j'ai couru chez toi, naturellement tu n'y étais pas et je suis venu droit à ce café. C'est ici que tu continues à prendre tes inscriptions?

FRÉDÉRIKA.

René, voulez-vous me faire un grand... mais là un grand plaisir?

RENÉ.

A vos ordres, mademoiselle.

FRÉDÉRIKA.

Est-il cérémonieux! Dites donc Frédérika... Je dis bien René tout court! C'est aujourd'hui que je pends la crémaillère. Venez dîner chez moi avec lui. Est-ce accepté?

RENÉ.

De grand cœur, Frédérika.

FRÉDÉRIKA.

A la bonne heure! Vous mangerez dans un fouillis de meubles et de cartons. On sera peut-être forcé de laver soi-même les assiettes... mais il y aura des fleurs partout, de grands vins à seize sous le litre, et de la gaîté à bouche que veux-tu!

RENÉ.

Vous consentez à me recevoir dans ce costume?

FRÉDÉRIKA.

Comment donc! Vous avez l'air d'un prince en voyage! Je vais mettre vos deux couverts... A bientôt, n'est-ce pas?

FANFERDOULE.

Dans un instant... nous te suivons.

Frédérika sort à gauche.

SCÈNE IV

RENÉ, FANFERDOULE.

FANFERDOULE.

Eh bien, écoute : j'aurais gagné le gros lot de la loterie des arts décoratifs, dont je ne possède d'ailleurs aucun billet, je ne me sentirais pas plus joyeux. J'ai tant d'amitié pour toi, mon cher René.

RENÉ.

Amitié dont tu m'as donné le droit de douter. Si tu te ruines, ce ne sera pas en timbres-poste. Combien ai-je eu de lettres de toi en une année ?... Quatre, en tout, et d'un laconisme télégraphique !

FANFERDOULE.

L'effroi que me causent l'encre, les plumes et le papier blanc t'est connu ; il grandit à vue d'œil.

RENÉ.

Mais, fidèle à ta promesse, tu as fait douze visites à ma mère et tu es amnistié.

FANFERDOULE.

Voyons, un vermouth, hein ? César, un vermouth et une absinthe et mets ça sur ma note. (Ils s'asseyent à droite.) Madame Derville est-elle informée du jour de ton arrivée ?

César les a servis et rentre dans le café.

RENÉ.

Non... c'est une joie que je lui ménage. Pauvre chère mère adorée, demain matin, j'irai la surprendre dans sa retraite ; seras-tu du voyage ?

FANFERDOULE.

Certes oui, j'en serai !

RENÉ.

Figure-toi qu'on s'accorde à dire que j'ai fait de grands progrès là-bas. Je reviens le cœur plein d'espoir.

FANFERDOULE.

Tu avais déjà du talent, lorsque tu es parti.

RENÉ.

C'est bien autre chose à présent ! Je suis sûr de vendre ma peinture et d'en tirer un bon prix. Je louerai un grand atelier pour moi, avec un appartement pour elle. Je le meublerai très gentiment... tout tendu en perse... tu verras. Ce sera un paradis, comparé à la triste bicoque où elle se morfond et où elle vivote avec sa pauvre rente de quinze cents francs. Du vivant de mon père, on était presque riche à la maison. Eh bien, on le redeviendra, grâce à moi, grâce à mon travail. Cette pensée que ma mère me devra tout, que je lui rendrai au centuple ce que je lui ai coûté, cette pensée me réconforte et m'enivre !

Les deux jeunes gens s'accoudent sur le guéridon et causent à voix basse.

SCÈNE V

LES MÊMES, CARDOT, BALTHAZAR, puis CÉSAR.

CARDOT, entrant à gauche.

Il fait rudement chaud pour la saison, Balthazar.

BALTHAZAR.

Il me semble qu'il fait encore plus rudement soif, patron.

CARDOT.

Si nous prenions un bock, qu'en dis-tu ?

BALTHAZAR.

Garçon... deux bocks !

CÉSAR, à la cantonade.

Voilà ! voilà !

Il sort et rentre dans le café.

CARDOT.

A quelle heure le train du Havre, Balthazar?

BALTHAZAR.

Oh ! nous avons le temps... à dix heures trente.

CARDOT.

Ne va pas t'endormir dans les délices de Capoue... Tu sais que tu pars ce soir.

BALTHAZAR.

Pas de danger que je manque à la consigne.

FANFERDOULE, à René.

Ne faisons pas attendre Frédérika... son veau serait trop cuit... et quand son veau est trop cuit, elle a ses nerfs et quand elle a ses nerfs... (Les deux jeunes gens se lèvent, il aperçoit Cardot.) Ah ! vous voilà, vieille sangsue, vieux caïman !

RENÉ.

A qui en as-tu ?

FANFERDOULE.

A monsieur que je te présente... à l'agréable, au serviable, au secourable Jean-Baptiste Cardot, marchand d'argent de son état, prêteur sur gages et à la petite semaine. En attendant que tes pinceaux t'enrichissent, un matin où ta montre et ta chaîne seront au clou, où tu auras besoin de deux louis, et où je ne les aurais pas, ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour... va trouver ce tigre à face humaine et fais-lui un billet de cent francs à trente jours. Sa caverne, place Saint-André des Arts, numéro 60, visible jusqu'à trois heures. A défaut de l'estime de ses contemporains, il jouit de celle de sa concierge qu'il est en train de couvrir d'or... en attendant qu'il la mette sur la paille !

CARDOT.

Toujours gai, monsieur Fanferdoule !... toujours gai !... Mais avec une platine comme la vôtre, on ne se fait pas médecin, pas même avocat... On s'établit marchand de crayons... La succession de Mangin est encore vacante.

FANFERDOULE.

Idée à creuser, et je la creuserai ! Surtout si c'est vous qui jouez de l'orgue derrière la voiture... Sérieusement parlant, Cardot, au cas où mon ami René Derville s'adresserait à vous, ne l'écorchez pas trop, si c'est possible !

CARDOT, *sursautant.*

Hein ? René Derville !

FANFERDOULE.

Oui, c'est son nom... un nom qu'il rendra illustre. Vous verrez son exposition, l'an prochain. Ce sera superbe ! On se disputera ses tableaux à coups de billets de banque. Il n'y en aura que pour les millionnaires, et il se fera construire un palais dans l'avenue de Villiers !

RENÉ, *gaîment.*

Veux-tu bien te taire, marchand de crayons !... Allons retrouver Frédérika.

Ils sortent à gauche.

SCÈNE VI

CARDOT, BALTHAZAR, puis CÉSAR.

CARDOT, *s'asseyant à droite du guéridon.*

René Derville ! à Paris !

BALTHAZAR.

Serait-ce un parent de cette dame qui est venue chez vous ce matin ?

CARDOT.

Parbleu ! c'est son fils.

CÉSAR.

Les bocks demandés.

Il s'éloigne.

3

BALTHAZAR, s'asseyant.

Alors l'héritier de Pierre Desvignes, c'est lui ?

CARDOT, assis.

Oh ! cet héritage, il ne le tient pas encore... c'est égal, sa présence est faite pour m'inquiéter. Il est utile que je me recueille et que je combine... Or, c'est la fourchette et le verre à la main que je me recueille le plus et que je combine le mieux. (Appelant César.) Est-ce qu'on dîne chez vous, jeune homme ?

CÉSAR.

Si on dîne ?... presque aussi bien qu'au bouillon Duval !

CARDOT, préoccupé.

Qu'est-ce qu'il est venu faire à Paris, ce René Derville ? Viens, Balthazar, viens !

Ils entrent dans le café suivis par César.

SCÈNE VII

MADAME DERVILLE, seule, elle sort du cabinet de lecture, à gauche, une lettre à la main.

J'ai cru que je n'aurais pas la force de finir ma lettre... Pourtant je ne pouvais partir sans lui dire un dernier adieu. (Prenant sa tête dans ses deux mains.) Quelle horrible douleur, je sens là... et là aussi. (Elle comprime son cœur.) Ce matin, chez ce monstre, j'ai cru que j'allais mourir... Et je ne suis pas morte, hélas !... Oh ! mon Dieu ! Pourquoi ne pas m'avoir foudroyée ? Vous m'eussiez sauvée du suicide !... Que lui ai-je dit ? Le sais-je seulement ! (Lisant.) « J'ai confié à un misérable la petite fortune qui t'appar-» tenait. Je t'ai ruiné ! Je ne pourrais être désormais » qu'une charge pour toi. Cela ne serait pas juste ; je ter-» mine par un crime abominable une existence odieuse. » René, je t'ordonne de vivre. Tu n'as pas le droit d'être

» faible et lâche autant que moi... Je ne te dis pas le nom
» de celui qui me tue; ne cherche pas à le connaître...
» Mon instinct de mère m'avertit que cet homme est un
» ennemi ; qu'il te serait fatal comme à moi. Adieu, René!
» adieu! ma dernière pensée est avec toi et pour toi, cher
» fils adoré!... »

Elle remet la lettre dans l'enveloppe, et la jette dans la boîte, s'approche du parapet, fait un signe de croix et descend l'escalier qui mène à la Seine. Un instant après, elle pousse un cri déchirant.

SCÈNE VIII

CÉSAR, puis FANFERDOULE, FRÉDÉRIKA, RENÉ et CONSOMMATEURS, accourant aux clameurs que pousse César.

CÉSAR.

Qu'est-ce que c'est! Qu'est-ce qu'il y a! (Courant vers le parapet.) C'est de ce côté qu'on a crié (Se penchant en avant.) Mais je ne me trompe pas... Une femme se débat dans l'eau. Elle va disparaître. Elle a disparu. (Criant.) Une femme qui se noie! une femme qui se noie! A l'aide! Au secours!

UN CONSOMMATEUR.

Où c'est-y qu'on se noie?

CÉSAR.

Voyez-vous cet endroit où l'eau bouillonne? C'est là, sauvez-la, mais sauvez-la donc au lieu de me regarder comme une brute!

LE CONSOMMATEUR.

C'est que je ne sais pas nager, moi, et vous?

CÉSAR.

Moi non plus! On ne peut pourtant pas laisser cette pauvre femme sans secours... Il n'y a donc pas un seul homme de cœur parmi nous?

FANFERDOULE, entrant à gauche.

Il y a moi qui nage comme un poisson.

Il enlève sa vareuse et la jette à terre.

FRÉDÉRIKA, qui est entrée en même temps que lui.

Mais tu sors de table... ta digestion...

FANFERDOULE.

Des blagues... la digestion... de pures blagues!..

Il se précipite vers l'escalier.

FRÉDÉRIKA.

Ah! le brave garçon!

CÉSAR, penché sur le parapet.

C'est ça, vous êtes dans le bon chemin, monsieur Fanferdoule. Nagez, nagez ferme... Vous y allez tout droit...

FRÉDÉRIKA.

Je ne vois plus rien. Il reparaît... (Tout le monde est haletant et silencieux.) Pas seul... il la soutient... Il la pousse devant lui... la pauvre créature ne bouge pas. Elle aura perdu connaissance. Courez lui donner un coup de main...

César descend l'escalier suivi de deux personnes.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CARDOT, BALTHAZAR.

CARDOT, sortant du café avec Balthazar.

En voilà un tapage infernal!

LE CONSOMMATEUR.

C'est une dame qui s'est jetée à l'eau et qu'on vient de repêcher.

Fanferdoule, César et les autres rentrent en scène portant madame Derville qu'ils posent sur un canapé en osier.

FANFERDOULE, reconnaissant madame Derville.

Ah ! mon Dieu !

RENÉ, entrant.

Qu'y a-t-il donc ?

FANFERDOULE, le repoussant.

Eloigne-toi... Va-t'en !... Va-t'en !

RENÉ, luttant avec énergie.

Pourquoi me dire de m'éloigner ? pourquoi m'empêcher d'approcher ? (Il repousse Fanferdoule, va vers madame Derville et la reconnaît.) Grand Dieu !. ma mère ! c'est ma mère ! (Touchant son front.) Glacée ! (Portant la main sur sa poitrine.) Son cœur ne bat plus !.. Morte !.. ma mère est morte !

Il courbe la tête et pleure.

CARDOT, à Balthazar.

Eh ! quoi... madame Derville ! eh ! oui... c'est bien elle !

BATHAZAR, bas, à Cardot.

Vous voilà veuf... avant le mariage, patron !

CARDOT, bas.

Motus !

RENÉ.

Ma mère !. morte !... (Il ouvre les yeux, se redresse lentement, se lève et pousse un éclat de rire strident et sinistre.) Ah ! ah ! ah !

FANFERDOULE, à Frédérika.

Qu'a-t-il donc ?

RENÉ.

Madame ! madame que vous êtes pâle.. Pourquoi êtes-vous si blanche ? La prochaine fois, quand vous viendrez à l'atelier, mettez un peu de rouge sur vos lèvres et sur vos joues. Comme vous êtes là, vous avez l'air d'une morte ! (S'interrompant.) C'est étrange, comme vous ressemblez à ma mère ! On dirait que c'est elle qui est là, devant moi !

mais non, ma mère m'attend... elle m'appelle! Me voici, chère adorée. Eh quoi! tu ne me reconnais pas... moi, ton fils... ton René!

Il rit.

FANFERDOULE.

Le malheureux ! il est fou !

TOUS, à voix basse.

Il est fou!

SCENE X

Les Mêmes, UN AGENT DE POLICE, qui a assisté à la fin de la scène précédente.

L'AGENT, entré à gauche, à Fanferdoule.

Ce jeune homme a-t-il une famille ?

FANFERDOULE, à l'agent.

Je ne lui connais aucun parent.

L'AGENT.

Où demeure-t-il?

FANFERDOULE.

Nulle part. Il est à Paris, depuis quelques heures ; où allez-vous le conduire?

L'AGENT.

Au commissariat, d'abord.

FRÉDÉRIKA.

Et ensuite?

L'AGENT.

Au Dépôt... et de là à Sainte-Anne.

CARDOT, à Bathazar.

Il n'y restera pas longtemps. Tu iras le chercher et tu le soigneras à ta façon.

BATHAZAR.

Compris !

CARDOT.

Allons ! il y a une providence pour les braves gens [1].

Rideau.

---

1. Frédérika, Fanferdoule, l'agent, René, madame Derville, César, onsommateurs, Cardot, Balthazar.

TROISIÈME TABLEAU

Un drame à l'Opéra.

A l'Opéra. — Le théâtre est coupé en deux parties. — A gauche, la loge de madame de Morignac, elle occupe un tiers de la scène. A droite, le couloir des premières. Au fond, par de larges baies, on aperçoit le grand escalier de l'Opéra.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MOUTON, vieille ouvreuse. MADEMOISELLE EUPHÉMIE, jeune ouvreuse.

MADAME MOUTON, l'œil collé au carreau de la loge de madame de Morignac.

Qu'ont-ils donc ce soir?... On dirait des empaillés. *La Favorite* vient de finir, et pas de rappel! pas plus pour Fernand que pour Léonor! Je n'ai jamais vu ça depuis que j'appartiens à la grande Opéra, mademoiselle Phémie... et ça n'est pas d'hier.

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

C'est qu'elle n'est pas d'hier non plus... *la Favorite*, madame Mouton! Ils la savent par cœur... Mettez-vous à la place des payants.

MADAME MOUTON.

Ah ! si vous aviez entendu la Stoltz et Duprez! Des *artisses* de ce numéro, on n'en fait plus ! C'était le bon temps, mademoiselle Phémie... c'était le bon temps!

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

Laissez-moi donc tranquille !... Tous les temps se ressemblent !... le vôtre et le mien... c'est tout pareil !

MADAME MOUTON.

Et mes abonnés de la rue Le Peletier ! Toujours la main à la poche ou au chapeau !. De l'argent et des égards !... Toutes les délicatesses du cœur !

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

Plaignez-vous donc, vous qui avez dans votre service la loge de madame la vicomtesse de Morignac ! Chaque fois qu'elle vient, c'est un louis qui vous tombe du ciel !

MADAME MOUTON.

Et comme elle n'est pas encore venue, je peux faire mon deuil de ma petite rente ! Dix heures sont passées, et mon numéro 12 est vide.

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

Voulez-vous parier un soda que vous les aurez tout de même, vos vingt francs ? Pour sûr, la belle vicomtesse ne manquera pas le ballet de *Sylvia!* Mais voilà l'entr'acte... l'inspecteur va nous tomber sur le dos ; vite à nos postes !

Elles s'asseoient à droite.

SCÈNE II

UN ANGLAIS, FRÉDÉRIKA, entrant à droite.

L'ANGLAIS.

Vô voyez, Frédérika! je avais raison de dire à vô... dépèchez-vô !

FRÉDÉRIKA.

Avec ça que je ne me suis pas dépêchée! (A part.) Quel rasoir!

L'ANGLAIS.

Je avais payé pour voir tout le comédie... Et *le Favorite* est finiche.

FRÉDÉRIKA.

C'est ça qui m'est inférieur que *le Favorite* soit finiche! Le Ballet n'est pas commencé, et on n'arrive pas avant le Ballet quand on est de la gomme...

L'ANGLAIS.

Le gomme? Je comprenais pas...

FRÉDÉRIKA.

Avons-nous une bonne loge au moins, milord?

L'ANGLAIS.

Nô... pas de loge... amphithéâtre!

FRÉDÉRIKA.

Dites donc, je la trouve mauvaise! C'est là qu'on place les cocottes, mon cher!

L'ANGLAIS.

Les cocottes? Je comprenais pas...

FRÉDÉRIKA.

Ah ça!... vous ne comprenez donc rien du tout? Où avez-vous appris le français, milord?

L'ANGLAIS.

Dans le *fréquentéchionne* de madame de Sévigné.

FRÉDÉRIKA.

Eh bien! elle vous a joliment volé votre argent, la petite Sévigné! (Aux ouvreuses.) Les stalles d'amphithéâtre, s'il vous plaît?

MADAME MOUTON, se levant.

Par ici, madame...

Sortie à gauche.

SCÈNE III

CARDOT, LORIOT, SPECTATEURS, OUVREUSES.

CARDOT, entre suivi de Loriot qui reste dans le fond, contemplant l'escalier.

De l'Asile Sainte-Anne, où Balthazar est allé chercher René Derville, à la gare Saint-Lazare, où il doit le conduire, il y a un fier ruban de queue. C'est égal! ils arriveront pour le train de dix heures trente... et demain le jeune homme sera installé à Francheville! Etrange pressentiment!... Malgré les bons soins qui l'y attendent, je me figure qu'il n'y fera pas un long séjour!... (Se retournant vers Loriot.) Eh bien, Loriot, êtes-vous satisfait que je vous aie payé l'Opéra?...

LORIOT, toilette ridicule.

C'est-à-dire que je suis ébloui!... Mais, entre nous, est-ce uniquement pour me faire admirer l'escalier que vous m'avez amené? Il doit y avoir quelque anguille sous roche.

CARDOT.

Monsieur Loriot, vous devenez intelligent... trop intelligent peut-être!... car si je vous ai associé à mes petites opérations, je vous l'ai dit : je prétends avoir en vous un auxiliaire sourd, muet, et aveugle. Vous m'avez compris?

LORIOT, tremblant.

Oui, patron!

CARDOT.

Sur ce, éloignez-vous! Voici la personne que j'attends! J'ai à régler quelques affaires avec elle. Vous connaissez madame la baronne de Balbans? Restez en observation, et quand vous l'apercevrez avec sa nièce, madame de Morignac, accourez me prévenir!

LORIOT.

Bien, patron!

Fausse sortie.

CARDOT, le retenant.

Mais n'oubliez pas nos conventions : Muet, sourd et aveugle!

LORIOT, à part.

Quelle nouvelle coquinerie est-il en train de manigancer?

Il sort à droite, M. de l'Oseraie paraît au même moment entrant à gauche.

SCÈNE IV

MONSIEUR DE L'OSERAIE, CARDOT, puis LORIOT.

CARDOT, abordant le marquis, chapeau bas.

Je présente mes salutations respectueuses à M. le marquis de l'Oseraie.

LE MARQUIS, entré à gauche.

Vous ici, monsieur Cardot!

CARDOT, très mielleux.

M. le marquis paraît surpris de me rencontrer à l'Opéra ?

LE MARQUIS, d'un ton hautain.

Un peu... c'est vrai!

CARDOT.

Pourquoi donc ? J'adore la musique, et je suis passionné pour la danse! M. le marquis cesserait de s'étonner s'il daignait se rappeler ce que je lui ai dit, certain matin, où il me fit l'honneur de monter mes quatre étages.

LE MARQUIS.

Je ne me souviens pas... j'ai fort peu de mémoire...

CARDOT, souriant.

Heureusement, j'en ai pour deux... J'informai donc M. de l'Oseraie qu'il m'arrivait souvent de passer la soirée dans les mêmes théâtres que lui.

LE MARQUIS, avec impatience.

Cet espionnage est intolérable ! il faut qu'il cesse, monsieur Cardot !

CARDOT.

Il m'est trop nécessaire pour que j'y renonce. De mon fauteuil, je note les sourires, je compte les paroles qui s'échangent entre M. le marquis et madame de Morignac. Or, les paroles se font de plus en plus brèves; les sourires de plus en plus rares... Six semaines se sont écoulées depuis notre entrevue, et il ne me paraît point que mon noble client ait gagné beaucoup de terrain.

LE MARQUIS, avec colère.

Vous ne savez ce que vous dites !

CARDOT.

Le démenti est brutal, mais il m'enchante. Il est temps, en effet, qu'une solution ait lieu dans le sens que nous souhaitons tous les deux... je devrais dire tous les trois, car votre future tante y est intéressée aussi bien que nous ! (Changeant de ton.) Vous verrez ce soir madame de Morignac... Elle va venir, je le sais ! Arrangez-vous de façon à terminer l'affaire.

LE MARQUIS.

Monsieur !...

CARDOT, le regardant en face et menaçant.

Ah ! je suis à bout de patience... j'ai des armes dans les mains, et je m'en servirai ; comptez-y !

LORIOT, paraissant, bas à Cardot.

Patron ! patron ! Voici ces dames !... Oh ! qu'elle est jolie, la nièce de la baronne !...

CARDOT, très respectueux au marquis.

Venez, monsieur le marquis, il est de bonne politique de laisser madame de Balbans, notre chère alliée, vous préparer le terrain... Lorsque le moment sera venu de vous présenter, j'aurai l'honneur de vous le dire!

LE MARQUIS, bas.

Et voilà où je suis descendu!... Moi!... Moi!... C'est à mourir de honte!

CARDOT.

Venez-vous, monsieur le marquis?

Il sort à gauche avec le marquis et Loriot.

SCÈNE V

MADAME MOUTON, MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

MADEMOISELLE EUPHÉMIE, à madame Mouton qui s'est endormie sur sa chaise.

Madame Mouton?

MADAME MOUTON.

S'il vous plaît?

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

Une supposition que nous aurions parié, c'est vous qui régaleriez!... Regardez plutôt!...

La vicomtesse paraît à droite, accompagnée de madame de Balbans — Alice, en toilette de gala, cachée dans une pelisse de fourrures. — Elle se dirige vers sa loge avec la baronne, madame Mouton se précipite et ouvre la porte.

SCÈNE VI

ALICE, MADAME DE BALBANS, dans la loge. LES OUVREUSES. dans le couloir.

La vicomtesse Alice se débarrasse de sa pelisse, la baronne est très empressée autour d'elle. — Alice se pose devant une glace, arrange sa coiffure, prend sa jumelle posée sur le rebord de la loge et lorgne dans la salle.

ALICE.

Toujours les mêmes diamants de pacotille, les mêmes figures peintes, les mêmes faces grimaçantes, les mêmes sourires bêtes! Et c'est sans y être condamnée que je subis, trois fois la semaine, ce spectacle lamentable!

LA BARONNE.

Voyons, ma chère Alice, daignerez-vous enfin m'entendre et me répondre? Je vous ai parlé tout le temps dans la voiture, vous n'avez pas desserré les lèvres.

ALICE.

Et vous voulez reprendre ici cette intéressante conversation? Vous avez une obstination à nulle autre pareille.

LA BARONNE.

Ce que j'ai dit, je le répète! Ce pauvre l'Oseraie vous adore, et vous feignez de ne pas vous en apercevoir. Prenez garde, ma chère, vous réduirez votre patito à quelque désespoir affreux, et quand vous essayerez d'éteindre l'incendie, la maison sera brûlée!

ALICE.

Oh! rassurez-vous, ma tante! Vos terreurs sont pures chimères!

LA BARONNE.

Croyez-vous donc le marquis incapable de se venger de vos dédains?

ALICE.

Je ne le crois pas, j'en suis sûre... Je le provoque, je l'irrite,je le malmène, sans réussir à troubler sa sérénité...

LA BARONNE.

On vous adore! De là, cette infinie miséricorde que la victime témoigne à son bourreau.

ALICE.

A cette adoration perpétuelle, je préférerais une haine vigoureuse.

LA BARONNE.

Causons sérieusement, si c'est possible! Voulez-vous?

ALICE.

Vous plaidez fort habilement, je le sais; mais aujourd'hui le plaidoyer serait peut-être inutile! Vous m'avez mariée une fois... cette épreuve suffit complètement à ma félicité.

LA BARONNE.

En vérité, ma chère petite, vous m'obligez à faire appel à vos souvenirs! Orpheline, sans un sou vaillant, qui a pris soin de votre enfance abandonnée?... qui vous a fait élever dans un couvent aristocratique? qui vous a trouvé un mari?...

ALICE, riant.

Sexagénaire!...

LA BARONNE.

Je vous conseille de me reprocher cette union. Le vicomte Elzéar Symphorien de Morignac ne vous a-t-il pas superbement enrichie? On ne dit plus aujourd'hui, et pour cause: « Heureuse comme une reine!... » On dit: « Heureuse comme la vicomtesse Alice!... » Si vous étiez équitable, vous devriez me bénir d'avoir conçu et mené à bonne fin une union si magnifique.

ALICE.

Magnifique pour vous, ma chère tante!

LA BARONNE.

Vous parlez, j'imagine, de la rente de cinquante mille francs que l'excellent Elzéar a constituée en ma faveur?...

ALICE.

Sans oublier les deux cents louis que mon notaire vous remet chaque mois. En somme, c'est un revenu d'une centaine de mille francs que vous vous êtes créé avec mon mariage.

LA BARONNE.

Je n'étais pas assez riche pour refuser.

ALICE.

Mais moi, j'étais assez jeune pour attendre une autre occasion. D'humeur jalouse et acariâtre, tourmenté par la goutte, trois fois plus âgé que sa fiancée, d'une laideur inoubliable, tel était M. de Morignac!

LA BARONNE.

Raison de plus pour accueillir M. de l'Oseraie. Il est bien, lui, fort bien, et encore loin de la quarantaine.

ALICE, se levant.

C'est possible!... Je n'ai pas vu son acte de naissance...

LA BARONNE, se levant.

Songez que la solitude est mauvaise à votre âge!... « Je m'ennuie!... » n'est-ce pas votre refrain de chaque jour?..

ALICE.

D'accord... Mais qui sait s'il ne vaut pas mieux m'ennuyer veuve, autrement dit, sans motif raisonnable, que de m'ennuyer mariée, c'est-à-dire avec une raison légitime de m'ennuyer!

LA BARONNE.

En ce cas, distinguez quelqu'un, si c'est votre bon plaisir; mais jetez vos mélancolies par-dessus les moulins...

ALICE.

Et mon bonnet aussi, par la même occasion?... Vous êtes admirable avec vos conseils!

LA BARONNE.

Alice, M. de l'Oseraie est à l'Opéra... pour vous... vous le savez... Soyez raisonnable... et charitable! Si ce n'est pour lui, que ce soit pour moi !

ALICE.

Aurai-je la paix, ma chère tante?

LA BARONNE.

Oui, ma chère nièce.

ALICE.

Eh bien! faites à votre guise.

LA BARONNE.

Vous êtes adorable!

Elle lui serre la main avec effusion et sort de la loge. Alice se rassied et lorgne dans la salle.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MARQUIS et CARDOT.

Depuis quelques instants, l'Oseraie et Cardot ont reparu.

CARDOT, bas, à la baronne.

Eh bien?

LA BARONNE, au marquis.

Dites que je ne suis pas une habile diplomate! Le meilleur accueil vous attend! (A l'ouvreuse, montrant la loge d'Alice.) Ouvrez à M. le marquis! (L'ouvreuse obéit. — Le marquis entre dans la loge.) Cardot, avez-vous de l'argent?

CARDOT.

Non!

LA BARONNE.

Il m'en faut pourtant... Après l'Opéra, j'ai un baccara superbe!

Elle sort à gauche avec Cardot qui se défend contre ses supplications.

SCÈNE VIII

ALICE, LE MARQUIS, dans la loge, LES OUVREUSES, dans le fond du couloir.

LE MARQUIS.

M'est-il permis d'entrer, madame?

ALICE, souriant, se levant.

Il est peut-être un peu tard pour demander la permission!

LE MARQUIS.

Cette permission, me l'eussiez-vous accordée?

ALICE, s'asseyant sur la chaise de gauche.

N'en doutez pas!

LE MARQUIS, s'asseyant.

Oh! merci!

ALICE.

Là... là... pas si vite! Je suis toujours charmée de recevoir chez moi un homme aussi courtois et aussi aimable que M. de l'Oseraie, à la condition, car il y a une condition, marquis! — que notre entretien se bornera à parler des faits du jour, des toilettes les plus remarquées aux courses... mais pas de soupirs, de grâce, et surtout pas de cavatine amoureuse!... Vous ne pouvez vous imaginer combien ces sortes de choses me sont devenues insupportables depuis mon veuvage!...

LE MARQUIS.

Parce que vous n'y voyez, sans doute, que politesse banale, et que nul accent sincère n'est arrivé jusqu'à votre cœur!

ALICE.

Marquis, je vous devine! Vous allez enfreindre la consigne!

LE MARQUIS, se levant.

Tenez, chassez-moi, madame.

ALICE.

Et pourquoi?

LE MARQUIS.

Parce qu'il m'est impossible de demeurer près de vous sans vous dire que je vous aime.

ALICE.

Alors, c'est sérieux... vous m'aimez?...

LE MARQUIS.

Oui, je vous aime!... j'en prends le ciel à témoin!...

ALICE, riant.

Mais ce n'est pas le ciel que vous invoquez... c'est le lustre de l'Opéra!

LE MARQUIS.

Votre raillerie me désespère!

ALICE.

Alors... bien vrai... vous voulez m'épouser?

LE MARQUIS.

C'est mon vœu le plus cher, mon unique pensée...

ALICE.

Eh bien! tenez... je fais amende honorable... Suis-je pardonnée?

LE MARQUIS, il s'assied.

Pardonnée, dites-vous! Infligez-moi toutes les tortures, et je vous bénirai!

ALICE.

C'est qu'en vérité, je ne puis croire que l'on songe à devenir mon mari! Je suis une écervelée, à ce qu'on assure, et ceux qui le disent pourraient bien avoir raison. Capricieuse comme le caprice même, je me sens fort capable de rendre parfaitement malheureux l'homme qui me donnera son nom.

LE MARQUIS.

Et si l'amour sait vous conquérir?...

ALICE.

Allons, vous êtes un audacieux !

LE MARQUIS.

Me permettez-vous d'espérer ?

ALICE.

Je ne puis le permettre... mais je ne le défends pas !...

LE MARQUIS.

Ah ! quelle joie vous me donnez !

On entend frapper les trois coups. — L'orchestre joue les pizzicati du ballet de *Sylvia*.

ALICE, se levant ainsi que le marquis.

Mon cher marquis, on va commencer. Votre présence distrairait mon attention... vous m'empêcheriez d'entendre le ballet. Votre club a son avant-scène, vous y avez votre place. On y est à merveille pour admirer les jambes de la Sangalli... Je ne vous retiens plus.

LE MARQUIS.

Vous m'exilez, cruelle ! N'importe, je pars heureux puisque j'ai l'espérance !...

Il sort de la loge. Cardot qui a reparu vient vivement à lui.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CARDOT.

LE MARQUIS, à Cardot.

Vous serez payé, monsieur !

Il sort à gauche.

CARDOT, à lui-même.

Je n'en demande pas plus ! (A madame Mouton.) La Sangalli paraîtra-t-elle bientôt, madame ?

MADAME MOUTON.

Pas avant un quart d'heure, monsieur.

CARDOT.

Merci ! (Il lui donne une pièce de monnaie.) J'ai le temps d'aller jusqu'à la gare. Je tiens à surveiller l'embarquement de René Derville.

Il sort à droite.

SCÈNE X

LES OUVREUSES, ALICE, RENÉ, puis L'INSPECTEUR DU THÉATRE.

MADAME MOUTON.

Avez-vous fait une bonne soirée, mademoiselle Phémie ?

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

Je ne suis pas mécontente... Et vous, madame Mouton?

MADAME MOUTON.

Couci !... couça !... entre les deux.

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

Que vous a-t-il donné pour votre renseignement sur la Sangalli, le monsieur qui s'en va ?

MADAME MOUTON.

Une pièce de deux francs.

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

C'est bien payé ! A la rue Le Peletier, on n'eût pas mieux fait.

MADAME MOUTON.

Ça doit être quelque noble étranger ! (Après examen de la pièce.) Ah ! le gueux ! Ah ! le filou !

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

Quoi donc?

MADAME MOUTON.

Je suis volée!

MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

Comment ça?

MADAME MOUTON.

Ce n'est pas une pièce de deux francs que j'ai reçue... c'est un sou blanchi! (Brouhaha dans la coulisse de droite.) Mon Dieu! quoi qu'il y a?

MADEMOISELLE EUPHÉMIE, qui est remontée.

Tout le personnel est sens dessus dessous! Les huissiers courent de droite et de gauche...

ALICE, dans la loge, se levant.

Que se passe-t-il donc? (Elle ouvre la porte et s'adresse aux ouvreuses.) D'où vient ce tumulte?

MADAME MOUTON.

Quelque accident, sans doute! (Entrée de René poursuivi par des employés et par l'inspecteur.) D'où sort-il, celui-là?

RENÉ, passant devant Alice, et se réfugiant dans la loge; vêtements fripés et en désordre.

Sauvez-moi, madame! par grâce... par pitié! sauvez-moi!

ALICE.

Vous sauver, monsieur! mais qui êtes-vous?

RENÉ.

Ma vie est dans vos mains, madame! chassez-moi, et je meurs!

L'INSPECTEUR, entrant dans la loge.

Madame, la personne que voici a passé, malgré nous, au contrôle et s'est réfugiée dans votre loge! Comme nous ne pensons pas que ce soit avec votre autorisation, je viens...

RENÉ, suppliant.

Chassez-moi, madame... et je meurs!

Alice après un temps, fait un signe à l'inspecteur qui s'éloigne stupéfait, en refermant la porte.

MADAME MOUTON.

Eh bien! monsieur l'inspecteur, vous ne l'emmenez pas au violon?

L'INSPECTEUR.

Il paraît qu'ils se connaissent!

Il sort à droite.

RENÉ, après un temps.

Oh! merci! merci... madame! Je suis un inconnu pour vous, et je vous dois la vie!

ALICE.

Pensez-vous que l'hospitalité que vous avez reçue ici ait détourné les dangers qui vous menacent?

RENÉ, se levant.

Je comprends, madame, et la preuve, c'est que je pars!

ALICE.

Cependant, si le péril durait encore...

RENÉ.

Je n'ai que trop abusé de votre bonté. Adieu, madame, et merci! (Il fait un pas vers la porte, s'arrêtant.) Mais ne connaîtrai-je pas au moins votre nom? Oh! dites-le moi, madame, et je le bénirai jusqu'à l'heure de ma mort!

Alice tend un petit carnet à René qui le presse sur ses lèvres et sort de sa loge.

RENÉ.

Aura-t-on perdu mes traces? Que Dieu me protège!

Il sort à droite en courant.

MADAME MOUTON, le suivant des yeux.

Des gens fichus comme ça aux premières loges... d'autres qui passent des sous blanchis aux ouvreuses!... La grande Opéra est déshonorée.

SCÈNE XI

ALICE, dans sa loge. LES OUVREUSES, puis, DIVERS SPECTATEURS, et successivement MADAME DE BALBANS, LE MARQUIS et CARDOT.

ALICE, à elle-même.

Quel est ce jeune homme? A-t-il commis quelque crime dont je connaîtrai demain le récit effroyable? Non!... ce regard profond... cette voix douce et pénétrante, ce n'est pas là la voix, ce n'est pas le regard d'un bandit. (Murmures de la salle.) Mais quel remue-ménage dans la salle! Toutes les lorgnettes sont braquées sur moi.

MADAME DE BALBANS, venant de gauche se précipite dans la loge.

Je suffoque! C'est un scandale inouï... Tous les reporters prennent des notes... Saint-Laurent, sur son gril, n'a pas souffert le demi-quart de ce que j'endure!

ALICE.

Eh! qu'importe ce qu'ils pensent et ce qu'ils disent? On n'a pas tous les jours l'occasion de sauver la vie à un pauvre diable... C'est bien le moins, si elle se présente, qu'on ne la laisse pas échapper. Eh bien, oui, j'ai fait cela, et loin de m'en repentir, je m'en glorifie!

Elle prend sa jumelle et lorgne dans la salle. — Murmures. — Entrée de l'Oseraie suivi de Cardot et de Loriot.

LE MARQUIS.

Quel peut être cet homme qui se trouvait tout à l'heure dans la loge de madame de Morignac?

CARDOT.

Nous le saurons bientôt. (*A part.*) Balthazar a laissé échapper René Derville... je le trouverai, moi!

MADAME DE BALBANS.

Après une pareille algarade, Cardot ne me prêtera plus un sou!

Rideau.

QUATRIÈME TABLEAU

L'hôtel des Pommes d'or.

A Nice. — Grand salon d'hôtel. Au milieu une table avec journaux. Porte à gauche, troisième plan. — Le fond ouvre sur une terrasse, laquelle donne sur la promenade des Anglais. — Sons de trompe, tapage et clameurs à la cantonade. Deux chaises à côté de la table, — Un canapé à droite, deuxième plan.

SCÈNE PREMIÈRE

FANFERDOULE, puis LAURETTE, puis MARIUS.

Au lever du rideau, Fanferdoule est assis à gauche de la table. — Cris à la cantonade.

FANFERDOULE.

Ils ne s'embêtent pas les Niçois pendant le carnaval! En font-ils du boucan! Jamais à Paris on n'a entendu pareil tintamarre, même du vivant du bœuf gras! J'ai beau me battre les flancs, impossible de partager la joie universelle. Si ce n'était l'hospitalité gratuite que je goûte chez l'oncle Marius, je ne resterais pas deux minutes de plus à Nice. D'autant qu'on ne voit ici que des figures grotesques. (Laurette paraît au fond, à droite.) Il n'y a que cette petite camériste qui me réjouisse la vue. Sa maî-

tresse aussi me la réjouit. Très chic, cette madame Aubérin, très chic!

LAURETTE, s'approchant.

Monsieur votre oncle n'est pas là, monsieur Fanferdoule?

FANFERDOULE.

Non... Je parlais de vous à l'instant, mademoiselle Laurette.

LAURETTE.

Avec qui?

FANFERDOULE, il se lève.

Avec moi-même. Et madame Aubérin se porte toujours bien?

LAURETTE.

Pas mal. Et vous?

FANFERDOULE.

Moi, vous voyez. Je lutte! (Après un temps.) Et qu'est-ce qu'elle est de son état, cette charmante madame Aubérin? Demoiselle, dame ou veuve?

LAURETTE.

Rien de tout ça. (A part.) Tu veux être renseigné, mais tu ne sauras rien. (Haut.) Si vous voyez votre oncle, dites-lui donc que madame demande sa note.

FANFERDOULE.

Songerait-elle à nous quitter?

LAURETTE

Non; mais nous avons l'habitude de payer chaque semaine.

FANFERDOULE.

Payer! chez l'oncle Marius! Allons donc, il n'a pas besoin de ça!

LAURETTE.

Eh bien! vous prenez drôlement les intérêts de la maison.

Elle sort en riant par le fond, à gauche.

FANFERDOULE, seul.

Mais je meurs de soif, moi! Ah ça, se décidera-t-on à me servir!... (L'oncle Marius paraît à droite.) Ah! la voilà justement, ma bonne ganache d'oncle. Monsieur l'hôtelier, quand il vous plaira. J'ai failli attendre.

MARIUS.

Me voici, mon cher neveu, me voici.

FANFERDOULE.

J'ai déjà demandé dix fois une orangeade et l'on n'a même pas répondu! Votre maison est atrocement tenue, mon oncle.

MARIUS.

Si c'est ton opinion, pourquoi es-tu venu t'installer à l'hôtel des *Pommes d'Or*?

FANFERDOULE.

Vous oubliez que c'est vous qui m'y avez convié... Et puis si j'y suis venu, c'est pour trois raisons... *Primo*. Mon plus cher camarade, René Derville, était à l'Asile Sainte-Anne. *Secundo*. Mon amante venait de me trahir... *Tertio*. Je n'avais plus un radis.

MARIUS.

C'est égal, tu me permettras de te dire qu'à ton âge, tu devrais songer...

FANFERDOULE.

Je supplie le frère de ma mère de ne jamais me sermonner! Je crois que je fais assez pénitence en grillant ici du matin au soir et du soir au matin! Vingt-cinq degrés à l'ombre, au mois de mars... C'est dégoûtant! J'ai la nostalgie de la neige! Mon oncle, faites-moi servir un sorbet! (On entend trois coups de cloche.) Allons, faites une risette tout de suite... Voilà des voyageurs qui vous arrivent... Et des bons ceux-là... car je connais le truc... Les trois coups de cloche sont réservés à ceux qu'on peut écorcher dur... Cristi! en gagnez-vous de cette bonne braise!

MARIUS.

Mais puisque tu me manges tout !

FANFERDOULE.

Remerciez-moi ; c'est pour vous empêcher d'engraisser.

SCÈNE II

LES MÊMES, FRÉDÉRIKA, BOLESKOFF, entrant par la terrasse à gauche. Beaucoup de décorations.

BOLESKOFF, à Frédérika.

Rassurez-vous, ma chère ; on nous casera. Donc déjà, nous serons casés. (A Marius.) Vous avez reçu un télégramme de moi, monsieur des pommes d'or ?

MARIUS.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

FRÉDÉRIKA.

Au prince Boleskoff... Rien que ça !

MARIUS, à part.

Un prince russe... Deux cents francs par jour, c'est réglé.

FANFERDOULE, la reconnaissant.

Frédérika ! (Il s'élance vers Frédérika et lui baise la main.) Tu as donc quitté l'Angleterre pour la Russie ?

FRÉDÉRIKA, bas, à Fanferdoule.

Oui, les voyages forment la jeunesse. Pas de bêtises. Ne compromets pas ma position... C'est un Crésus.

FANFERDOULE.

Un gaillard, ton Russe, hein ?

FRÉDÉRIKA, haussant les épaules et faisant la moue.

Lui, un gaillard ?... Allons donc !... un nihiliste.

FANFERDOULE.

Ah! pauvre pitchounette!

BOLESKOFF, descend.

Quel est donc ce monsieur qui se permet de vous baiser la main? Bien familier, ce monsieur, Frédérika... bien familier. Présentez-le moi... C'est votre devoir.

FRÉDÉRIKA.

Prince, je vous présente M. Fanferdoule, dont je crois vous avoir déjà parlé. C'est... c'est mon professeur de danse.

Fanferdoule salue et esquisse un pas.

BOLESKOFF.

Mes compliments, monsieur, votre élève vous fait honneur. Je l'ai distinguée dans le monde, au bal Bullier. Beaucoup de ballon. D'un coup de pied elle m'a décroché deux croix... beaucoup de ballon!

FRÉDÉRIKA, à Marius.

Nous venons pour le carnaval. On dit qu'il est très beau votre carnaval.

MARIUS, avec importance.

L'Europe nous l'envie, madame; moi-même j'y prendrai part.

FRÉDÉRIKA.

Est-ce vrai qu'il y a des palmiers en pleine terre, chez vous, monsieur?

MARIUS.

Ils foisonnent; je dirai plus : ils gênent la circulation.

FRÉDÉRIKA.

Tant mieux... Ça me changera; je n'en ai jamais vu qu'en zinc.

FANFERDOULE, à Boleskoff.

Venez, prince, je vais vous faire visiter l'établissement. Mais d'abord, un conseil. (Montrant Marius.) Méfiez-vous de ce gros-là!... Il vous poussera à la dépense et je ne veux pas ça!

BOLESKOFF.

Il prend mes intérêts... Ce professeur de danse a l'âme d'un gentilhomme, (Détachant une de ses croix.) il en est digne. Voulez-vous accepter?

FANFERDOULE, après quelques façons.

Eh! tout de même, ça me posera à mon cercle. Venez, prince; j'offre l'absinthe.

BOLESKOFF.

Allons! Frédérika... Il offre l'absinthe... Il a l'âme d'un gentilhomme.

Ils sortent par le fond à droite.

SCÈNE III

MARIUS, puis CARDOT et LORIOT.

MARIUS.

Il est bien gentil mon neveu, mais, du train dont il y va, il faudra bientôt que je paye mes clients!... (On entend trois coups de cloche.) Ah! ah! voici encore du beau monde!...

CARDOT, paraît, suivi de Loriot qui tient des valises. Ils sont tous deux couverts de farine. Ils entrent par la terrasse à gauche.

Les imbéciles!... les idiots!... Je vous demande un peu en l'honneur de quel saint ils nous accablent ainsi de tous ces projectiles.

LORIOT.

Ils nous auront pris pour des masques, patron.

MARIUS, s'avançant.

Monsieur, ne craignez rien, ça ne tache pas. (Il les essuie.) Ce sont des confetti... de simples confetti... Ces messieurs désirent deux chambres. J'en ai justement de fort belles... au premier étage.

CARDOT.

Non, une petite, au cinquième... Nous ne sommes pas des richards. En attendant, faites-moi servir...

MARIUS.

Une collation?... Un lunch?...

LORIOT, se frottant les mains.

Oh! oui une collation, c'est ça qui...

CARDOT.

Faites-moi servir l'*Indicateur des chemins de fer*.

MARIUS, à part.

C'est un pingre!... Un seul coup de cloche suffisait joliment. Je regrette de l'avoir essuyé.

Il sort par la porte à gauche.

SCÈNE IV

CARDOT, LORIOT.

LORIOT.

Décidément, patron, depuis que nous avons quitté Paris, vous n'êtes pas d'une humeur angélique.

CARDOT.

De quoi te plains-tu? Tu es défrayé de tout.

LORIOT.

Faudrait-il encore que je payasse pour être tarabusté par vous!...

CARDOT.

Tu fais deux repas par jour!

LORIOT.

Ils sont si maigres qu'ils en représentent tout juste la moitié d'un!

CARDOT.

A ton âge, il faut être sobre!... Ainsi moi, à dix-sept ans, je ne buvais que de l'eau et une palette de petit salé me faisait deux jours! (*Avec impatience.*) Et puis en voilà assez... Je ne suis guère disposé à entendre tes jérémiades. D'autant plus, mon jeune ami, que je vous croyais plus habile. Je vous avais confié... J'avais eu la naïveté de vous confier une mission délicate... Celle de vous mettre en quête, de vous informer, de chercher à savoir ce qu'était devenu René Derville, ce malheureux jeune homme, auquel je m'intéresse particulièrement, (*A part.*) et que cette brute de Balthazar a laissé échapper.

LORIOT.

Je me suis informé, monsieur Cardot, j'ai fureté... Je n'ai rien découvert.

CARDOT, *sans lui répondre.*

Où est-il, ce misérable? Ah! si je le tenais, je lui ferais payer cher et son escapade et les soucis qu'il me donne. Il n'y aurait pas assez de coups de trique!...

LORIOT.

Des coups de trique! C'est comme ça que vous vous intéressez à lui, monsieur Cardot!

CARDOT.

Hein?... Quoi?... Qu'est-ce que j'ai dit?... (*Après un temps.*) Heureusement, la police est pour moi... J'ai su prouver que ce René Derville est un fou dangereux; j'ai les attestations des médecins, et n'importe où je le trouverai j'aurai pour moi le droit et la force. Tu m'es dévoué, Loriot, je le sais.

LORIOT.

Oui, patron, car grâce à vous, je suis couché, blanchi...

CARDOT.

Et nourri!

LORIOT, *hésitant.*

Oh! nourri... pas beaucoup!

CARDOT.

Parbleu, tu as un appétit d'enfer. Tu mangerais un mouton.

LORIOT.

Oh!... Oui... avec des haricots autour.

CARDOT.

Eh bien, si les petites opérations que je projette réussissent, tu auras un gigot à toi tout seul...

LORIOT, en extase, laisse tomber les valises qu'il tient dans ses mains.

Un gigot! à moi tout seul! (Après un temps.) Et puis-je savoir, patron, de quelles opérations il s'agit?

CARDOT.

Parfaitement! Je ne fais rien qui ne soit avouable, monsieur Loriot. Je vais chaque année à Monte-Carlo!...

LORIOT.

Bonté divine! Vous allez jouer à la roulette?

CARDOT.

Jouer! moi! jamais! Je vois jouer les autres, les plus brillants, les plus audacieux, et quand ils sont décavés, je me mets à leur service. Les bijoux qu'ils me confient me restent... La loi est pour moi. Sers-moi bien, Loriot, et cette loi, je t'apprendrai à la côtoyer comme il convient, et à t'en faire vingt-cinq mille livres de rente.

LORIOT.

Mieux qu'avec les lapins, alors!

MARIUS, entre par la porte à gauche.

L'appartement de ces messieurs est prêt... Et l'*Indicateur des chemins de fer*, aussi...

CARDOT.

C'est bien, suis-moi, Loriot!

LORIOT, ramassant les valises.

L'*Indicateur des chemins de fer*... Voilà une nourriture!

Ils sortent par la porte à gauche.

SCÈNE V

MARIUS, puis ALICE.

MARIUS.

Ah! oui un coup de cloche aurait suffi. Si on n'avait que des clients comme ceux-là, on pourrait facilement mettre la clef sous la porte. Heureusement que le prince russe... Mais voilà, mon neveu lui aura sans doute offert quelque chose et quand mon neveu offre quelque chose, c'est moi qui régale... Reste madame Aubérin, une perle celle-là, qui ne regarde pas à la dépense, et à qui mon diable de neveu n'a encore rien offert... La voici, de la tenue!...

La vicomtesse Alice a paru depuis quelques instants sur la terrasse.

SCÈNE VI

MARIUS, ALICE, LAURETTE.

ALICE, entrant avec Laurette.

Cette bataille de fleurs offre un spectacle charmant.

MARIUS.

La note que madame a demandée sera prête dans un instant; mais ce n'est point pour nous quitter, j'espère?

ALICE.

Non, monsieur Marius, non.

MARIUS, à part.

Je respire! La seule locataire que mon neveu n'empêche pas encore de payer... (On entend un coup de cloche.) Oh! pour celui-là, je n'ai pas besoin de me presser.

Il sort à droite.

SCÈNE VII

ALICE, LAURETTE.

ALICE.

Laurette, depuis combien de temps sommes-nous à Nice?

LAURETTE.

Depuis un mois, madame.

ALICE.

Déjà!

LAURETTE.

C'est aujourd'hui le 15 mars.

ALICE.

Le 15 mars!... Eh mais!... il y a juste quatre ans que je suis veuve... Laurette, faites-moi donc penser, demain, à commander deux messes pour le repos d'Elzéar Symphorien de Morignac...je ne suis pas très sûre, l'an dernier, de lui avoir fait cette politesse.

LAURETTE.

Madame peut compter sur moi.

ALICE.

N'y manquez pas... Il a besoin, plus que personne, qu'on intercède en sa faveur.

LAURETTE.

Pour plus de sûreté, si je m'acquittais de la commission tout de suite?

ALICE.

Vous avez raison... Allez!

Laurette sort au fond, à droite.

SCÈNE VIII

ALICE, puis FANFERDOULE.

ALICE, seule.

Un mois... il y a un mois que je suis à Nice! Chaque soir, je me propose de partir le lendemain, et toujours je remets mon départ. Ah! c'est qu'il fait bon vivre dans ces contrées bénies, où les violettes et les roses sortent de terre, comme ailleurs les ronces et les orties; où tout est splendeurs, enchantements, parfums et lumière... Et pas de tante grondeuse à l'horizon! pas d'ennuyeux soupirant dans le paysage! Glosez, médisez, calomniez tout à votre aise, messieurs les parisiens... que m'importe?... Madame Auberin ne lit aucune gazette, elle ne reçoit personne, elle ne cause avec personne... (Elle s'assied sur le canapé.) Quel est ce malheureux à qui j'ai donné asile à l'Opéra?... Par quels sinistres chemins en arrive-t-on à l'état d'effroyable misère où il est descendu?... Voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre... mais il m'est doux de penser que s'il n'est pas mort de faim, c'est à moi qu'il le doit.

FANFERDOULE, entrant précipitamment par la terrasse à gauche.

Oh! madame, excusez-moi... Vous me connaissez à peine, mais vous savez que je suis le neveu de mon oncle... de M. Marius.

ALICE.

Oui, monsieur, oui.

FANFERDOULE.

Eh bien! tout à l'heure, je faisais goûter à un prince de mon intimité, un vieux cognac que mon oncle se réserve pour lui seul, lorsque j'entends un coup de cloche. Je me dis : « C'est un panné, allons saluer ce collègue! » Je m'avance et que vois-je? un ami, mon meilleur ami, que je croyais à jamais perdu. Il allait me dire par quel miracle, je le serrais dans mes bras, quand, tout à coup, il poussa un grand cri... Il vous avait aperçue, madame.

ALICE.

Moi?

FANFERDOULE.

« Tu vois cette dame, me dit-il, supplie-la d'accorder à » M. René Derville quelques minutes d'entretien, et tu » feras de moi le plus heureux des hommes!... » Je ne pouvais refuser. J'ai bondi jusqu'à vous et j'attends votre décision.

ALICE, se levant.

René Derville, dites-vous, mais je ne connais pas ce monsieur, et je ne comprends pas...

FANFERDOULE.

Té! Je ne comprends pas davantage; mais recevez-le et nous comprendrons sans doute...

ALICE.

Cependant...

FANFERDOULE.

C'est dit, n'est-ce pas? (Courant à la terrasse à gauche.) Viens, mon pitchoun!... l'audience est accordée. Coquin de sort! J'aurais fait un fier ambassadeur!

René paraît, très ému, le chapeau à la main.

SCÈNE IX

FANFERDOULE, RENÉ, ALICE.

RENÉ.

Que vous êtes bonne, madame... et combien je vous remercie d'avoir accueilli ma prière!

ALICE, bas.

Cette voix! (Brusquement, le regardant en face.) Vous! vous, monsieur!

RENÉ.

Cela vous semble inouï de me retrouver à Nice?

ALICE.

En effet; je ne comprends pas... je ne puis comprendre... Qui êtes-vous, monsieur, et d'où sortiez-vous quand vous m'êtes apparu?...

RENÉ.

De Sainte-Anne...

ALICE.

De Sainte-Anne!...

RENÉ.

Oui, j'étais fou! Ah! ce fut un jour odieux, un jour dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire! ma mère s'était tuée... Tuée sous mes yeux.

ALICE.

Votre mère!

RENÉ.

Ah! si je pouvais vous dire ce qui se passa en moi à la vue de ce cadavre que l'on venait de tirer du fleuve et devant qui je pleurais, vous verseriez peut-être les mêmes larmes que moi, madame.

FANFERDOULE.

Ah! le pauvre, j'étais là et je me rappelle aussi...

RENÉ.

Lorsque je revins à la vie, lorsque les ténèbres de mon esprit se dissipèrent, je fus épouvanté en apprenant où j'étais. A peine eus-je la force de parler; je demandai à sortir... On ne daigna pas me répondre. Les médecins m'avaient condamné.

FANFERDOULE.

Et il était guéri! Oh! les médecins, des ânes, de vrais ânes. Et je suis leur confrère!

ALICE.

Pourtant, vous avez réussi à vous évader!

RENÉ.

On ne s'évade pas de Sainte-Anne. Un soir, un homme que je ne connaissais pas, entra dans ma cellule... A quelques mots échangés avec mon gardien, je compris qu'il venait me chercher... Où allait-on me conduire? dans un hospice, quelque part... en province... mais aucun nom ne fut prononcé. L'homme me fit monter dans un fiacre et s'assit à mes côtés. — Si, pendant le trajet, je pouvais fuir ! pensai-je... et je simulai un profond sommeil. Nous traversions le boulevard. A l'angle de la rue de la Chaussée d'Antin, le cheval s'abattit et tandis que mon gardien se penchait à l'une des portières de la voiture...

FANFERDOULE.

Toi, pas bête, tu ouvris l'autre...

RENÉ.

Je courus... Je dévorais l'espace... Je me croyais sauvé...

FANFERDOULE.

Il te suivait, le scélérat?...

RENÉ.

De si près que je sentis, par deux fois, sa lourde main peser sur mon épaule. Je redoublai de vitesse... Je pris l'avance... Tout à coup, le portique de l'Opéra resplendit à mes yeux. C'était l'entr'acte. La foule encombrait le péristyle. Sans me préoccuper de mon misérable costume, en deux bonds je franchis les marches et, comme un tourbillon, je passai à travers les hommes du contrôle, renversant, bousculant tout sur mon passage : je me réfugiai dans une loge. Alors je me trouvai en présence d'une femme jeune, belle, radieuse... Sur ma prière, elle consentit à me garder quelques instants près d'elle !...

Alice s'est assise sur le canapé.

FANFERDOULE.

En plein Opéra? dans l'état pitoyable où tu étais?... Ah ! la crâne petite femme !...

ALICE.

Ensuite, monsieur, ensuite...

RENÉ.

Je partis... mais avant de m'éloigner, comme je la suppliais de me dire son nom... elle laissa tomber un carnet dans ma main.

FANFERDOULE.

Et ce carnet?

RENÉ.

Une fois dans la rue, après m'être assuré que l'on avait perdu mes traces, je l'ouvris avec l'espoir d'y trouver une carte de visite.

FANFERDOULE.

Elle n'y était pas?..

RENÉ.

Non... mais mon doigt frôla des billets de banque!

FANFERDOULE.

Des billets de banque!

RENÉ.

Il y en avait trois... de mille francs.

FANFERDOULE.

Trois billets de mille! Bon dious! Troun de l'air!

RENÉ.

Je n'eus qu'une pensée : restituer au plus vite cette aumône. Je retournai sur mes pas. Le théâtre était fermé. Où finir ma nuit? Je songeai à toi... J'espérais te trouver à ton hôtel...

FANFERDOULE.

Hélas! expulsé par un propriétaire sans entrailles, je m'étais réfugié ici, chez l'oncle Marius.

RENÉ.

Cependant la faim me torturait...

FANFERDOULE.

Avec trois mille francs dans ta poche? Elle est bonne celle-là. (A Alice.) N'est-ce pas, madame? Et Brébant? Et Péters? Et Baratte?

RENÉ.

Cette somme ne m'appartenait pas: je n'avais pas le droit d'y toucher.

ALICE, lentement.

Alors, comment avez-vous vécu, monsieur?

RENÉ.

Le matin, échoué sur un banc, je fus ramassé et recueilli par un brave garçon, un camarade de Rome. Grâce à lui, et chez lui, j'ai pu travailler. Et [grâce à mes pinceaux...

ALICE.

Vous êtes peintre, monsieur Derville?

FANFERDOULE.

Je crois bien, et il en a du talent!... Il a fait mon portrait, une toile de toute beauté .. Il est vrai que avec un tel modèle! Alors les trois mille francs, ces fameux trois mille francs sont restés intacts?

RENÉ.

C'est pour les restituer que je suis venu à Nice, et que j'ai osé vous supplier de m'entendre!

Il sort de sa poche le carnet qu'Alice lui a donné au tableau précédent.

FANFERDOULE, simulant un grand étonnement.

Hein? Quoi?... la petite femme si crâne, c'était... (Changeant de ton.) Eh! bien je m'en doutais.

ALICE, à René.

Et qui vous a dit mon nom, monsieur?

RENÉ.

Un abonné du théâtre, où je retournai aussitôt que je fus en état de m'y présenter. En contemplant cette loge où j'avais eu la joie ineffable de vous voir, de vous parler, j'eus un éblouissement. Tout mon sang afflua au cœur. « La loge restera vide, me dit mon voisin aux fauteuils d'orchestre, à moins qu'elle ne soit occupée par ma-
» dame de Balbans, la tante de madame de Morignac et
» par M. de l'Oseraie... son fiancé. Quant à la vicomtesse
» Alice, — c'est ainsi qu'il vous nomma, madame, — elle
» ne s'y montrera pas. A la suite d'un scandale dont tout
» Paris s'est occupé, elle a disparu et l'on ignore le lieu
» de sa retraite... »

ALICE, elle se lève.

Ce scandale, c'est celui causé par votre présence. Eh bien, monsieur... cette hospitalité, que je vous ai donnée, est-ce que vous ne trouvez pas qu'elle me coûte assez cher?

RENÉ.

Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi. Mais, je vous en conjure, reprenez cet argent. Il me brûle les mains.

Il donne le carnet à Alice.

ALICE.

Soit. Monsieur, je ne puis aller contre votre volonté.

RENÉ.

Ah! madame, si vous saviez quel rayon de soleil vous avez jeté dans mon existence.... Depuis cette soirée, je me laisse, comme un fumeur d'opium, bercer dans un long rêve, tout rempli d'enchantements, de joies et de délices!

ALICE.

Monsieur, par grâce!... Je suis fière et heureuse d'avoir pu vous dérober à vos persécuteurs... Mais mon rôle de bonne fée est terminé et le conte est fini!...

RENÉ, après un temps.

J'ai compris, madame. Sur le point de vous allier avec

M. le marquis de l'Oseraie... Je dois disparaître de votre vie.. Je n'ai que trop abusé de votre bonté... Eh! bien, dussiez-vous penser que j'ai réellement perdu la raison, je vous l'avouerai, madame, ce marquis de l'Oseraie, je ne le connais pas; je ne l'ai jamais vu... Et pourtant je sens que je le hais de toutes les forces de mon âme.

ALICE, avec hauteur.

Et de quel droit le haïssez-vous?

RENÉ.

De quel droit?... Ah! je ne sais pas, madame, je ne sais pas!... Excusez mon audace. Vous me faites souvenir que je ne dois voir en vous qu'une bienfaitrice; je ne l'oublierai pas! et dussé-je ne plus vous revoir, votre pensée ne m'abandonnera jamais.

Il sort par la terrasse à droite. Loriot a paru par la porte latérale, à gauche.

SCÈNE X

LORIOT, FANFERDOULE, ALICE.

FANFERDOULE, à Alice.

Madame... (Se frappant le front), ce n'est plus ici qu'est le siège du mal. (Se touchant le cœur.) C'est là.

ALICE.

Mon Dieu!...

LORIOT, à lui-même.

Je ne me trompe pas, c'est elle... La vicomtesse Alice!

FANFERDOULE.

Cela vous fâche, madame, qu'il n'aime point M. de l'Oseraie?

LORIOT, à part.

Monsieur de l'Oseraie!

FANFERDOULE, continuant.

Je ne le connais pas non plus, ce monsieur, mais je ne l'aime pas davantage.

LORIOT, s'approchant avec timidité et jetant, à droite et à gauche, un regard craintif.

Je vous demande un million de pardons, monsieur, madame et la compagnie...

FANFERDOULE, le dévisageant.

Ah ça! je le reconnais, ce jeune paroissien... c'est le petit Loriot!...

LORIOT.

Vous l'avez dit: Le petit Loriot... C'est mon nom... le nom de papa!

FANFERDOULE.

Le commis de cette affreuse canaille, qui s'appelle Cardot.

LORIOT, avec terreur.

Plus bas, monsieur Fanferdoule... plus bas, je vous en conjure. Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi. Si, par malheur, il vous entendait, je n'en mènerais pas large... il me couperait les vivres pendant huit jours!...

FANFERDOULE.

Qui t'amène?... Que veux-tu?...

LORIOT.

Vous allez tout savoir. (Il remonte vers la porte à gauche, et redescend au milieu.) Tant pis... je risque le jeûne... la pépie... la famine...

FANFERDOULE.

Mais parle donc! Tu ne vois donc pas que tu nous fais bouillir à petit feu!

LORIOT.

Je vous avais reconnu, monsieur Fanferdoule.. Vous êtes venu souvent à la maison. J'ai reconnu aussi madame la vicomtesse. Je l'ai vue à l'Opéra.

FANFERDOULE.

A l'Opéra! Bigre!

LORIOT.

Oui... le soir... le fameux soir où... Finalement j'étais là, et il y a quelques instants quand vous avez prononcé le nom du marquis de l'Oseraie...

FANFERDOULE.

Que peut te faire ce nom, plutôt qu'un autre?

LORIOT, après avoir regardé au fond si Cardot ne peut l'écouter.

Ce qu'il peut me faire? J'ai la confiance de M. Cardot oh! pour ça, confiance pleine et entière! Eh bien! en rangeant, en étiquetant, numérotant les dossiers, j'ai trouvé un acte en bonne et due forme, signé de M. le marquis de l'Oseraie.

ALICE, vivement.

Et que stipulait cet acte?

LORIOT.

Ah! madame... C'est affreux! c'est horrible, et, parole sacrée, je n'ai pas la force de vous l'avouer...

ALICE.

Je veux que vous disiez tout... je le veux!

LORIOT.

J'obéis, madame. (A part.) Elle me dirait de me jeter au feu que...

FANFERDOULE.

Mais parle... parle donc... ou je t'étrangle!

LORIOT, même jeu de scène que ci-dessus.

En cet acte il est dit : lorsque M. l'Oseraie aura épousé madame de Morignac et se sera approprié sa fortune, il versera à M. Cardot la somme de : cent mille francs et M. Cardot lui remettra en échange certaine traite très compromettante, revêtue d'une fausse signature, grâce à laquelle M. de l'Oseraie pourrait avoir maille à partir avec la Cour d'assises!

ALICE.

Infamie !

LORIOT.

Et ce n'est pas tout. Madame de Balbans...

ALICE.

Ma tante !...

LORIOT.

Oui ! madame, votre tante... Elle aussi a signé, et votre mariage avec M. de l'Oseraie lui assure une rente viagère de cinquante mille francs.

ALICE.

Allons !.. Allons !.. C'est impossible !.. Ah ! dites-moi... que cela n'est pas !

LORIOT.

Je n'ai pas menti, madame... aussi vrai que je voudrais être chef de rayon chez M. Potin !

LAURETTE, paraissant à droite.

Madame... Madame !...

ALICE.

Qu'est-ce donc ?

LAURETTE.

Votre refuge est découvert.

ALICE.

Comment ?

LAURETTE.

Madame de Balbans... je viens de la voir sur la promenade des Anglais ; M. de l'Oseraie l'accompagne !...

ALICE.

Eux ici ! Ah ! tant mieux (A Fanferdoule et Loriot.) Veuillez me laisser seule.

FANFERDOULE.

Madame! Commandez, ordonnez... Les *Pommes d'Or* font partie de vos domaines.

LAURETTE, au fond.

Alerte! alerte! voici madame la baronne.

FANFERDOULE, à Loriot.

Allons.. viens pichtoun! j'offre l'absinthe!

Loriot et Fanferdoule sortent à gauche par la terrasse.

SCÈNE XI

ALICE, LAURETTE, puis MADAME DE BALBANS.

ALICE.

Qu'ai-je donc? et quel trouble étrange la vue de ce jeune homme a-t-elle produit en moi!... (Passé à gauche.) Ah! ma chère tante, ah! marquis de l'Oseraie, vous arrivez bien à propos!

LAURETTE, qui a regardé au fond.

Voici l'ennemi.

Elle sort à gauche.

LA BARONNE, entre à droite.

Ma nièce! C'est vous! C'est bien vous. Les renseignements que j'avais recueillis étaient bien exacts... Madame Aubérin et madame de Morignac font une seule et même personne.

ALICE.

Rien de plus vrai, ma tante.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas surprise de me voir?

ALICE, s'asseyant à gauche de la table.

Pourquoi surprise! Monte-Carlo est si voisin de Nice!

LA BARONNE, s'asseyant à droite de la table.

En effet, j'arrive de Monte-Carlo.

ALICE.

Où vous avez joué...

LA BARONNE.

Ah! si vous saviez quelle veine j'ai eue un moment!

ALICE.

Rien qu'un moment?

LA BARONNE.

Oui... Mais peu importe... Je tiens mon système et, quand je voudrai... (Elle se lève.) Ah! ah! ils riront jaune, les croupiers! Je leur râflerai tout... tout, vous entendez, Alice... tout jusqu'à leurs râteaux! Mais laissons ce sujet... (Elle s'assied.) Ne parlons plus de jeu... On finirait par croire que je suis joueuse.. Au Casino, je me suis rencontrée avec M. de l'Oseraie... Il languit, il s'étiole le pauvre cher...

ALICE.

Gagne-t-il?

LA BARONNE.

Lui? Il joue comme un fiacre! Ah! s'il avait suivi mon système! Figurez-vous qu'en s'obstinant et en martingalant sur la dernière douzaine et sur le trente-six, en plein on arrive à des résultats... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il est venu avec moi à Nice. Il m'a accompagnée jusqu'ici... Et si vous voulez voir le plus tendre et le plus malheureux des soupirants, jetez un regard de ce côté, vous reconnaîtrez M. de l'Oseraie.

Elle se lève. — Le marquis a paru à droite et s'incline profondément.

SCÈNE XII

Les Mêmes, LE MARQUIS DE L'OSERAIE.

ALICE. Elle se lève.

Avouez, ma tante, que vous n'avez aucun respect de l'incognito que l'on veut garder...Et quant à vous, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Permettez-moi de m'expliquer, madame, et vous me pardonnerez, j'espère, si j'ose troubler votre retraite. Un soir, à l'Opéra, vous avez daigné vous montrer bienveillante, et certaines paroles que j'ai prononcées ont trouvé — ce souvenir est gravé au plus profond de mon cœur — un accueil bien fait pour me donner quelque espoir...

ALICE.

Continuez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Peu de jours après, à la suite d'une aventure aussi étrange que mystérieuse et comme le nom de madame de Morignac se trouvait mêlé à toutes sortes de racontars pénibles, un ami dévoué mit l'épée à la main.

ALICE.

Vraiment ! Et cet ami dévoué?...

LE MARQUIS.

C'est moi, madame.

ALICE.

Vous! Et qui vous a autorisé?...

LE MARQUIS.

Ne m'appartenait-il pas de défendre celle qui sera ma femme?

ALICE.

Votre femme ! Allons donc ! Vous voulez dire « votre proie. »

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas... Expliquez-vous, madame.

ALICE.

L'explication sera courte. Je vous la donne en trois mots : « Vous êtes ruiné. » Malheureusement pour vous, marquis, je ne peux rien... J'ai mes pauvres !

LE MARQUIS.

Vous êtes injuste et cruelle, madame ! Des lâches m'ont calomnié près de vous.

ALICE.

Et le traité passé avec je ne sais quel misérable, est-ce aussi une calomnie ?

LA BARONNE, à part.

Ce gueux de Cardot a vendu la mèche !

ALICE.

Nierez-vous que cet honnête contrat soit revêtu de votre signature... et de celle de votre complice.

LA BARONNE.

C'est faux !

ALICE.

Croyez-moi, madame, ne parlez pas de faux devant monsieur ; la prudence vous le conseille.

LA BARONNE.

Vous êtes un monstre d'ingratitude. Cette fortune que vous nous accusez de convoiter, à qui la devez-vous ? à moi, à moi seule !

ALICE.

Est-ce que je vous la demandais, moi ? Et à quel prix me l'avez-vous donnée ? Vous m'avez livrée à un vieillard... vous m'avez vendue.. oui, vendue ! et, dans ce marché odieux, vous avez eu votre commission.

LA BARONNE.

J'étouffe! je suffoque, je me meurs!

Elle tombe sur le canapé.

ALICE.

« Messieurs, voici ma nièce. Elle est jolie, de bonne » lignée, mais elle vaut cher. Y a-t-il marchand à cinq » millions? Dix millions? Adjugée! » Ah! le rouge me monte au front! Le dégoût remplit mon cœur... Tout mon être se révolte... Vous avez voulu me vendre une deuxième fois. Eh bien! je me rachète... Combien demandez-vous?

LA BARONNE.

Cette malheureuse enfant me rendra folle.

ALICE.

Folle? Allons donc! vous l'avez toujours été!

LE MARQUIS.

Je venais à vous soumis et résigné, madame; vous m'avez insulté, outragé... Prenez garde, vous ne savez pas ce que vous avez mis de haine dans mon cœur.

LA BARONNE, se levant.

Oui; nous nous vengerons!

ALICE.

Des menaces! tant mieux! je les préfère à vos hypocrisies. La guerre, eh bien! soit! mais je saurai me défendre, je vous le jure!

Elle sort au fond à droite.

SCÈNE XIII

LE MARQUIS, LA BARONNE, puis CARDOT et LE MAITRE D'HOTEL.

LA BARONNE.

Et moi qui voulais lui emprunter de quoi tenter ma martingale sur la dernière douzaine!

LE MARQUIS.

Nous sommes perdus!

CARDOT, qui vient de paraître à gauche.

Perdus! Qui donc est perdu ici ?

LA BARONNE.

Vous ici, Cardot?

LE MARQUIS.

Madame de Morignac sait tout.

CARDOT, avec un cri.

Et qui donc a pu lui révéler...?

LA BARONNE.

Ah! qui?... Vous êtes admirable! Qui? C'est à vous de le savoir.

Elle descend à droite.

LE MAITRE D'HOTEL, s'approchant de Cardot, un registre sous le bras.

Monsieur compte-t-il demeurer à l'hôtel?

CARDOT.

Non ; de passage seulement.

LE MAITRE D'HOTEL.

N'importe; les ordonnances de police nous obligent à exiger les noms des voyageurs.

Il tend la plume à Cardot et ouvre son registre qu'il pose sur la table.

CARDOT.

C'est bon, donnez! (Après avoir signé.) Quel est ce nom au bas de cette page? René Derville!..

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui, monsieur, un ami du neveu du patron arrivé il y a deux heures.

Il sort à droite emportant le registre.

CARDOT.

René Derville ici... Parbleu ! tout n'est pas perdu. Un instant éclipsée, l'étoile de Cardot va briller plus radieuse que jamais !

LA BARONNE.

Que voulez-vous dire?

CARDOT.

Venez... venez !... Rien n'est encore désespéré, au contraire !

La baronne, le marquis et Cardot sortent par le fond.

Rideau.

CINQUIÈME TABLEAU

Le carnaval de Nice.

La promenade des Anglais. — A gauche, la façade de l'hôtel des *Pommes d'Or*. A droite, d'autres maisons. Les balcons praticables sont encombrés de monde. Tous jettent des fleurs et des confetti. La foule riposte d'en bas. Masques, têtes grotesques, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

BOLESKOFF, FRÉDÉRIKA, puis FANFERDOULE, MASQUES.

Frédérika est en costume de Folie, Boleskoff en habit noir et criblé de décorations. Des masques les poursuivent avec des cris.

BOLESKOFF, entrant à gauche avec Frédérika.

Est-ce à moi qu'ils en ont? Je n'ai pas l'air drôle, cependant.

FRÉDÉRIKA.

Ils croient peut-être que vous êtes déguisé, Ladislas.

BOLESKOFF.

J'ai mis une faible partie de mes croix, voilà tout.

FRÉDÉRIKA.

Ça suffit. Et Fanferdoule qui me conseille de me costumer, qui me promet de m'accompagner et qui disparaît... Où est-il?

FANFERDOULE, paraissant en capitaine Fracasse, escorté de nombreux masques.

Oui, les amis, si je vous embauche, c'est pour la rigolade, mais ne vous inquiétez pas : le champagne coulera à flots; mon oncle en a d'excellent... qu'il se réserve pour lui seul...

FRÉDÉRIKA.

Ah ! vous voilà, lâcheur!

FANFERDOULE.

Oui, me voilà. Vous serez de la petite fête que j'organise. Le prince aussi, s'il veut.

BOLESKOFF.

Avec plaisir.

FANFERDOULE.

Je guigne un certain usurier qui s'est fait une fortune... avec les intérêts que j'aurais pu lui payer... Il faut lui monter une scie dont il se souvienne... J'ai prévenu tous ces gaillards-là. (Bas, à Frédérika.) Pousse à la roue, Frédérika. Quelqu'un que tu connais t'en remerciera un jour.

FRÉDÉRIKA.

Quelle est cette énigme?

FANFERDOULE.

Je t'expliquerai plus tard... En attendant, tout à la joie! Et en avant la ronde du carnaval de Nice!

RONDE.

Air *nouveau de M. Cressonnois.*

I

Carnaval semblant ennuyeux
De Paris fut, par injustice,
Un jour chassé... Le pauvre vieux
Vint demander asile à Nice.
Dès qu'il parut, don Spavento
Prit son épée et sous la treille,
A lui-même, l'ami Pierrot
Courut offrir une bouteille.

C'est aux pays des pommes d'or
Que le carnaval vit encor.
Notre gaieté prend son essor
Au beau pays des pommes d'or.

II

Carnaval est fils de Momus.
Ce fut en un jour de folie
Qu'il naquit... et le dieu Bacchus
Voulut le barbouiller de lie.
On le raille, on le blâme en vain ;
Francs buveurs, nous l'aimons quand même,
Car ce fut dans des flots de vin
Que l'on célébra son baptême !

C'est au pays des pommes d'or
Etc.

III

Carnaval, tout comme un César
Nous écrase sous sa puissance,
Nous nous attelons à son char...
Que chacun le prône et l'encense !
Ce monarque a formé sa cour
D'Arlequines et d'Isabelles
Et gouvernera tout un jour
Un peuple de Polichinelles !

C'est au pays des pommes d'or,
Etc,

REPRISE EN CHŒUR.

Les chœurs remontent.

FANFERDOULE, apercevant Cardot qui sort de l'hôtel à gauche, avec Loriot.

Attention! voici mon homme.

Il met son masque.

SCÈNE II

Les Mêmes, CARDOT et LORIOT.

CARDOT, à Loriot.

Sauras-tu exécuter mes ordres, cette fois?

LORIOT.

Ne les ai-je pas toujours exécutés ponctuellement, patron?

CARDOT.

Amène une voiture que tu feras attendre à deux pas d'ici; moi, je cours au commissariat afin d'obtenir qu'on me rende René Derville qui, vu les constatations médicales, est un danger pour tous.

LORIOT, à part.

Vieux gredin, va!

CARDOT.

Allons, va, va!

FANFERDOULE, masqué, se plantant devant Cardot.

Ça va bien, atroce canaille?

LORIOT, à part.

Tiens, en voilà un qui connaît le patron!

Il sort à gauche.

CARDOT.

Monsieur, laissez-moi passer, je n'ai pas affaire à vous.

Il veut s'éloigner.

FANFERDOULE, le retenant.

En es-tu bien certain, viel Arabe que tu es? Dis-moi donc un peu comment tu oseras pénétrer dans un commissariat? Ne crains-tu pas, vieux tondeur de moutons, qu'on ne te mette la main au collet et qu'on ne te fasse rendre la laine que tu as volée?

TOUS.

Oui, oui, rendez la laine! rendez la laine!

BOLESKOFF, gravement.

Il faut rendre la laine, monsieur; la délicatesse l'ordonne.

Les masques se rapprochent et forment un cercle.

CARDOT.

Monsieur, pareille provocation en public... pareille injure à un honnête homme tel que moi...

FANFERDOULE, aux masques.

Enfants du carnaval, je vous présente le plus vilain Pierrot de la création... Si vous avez des montres, prenez garde; ses doigts crochus les tireraient de vos goussets, sans que vous puissiez les défendre.

CARDOT.

Encore une fois, voulez-vous me laisser passer?

FRÉDÉRIKA.

Te laisser passer, vieux monstre!... Que non pas! Tu manquerais à la fête!

FANFERDOULE.

Je crois bien! Il n'y en a pas un dans tout le carnaval aussi grotesque et aussi laid. (Aux masques.) Faites-lui cortège, camarades, et promenez-le en triomphe par toute la ville.

FRÉDÉRIKA.

Oui, oui... le triomphe... enlevez-le!

TOUS, remontant.

Enlevons-le! le triomphe!...

Ils s'élancent sur Cardot qu'ils enlèvent. Les masques le hissent sur leurs épaules, malgré sa résistance.

CARDOT, hurlant.

Misérables! assassins! (Appelant.) Loriot! Loriot!

On l'emmène. Sortie à droite.

LORIOT, entrant à gauche.

Voilà, patron, voilà!

FANFERDOULE, lui barrant la route.

Ne bouge pas, toi, ou je te coupe en quatre!

Il ôte son masque.

LORIOT, le reconnaissant.

Tiens! Monsieur Fanferdoule!

FANFERDOULE, bas, et vivement.

Quels ordres as-tu reçus?

LORIOT, à voix basse.

Chercher une voiture et la faire stationner près d'ici.

FANFERDOULE.

Parfait. Eh bien, attends patiemment avec le cocher es personnes qui s'en serviront.

LORIOT, avec terreur.

Jamais de la vie!

FANFERDOULE, solennel.

Je te demande cela au nom de la vicomtesse Alice.

LORIOT.

Au nom de la vicomtesse! (Avec entraînement.) Vous me faites nager en pleine trahison, mais ça m'est égal. Tout pour elle, tout! tout!

FANFERDOULE, le poussant.

Allons, va, mon pitchoun, et foi de Fanferdoule, tu ne t'en repentiras pas.

Loriot sort à droite.

SCÈNE III

Les Mêmes, moins LORIOT, puis ALICE, puis RENÉ.

FANFERDOULE.

Ah ! exécrable forban, je lis dans ton jeu. Tu veux qu'on enferme René... Pour quelle raison? je ne sais. De quel droit?... je l'ignore. Mais, coquin de sort, tu n'y réussiras pas.

ALICE, entrant. Elle vient de l'hôtel, porte à gauche.

J'ai reçu votre billet. Que se passe-t-il?

FANFERDOULE.

René court les plus grands dangers. Une fois déjà vous avez été sa bonne fée. Protégez-le encore... sauvez-le...

ALICE, avec émotion.

Mais vous n'y songez pas, monsieur. Il ne m'appartient pas de m'instituer la gardienne de ce jeune homme.

FANFERDOULE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire : Il y va de sa vie!...

ALICE, très agitée.

Mais que voulez-vous que je fasse?...

FANFERDOULE.

Vous possédez des châteaux avec fossés et ponts-levis. Permettez à mon pauvre René de s'y réfugier. Ses ennemis ne l'y trouveront pas.

ALICE.

Vous voulez que je le recueille chez moi?

FANFERDOULE.

Puisque vous n'y serez pas! Ordonnez-lui de partir. Il vous obéira. J'en suis sûr.

RENÉ, entrant à droite.

J'accours à ton appel. Qu'y a-t-il?

FANFERDOULE, montrant Alice.

Madame va t'expliquer...

RENÉ.

Madame de Morignac !

ALICE.

Monsieur Derville, nous ne pouvons ici échanger que quelques paroles. Il importe, vous entendez, il importe que vous quittiez Nice au plus tôt.

RENÉ.

Que dites-vous ?

ALICE.

En Normandie, près du Havre, à Francheville, je possède un château qu'entoure un parc où se dresse une chapelle. J'ai toujours souhaité de voir les murs recouverts de peintures religieuses. Je vous confie ce travail.

RENÉ.

A moi ?

ALICE.

Quand vous l'aurez terminé, nous compterons ensemble. Vous avez refusé d'être mon débiteur, vous ne refuserez pas, j'espère, d'être mon créancier. Acceptez-vous?

RENÉ.

J'accepte... et quand devrai-je m'éloigner?

FANFERDOULE.

Quand?... A l'instant même. Il y a un train dans dix minutes. Ah! ne résiste pas ! Tes geôliers sont ici et la maison de fous est prête à te recevoir.

RENÉ, avec un cri.

La maison de fous !

ALICE.

Partez vite ! Je donnerai les instructions nécessaires. Il ne faut pas que vous arriviez à Francheville comme un inconnu.

RENÉ.

Pour la seconde fois, madame, vous consentez à me sauver... Merci !

FANFERDOULE.

Vite ! vite ! la vapeur n'attend pas.

RENÉ.

Allons, adieu donc, madame.

ALICE, lui tendant la main.

Non, au revoir.

Alice rentre à l'hôtel. René et Fanferdoule sortent à droite. La foule et les masques reviennent de tous les côtés.

REPRISE DU REFRAIN DE LA RONDE.

Rideau.

SIXIÈME TABLEAU

Monsieur Judas.

En Normandie. Au château de Francheville. Intérieur d'une chapelle gothique. Par la porte au fond, on aperçoit le parc. Sur un chevalet une toile. Une fenêtre à gauche de la porte. Un fauteuil à droite, deuxième plan. A côté du chevalet, une table. Sur la table un grand portefeuille où sont des dessins.

SCÈNE PREMIÈRE

PIRARD, puis FANFERDOULE.

PIRARD.

Tout est en état, le chevalet, les pinceaux... M. René Derville sera content.

CRIS, dans la coulisse.

Vive la vicomtesse Alice !

PIRARD.

Ce sont nos paysans à qui notre chère maîtresse fait distribuer des secours ! Elle a été enchantée à son arrivée, madame de Morignac ! Les récoltes ont été magnifiques, la coupe du bois s'est faite supérieurement... Quant à moi, je lui ai expliqué mes idées sur le drainage et elle m'a paru ravie. On peut désormais dormir

6.

sur ses deux oreilles. Puisque notre chère châtelaine est rentrée dans ses terres, tout le monde sera heureux à Francheville.

CRIS, dans la coulisse.

Vive m'sieu le docteur! Vive m'sieu le docteur!

PIRARD.

Qu'est-ce qu'ils ont encore? (Il va regarder.) Ah! c'est notre médecin, notre fameux médecin! Encore un qui mérite bien qu'on l'acclame!

FANFERDOULE, entrant par la porte du fond.

Ah ça! on est en veine d'ovations aujourd'hui. Et pourquoi, s'il vous plaît, semblable enthousiasme à mon égard?

PIRARD.

Pourquoi? Vous demandez pourquoi?

FANFERDOULE.

Oui... Je suis assez curieux de ma nature!

PIRARD.

Vous êtes venu ici, en Normandie, retrouver votre ami M. René Derville qui m'était recommandé spécialement par madame la vicomtesse et qui, en ce moment, s'occupe d'orner cet oratoire. Il paraît que nous aurons une Vierge-Marie et un Judas de toute beauté.

FANFERDOULE.

Tout cela est exact, mon cher monsieur Pirard. Je suis, ainsi que mon ami René, l'hôte, le commensal de votre adorable maîtresse, mais cela ne m'explique pas pourquoi ces braves gens crient au miracle en m'apercevant! Je ne suis pas encore habitué à ce que l'on m'appelle docteur!

PIRARD.

Vous l'êtes pourtant et un fameux!

FANFERDOULE.

Pas de blagues, monsieur Pirard, pas de blagues!...

J'exècre les fumisteries, quand ce n'est pas moi qui les fais.

PIRARD.

On m'avait toujours dit que les grands hommes étaient modestes !

FANFERDOULE.

Aujourd'hui, mon ami, on nous fabrique des grands hommes si facilement... Il y a un moule!

PIRARD.

Vous, c'est différent! Songez donc : quand vous êtes arrivé, il n'y avait que des malades! La femme à Cathelin s'en allait d'anémie; le petit dernier à Jean Renaud avait la coqueluche, le gros Colinet une pleurésie... Vous allez leur rendre visite, vous faites des ordonnances, et crac!... tous guéris! c'est-à-dire qu'on serait malade rien que pour avoir le plaisir d'être soigné par vous!...

FANFERDOULE.

C'est vrai, pourtant! c'est à n'y rien comprendre!

PIRARD.

Et vous ne voulez pas qu'on vous bénisse, qu'on vous acclame? Allons donc! vous aurez beau faire, vous ne m'empêcherez pas de crier: Vive M. le docteur!... Ni vous non plus, n'est-ce pas, les enfants?

Il sort par le fond.

CRIS, dans la coulisse.

Vive M. le docteur! vive M. le docteur!

SCÈNE II

FANFERDOULE, seul, puis RENÉ.

Il a raison, ce bon Pirard! Moi, le cancre des cancres, j'ai fait des ordonnances, et je n'ai pas tué mes malades... Jamais on n'a vu pareil médecin!

RENÉ, *paraissant du fond.*

Eh bien ! docteur...

FANFERDOULE.

Toi aussi !... Ils finiront par me faire croire que j'ai réellement étudié... quand j'étais étudiant !

RENÉ.

Te voilà en passe de devenir célèbre !

FANFERDOULE.

Va... va... Tu seras un grand peintre avant que je ne sois un grand médecin ! En attendant, tu es heureux, et je m'en réjouis.

RENÉ.

Oui, je suis ivre de joie et de bonheur, depuis que madame de Morignac habite Francheville... Avant son arrivée et la tienne, que de sombres journées j'ai passées dans ce vieux manoir ! Ce triste soleil de Normandie, ensanglantant la cime des arbres, me faisait froid ; et la chanson des feuilles mortes qui tourbillonnaient au vent, me donnait envie de pleurer. Parfois le bon Pirard m'emmenait dans le parc, nous marchions côte à côte, le fusil sur l'épaule, lui, sifflotant un air de chasse et guettant le gibier à travers les taillis, moi, ne songeant qu'à elle, prononçant son nom tout bas et souhaitant de mourir plutôt que de ne pas la revoir !...

FANFERDOULE.

Tu l'as revue ; tout est pour le mieux !

RENÉ.

Oui, mais...

FANFERDOULE.

Quoi ?

RENÉ.

Elle est toujours réservée, hautaine, railleuse même, insoucieuse du martyre que son indifférence impose à mon cœur ! Je l'aime, entends-tu bien, je l'aime, avec

toute la passion d'un premier amour!... Ma vie, cette vie morne et cruelle, s'est éclairée à sa vue, et si mon rêve n'était pas réalisé, je sens que je mourrais!

FANFERDOULE.

Eh bien! essaie un peu!... Je te flanque une de mes ordonnances... je te guéris *illico*, entends-tu? Bon! voilà que, moi aussi, je crois à ma science...

RENÉ.

Tu as raison; je devrais la bénir d'être venue passer quelques jours à Francheville. Quand, dans cet oratoire où, succombant à la fièvre, déjà je délirais, je l'ai tout d'un coup aperçue... me souriant et me tendant la main, j'ai cru que j'étais le jouet d'une hallucination, et je tombai à genoux devant elle comme devant une madone!

FANFERDOULE.

Tout cela est fort bien, mais je veux que tu sois plus calme... j'ordonne le calme, sacrebleu! Il faut mener à bonne fin tes travaux... Ça avance, tes esquisses?

RENÉ.

Oui... oui... oh! l'amour du travail ne m'a pas abandonné! vois plutôt!

Il ouvre le grand portefeuille placé sur la table à gauche et lui montre des dessins.

FANFERDOULE.

Magnifique, tu entends! Et tu peux être certain que je ne te flatte pas... Je ne m'y connais pas pour deux sous.

RENÉ.

Quelque chose m'inquiète pourtant: ma Vierge et mon Judas!

FANFERDOULE, regardant la toile posée sur le chevalet.

Très bien, la vierge!... c'est madame de Morignac, hein? (Regardant un dessin.) Mais ton Judas, il me fait de la peine... Il n'a pas de tête, le pauvre!

RENÉ.

Je n'ai pu trouver quelqu'un dont le regard et l'allure m'aient contenté. Pirard devait me découvrir quelque paysan ou quelque pêcheur à la physionomie bien rusée et même un peu fourbe... il n'a pu s'acquitter de sa besogne.

FANFERDOULE.

Ah bah! Il n'y a donc plus un seul normand en Normandie?

RENÉ.

Il faut croire; et mon Judas reste inachevé!

SCÈNE III

Les Mêmes, PIRARD.

PIRARD, accourant du fond.

Monsieur! monsieur!

FANFERDOULE, remonte vivement.

Qu'y a-t-il? Un malade? Je suis là!

PIRARD.

Vous me voyez ravi... je l'ai déniché!

RENÉ.

Quoi donc?

PIRARD.

Votre bonhomme! Tout ce qu'il y a de plus vilain comme aspect; un bec de corbeau, un œil de chouette... avec ça un costume qui complète l'ensemble! C'est un pauvre homme qui, mourant de faim, est venu à la grille du château, demander un morceau de pain et un gîte pour la nuit... J'ai bien hésité à le recevoir à cause de sa mine, mais j'ai pensé au modèle que vous réclamez, et j'ai ouvert. Je vous l'amène... Le voici... Qu'est-ce que vous en dites?

SCÈNE IV

LES MÊMES. CARDOT, déguisé, teint hâve, déguenillé, il a paru au fond roulant entre ses doigts un chapeau crasseux, jetant autour de lui des regards inquiets.

RENÉ.

Pas mal, en effet!

FANFERDOULE.

Dis donc qu'il est superbe ! On lui donnerait la potence sans confession !

PIRARD, à Cardot.

Approchez; n'ayez pas peur!

CARDOT, accent normand.

Je n'avons point peur, mon bon monsieur... Au château de Francheville, je le savons, on est secourable aux pauvres gens! (A part, regardant René.) C'est bien lui, Derville! ah! le gueux!... J'ai donc fini par le pincer au gîte !...

RENÉ.

Comment vous appelez-vous ?

CARDOT.

Fardin!

RENÉ.

Quelle est votre profession?

CARDOT.

Si j'avions eu le choix, j'aurions pris celle du rentier ; faute de pouvoir suivre cette carrière, je n'en avons suivi aucune!

RENÉ.

Et vous mendier ?

CARDOT.

On fait ce qn'on peut!

RENÉ.

Eh bien, vous pourrez gagner ici quelque argent! Je suis peintre!... Vous me servirez de modèle.

CARDOT.

De modèle?

RENÉ.

Mettez-vous de profil. (Cardot obéit.) C'est cela, c'est bien cela! On ne pourrait rêver mieux!

CARDOT.

Alors, mon bon monsieur, ma binette vous plaît?

RENÉ.

Beaucoup!

CARDOT.

Quel est le personnage que j'aurons l'honneur de représenter?

RENÉ.

Il me faut un Judas... vous allez me poser mon Judas!

CARDOT.

Tout de même, ça n'est point bien flatteur.

FANFERDOULE, qui s'était tenu à l'écart.

Vous auriez préferé poser en archange! Mais la profession d'archange, mon vieux, c'est comme celle de rentier; ne l'embrasse pas qui veut!

CARDOT, bas.

Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là? Pourvu qu'il n'aille pas me reconnaître!

RENÉ, prenant un carton, son crayon et s'installant à gauche.

Assez causé... placez-vous de trois quarts.

CARDOT, obéissant.

Allez, marchez... ne vous gênez point! Quand on a faim, on est docile!

RENÉ.

Très bien! vous y êtes... ne bougeons plus.

Il commence à dessiner.

SCÈNE V

LES MÊMES, ALICE.

ALICE, paraissant au fond.

Peut-on troubler votre séance, monsieur mon peintre ordinaire?

RENÉ, laissant tomber le crayon et l'esquisse qu'il a commencée.

Vous! vous! madame!

CARDOT, à part.

Quelle émotion!... Mais contenons-nous... ne bougeons pas!

RENÉ, montrant Cardot.

Voici notre Judas!...

ALICE, avec effroi.

Aq!

RENÉ.

Qu'avez-vous donc?

ALICE.

Rien!... l'aspect de ce malheureux... ce regard que je viens de voir briller... cela m'a fait un effet... (Bas, à René.) Etes-vous bien sûr de cet homme?

RENÉ.

Que voulez-vous que j'aie à craindre de ce pauvre diable?

ALICE.

Je ne sais; mais il me fait peur!

CARDOT, *à lui-même.*

Elle tremble pour lui! Allons... c'est bien René Derville qui est l'obstacle... et je n'aime pas les obstacles, moi! (*Haut.*) J'avons effrayé madame la vicomtesse... Je produisons un peu cet effet-là au premier abord. Les guenilles et la misère ça fait peur aux riches!... et pourtant, le vieux Fardin n'est point méchant; il est malheureux; voilà tout!

RENÉ, *bas, à Alice.*

Vous voyez bien...

FANFERDOULE.

Le fait est que l'on ne saurait redouter un si triste sire!

RENÉ.

Le soleil se couche... Demain, à la première heure, nous reprendrons notre séance. Monsieur Pirard, vous voudrez bien loger quelque part notre modèle... Et vous, n'oubliez pas: demain matin, ici, dans cet oratoire!

CARDOT.

A vos ordres, mon bon monsieur! (*A part.*) Je suis dans la place... à M. de l'Oseraie de faire le reste...

PIRARD.

Venez-vous, l'homme?

CARDOT.

Me voici! merci de votre bonté, mes braves gens! (*A part, regardant René.*) Allons, je tiens mon cadavre!...

Il sort avec Pirard.

FANFERDOULE, *à René.*

Au revoir!

RENÉ.

Où vas-tu?

FANFERDOULE.

Piocher ma thérapeutique... Ah ! mon ami, à présent que j'ai des malades, il est bien temps que j'étudie un peu les maladies !... (A part.) Je crois qu'ils ne sont pas fâchés que je les laisse seuls !

Il sort.

SCÈNE VI

ALICE, RENÉ.

RENÉ, venant à Alice.

Madame, dites-moi... à la vue de ce mendiant, pour qui trembliez-vous ainsi?

ALICE.

Pour qui? mais pour vous, monsieur !

RENÉ.

Pour moi?

ALICE.

N'êtes-vous pas mon hôte et ne vous dois-je pas aide et protection?... Mais laissons cela ! (Regardant la toile sur le chevalet.) Ah ! votre vierge est achevée !

RENÉ.

Me pardonnez-vous de lui avoir donné vos traits?

ALICE, prenant un dessin dans le portefeuille.

Vous faites peut-être abus de ces traits, monsieur René.. cette esquisse les reproduit encore.

RENÉ.

C'est vrai !

ALICE.

Vous êtes un flatteur ! Vous me faites beaucoup trop jolie !

RENÉ, très ému.

Oh! madame!

ALICE.

Comment vous êtes-vous souvenu si fidèlement de la toilette que je portais le soir de notre première rencontre?

RENÉ.

Demandez-moi plutôt comment j'aurais fait pour ne pas m'en souvenir!...

ALICE.

De beaux succès vous attendent, monsieur Derville. Vous arriverez à un grand renom et à une grande fortune! (René chancelle.) Mais qu'avez-vous donc?

RENÉ.

J'étouffe ici... j'étouffe! (Il va ouvrir la fenêtre de gauche.) Cet air pur me fait du bien! (Après un temps.) Combien de temps demeurerez-vous encore à Francheville, madame?

ALICE.

Je comptais partir dans quarante-huit heures; mais tous mes projets sont changés.

RENÉ, avec joie.

Ah!

ALICE.

C'est M. Pirard qui m'a conseillé... qui a exigé... Les pauvres du pays, paraît-il, veulent me garder de force!.. Mais à quoi songez-vous donc?

RENÉ.

A un pauvre qui ne participera pas à vos aumônes!

ALICE, lentement.

Pourquoi?

RENÉ.

Ce qu'il oserait solliciter, vous le lui refuseriez, madame!

ALICE, gravement.

Je lui ai déjà donné mon amitié, qu'il s'en contente! (Bravement.) Oh! je vous en prie, n'insistez pas davantage! Vous m'aimez... je le crois! Cet amour, il faut vous hâter de l'arracher de votre cœur avant qu'il ne l'occupe tout entier! Votre esprit me plaît... Je serai enchantée de vous recevoir à Paris, lorsque vous serez devenu raisonnable! Je m'occuperai de votre avenir; je vous choisirai une compagne. Elle ne sera pas duchesse... les jeunes artistes ne forment de telles alliances qu'au dernier chapitre des romans... Mais vous serez heureux tout de même!

RENÉ, avec éclat.

Assez! Et comprenez donc enfin ce que vous me faites souffrir!

ALICE.

Je vous fais souffrir, moi!... Je serais inexcusable d'encourager un sentiment que je ne puis ni ne dois partager!

RENÉ.

Réfléchissez donc que chaque minute passée à vos côtés n'a fait qu'accroître l'amour qui me dévore! Ne voyez-vous donc pas que le regard de vos yeux trouble tout mon être, que le son de votre voix m'affole et m'enivre? Vous m'avez fait aimer cette vie que je haïssais! Là, où il n'y avait que dégoût et désespérance, vous m'avez fait entrevoir le bonheur, et, brutalement, vous me rejetez dans le désespoir et les larmes! Après m'avoir sauvé, vous devenez mon bourreau!

ALICE, avec une gaieté forcée.

Ah! vous n'êtes pas galant, monsieur Derville! Mais assez de querelles... ne parlons plus de tout cela, voulez-vous? (Elle prononce ces derniers mots avec une réelle émotion, et tendant la main à René.) Le voulez-vous, mon ami?

RENÉ, serre la main d'Alice, après un temps.

Vous avez raison, madame : de tels rêves ne sont pas faits pour moi. J'ai bâti des châteaux en Espagne... Ils s'écroulent sur ma tête! Pardonnez-moi!

ALICE.

Saurais-je vous garder rancune ?

RENÉ.

Prouvez-moi que je suis absous en répondant franchement à la question que j'ose vous adresser.

ALICE.

Parlez !

RENÉ.

Ce M. de l'Oseraie que vous avez revu à Nice, n'a-t-il rien tenté pour se rapprocher de vous? et ce mariage qui devait avoir lieu ?...

ALICE.

Monsieur Derville, je n'ai qu'une réponse à vous faire. Le mariage, c'est l'esclavage pour la femme ; et j'adore la liberté ! Quant à M. de l'Oseraie, ne prononcez pas son nom ! J'ai donné l'ordre, au cas où il se présenterait, de lui barrer impitoyablement le passage. Il n'osera désormais franchir le seuil de cette demeure !

On a vu paraître par la fenêtre à gauche Cardot, toujours en haillons, avec M. de l'Oseraie.

CARDOT, à l'Oseraie en lui montrant Alice et René.

Que vous disais-je? c'est à vous d'agir.

Ils disparaissent.

RENÉ.

Ah ! soyez bénie, madame ! Vous rendez le calme à mon âme !... Je ne connais pas cet homme, je vous le répète, mais je le jalouse, et je le hais !

SCÈNE VII

LE MARQUIS, entrant.

J'ai l'honneur de saluer madame de Morignac !

ALICE.

Vous, monsieur! vous!

LE MARQUIS.

Moi-même... Malgré la consigne que vous aviez donnée. J'avais sans doute des intelligences dans la place... mais il me semble que j'ai mal choisi mon moment... Je crains d'avoir troublé un doux tête-à-tête.

ALICE, se redressant.

Monsieur, oubliez-vous à qui vous parlez?

LE MARQUIS.

Je n'oublie rien... je n'ai rien oublié... (Avec menace.) Et voilà pourquoi je suis ici!

ALICE.

D'où vous vient cette audace?

LE MARQUIS.

De vos insultes! Vous avez cru que je supporterais, sans révolte, et votre injustice et votre colère! Sur la foi d'infâmes propos, que je dédaigne de relever, vous vous êtes faite ma justicière, et vous m'avez condamné! Vous vous êtes imaginé que, résigné, repentant et soumis, je me courberais sous l'opprobre! Allons donc! Vous ne me connaissez pas, madame! Je fais face à l'orage, et me voici!

RENÉ.

Ah! c'est trop d'insolence...

Il va s'élancer sur le marquis.

ALICE, le retenant.

Ne répondez pas à cet homme!

LE MARQUIS.

Laissez donc M. Derville relever le gant; cela rentre tout à fait dans son rôle de paladin.

René étouffe un cri.

ALICE, au marquis.

Sortez, monsieur, ou sinon...

LE MARQUIS.

Vous appellerez vos gens et me ferez chasser ! Eh ! pardieu ! c'est tout ce que je demande ! Ce sera publiquement que je parlerai. Appelez vos laquais, madame, appelez-les donc !...

ALICE, le regarde en face, puis elle vient lentement à lui et à mi-voix.

Et que direz-vous, monsieur le faussaire ?

LE MARQUIS.

Je dirai que les raisons par vous invoquées, pour rompre notre mariage, n'ont aucune base sérieuse. Il vous a plu de fouiller dans mon passé, et de placer entre vous et moi le mensonge et la calomnie. La cause de ce changement n'était pas dans l'indignité dont il vous convenait de me flétrir ! La vraie cause, la voici : c'est ce vagabond, ce bohême, que vous n'avez pas craint d'accueillir dans votre loge à l'Opéra, qui était à Nice en même temps que vous et qui, aujourd'hui, vit au château de Francheville, se faisant honteusement héberger par celle dont, soi-disant, il est l'artiste à gages, et dont, en réalité, il est... l'amant !

RENÉ, bondissant sur lui et menaçant.

Vous mentez, monsieur, vous mentez !

LE MARQUIS, à part.

Allons donc ! Il y est venu !

RENÉ.

Qui insulte une femme est un lâche !

LE MARQUIS, à Alice.

Eh bien, madame, cette belle colère ne prouve-t-elle pas que j'ai dit vrai ?

ALICE.

Vous êtes un misérable !

LE MARQUIS.

Je prends ma revanche, voilà tout ! Ah ! vous avez en

M. Derville un vaillant défenseur! Mais, ne pensez-vous pas que sa vaillance frise un peu la témérité?

ALICE, tremblante.

Mon Dieu!

LE MARQUIS, à René.

Ce soir, vous recevrez mes témoins, monsieur. Faites en sorte que les vôtres règlent promptement les conditions du combat... Il importe que cette querelle soit vidée sans retard; mais je vous en préviens, ce sera un duel à mort...

RENÉ.

Oui... à mort!

LE MARQUIS, à Alice, montrant René.

Vous m'avez outragé, mais je tiens ma vengeance... je le tuerai... Je le tuerai!

Il sort.

SCÈNE VIII

RENÉ, ALICE.

ALICE, venant à René.

René, vous ne vous battrez pas!

RENÉ.

Que voulez-vous dire?

ALICE.

Je dis que ce duel est impossible! M. de l'Oseraie n'est pas un adversaire comme les autres. Deux fois, il est allé sur le terrain; deux fois, ce fut un cadavre que les témoins rapportèrent!... Vous ne vous battrez pas!

RENÉ.

Vous raillez, madame!

ALICE.

Vous ne l'avez donc pas entendu! Il vous tuera! Non, encore une fois, ce duel est impossible!...

RENÉ.

Pensez-vous que la mort me fasse trembler!... Non!... cette mort, à présent, je la désire et l'envie! J'ai tout perdu! Ma mère que j'adorais, vers qui je revenais heureux, savourant à l'avance le bonheur que j'allais enfin pouvoir lui faire partager... Ma mère n'est plus et me voilà seul au milieu de ce monde égoïste et ingrat, qui n'aura pour moi qu'indifférence et mépris!

ALICE.

Et pourquoi voulez-vous donc que l'on vous méprise?

RENÉ.

Ne serai-je pas toujours le vagabond, le bohémien, à qui, par pitié, vous avez donné asile? Car ce n'était que de la pitié! je n'ai plus maintenant à en douter! Votre amour seul pouvait relever mon courage et placer l'espérance là où il n'y avait que lassitude et dégoût! Mais vous ne m'aimez pas! Vous ne sauriez encourager un sentiment que vous ne pouvez, ni ne devez partager. Madame la vicomtesse de Morignac ne peut, ni ne doit laisser tomber ses regards sur le misérable qui ne craint pas de l'aimer!

ALICE, très émue, assise à droite.

Monsieur René, je vous en supplie, ne parlez pas ainsi!

RENÉ.

Vous me marierez, avez-vous dit? Eh! pensez-vous donc que vous ayant aimée, ce cœur que vous brisez saurait appartenir à une autre? Non! la vie désormais est un fardeau pour moi! M. de l'Oseraie m'apporte la mort... qu'elle soit la bienvenue! j'aurai du moins, la consolation de mourir pour celle à qui je n'ai pu consacrer ma vie!

ALICE, se relevant.

Taisez-vous! ah! vous ne voyez donc pas que vous me torturez?...

RENÉ.

Non! non!... N'essayez point de me vaincre!... Tant de pitié m'humilie! Vous ne m'aimez pas, et vous voulez que je vive! Allons donc!... C'est avec impatience que j'attends cette heure qui doit me faire libre!... M. de l'Oseraie est un adversaire terrible... tant mieux! La fin de mes tourments n'en sera que plus certaine! et fussé-je le plus fort, j'offrirais ma poitrine à son épée!

ALICE, avec élan.

Eh bien! non... non... vous ne vous battrez pas!

RENE.

Je veux mourir!

ALICE, très émue.

Vous ne mourrez pas... je vous aime!

RENÉ.

Qu'ai-je entendu?... est-ce vrai?... Vous m'aimez?...

ALICE, à mi-voix.

Je vous aime!

RENÉ.

Et je n'irais pas vous défendre!... Et je refuserais ce combat qui vous donne à moi!... Mais c'est alors que je serais lâche et infâme!... Vous m'aimez, Alice! Eh bien, votre amour me protègera, et vous serez vengée!

Il sort vivement. Alice reste accablée.

Rideau.

SEPTIÈME TABLEAU

Un duel à mort.

Le bord de la mer. — Temps orageux. — Les éclairs luisent.

SCÈNE PREMIÈRE

CARDOT, même costume qu'au précédent tableau, il entre à gauche.

M. de l'Oseraie a toutes les qualités requises pour me débarrasser de ce René Derville. Le coup d'œil juste, la main sûre! Il le tuera! il le faut!... il le faut!... je le veux! (Avec un cri de joie.) Ah! c'est lui! je me sens mieux.

Il se cache.

SCÈNE II

CARDOT, LE MARQUIS et SES TÉMOINS, entrent à gauche. Ils portent des épées.

LE MARQUIS, à ses témoins.

Je vous sais gré, messieurs, d'avoir bien voulu m'assister... Il a été convenu, n'est-ce pas, avec les témoins de M. Derville que la rencontre devait avoir lieu dès l'aube? (Signe affirmatif des témoins.) J'espère que M. Derville ne se fera pas attendre!

Les témoins remontent.

CARDOT, s'approchant de lui le chapeau à la main.

La charité, mon bon monsieur!

LE MARQUIS, le reconnaissant.

Ah! c'est vous!

CARDOT.

Ne pensiez-vous pas me trouver ici ?

LE MARQUIS, à mi-voix.

J'eusse été surpris de ne pas vous y voir!

CARDOT, même jeu.

A quelle heure vous battez-vous?

LE MARQUIS.

Dans un instant!

CARDOT.

Les armes? L'épée n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Oui, l'épée!

CARDOT.

Il faut qu'il meure!

LE MARQUIS.

Il mourra!

CARDOT.

J'y compte!

LE MARQUIS.

Mais rappelez-vous ceci : c'est un assassinat que vous exigez de moi!

CARDOT, le regardant en face.

Si cet assassinat vous sauve du bagne! (Il jette un coup d'œil vers la droite.) Le voici! ne faiblissez pas! (A haute voix.) Dieu vous ait en sa sainte garde, mon bon monsieur...

Il salue les témoins qui sont restés au fond et s'éloigne par la gauche.

LE MARQUIS, à lui-même.

Le bagne... a-t-il dit?... Oui, il a entre les mains ces preuves maudites!... D'un mot, d'un seul mot, il peut anéantir toutes mes espérances et me river au pied la chaîne du galérien! Le bagne! jamais! Sois criminel jusqu'au bout, fils indigne de ta race... Tu n'étais que faussaire, deviens meurtrier!

SCÈNE III

LE MARQUIS, SES TÉMOINS, RENÉ, FANFERDOULE, PIRARD.

Ils entrent de droite. Pirard porte les épées. Fanferdoule a le collet relevé.

FANFERDOULE.

Quelle matinée! Il vente! il grêle! il tonne! Peut-on choisir un temps pareil pour se couper la gorge!

PIRARD.

Quand j'étais au service, monsieur Fanferdoule, je me suis battu dans des conditions encore plus désobligeantes!

RENÉ, à M. de l'Oseraie.

Vous nous avez devancés, messieurs; cependant nous avons été ponctuels. Voyez: le jour se lève!...

LE MARQUIS.

Vous êtes, monsieur, d'une exactitude rigoureuse... Finissons-en promptement; c'est tout ce que je demande!

RENÉ.

Et moi tout ce que je souhaite!

Le marquis et René demeurent à l'avant-scène, René à droite, l'autre à gauche. Fanferdoule et Pirard sont au fond et causent à voix basse avec les témoins. On mesure les épées. Scène muette dans laquelle on n'entend que le fracas de l'orage.

PIRARD, après un temps.

Ce terrain me semble acceptable!... au reste, nous ne saurions trouver un endroit plus désert!

Le marquis et René ôtent leur redingote et leur gilet. Fanferdoule vient à René et, à mi-voix.

FANFERDOULE.

Tu vas jouer une grosse partie! Hardi, ma vieille! mais ne t'emballe pas.

L'UN DES TÉMOINS.

Désirez-vous tirer les places?

LE MARQUIS.

Nous sommes bien ainsi.

RENÉ.

Comme M. de l'Oseraie, j'ai hâte d'en finir!...

FANFERDOULE, à René.

Prends garde! Il a pour lui la force et la ruse!

RENÉ.

Et moi, j'ai mon amour et mon courage!

Pirard donne les épées, les réunit par la pointe et fait deux pas en arrière.

PIRARD.

Allez, messieurs.

Le duel s'engage.

LE MARQUIS, railleur.

Comme vous y allez, monsieur!

RENÉ.

Je vais à vous, monsieur, avec toute ma haine et le désir de punir un calomniateur!

LE MARQUIS.

Si je vous en laisse le temps!...

Il se fend sur René et le pique au bras droit.

FANFERDOULE.

Touché! tu es touché!

Il noue son mouchoir autour du poignet de René.

RENÉ.

Ce n'est rien...

LE MARQUIS.

Il a été convenu que ce duel serait un duel à mort!

RENÉ.

Je ne l'oublie pas, monsieur! défendez-vous!

Il fond sur le marquis. Le combat reprend. René désarme le marquis.

LE MARQUIS, avec un cri de rage.

Ah!... désarmé!...

RENÉ.

Ramassez votre épée, monsieur, ramassez-la!... Je n'assassine pas, moi!...

Le marquis saute sur son épée, et se redresse. L'horizon qui s'était éclairci, redevient sombre.

PIRARD.

Le ciel s'obscurcit, messieurs.

RENÉ.

Qu'importe!... à la lueur des éclairs nous saurons voir nos épées... Nous battrions-nous en pleines ténèbres, elles trouveraient le chemin de nos cœurs!

LE MARQUIS.

Vous avez raison! en garde!...

Le combat recommence. Le marquis s'élance bientôt sur René, mais ce dernier pare le coup et atteint le marquis en pleine poitrine. Le marquis pousse un cri, chancelle et tombe sur un genou.

LE TÉMOIN.

Assez, messieurs, assez!...

LE MARQUIS, faisant des efforts pour se relever.

Non, il faut que je le tue! Et je le tuerai... je... (Sa voix s'éteint.) Ah! que je souffre! j'étouffe!... Ah! je meurs!

Il tombe.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALICE, puis CARDOT, puis BALTHAZAR, GARDIENS DES FOUS, PAYSANS, PÊCHEURS.

ALICE, accourant.

René!... (Elle aperçoit le marquis inanimé.) Ah! M. de l'Oseraie!...

RENÉ, lentement.

Il avait exigé que ce fût un duel à mort.

FANFERDOULE, qui est venu auprès de M. de l'Oseraie, lui met la main sur le cœur.

Et je vous réponds que ses vœux sont exaucés!

CARDOT, qui a paru de gauche, descendant à l'avant-scène.

Malédiction!... Il me l'a tué!... Et lui, ce Derville, ce Derville maudit, est encore là, vivant!... Tout est perdu pour moi et je ne puis me venger!...

On emporte le marquis. Sortie à droite. Fanferdoule et Pirard suivent les témoins de M. de l'Oseraie.

RENÉ, à Alice.

Ne vous avais-je pas dit que votre amour me protégerait!

ALICE.

Béni soit le ciel qui a exaucé mes prières! Venez, mon ami, rentrons au château!

Elle fait un mouvement vers le fond droite.

BALTHAZAR, entre à gauche.

Un moment, s'il vous plaît?

CARDOT, *à part.*

Balthazar !

RENÉ, *reculant avec un cri.*

Ah !... cet homme, je le reconnais... que me veux-tu misérable, que me veux-tu ?

BALTHAZAR.

Vous allez le savoir !

Il fait un signe. Entrent à gauche deux gardiens suivis de paysans et de pêcheurs.

ALICE, *à René.*

Pourquoi tremblez-vous ainsi ?

RENÉ.

Ne m'interrogez pas !... J'ai peur ! j'ai peur !

BALTHAZAR, *désignant René.*

C'est lui qui s'est échappé de Sainte-Anne et que j'ai ordre d'emmener à la maison de Francheville ! (*Tirant des papiers.*) Voici les constatations signées par les commissaires de police de Paris et du Havre.

CARDOT, *bas, à Balthazar.*

Bien joué, Balthazar ! Je te rends mon estime.

RENÉ, *s'avançant milieu.*

Ne voyez-vous donc pas que je suis victime d'une machination odieuse !... Oui, je me suis échappé de Sainte-Anne... mais j'avais ma raison !... aujourd'hui, s'ils veulent me reprendre, c'est pour me faire à nouveau endurer les supplices sans nom que j'ai déjà subis... Mais vous vous opposerez, n'est-ce pas, à semblable infamie ?

ALICE.

Je réponds de M. Derville.

BALTHAZAR, *aux gardiens.*

Emparez-vous de cet homme !

Fanferdoule et Pirard entrent à droite.

RENÉ.

Non! non! je ne veux pas. (Aux paysans.) Ecoutez-moi donc! Je dis la vérité! Ils ne répondent rien!... Parbleu! J'ai déjà été enfermé, donc je suis fou!... J'ai déjà subi ma peine, donc je suis coupable! Je me révolte! je suis fou... Ah! c'est épouvantable! Le dernier criminel a un jury qui l'entend, un avocat qui peut le défendre; moi, je n'aurai que les médecins qui me condamneront! Et quand, après de longs jours de lutte et d'agonie, la raison m'abandonnera enfin, mes bourreaux s'écrieront: Vous voyez bien qu'il était fou!... (Nouveau geste de Balthazar.) N'importe! je me défendrai.

FANFERDOULE.

Oui, nous te défendrons!

BALTHAZAR.

Cet homme est fou, vous dis-je; toute résistance serait inutile! (Aux gardiens.) Allons!

CARDOT, à part.

Il était dit qu'il aurait le sort de son parent Pierre Desvignes... Il y a des familles qui n'ont pas de chance. (A Balthazar.) Emmène-le à l'asile; dans deux heures, j'y serai.

FANFERDOULE.

Et nous n'avons pas une bonne loi qui empêche de tels crimes!

RENÉ.

Adieu, Alice, je n'ai pas perdu tout espoir puisque j'ai votre amour.

On entraîne René.

Rideau.

HUITIÈME TABLEAU

Le tribunal des fous.

Le théâtre représente la grande cour de l'asile. — A gauche, un mur percé d'une porte. — A droite, le pavillon de la direction. — Au fond, porte conduisant aux cabanons des agités furieux.

SCÈNE PREMIÈRE

BALTHAZAR, MICHEL, GARDIENS, FOUS, puis CARDOT et LORIOT.

Les fous sont assis et groupés sous la surveillance des gardiens.

BALTHAZAR.

Je crois que tous ces gueux-là ont assez pris l'air! Michel, vous sonnerez bientôt la rentrée des hommes!... Les femmes ne sont pas sorties depuis deux jours ; on leur donnera ce soir le préau pendant un quart d'heure.

CARDOT, sortant du pavillon suivi de Loriot.

Oui... oui... c'est bon, tu m'es fidèle; tu feras tout pour mériter ma confiance... Toutes ces protestations sont

inutiles, puisque te voyant sans pain, sans gîte et sans argent, j'ai consenti à te reprendre et à te charger des écritures de la maison.

LORIOT.

Patron, dites-moi que vous ne vous méfiez pas de moi.

CARDOT.

Oui, et j'ai peut-être tort, car après ce qui s'est passé à Nice... Cette voiture que tu avais retenue et qui a servi à la fuite de René Derville...

LORIOT.

Il n'y a pas eu de ma faute, je vous le jure. Entre nous me supposez-vous assez de vice pour vous trahir?

CARDOT.

Non, certainement.

LORIOT.

Oh! merci, patron. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi!... Après votre départ de Nice... je ne savais que devenir! Je ne dînais pas tous les jours... Dieu merci! j'ai eu la chance de vous retrouver et me voilà votre employé... à vingt-cinq francs par mois!

CARDOT.

Et nourri!...

LORIOT, se frottant l'estomac.

Comme d'habitude!...

CARDOT.

Allez travailler, monsieur Loriot, allez!...

LORIOT.

Laissez-moi vous remercier encore une fois, patron.

CARDOT.

C'est bien, c'est bien; je suis indulgent; on le sait!...

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LORIOT, rentré dans le pavillon.

BALTHAZAR, s'approchant de Cardot.

Vous êtes sûr de ce garçon?

CARDOT.

Très sûr! On n'a rien à redouter d'un niais! En outre, je préfère l'avoir sous ta main, sous la mienne. On ne sait pas ce qui peut arriver... Rien de nouveau, monsieur Balthazar?

BALTHAZAR.

Rien!

CARNOT.

René Derville?...

BALTHAZAR.

Toujours au secret.

CARDOT.

Son état?

BALTHAZAR.

Prostration complète.

CARDOT.

On le soigne comme il convient?...

BALTHAZAR.

Des douches et la camisole.

CARDOT.

Ton avis sincère sur ce malheureux?

BALTHAZAR.

Il est plus sain d'esprit que vous et moi, et il serait difficile de prouver à l'autorité...

CARDOT.

Il faut donc en finir!

BALTHAZAR.

Vous voulez l'envoyer rejoindre Pierre Desvignes!

CARDOT.

Oui! René Derville est son unique héritier!... Lui mort, je peux m'approprier sa fortune. Et puis, je le hais, ce René! Il m'a tué M. de l'Oseraie... sa mère m'a humilié sous ses dédains... La haine m'étreint le cœur, et, coûte que coûte, je me vengerai!

BALTHAZAR, vivement.

Plus bas, donc, plus bas!... Ah! patron, vous manquez de prudence! Vous m'avez déjà tenu ce discours hier soir; vous avez parlé de vengeance, d'héritage et d'opium... et quelqu'un nous écoutait...

CARDOT.

Qui donc?

BALTHAZAR.

Je n'ai pu distinguer, mais j'ai vu une ombre qui a disparu.

CARDOT.

Tu t'es trompé! personne n'a intérêt à nous épier.

BALTHAZAR.

On ne sait pas.

CARDOT.

Tu es un trembleur, Balthazar. Dis-moi : a-t-on vu encore rôder par ici madame de Morignac?

BALTHRZAR.

Oui, plusieurs fois! Elle a même voulu pénétrer; mais, selon la consigne, on a été inflexible.

CARDOT.

On a eu raison! Il ne faut pas qu'elle voie ce Derville. Encore un mot : notre nouvelle pensionnaire?

BALTHAZAR.

Cette vieille enragée... celle qu'on a baptisée le numéro 36?

CARDOT.

Précisément : le numéro 36.

BALTHAZAR.

Elle révolutionne le quartier des femmes!... Désirez-vous la voir? on va faire rentrer les hommes. (Il fait un signe, on entend une cloche, les fous ne bougent pas.) Depêchons! voilà cinq minutes qu'on devrait être en cellule. (Les gardiens poussent les fous et les menacent de leurs bâtons.) Au premier qui résiste, la camisole pendant deux jours!... Allez et appelez les femmes!

Les fous sortent par la porte du fond qu'on referme.

CARDOT.

Mes compliments, Balthazar!... Tu aurais fait un bon garde-chiourme.

On entend des exclamations, des rires, les folles se précipitent en scène par la droite.

SCÈNE III

LES MÊMES, LES FOLLES, puis LA BARONNE DE BALBANS.

CARDOT, *hypocritement.*

Quand on pense que les familles de la plupart de ces deshéritées me payent une bonne pension pour que j'en fasse des folles... il faut être bon pour les folles... Mais le numéro 36... Je ne vois pas le numéro 36.

LA BARONNE, *effrayante, l'œil hagard, fendant les rangs des folles.*

Le 36!... ma martingale! J'ai gagné! J'ai gagné!

CARDOT, *la contemplant.*

Cette pauvre baronne! elle a eu son premier accès à

Monte-Carlo... Elle s'est enfuie avec ses derniers sous et elle est venue échouer à l'asile où je l'ai recueillie, généreusement. C'est un otage!

LA BARONNE, venant à Cardot.

Qui es-tu, toi? Es-tu croupier, prêteur? Tu n'auras rien de moi, mon garçon! Je n'ai plus besoin d'engager mes bijoux, puisque je gagne toujours!... Sont-ils bêtes, ceux qui ne savent pas gagner... A Monte-Carlo, je poussais masse en avant sur le 36... la bille s'élance... un imbécile qui était près de moi, me dit : « Pauvre chère dame, » vous avez encore perdu. » Perdu! qui? moi? ce n'était pas vrai!... Le 36 était sorti... il sortait toujours. Je ne voyais plus partout que des 36!... Et les billets de banque s'amoncelaient devant moi; l'or venait rouler dans mes mains!... Et je riais... Ah! ah! ah! Mais je jouais quand même! vous comprenez! ma martingale!... Et le croupier me donnait de l'or, toujours de l'or! Il m'en donnait tant qu'à la fin, je lui criai : « Assez assez, je » n'en veux plus! ça me rendrait folle! »

CARDOT, bas, à Balthazar.

Le bulletin médical de cette excellente baronne?

BALTHAZAR.

Grande névrose compliquée de monomanie des grandeurs.

LA BARONNE, s'élançant sur eux.

Que complotez-vous, tous les deux? Vous voulez me reprendre mon argent... Vous ne l'aurez pas!... C'est moi qui vous gagnerai le vôtre. (Tire un jeu de cartes de sa poche.) Un petit bac, n'est-ce pas? ça va-t-il.

Elle s'accroupit à droite de la scène, toutes les folles forment un cercle autour d'elle et la regardent curieusement.

CARDOT, à Balthazar montrant la baronne qui bat les cartes.

Ce sujet m'intéresse, Balthazar.

LA BARONNE.

Je mets deux millions en banque! .. (Aux folles.) Allons, jouez, mais jouez donc!... (Les folles restent immobiles.) Elles

ont peur; ça se comprend... J'ai tant de veine!... (Jette ses cartes au hasard, avec un nouveau rire.) Neuf! neuf! j'ai gagné partout. Et l'on disait que j'avais tort de jouer... on disait que j'y perdais ma fortune. (Se relève d'un bond.) Tous vos casinos, je les brave... Je vous décaverai, entendez-vous bien. Je vous aurais tous! Allons, encore une partie. (Poussant un cri.) Ah! j'ai perdu!... qui donc a gagné? Qui donc?

CARDOT, se rapprochant.

Allons, baronne, un peu de calme!

LA BARONNE.

C'est toi! c'est toi qui m'as gagné. Tu n'es qu'un voleur, un voleur... un voleur!

Elle déchire ses cartes et les lui jette à la figure.

MICHEL, accourant de gauche par la porte.

Monsieur Cardot!... monsieur Cardot!...

CARDOT.

Qu'y a-t-il?

MICHEL.

Madame de Morignac a trompé notre surveillance... Elle s'est égarée dans les cours. Dans un instant elle sera dans ce préau.

CARDOT.

Et qui lui a facilité l'accès de l'hospice?

MICHEL.

Le portier qu'elle a acheté.

CARDOT, très agité.

Emmenez toutes ces femmes! emmenez-les donc!

BALTHAZAR, levant son gourdin, va à la baronne, en passant au-dessus de Cardot.

Aux cellules, aux cellules.

LA BARONNE.

Non! je ne veux pas m'en aller! je veux jouer encore.

Tu me rendras mon argent, voleur, tu me le rendras ! (Avec un rire sauvage.) Ah !.. ah ! ah ! j'ai assez perdu ! je veux ma revanche !..

CARDOT.

Emmenez-la, mais emmenez-la donc.

Balthazar et les gardiens bousculent les folles. — La baronne crie plus que les autres. — On parvient à les repousser, les gardiens sortent avec elles, à droite.

SCÈNE IV

CARDOT, ALICE, entrant par la porte à gauche.

CARDOT.

C'est elle ! jouons serré !

ALICE.

Vous êtes monsieur Cardot, directeur de cette maison ?..

CARDOT, cauteleux

Directeur, non, madame; intéressé dans l'exploitation, voilà tout.

ALICE.

Vous n'ignorez pas que c'est à force d'argent que je suis parvenue à entrer chez vous.

CARDOT, hypocritement.

Je n'ignore rien, madame, et je regrette qu'on ait mal interprété, à votre égard, certain ordre donné à la légère. La petite influence que j'exerce est à votre service. Ainsi donc, madame, parlez sans crainte et soyez assurée que vous trouverez en moi un ami.

ALICE.

Un ami !.. Vous !

CARDOT.

Qui vous amène, madame?

ALICE.

Il y a un mois, on a enfermé ici un malheureux jeune homme... M. René Derville.

CARDOT, *feignant d'ignorer.*

René Derville? En effet, il me semble que ce nom figure sur nos registres!... Mais pardonnez-moi : je croyais que vous veniez me parler d'une autre personne qui, à mon sens, doit vous intéresser davantage.

ALICE.

Oui, madame de Balbans, ma tante... en effet je sais que la malheureuse est folle.

CARDOT.

Folle à lier... mais rassurez-vous, on ne la lie pas! nous la traitons de notre mieux. Elle a une fort belle chambre bien aérée, visite du médecin deux fois par jour, nourriture soignée, et, tous les dimanches, nous lui donnons des cartes neuves.

ALICE.

Vous êtes créancier de madame de Balbans, je ne l'ignore pas ; je vous paierai.

CARDOT.

Je n'attendais pas moins de votre grand cœur. Vous constaterez toutefois que je n'ai rien réclamé.

ALICE.

Revenons à M. René Derville.

CARDOT.

René Derville! Oui, c'est vrai! Nous ne pensions plus à lui!.. Et qu'avez-vous à dire au sujet de ce pauvre jeune homme?

ALICE.

Ce que j'ai dejà dit ; il n'est pas fou!

CARDOT.

Oh ! madame !...

ALICE.

Il n'est pas fou... c'est contre toute justice que vous le retenez !... Je comptais sur son ami M. Fanferdoule . Il m'avait dit : « ne craignez rien. Je saurai prouver que » René a toute sa raison ; je pars pour Paris, je ferai tant » qu'il faudra bien qu'on lui rende sa liberté ! » Un mois s'est écoulé....

CARDOT.

Et ce brave M. Fanferdoule n'a pas reparu !

ALICE.

Je n'ai pas eu de ses nouvelles ! Et voilà pourquoi je suis venue !

CARDOT.

M. Fanferdoule n'aurait rien pu obtenir ! René Derville est un danger pour la société. Notre devoir est de le garder.

ALICE.

Où est-il ?

CARDOT, montrant le bâtiment du fond.

Là, aux agités furieux.

ALICE, avec un cri.

Aux agités furieux !... Oh ! vous l'arracherez de ce bagne...

CARDOT.

Qui ! moi ? impossible ! Quel pouvoir me supposez-vous donc ?

ALICE.

Le maître doit être aussi cupide que les valets... je veux la liberté de René Derville, entendez-vous ; il me la faut. Faites votre prix ; je paierai !

CARDOT.

Vous vous êtes méprise, madame; si les valets se sont laissés corrompre, le maître ne peut être acheté.

ALICE.

Ah! monsieur, pardonnez-moi... Mais que voulez-vous? La douleur m'égare. Voyez, je vous conjure.. je pleure...

CARDOT.

Larmes et supplications inutiles, madame!

ALICE.

Ah! vous m'écouterez; vous aurez pitié! Laissez-moi le voir un instant, un seul. Tenez, je suis à vos genoux... grâce pour lui, monsieur, grâce pour moi!

Elle s'incline devant Cardot.

SCÈNE V

LES MÊMES, FANFERDOULE, BALTHAZAR.

FANFERDOULE, tenue sévère, cravate blanche. Il entre par la porte à gauche, bousculant Balthazar.

Ne suppliez pas, madame... me voilà, moi!

ALICE, avec un cri de joie.

M. Fanferdoule!

FANFERDOULE.

Oui, Fanferdoule, qui a pénétré dans cet antre, malgré tous les cerbères qui lui barraient le passage.

BALTHAZAR, à part.

Le gueux! j'ai cru qu'il allait m'étrangler!

CARDOT, furieux.

Je ne comprends rien à l'étrange façon dont vous osez vous présenter. Oubliez-vous que je n'aurais qu'à faire un signe pour que l'on vous chassât comme un voleur?

FANFERDOULE, qui a tiré un papier de sa poche, le met sous le nez de Cardot.

Docteur Fanferdoule, inspecteur des hospices d'aliénés, nommé, il y a quatre jours, par le Ministre que nous avons en ce moment-ci... Oui, vieux gredin, inspecteur! On arrive à tout quand on est du Midi!

CARDOT, avec effroi.

Inspecteur des maisons d'aliénés!

FANFERDOULE.

Ça te défrise, pas vrai? Eh quoi, il ne te suffisait pas d'être le plus gredin des gredins, le plus voleur des voleurs, tu t'es mis à la tête d'une fabrique de fous. Tu retiens entre les murs de tes cellules humides, un tas de pauvres diables qui ne sont pas plus toqués que toi et moi! Ils se plaignent, tu les fais bâtonner; ils crient, tu étouffes leurs gémissements; mais, malgré toutes tes précautions, plaintes et cris sont entendus de braves cœurs de mon genre. Un beau soir, M. Fanferdoule vous arrive, vous met la main au collet et vous dit: « Vous êtes un misérable, monsieur Cardot, et je viens vous punir!» (Il pose sa main sur l'épaule de Cardot. Après un silence.) Té... mon bon, il me semble que vous n'avez plus envie de me faire chasser à présent!

CARDOT, d'une voix étouffée.

Eh!... que me voulez-vous?

FANFERDOULE.

D'abord interroger René Derville.

BALTHAZAR.

On vient de lui mettre la camisole. Il serait dangereux de le voir.

FANFERDOULE.

Dangereux pour vous, c'est mon avis!... (Cardot et Balthazar prennent des mines contrites.) Pas de simagrées et obéissez!

CARDOT, bas, à Balthazar.

Il nous tient! il portera plainte au parquet!

FANFERDOULE.

Je vous ai déjà dit une fois : obéissez!

CARDOT, à part.

Il le faut. (Haut.) Amenez M. René Derville.

Balthazar s'incline et sort par la porte du fond.

FANFERDOULE, à Alice.

Je gage que vous vous disiez : ce Fanferdoule, c'est un blagueur ! Allez, j'en ai vu des députés, j'en ai vu des sénateurs... J'en ai vu des garçons de bureau !... Entre nous, je crois que c'est à ceux-là que je dois d'être nommé.

Balthazar reparaît, escortant René.

CARDOT.

Vous êtes obéi, monsieur ; voici M. Derville.

SCÈNE VI

LES MÊMES, RENÉ, BALTHAZAR, entrant par la porte du fond. René a la camisole de force.

FANFERDOULE, voyant René et reculant.

Oh ! le pauvre !

ALICE.

Est-ce lui, mon Dieu ! Est-ce bien lui ?

CARDOT, à part.

Quel changement !... Est-ce qu'il serait devenu...? Ah ! ce serait trop de veine !

FANFERDOULE.

Il ne nous regarde même pas !

CARDOT.

Je voulais vous éviter ce spectacle douloureux ; mais vous avez ordonné ; nous avons dû nous soumettre.

FANFERDOULE.

Non, non ! C'est impossible ! Il entendra notre voix, René, mon brave René, ne me reconnais-tu pas?

RENÉ, d'une voix lente.

Non ! non !

FANFERDOULE.

Fanferdoule ! Ton vieux Fanferdoule !

René semble un moment chercher dans son esprit.

RENÉ.

Fanferdoule ! (Hochant la tête et balbutiant.) Non, non; connais pas.

FANFERDOULE, suppliant.

Mon ami !...

RENÉ, avec une rage subite.

Il n'y a pas d'amis... Il n'y a que des lâches! Les amis vous abandonnent, vous trahissent. (Il repousse Fanferdoule.) Va-t'en ! va-t'en !

Il tombe sur le banc, à droite.

FANFERDOULE.

Ah ! le malheureux !

ALICE.

Oh ! non ! non ! La lumière se fera dans son esprit. (Saisissant la main du jeune homme.) René, regardez-moi, regardez-moi bien !

RENÉ, sourdement.

Qui êtes-vous ?

ALICE.

Je suis Alice... Alice qui vous aime !...

RENÉ, avec un cri.

Alice !

ALICE, radieuse.

Il m'a reconnue ! il m'a reconnue !

RENÉ, hébété.

Alice! (Il la regarde encore, puis il part d'un nouvel éclat de rire. — A Balthazar.) Que me veut cette femme?... Eloignez-la, éloignez-la donc! Ne voyez-vous pas qu'elle est folle?

ALICE, désespérée, descend à gauche.

C'est fini! c'est bien fini!

CARDOT, bas, à Balthazar.

Ah! je respire! (Haut à Alice.) Que vous disais-je, madame?... (A Balthazar.) Reconduisez-le; je redoute une crise.

FANFERDOULE.

Non! non! attendez! Je veux tenter une dernière épreuve. (A René.) René! souviens-toi! j'étais là, le jour où ta mère s'est noyée!

RENÉ, avec un cri.

Ma mère! (Nouveau silence, puis avec emportement.) Mais je n'ai pas de mère! Qu'est-ce que vous avez donc à me tourmenter ainsi? (Courant à Cardot et à Balthazar et montrant Alice et Fanferdoule.) Ces gens-là me veulent du mal! Protégez-moi, mes amis, protégez-moi!

CARDOT.

Oui, mon enfant, on vous protègera; ne craignez rien! (A Alice.) Vous voyez! (A Balthazar.) Allez!

Balthazar emmène René. Loriot a paru à la porte du pavillon.

ALICE, suivant René.

René! René!

FANFERDOULE.

Ah! le pauvre!

LORIOT, qui s'est approché de lui, bas.

Ne vous éloignez pas; restez dans les environs, tout n'est pas perdu!

FANFERDOULE.

Loriot! le petit Loriot!

Loriot rentre dans le pavillon. La nuit est venue.

CARDOT.

Monsieur l'inspecteur désire-t-il assister à l'office du soir?

FANFERDOULE.

Non! Demain, je visiterai votre maison en détail (A Alice.) Venez, madame, venez...

Il s'éloigne avec Alice.

CARDOT, les reconduisant.

J'espère que le rapport de monsieur l'inspecteur nous sera favorable.

FANFERDOULE.

Nous verrons, monsieur, nous verrons! (A part.) Loriot! le petit Loriot!

Il sort à gauche avec Alice.

SCÈNE VII

CARDOT, BALTHAZAR, rentrant du fond.

CARDOT.

Allons! j'ai gagné la première manche... mais demain... demain m'épouvante! (Assis sur le banc, il frappe fiévreusement ses genoux de ses mains.) Non! non! cette fortune, pour laquelle je risque les galères et peut-être plus... il me la faut. Je l'aurai... après, nous verrons!

BALTHAZAR, qui a reparu.

Que diable avez-vous donc?... Vous gesticulez, vous parlez tout seul!...

CARDOT, distraitement.

C'est vrai!

BALTHAZAR.

Ah çà! qu'est-ce que vous avez à me reluquer comme ça?

CARDOT.

René Derville...

BALTHAZAR.

Eh bien ? René Derville...

CARDOT, à mi-voix.

Il faut que, cette nuit, l'opium fasse son œuvre !

BALTHAZAR.

L'opium !...

CARDOT.

Tu m'as compris, Balthazar !

BALTHAZAR, hésitant.

Oh ! parfaitement, mais...

CARDOT.

Quoi ?

BALTHAZAR.

Il me semble que nous avons déjà commis assez de...

CARDOT.

Je ne sais quels pressentiments m'agitent, quelle voix secrète parle à mon oreille... mais quelque chose me dit que si, cette nuit même, je n'en finis pas avec René Derville... Eh bien !...

BALTHAZAR.

Eh bien ?

CARDOT.

C'est peut-être lui qui en finira avec moi ! (Balthazar se met à rire.) Ne ris pas... Cette folie subite qui l'a terrassé m'a impressionné d'une étrange façon. Tiens ! quand il est venu à nous, nous criant : « Protégez-moi ! » nous appelant ses amis, le feu de ses regards, m'a comme aveuglé... C'est un ennemi, vois-tu bien... un ennemi qui aurait raison de moi, si je le laissais vivre... Alors tu comprends : il faut qu'il meure !

BALTHAZAR.

Jamais je ne vous ai vu ainsi!

CARDOT.

Allons! suis-moi... tu entreras dans sa cellule... On lui fait prendre une potion, n'est-ce pas? Eh bien... tu feras pour lui comme tu as fait pour Pierre Desvignes... viens, viens!...

Il saisit Balthazar et l'entraîne fond à droite, à l'issue libre. Loriot sort du pavillon.

SCÈNE VIII

LORIOT, puis MICHEL et GARDIENS.

LORIOT, seul.

De l'opium, merci!... Il n'y a plus à hésiter... c'est égal; le cœur me bat... Ah! canaille de Cardot, tu ne te doutes pas de ce qui t'attend... Ce que je rumine depuis que je moisis dans cette méchante boîte va donc s'accomplir. (Il se dirige vers le fond et recule aussitôt.) Une ronde de gardiens!...

Il se cache à droite. Les gardiens venant de droite, traversent la scène; ils portent des lanternes.

MICHEL.

Personne... Rentrons à notre tour. Avec toutes ces brutes, on ne vole ni le repos, ni le sommeil.

Ils sortent à gauche.

LORIOT.

Ils ferment les portes... dans un instant, ils dormiront comme des marmottes. Et maintenant, Loriot, à l'œuvre!

Il sort par la porte du fond qu'il referme.

SCÈNE IX

CARDOT, seul, entre à droite.

CARDOT, s'adressant à la cantonade.

Poltron ! imbécile ! lâche ! Il refuse de m'aider... Un drôle qui me doit tout... Eh bien !... ce qu'il n'ose pas faire... je le ferai, moi ! C'est dans ce pavillon qu'il est détenu. Il n'y restera pas longtemps. (Montrant un petit flacon.) Je vais le délivrer.

Il marche vers la porte du fond, à ce moment elle s'ouvre et sur le seuil apparaît René Derville, tête haute, les bras croisés et n'ayant plus la camisole.

SCÈNE X

CARDOT, RENÉ.

RENÉ, d'une voix tonnante.

Où vas-tu, Cardot ?

CARDOT.

Lui... René... libre... c'est un rêve ! C'est un rêve !

RENÉ.

Avais-tu donc pu croire à ma folie ? Non, j'ai eu le courage de jouer cette odieuse comédie devant le seul ami que j'aie au monde, devant la seule femme que j'aimerai jamais, parce qu'il me fallait à tout prix punir tes forfaits. A quoi t'eût condamné la justice des hommes ? A quelques mois de prison... Etait-ce assez ? non ! Il te fallait un châtiment proportionné à tes crimes et voilà pourquoi je me fais ton justicier ! Maintenant, Cardot, regarde-moi, regarde-moi bien ! Je ne suis pas fou ! entends-tu ? je ne suis pas fou !

CARDOT.

J'appellerai... on te reprendra... et tu mourras, toi...

On entend un grand tumulte, des cris, des imprécations.

RENÉ.

En ce moment, on bâillonne tes gardiens... et on les ligotte...

CARDOT.

Et qui donc?

RENÉ.

Qui! les fous de Francheville qui sont libres!... Qui? tes victimes!... elles vont enfin juger leur bourreau! Regarde!

Aux derniers mots de René, tous les fous, hommes et femmes envahissent la scène entourant et menaçant Cardot.

SCÈNE XI

Les Mêmes, Les Fous, puis LA BARONNE, LORIOT, caché derrière les personnages, ALICE et FANFERDOULE.

CARDOT, effaré.

A moi!... au secours!

RENÉ, lui saisissant le bras.

Ne tremble pas ainsi, Cardot! aie le courage de tes crimes. La plupart de ces martyrs ont, chez toi, à force de souffrance, perdu la raison! Les uns, tu les as volés, les autres, tu les fais mourir lentement, cruellement... Vois les regards de haine dont ils t'enveloppent... Ils te devinent, ils te pressentent; ils ne te feront pas grâce. Ma colère et ma haine te surprennent... tu les comprendras quand tu te rappelleras que tu as voulu contraindre ma mère à un marché honteux... que c'est à cause de toi qu'elle est morte, et que c'est son fils qui vient la venger!

CARDOT.

Qui donc t'a révélé ?...

LORIOT, qui est descendu à gauche.

Moi, patron !

Il se frotte les mains.

CARDOT.

Ah ! serpent ! je t'écraserai sous mes pieds !

Il tire un couteau de sa poche et court sur Loriot. La baronne se met en travers et le désarme.

LA BARONNE.

Tu m'as pris mon argent, voleur !... Tu n'en prendras plus à personne.

Elle le frappe ; Cardot tombe. Alice et Fanferdoule entrent par la porte à gauche. Alice tombe dans les bras de René.

FANFERDOULE, à Loriot.

Brave Loriot !... Je te ferai élever une petite statue... une statue de poche... Té ! Tu étais digne d'être du Midi !

Rideau.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

